



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*L'initiation ; hypnotisme, théosophie,
kabbale, science occulte, ...*

182 11. 19 (72 73)

Bought with the income of
THE
SUSAN A. E. MORSE FUND
Established by
WILLIAM INGLIS MORSE
In Memory of his Wife



Harvard College Library

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

72^{me} VOLUME. — 20^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 10 (Juillet 1906)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Miroirs Magiques (suite) (p. 1 et 2) . . . G. Phaneg.

PARTIE PHILOSOPHIQUE

La Croix et la Rose (p. 3 à 23) . . . Tidianeug.

Curiosités de l'Occulte (p. 24 à 26) . . . C. B.

Les erreurs d'un professeur d'histoire maçon-
nique (suite) (p. 27 à 37) . . . Téder.

Les Sophistes de l'autre Monde (suite) (p. 38 à 47) . . . J. A. L.

PARTIE INITIATIQUE

Franç-maçonnerie régulière (p. 48 à 50) . . . Papus.

La Kabbale pratique (suite) (p. 51 à 61) . . . Eckartshausen.

Bibliographie de la Rose-Croix (p. 62 à 69) . . . Marc Haven et Séd

PARTIE LITTÉRAIRE

Le Sphinx (p. 70 à 73) . . . Georges Allié.

Paul Ouvrad (p. 74 à 76) . . . A. Porte du Trait des Ag

Les Trois Vertus (p. 77 à 79) . . . Georges Allié.

Pennas efflorescere (p. 80 et 81) . . . Rose Léna.

Un Secret par mois. — Le complot pour la prise de la Bastille.

Phénomènes psychiques. — La momie dorée. — Bibliographie.

Revue des revues.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VI^e. Téléphone. 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

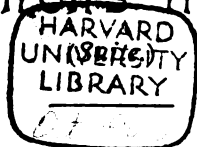
L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Miroirs magiques



Voyons maintenant comment on devra en général pratiquer la vision dans le miroir. Il n'y a pas à se le dissimuler, la pratique du miroir est une pratique magique. Bien qu'elle soit parmi les moins dangereuses, cependant on doit toujours demander l'avis d'un maître. En magie, on ne doit jamais se servir d'aucun instrument sans l'avoir consacré, et c'est dans cette consécration que se trouve le danger. On trouvera dans les traités spéciaux tous les renseignements nécessaires à ce sujet et toutes les précautions à prendre. Je dirai seulement pour terminer, qu'à mon avis, on peut diviser les miroirs en deux catégories principales en tenant compte des autres divisions établies précédemment :

- 1° Miroirs magnétiques ;
- 2° Miroirs magiques.

Les miroirs magnétiques sont ceux qui ne nécessitent aucun appel, aucune évocation d'êtres de l'astral. La seule préparation à ce genre de lucidité est la méditation, la magnétisation fréquente de l'eau

du miroir ou du miroir lui-même et, comme le décrit Cahagnet, l'action magnétique faite sur le voyant par un magnétiseur. Dans ces pratiques, il n'y a pas d'autre danger que la fatigue, etc. Ce sont donc les seules à recommander.

Pour les autres, on est, comme je le disais, en pleine magie, malgré les formes de prières et les moins semblables à ceux des archanges ; on y constate surtout l'action de la volonté personnelle, le désir caché de l'enfant qui veut prendre un fruit avant que son père le lui ait donné. La clairvoyance est un *don* ; nul entraînement volontaire ne peut remplacer ce *don*.

Néanmoins, bien qu'il soit plus sage d'attendre, je ne vois aucun inconvénient dans la pratique *modérée* du miroir *magnétique*, sans évocation et sans prière, mais du miroir magnétique *seulement*. Résumons-nous : l'homme possède dans les miroirs un moyen de développer la sensibilité de ses sens astraux, de reculer, si l'on veut, le domaine de sa conscience, mais c'est étudier le plan astral *par le bas*. Au contraire, en faisant des entraînements sur lui-même, en développant non pas ses sens astraux, mais la Bonté en son cœur, les *Soutiens* lui permettront d'étudier l'invisible *par le haut*, et, peu à peu, sa conscience agira librement sur des plans de plus en plus élevés.

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LA CROIX ET LA ROSE

Essai d'interprétation du symbole de la R + C

L'Initiation a déjà publié de fort nombreux mémoires sur la Rose-Croix, et nous n'avons pas la prétention de résoudre les points litigieux qu'ils renferment.

Notre travail, que nous condenserons le plus possible, car le sujet prête à de fort longs développements, comportera des aperçus sur le langage des signes, le signe crucifère, la rose, son origine gauloise, la réunion de ces deux symboles dans la Rose-Croix, l'étude de quelques bijoux R + C. Conclusions

I. — LE LANGAGE DES SIGNES (1).

Aussi loin que l'on trouve des traces de l'humanité, on découvre l'usage de signes et de symboles.

Notre avis n'est cependant pas qu'en créant le pre-

(1) Appelé aussi Cosmoglyphie.

mier être humain, la science de l'écriture lui fut révélée, comme certains le prétendent. Sur terre, tout suit la loi rationnelle, tout naît d'un germe, éclôt, évolue et meurt; l'écriture comme le reste a suivi cette progression.

Le premier signe que fit l'homme avec son bâton durci au feu, ou son silex plus ou moins tranchant, fut un ou plusieurs points, une barre, une croix. Comme l'écolier de nos jours, il ne fit un rond ou une ligne courbe que lorsque sa main fut devenue plus habile.

La révélation divine ne doit pas être rejetée mais interprétée. Le monde actuel évolue suivant un plan; des lois sages qui nous échappent le régissent. Dans l'Invisible tout est en germe, pareil à la moisson future qui tient dans le sac de froment du semeur. En sa Sagesse, le Grand Ordonnateur avait prévu que l'intelligence humaine aurait besoin de signes pour développer son activité et atteindre à la plénitude de son essor.

En astral s'inscrivent les formes, figures qui correspondent à des sons, les sons devant eux-mêmes correspondre à des mots, à des idées; le tout régit par le nombre, la loi.

Expérimentalement tout cela commence à se vérifier. Ce sera la science officielle du siècle futur. Dans l'Inde, cet arcane était connu et l'Occident essaie à son tour à vouloir le vérifier.

Des sensitifs voient les figures colorées produites

(1) *The Eidophone*. London, 1904.

dans l'astral sous l'influence d'un son. Avec l'eidophone (1) on a un résultat palpable et la physique expérimentale, grâce aux expériences de Chladni, avait préparé la question.

Mais, cela étudié à fond nous entraînerait trop loin de notre sujet, et comme conclusion nous ne rééditerons pas l'ancienne et étroite théorie des correspondances, partageant toutes les productions de l'univers en un certain nombre restreint de groupes, dans lesquels toutes les choses les plus disparates avaient un lien de parenté, mais nous croyons que quelques formes types, relativement peu nombreuses, président à la construction de tout ce qui est animé sur terre, aussi bien des choses qui nous sont visibles que de celles qui nous restent invisibles. Si une fleur, si un chien ont des formes schématiques simples, la colère, l'orgueil (êtres métaphysiques) en ont aussi et les manifestent (2) d'une manière réflexe.

Toute la science future consistera à savoir ce qui dépend du triangle, du carré, du cercle, de l'ellipse, qui sont des signes, des symboles, tout comme la croix, la rose formée de cercles enchaînés.

La langue symbolique est concise, elle ne renferme qu'un nombre restreint de termes, malgré leur multiplicité apparente. Cela provient des différents aspects que chacun peut prendre, mais le signe racine reparait toujours; c'est lui qui donne la vraie valeur à la figuration.

(1) Voir aussi les remarquables travaux du Colonel de Rochas.

(2) Consulter *l'Homme invisible* et *les Formes-Pensées*, par Annie Besant et Leadbeater.

II. — LA CROIX.

La croix fut pour ainsi dire le plus ancien signe graphique employé. C'est le plus simple à faire. Lorsque l'homme, déjà évolué, eut conscience du rôle qu'il devait jouer sur terre, pour distinguer un objet, lui faire une marque, la première idée rudimentaire qui lui vint à l'esprit fut de tracer deux traits croisés. L'usage s'est maintenu, c'est le moyen qu'emploient les tâcherons, les tailleurs de pierre, les bûcherons, etc. C'est d'une croix encore que signent les illettrés.

On a remarqué que les tribus sans grande civilisation construisent des huttes circulaires, de même la plupart des nomades emploient des tentes rondes, mais il y a lieu d'ajouter que les charpentes de ces constructions, forcément, forment des angles dans leurs entrecroisements et que l'homme, de bonne heure, remarqua les propriétés des angles, surtout ceux des lignes se coupant à angles droits.

Les premiers dessins qui ornent les poteries et autres ustensiles sont généralement des dessins géométriques formés de lignes qui se croisent. La croix peut être formée d'un trait horizontal et d'un trait vertical, se coupant à angle droit, et faisant une figure à branches égales.

Cette même figure, placée de manière que les lignes prennent une direction oblique, forme un X. Si nous supprimons la branche supérieure, nous avons le T et Y. Si la supérieure est plus courte que l'inférieure, nous avons la croix « dite latine ».

A cette classification essentielle vient s'ajouter la grande série des signes crucifères, mais ils ne sont que des variantes de ceux-là. Bien avant que le *Tau d'ignominie* devienne, avec le labarum de Constantin, le signe officiel de la Rédemption, la croix était le symbole le plus répandu.

Le Hiéroglyphe Nedj (fig. 1, 2, 3), créer, n'est pas un maillet mais l'instrument primitif qui servait à faire jaillir la flamme du bois, du moins dans son acception d'origine (1).

Faire sortir la flamme du bois, c'est créer le feu, c'est faire jaillir les étincelles, prélude de la vie. On faisait cette opération avec un fouet à corde, et elle n'avait lieu en Égypte qu'une fois par an : le jour de la tête — *du grand feu*, — sous la présence du Roi, fils du Soleil.

Le feu sacré, allumé et entretenu suivant un rite consacré, se trouve à l'origine de toutes les religions. L'exemple le plus caractéristique de nos jours est le feu du rite grec, allumé dans l'Église de Jérusalem pendant la semaine sainte.

Le feu sacré est le feu divin ; c'est celui qui, dans tous les anciens mythes, est censé ravi au ciel.

A la longue, l'usage de l'instrument Nedj se perdant, son symbole se transforma et devint un maillet. Il figurait pour l'Égypte — le Créateur.

La Croix ansée (2) était aussi un autre symbole de Vie et l'anneau qui la surmontait n'était qu'une

(1) E. SOLDI, *la Langue Sacrée*.

(2) Le *Tau égyptien* était la clef du Nil ou laissez-passer entre les mains d'un personnage faisant acte de pouvoir.

déformation de l'œuf — germe. — Ce qui, plus tard, s'exprima par le serpent tenant un œuf dans sa bouche.

Le Tau ou croix potencée fut aussi signe de vie et de salut.

Dans les anciennes inscriptions américaines, le Tau était la figuration du signe de la fécondité ; il prenait chez les Celtes et les Germains la forme d'un maillet de pierre à deux têtes. Le dieu au double marteau était le dieu de la foudre. C'était l'analogie de l'éclair avec le silex qui, frappé, lance des étincelles de feu (1).

Voilà donc le genre de croix qui, plus tard, formera la croix dite latine.

Dans les premiers siècles du Christianisme la croix du supplice n'est jamais figurée ; ce fut sous l'influence des idées égyptiennes, grecques, d'Alexandrie et d'Orient, que sa représentation peu à peu se fit jour.

Elle signifiait vie, création, rédemption, salut ; c'est ce que la sagesse antique avait voulu dire en traçant ses différents Tau.

La croix — patibulum — fut souvent modifiée en

(1) Symbole du principe divin. Comme le menhir, et menhir en miniature, la hache prit l'un des noms de ce principe, Thus, Thur, Dis ou Thor, façons différentes de prononcer le même mot. Le tonnerre était appelé la voix de Thor ; la hache, son symbole, fut considéré comme un talisman contre les effets de la foudre ; partout, on l'appelle la pierre du tonnerre.

Tsor, couteau de pierre. — Tuk, tak, hache en pierre des Peaux-Rouges. — Tour, dieu slave.

(*Etudes Celtiques*, docteur M. Adam.)

réunissant le signe de Ra (soleil) et le Nedj (feu). Ce fut la croix dans le Cercle, le Père et le Fils, la Création et la Vie, ce furent les idées primitives avec modifications lentes. Le point central de Ra devint une colombe parfois (le Saint-Esprit de la Trinité).

La croix Tau fut aussi le symbole abrégé du pouvoir mâle, de la génération, il fut assimilé au phallus.

Un des signes égyptiens du feu était (fig. 4) une sorte de croix dont la branche supérieure tournait en flamme.

Les lampes trouvées dans les fouilles de Carthage portent le Chrisme (1) garni de *points-feu* à sa base (Trois points feu ∴).

L'usage des abréviations triponctuées ne fut introduit dans la franc-maçonnerie qu'en août 1774. Elle eut un triple sens : 1° Sens pratique : Économie de temps dans l'énoncé des formules écrites. — 2° Sens secret : Déroutait les profanes non initiés. — 3° Sens mystique : Manière de figurer : A. La Trinité; B. Le Feu vivifiant; C. Les trois ordres, les trois pouvoirs, les trois principes : Lté, Eté, Fté (2).

(1) Et entouré d'ornements divers alternant avec des roses à 5 ou 6 pétales.

(2) Nous avons joint un curieux document extrait du *Mag. pitt.* et reproduisant des seings (signatures) de différentes époques :

Fig. 7. Croix de Pépin le Bref, 756.

Fig. 8. Seing de Pierre Seguin, scribe de Gérard, comte de Roussillon, 1107.

Fig. 9. Seing de Guillaume Sagne, notaire, 1300.

Fig. 10. Seing de Étienne de Chombron, notaire, 1317.

Nous pourrions en citer bien d'autres et remarquons que croix et figures genre rose sont fréquentes. Que les points sont nombreux. Que la tri-ponctuation *remonte loin*. Qu'en

Les trois points forment une pyramide à l'extrémité de laquelle le feu, la vie, jaillit toujours. Ce nombre peut passer à 5, 7, etc. (toujours impair), le dernier point jaillissant (fig. 6, 11, 12, 14, suite de figures crucifères).

Le Chrisme, le signe crucifère primitif, passe dans les monnaies du moyen âge comme croix haussée, piédouche croiseté, assemblage de boules, projection conique solaire, émission de germes, croisetée (Svas-tika).

« Le système de la triade est la base des idées pythagoriciennes, dont l'origine orientale est avérée. Pythagore enseignait que la monade primordiale était le *principe actif*, la dyade le principe passif, la triade l'action du premier sur le second, d'où cette conséquence, l'impair est le type des choses parfaites, le pair le type des choses imparfaites. »

« Le nombre devient le principe même des choses et le chiffre 3 fut le type du parfait. Le chiffre 3 : la triade, la trinité du catholicisme à la F.°. M.°. n'a cessé de signifier Dieu, la vie, le nombre parfait (cours de M. Ledrain) (1). »

Les croix (fig. 11, 12, 13, 14) diverses égyptiennes, phéniciennes, scandinaves, celtes, chrétiennes, etc., sont issues du même principe, elles descendent de l'instrument qui allumait le feu, elles sont donc signe de *création*, mais comme ce feu sommeille et est *réveillé*, elles éveillent aussi l'idée de *résurrection*.

résumé les points *indiquent* des lettres supprimées. Que la F.°. M.°. n'a pas inventé le système.

(1) Cité par E. Saldi.

Examinons ce qu'a pu signifier la croix dans la Gaule, chez les Celtes.

M. Alexandre Bertrand s'exprime ainsi (1) :

« L'unité apparente de la nationalité gauloise, même à l'époque de la conquête romaine, est une pure illusion. Des tribus, de type ethnographique très divers, se sont établies sur notre territoire à des intervalles fort éloignés les uns des autres et ont contribué dans des proportions fort inégales à la constitution « de ce groupe social auquel les auteurs classiques ont donné le nom de Celtes et de Gaulois ».

« Sans parler des *racés quaternaires* (2) sur lesquelles une profonde obscurité plane encore, il faut distinguer le groupe le plus ancien et le plus important, celui auquel nous devons l'érection des *monuments mégalithiques*. »

« Ce groupe, appelé les *mégolithiques*, appartient à la grande famille des *Touraniens*, qui a précédé les *Aryens* en Europe, comme ils ont précédé incontestablement les *Aryas*, les *Iraniens*, les *Sémites* en Asie. Ce qui caractérise leur prédominance en Europe, c'est l'usage de la *pierre polie*. »

« A ce groupe est venu s'en superposer un autre, numériquement moins considérable, à une époque beaucoup moins ancienne, mais qu'il est impossible de préciser. »

(1) *La Religion des Gaulois ; les Druides et le Druidisme*, 1897.

(2) Ces races primitives, dans leurs grottes, ne se privèrent pas de représenter sur les parois de leurs habitations les animaux qu'ils voyaient et même des figurations humaines. Ils sculptaient l'os et l'ivoire et taillaient les silex suivant des formes animées. (Voir les Pierres figures de M. Theulen.)

« Ce sont les tribus *Celtiques* ou *Celtisées*, de race aryenne. Dès leur arrivée en Gaule, elles étaient déjà en possession des métaux, du bronze surtout et commençaient à faire usage du fer. L'*incinération* est leur rite funéraire dominant. Ces tribus pastorales et agricoles paraissent s'être infiltrées pacifiquement parmi les Touraniens établis avant elles. »

« Aux Celtes, vint s'adjoindre, vers le sixième siècle avant notre ère, un troisième groupe, les tribus *galatiques* (Helvètes, Kimris, Belges). Organisées en ligues guerrières, elles procèdent par la force. Leur rite est l'inhumation. »

« De la superposition plutôt que de la fusion de ces divers éléments est résulté ce que l'on a nommé « la nation gauloise ou celtique ».

« La religion de la Gaule s'est formée de stratification de ces différents apports moraux. »

Les Touraniens apportent le *chanimisme*, c'est-à-dire les croyances à l'*animisme*, aux esprits de la nature, le culte des pierres dressées, les sacrifices humains.

Ces sacrifices barbares restèrent toujours ignorés de l'Irlande.

Les tribus celtiques apportent le culte des forces naturelles : soleil, vent, feu, etc., mais « ne sentent pas le besoin d'une représentation figurée de la divinité; ils se contentaient de signes et de symboles tels que la croix, le swastika, la roue, l'esse qui parlaient aux yeux des fidèles du soleil, de la foudre, etc. » (fig. 15).

« Des signes identiques se rencontrant sur les mo-

numents de l'Inde, on se trouve autorisé à chercher dans ce pays l'origine des signes de la Gaule. C'est pendant cette période que, probablement, s'introduisit l'ordre des Druides des îles du nord, en Gaule. »

« Les druides faisaient profession de doctrines spiritualistes. Leurs collègues peuvent être rapprochés des *lamaseries* actuelles du Thibet. Ils restèrent étrangers à la religion *naturaliste* du peuple. Ce furent les invasions galatiques et kimro-belges qui apportèrent d'Orient un culte déjà fortement anthropomorphisé... »

Le grand Fabre d'Olivet était, par intuition, par voyance, arrivé à des conclusions identiques.

La race blanche venant du Nord se répandit en marchant vers le Sud (période quaternaire). Culte solaire. — Puis la race blanche, tout en laissant de ses représentants en Europe, devant l'envahissement du culte lunaire, se dirige vers l'Inde (Orient). Cycle de Ram. — Le culte masculin s'est réfugié dans certaines parties de l'Ouest (Irlande). Retour de tribus de l'Inde (Culte solaire). Époque de l'âge de bronze. — Le culte lunaire revient ; druidesse, âge de fer.

Mais, avec les premiers occupants blancs, avait régné le signe de la croix. Il est conservé par les tribus qui n'émigrent pas en Orient. Celles qui, plus tard, en reviendront le rapporteront. Le signe occidental primitif, qui plus tard avait été gravé sur les autels de pierre, était identique à celui que rapporteront les hommes de l'âge de bronze.

Dès 1866, M. G. de Mortillet (1) s'exprimait ainsi :

(1) *Le Signe de la Croix avant le christianisme*, 1866.

« Les anciens Gaulois rejetaient systématiquement toute représentation d'êtres vivants (1), c'est pourquoi ils choisirent pour première monnaie la rouelle (fig. 16), qui représentait la croix, signe sacré, enfermé dans un cercle, emblème que l'on rencontre fréquemment. »

« C'est cette répulsion pour tout ce qui était figure humaine ou animale qui a entravé, dans la Gaule, l'usage des monnaies phocéennes. Pourtant l'usage des véritables monnaies se répandit peu à peu, mais tout d'abord et pendant longtemps, on les purifia, on les sanctifia en y gravant la croix, sous forme de rouelle ou de croix indépendante. »

« Donc le plus grand développement du culte de la croix, avant la venue du Christ, semble toujours coïncider avec l'absence d'idoles et même de toute représentation d'objets vivants (2). »

Rien n'est plus stable que le type de la rouelle, toujours avec les quatre rayons en croix.

La croix (3) a donc été dans la haute antiquité, bien longtemps avant la venue de Jésus-Christ, l'emblème sacré d'une secte religieuse, même de plusieurs qui repoussaient l'idolâtrie.

Les bijoux, armes, objets de harnachement étaient couverts de croix (fig. 17). A titre d'exemple,

(1) Comme les Juifs.

(2) Sauf les fleurs, mais les plantes ont une vie spéciale. — Les monnaies de l'île de Rhodes portaient une rose.

(3) Dans les sépultures primitives on rencontre souvent des oursins fossiles placés par ceux qui ensevelirent les morts.

C'est que l'oursin avait la forme ronde du monde, d'un globe et surtout présentait des dessins en points formant croix. (Premiers gamahés ou pierres figures).

nous reproduisons une agrafe de sépulture mérovingienne.

Même la danse antique consacrait cette manière de voir. Chez les Basques, ce peuple qui s'est conservé lui-même, comme les Bretons, la danse nationale consiste à déplacer les pieds très rapidement entre deux bâtons placés en croix. Chez les Écossais, même coutume, les épées remplacent les bâtons.

Le Tau était donc employé comme marque auto-ritaire des Gaulois (1). C'était une signature, un seing individuel devenant, par extension, signe de monopole, marque nationale.

La rouelle se portait comme décoration ; on l'employait comme contre-marque ou signe de contrôle. Souvent le Tau s'associait à un autre emblème (rose, cœur).

On a objecté qu'il ne représentait pas un culte, c'est certain, mais il avait par ses deux barres croisées, outre la marque de possession, aussi un sens occulte, que les récents progrès de la cosmoglyphie démontrent. Il faut en conclure que le sens religieux n'est pas à rejeter complètement, et ce qui le prouve c'est que le *Tau gallicum* vint rapidement se ranger sous la croix triomphante des chrétiens. Les Gaulois ne virent dans le signe nouveau que leur emblème de personnalité transfiguré, ils n'avaient donc nulle

(1) De nos jours, dans plusieurs régions de la France, en Dauphiné entre autres (les anciens Allobroges), lorsqu'on acquiert un champ, on plante au milieu une croix de paille. — Les marchands de terrains portent souvent le sobriquet de « Croix de paille », signe de possession.

raison de repousser ce qu'ils avaient vu de tout temps.

La seule concession qu'ils firent fut de *redresser* la diagonale de leur croisière.

L'origine du Tau croisière comme lettre se perd pour ainsi dire dans la préhistoire. Le Tau hébraïque, avant d'avoir la forme τ , avait celle d'une croisière. Les langues d'origine chaldéenne ont leur Tau ou Taw ainsi formé, de même les langues étrusques et les inscriptions runiques de la Scandinavie.

Pour trouver encore une écriture en usage où on puisse étudier l'emploi et la valeur de ce signe, il faut aller au désert et s'initier à la langue encore imparfaitement connue des Touaregs.

Les lettres y portent le nom de *tifmar*. Il existe deux dialectes, le *Tamahag* et le *Temahek*.

Les Touaregs sont d'origine Berbère, donc indo-africains, mais venus du Nord. Leur écriture frappe par sa ressemblance avec les runes scandinaves.

Il nous est impossible de parler à fond sur ces signes, mais la caractéristique est que la lettre t, appelé Yet, est une croix $+$. Il y a 22 lettres simples et 13 lettres composées. Or toutes les lettres composées sont formées d'une syllabe à laquelle s'ajoute la lettre t, et le signe qui les représente est un signe composé soit d'un carré, d'un rond, de sortes de barres, etc., avec une croix au centre (fig. 31).

Une grande partie des mots se terminent par un t, et la même lettre en commence beaucoup.

C'est la lettre qui *crée* (1), le signe de l'existence,

(1) Dans le genre du iod hébraïque.

l'égale du verbe être dans notre langue : Je chante, sous-entendu *je suis* chantant.

Comme les Celtes, ce peuple qui en descend, couvre tous ses objets de *dessins géométriques*. Sur les tapis, armes, tentes, les croix sont le grand ornement. Leur épée, pareille à celle des hommes de l'âge de bronze, porte une garde et une poignée formant croix. C'est l'épée des Croisés, ce qui a fait croire, par erreur, à des auteurs qu'ils étaient les descendants des Croisés faits prisonniers par les Arabes.

III. — LA ROSE.

Nous pourrions parler, pour commencer, du symbolisme de la Rose, retracer son histoire à travers les âges, mais ce serait intervertir l'ordre des facteurs ; tout cela a été trouvé, écrit, chanté par les faiseurs de mythes, les poètes, longtemps après que la rose avait attiré les regards de l'humanité naissante et grandissante.

On a prétendu que c'était sa forme, son parfum, son coloris qui avaient été cause de la préférence qu'on lui avait accordée. C'est exact, même nous ajouterons qu'elle était l'expression d'une des formes les plus parfaites de la Beauté, de l'Harmonie.

Mais un point sur lequel on a passé et qui est *capital*, c'est que la rose est une *fleur universelle*. Commune aussi bien aux contrées voisines du pôle, qu'aux climats chauds ; aux cimes élevées des Cor-

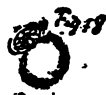
Blanche n°7.



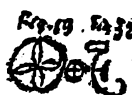
Rose Gaudoise



Rose de Montjoye



Rose de Montjoye



Croix de Saint-Louis



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour



Rose de la Cour

dillères, qu'aux bords de la baie d'Hudson. Nous ne parlons que des variétés spontanées, indigènes, et non des mille variétés créées de la main de l'homme, de celles qui flattent tant l'horticulteur mais attristent le botaniste, qui les traite de monstres !

Suivant les latitudes, les formes et les couleurs des roses changent. Sous ce dernier point elles peuvent se partager en *blanches* : couleur de la virginité, de l'innocence ; en *jaunes* : images du soleil d'or, et en *rouges* : le sang, la vie, la couleur qui attire le plus le regard.

Dans leurs migrations, les peuples rencontraient et reconnaissaient toujours la superbe rose, leur fleur aimée, leur symbole choisi.

La race blanche partie du Nord l'avait trouvée au pied de son berceau, alors plus habitable que de nos jours ; elle la revoyait en Gaule, en Orient, aux Indes, en Afrique, dans sa marche rayonnante.

A l'appui de notre manière de voir nous ne verserons pas des flots d'érudition, mais condenserons seulement un chapitre d'un ouvrage qui fit les délices de notre prime jeunesse, paru vers 1864, et intitulé : *la Botanique au village*, par Sir Henry Berthoud.

C'est à l'usage des enfants, mais utile aux grandes personnes ; pour être bon symboliste un peu de botanique ne nuit pas, et malgré l'aridité des lignes qui vont suivre, le lecteur sera convaincu que la Rose est bien *l'universelle* expression *voulue* de la Beauté rayonnante.

Commençons notre voyage dans le jardin des Roses :

Nous voyons la *rose des champs* (1) couvrir toute l'Europe et la *rose des haies* (2) s'étendre non seulement sur l'Europe, mais prospérer en Asie et en Amérique.

Débutons par l'Amérique; au Groënland nous trouvons la *rose aux douces couleurs* (3), qui épanouit ses grandes corolles roses au sommet d'un élégant arbrisseau.

Le long de la baie d'Hudson se rencontre la jolie *rose d'Hudson* (4). A Terre-Neuve et au Labrador fleurit la rose à *feuilles de frêne* (5), aux petites fleurs rouges, et la *rose luisante* (6), d'un rouge brillant. On voit souvent les Esquimaux parer de ces fleurs leur chevelure et les peaux de rennes et de phoques dont ils se couvrent.

Plus au sud, dans la Caroline, c'est la *rose éclatante* (7), aux fleurs rouges; la *rose de Wood* (8), aux roses pétales; la *rose de Caroline* (9), la *rose evratine* (10) se montre en Virginie. Dans les savanes prospère le rosier à *rameaux diffus* (11). La Pensylvanie possède le rosier à *petites fleurs* (12), aux formes délicates, le rosier à *tiges droites* (13), le rosier à *feuilles de ronce* (14), le *rosier soyeux* (15), à fleurs rouges ayant leurs larges pétales en forme de cœur renversé.

(1) *Rosa arvensis*. — (2) *R. canina*. — (3) *R. blanda*. — (4) *R. rupa*, V. *Hudsoniana*. — (5) *R. fraxinifolia*. — (6) *R. nitida*. — (7) *R. lucida*. — (8) *R. Woodosi*. — (9) *R. Carolina*. — (10) *R. evratina*. — (11) *R. Diffasen*. — (12) *R. parviflora*. — (13) *R. stricta*. — (14) *R. rubifolia*. — (15) *R. setigera*.

Les créoles de la Géorgie entrelacent dans leur noire chevelure les fleurs, grandes et blanches, du *rosier lisse* (1).

Au Mexique est la *rose de Montezuma* (2), sans aiguillons. C'est à elle que faisait allusion Guatimozin, torturé par les Espagnols, lorsqu'il s'écria : « Suis-je sur un lit de roses ? » Ceci démontre que la rose était fleur d'Amérique bien avant la conquête.

Il existe encore bien d'autres variétés dans les deux Amériques, même dans la partie sud.

En Asie, nous trouvons presque autant d'espèces que sur le reste de la terre (3). — La Chine n'a pas encore révélé tous ses trésors dans le genre, mais renferme : le *rosier toujours fleuri* (4), le *rosier de Chine* (5) aux belles fleurs rouges, le *rosier de Lawrence* (6), plein d'élégance, la *rose multiflore* (7), le *rosier de Banko* (8), aux rameaux grimpants, le *rosier à petite feuille* (9), sont à citer surtout.

En Cochinchine, outre les espèces chinoises, on trouve la *rose blanche* (10), pareille à celles de la France et du Piémont, le *rosier très épineux* (11).

Au Japon, le *rosier rugueux* (12) est indigène. — Dans l'Inde : le *rosier de Lyell* (13), celui de *Brown* (14), le *rosier à grandes feuilles* (15), le

(1) *R. lœvigata*. — (2) *R. Montezumæ*.

(3) Le Japon possède une variété de rose qui est blanche la nuit et le matin, devient rose avec la forte lumière, et en plein soleil passe au rouge le plus vif, pour retourner au blanc dans la pâle lumière.

(4) *Rosa semperflorens*. — (5) *R. Sinensis*. — (6) *R. Lawrenceana*. — (7) *R. multiflora*. — (8) *R. Banksiæ*. — (9) *R. micaphylla*. — (10) *R. alba*. — (11) *R. spinosissima*. — (12) *R. rugosa*. — (13) *R. Lyellii*. — (14) *R. Brunonie*. — (15) *R. macrophylla*.

rosier soyeux (1), le *rosier involucré* (2), le *rosier toujours fleuri* (3).

Les Persans cultivent le *rosier en arbre* (4), le *rosier à feuilles de vinettier* (5), aux fleurs jaunes et étranges.

Le *rosier de Damas* (6) fut rapporté dans nos climats par les chevaliers qui accompagnèrent saint Louis dans sa croisade. Près de Constantinople s'étale la *rose jaune* (7).

Les Géorgiennes et les Circassiennes se parent de la ravissante *rose Cent-feuilles* (8). Au Caucase, se rencontre aussi le *rosier féroce* (9), la *rose pulvérulente* (10), le *rosier du Caucase* (11), le *rosier jaunâtre* (12).

En Sibérie se montre le *rosier à grandes fleurs* (13), dont la corolle affecte la forme élégante d'une coupe antique. Sous le cercle polaire nous voyons croître la *rose rougeâtre* (14), au rouge très foncé, et très au nord le *rosier aciculaire* (15), à fleurs solitaires et d'un rouge pâle.

Dans le nord de l'Asie croissent encore une quinzaine d'autres variétés, la *rose du Kamtschatka* étant la plus remarquable.

TIDIANEUQ.

(1) *Rosa. sericea*. — (2) *R. involucrata*. — (3) *R. semperflorens*. — (4) *R. arborea*. — (5) *R. berberifolia*. — (6) *R. Damascena*. — (7) *R. sulfurea*. — (8) *R. centifolia*. — (9) *R. ferox*. — (10) *R. pulverulenta*. — (11) *R. Caucasea*. — (12) *R. jaunatra*. — (13) *R. rubella*. — (14) *R. grandiflora*. — (15) *R. acicularis*.

LES CURIOSITÉS DE L'OCCULTE

CITÉ DU CÉLÈBRE CHIRURGIEN AMBROISE PARÉ

Une fort belle jeune fille, à Constance, laquelle avoit nom Magdeleine, servante d'un fort riche citoyen de ladite ville, publioit partout que le diable, une nuit, l'avoit engrossie et, pour ce regard, les postats de la ville la firent mettre en prison pour entendre l'issue de cet enfantement. L'heure venue de ses couches, elle sentit des tranchées et douleurs accoutumées des femmes qui veulent accoucher, et quand les matrones furent prestes de recevoir le fruit et qu'elles pensoient que la matrice se deust ouvrir, il commença à sortir du corps d'icelle fille des clous de fer, des petits tronçons de bois, de verre, des os, pierres et cheveux, des estoupes et plusieurs autres choses fantastiques et estranges. Lesquelles le diable, par son artifice, y avoit appliquées pour décevoir et embabouiner la vulgaire populace, qui adjouste légèrement foy en prestiges et tromperies.

C. B.

LETTRE D'ÉLIPHAS LÉVI SUR PARACELSE

Les grands cabalistes attribuaient à la *terre primordiale* une vertu créatrice et conservatrice, capable d'agir sur les formes inanimées et sur les formes vi-

vantes, et la découverte de cette *terre primordiale* était l'un des objets de leurs recherches ; Paracelse, le plus profond des érudits de son temps, prétendait l'avoir faite ; il enlevait de la terre vierge, prise au-dessous des couches organiques, la purifiait par le feu, l'air et l'eau, puis de jour, au moyen de verres grossissants, il l'imprégnait des rayons du soleil tandis que, la nuit, il la laissait se pénétrer de rosée. Alors, il l'enfermait dans des disques de terre poreuse, pareils à ceux que l'on emploie pour faire des cellules poreuses dans les batteries électriques, puis il appliquait ces disques sur ses patients pour produire l'absorption et l'équilibre du fluide vital. Il affirme que si l'on appliquait sur le nombril d'un homme une de ces médailles, sur laquelle on avait inscrit certaines lignes, cela lui permettrait de vivre quinze jours sans prendre de nourriture et sans ressentir la faim. C'est en faisant usage de cet appareil que lui-même jeunait pendant de longues périodes sans éprouver aucune autre sensation qu'un grand apaisement du sang et une lucidité cérébrale extraordinaire. En même temps, il employait un élixir dont le nom nous est donné sous une forme assez énigmatique, dans les termes suivants, par d'Espagnet, un célèbre philosophe hermétique.

Il y a une partie dans l'homme dont le nom peut être exprimé par six lettres.

En ajoutant un P et en changeant l'S en M, vous trouverez le véritable nom du sujet qui occupe les sages.

L'élixir de Paracelse n'est pas la terre primordiale, mais il est employé pour augmenter les vertus forti-

fiantes de celle-ci et son action sur le cerveau. Le mot réel de Paracelse est *oculus*, l'œil, une partie de l'homme dont le nom a six lettres en latin.

En ajoutant un P et en changeant un S en M, vous avez le mot *poculum*, mot latin qui signifie verre de vin.

En d'autres termes, l'expérimentateur, après s'être épuisé par le jeûne, s'excitait avec le vin en conservant toujours le sceau, fixé par une ceinture, sur son nombril.

Par un exercice violent, accompagné d'une abondante transpiration, il rejetait l'excédent de l'agent excitant.

Paracelse se livrait à l'exercice des armes, seul, avec une pesante épée à deux poignées, dans le pommeau de laquelle était enfermé un peu de cette terre primordiale. Après un certain temps, il tombait épuisé et dormait d'un sommeil plein de visions plus ou moins lucides, dont il se souvenait vaguement au réveil.

Alors, il s'asseyait et se mettait à écrire sans interruption, à la manière des *médiums* modernes.

Il lui semblait alors que l'âme de la nature lui dictait des révélations sur des choses mystérieuses, et des hypothèses qui, parfois, ressemblent à la folie, mais qui, souvent, sont des divinations merveilleuses que la science a déjà vérifiées et qui le seront complètement plus tard. Il ne faudrait pas qualifier trop légèrement ce procédé d'extravagant. Paracelse avait deviné le magnétisme et s'était magnétisé lui-même d'une façon un peu violente, il est vrai, mais certainement très efficace.

C. B.

LES ERREURS

d'un Professeur d'histoire maçonnique

(Suite.)

Page X. — « On conçoit difficilement cet ardent stuartiste (Ramsay) ami de Fénelon et précepteur des enfants de Jacques Stuart réfugié à Rome en 1719, tramant au sein de la Franc-maçonnerie la perte des rois et de la Papauté »...

Que M. le professeur d'histoire maçonnique conçoive difficilement les choses, j'en suis moins surpris que de son aveu même; et je ne le serais pas davantage s'il disait qu'il ne conçoit pas comment l'ill.^r fr.^r. Philippe-Égalité a pu traîner au sein de la Franc-maçonnerie la perte de son roi, le fr.^r. Louis XVI.

Cependant, que cet illustre chevalier veuille bien se reporter au temps de Ramsay, il verra, s'il n'est pas complètement aveugle, que la « vengeance templière » de cette époque ne pouvait être que le masque de la vengeance des Stuarts, non contre l'Europe, mais contre la dynastie usurpatrice qui occupait leur trône en Angleterre, où l'on voulait d'ailleurs rétablir le catholicisme romain.

A ce moment, les Stuarts sont avec la papauté qui les pensionne avec autant d'ardeur que les Cours de France et d'Espagne en mettent elles-mêmes à les subventionner annuellement. Et ce sont bien — nous

affirme avec raison Henri Martin — les Stuarts qui, dans un but connu, ont introduit en France la Maçonnerie, mais non pas la Maçonnerie nouvelle innovée à Londres en 1717.

Quand le pape et le roi de France auront trahi la cause de la dynastie déchue, quand Clément XIV considérera et traitera le prince Charles-Edouard comme un aventurier, alors la « vengeance templière », unie à celle d'un ordre aboli en 1773, prendra une autre allure et se comprendra mieux.

Je rappelle encore une fois à M. le professeur d'histoire maçonnique que jamais Ramsay n'a été précepteur *des* enfants de Jacques Stuart; il fut, pendant neuf mois, en 1724-25, employé auprès de Charles-Edouard, âgé de trois ans et demi, et c'est le colonel John Hay, comte d'Inverness, qui en était alors le « précepteur » en titre.

*
* *

Page XII. — « Ce fut d'abord le chapitre d'Arras, constitué par lord de Deberkley, en 1745, sous le nom d'Ecosse Jacobite... »

M. le chevalier de la Rose-Croissante fait sans doute allusion au chapitre dont on entendit parler pour la première fois en 1779.

Eh bien, nous le mettons au défi de prouver que ce chapitre date de 1745. La *Bulle d'institution* commence par ces mots :

« Nous, Charles-Edouard, roi d'Angleterre, de France, d'Ecosse et d'Irlande, et, en cette qualité, substitués G.-M. du Chapitre de H., connu sous le nom de chevalier de

l'Aigle et du Pélican, et, *depuis nos malheurs et nos infortunes*, sous celui de Rose-Croix »...

Et se termine ainsi :

« Et pour que foi soit ajoutée à notre présente Bulle, nous l'avons signée de notre main, et à icelle fait apposer le sceau secret de nos commandements, et fait contresigner par le secrétaire de notre cabinet, le JEUDI 15^e jour du 2^e mois; l'an de l'Incarnation 1747... »

La pièce — signée *Charles-Edouard Stuart et de Berkley* — est, suivant l'ill.^{. fr.} Ragon qui la publia, datée de 1747.

Le fr.^{. Kloss} la date du 18 avril 1745, mais ceci est certainement une fantaisie. Les fr.^{. Bésuchet et Clavel} la datent de 1747. Le fr.^{. Jouapst}, qui veut rectifier l'erreur d'un sot, dit que le prince Charles-Edouard s'intitule dans cette pièce *Prétendant roi d'Angleterre*. Le fr.^{. Gould} regarde le document d'une façon très soupçonneuse. Quant au fr.^{. Findel}, il lui donne la date du 15^e jour du 2^e mois 1745.

Eh dire que c'est ainsi que l'on a la prétention d'instruire des maçons !

Il est impossible que, le 15^e jour ou 18^e jour du 2^e mois de 1745, Charles-Edouard se soit trouvé à Arras : cela ressort de tous les *Papiers d'État* que j'ai consultés, et, d'ailleurs, à ce moment, ce prince ne pouvait se plaindre de *malheurs* et d'*infortunes* qui ne sont arrivés qu'après l'expédition entreprise par lui, avec l'appui secret, mais non sincère, du gouvernement français, et les bénédictions du Pape.

D'autre part, il est impossible aussi que le docu-

ment publié en son entier par le fr. : Ragon soit de 1747, et ceci pour plusieurs raisons qu'on ne saurait détruire :

1° Dans aucune pièce, le prince Charles-Edouard, simplement RÉGENT en vertu de *Lettres Patentes* de son père datées décembre 1743, ne s'est jamais intitulé Roi avant le 2 janvier 1766, date de la mort de Jacques III, à Rome;

2° Si, dans la date du document reproduit, il s'agit de l'année ordinaire, on peut se convaincre de ce fait que le 15 février 1747 tombait un DIMANCHE et non pas un JEUDI;

3° S'il s'agit de l'année maçonnique, laquelle commence en mars, on peut se prouver aisément que le 15^e jour du 2^e mois, c'est-à-dire le 15 avril 1747, tombait un MERCREDI et non pas un *jeudi*.

Conséquemment, les diverses dates données par les lumières maçonniques à un document *qui a dû être daté*, sont *fausses*; aucun doute n'est possible à cet égard.

Une autre chose aussi est *fausse* : les rois d'Écosse étant Grands-Maîtres héréditaires de l'Ordre Royal d'Écosse (*Hérodom*), Charles-Edouard, *roi*, ne pouvait se dire *substitut* du Grand-Maître.

Certainement, ce prince ne s'étant intitulé roi d'Angleterre qu'après la mort de son père, il serait possible que le document fût du 15^e jour du 2^e mois de 1767; mais ceci encore ne résiste pas à l'examen, parce que le 15 février 1767 tombait aussi un *dimanche* et le 15 avril un *mercredi*, comme en 1747.

De toute manière qu'on l'envisage, le document

cité sent la fabrication, d'autant *qu'il est prouvable* par les *Papiers d'Etat* anglais et les *Papiers des Stuarts*, privés ou publics, que Charles-Edouard *n'a jamais été à Arras*.

De plus, ce prince n'a jamais signé une seule pièce, une seule lettre, un seul billet, du nom de *Charles-Edouard-Stuart*; il a toujours signé *Charles* tout court, comme en font foi tous les papiers de sa famille, les *Papiers d'État* anglais et les documents manuscrits ou imprimés du *British Museum* ou du château de Windsor.

Où l'ironie perce trop dans la prétendue *Bulle*, c'est dans le passage où l'on voit le soi-disant Charles-Edouard Stuart instituer chevalier Rose-Croix *notre tapissier* et *notre horloger* — l'auteur de l'« allumage » n'a pas osé ajouté *notre bottier* et notre *Spirits-Merchant* —; et M. Léo Taxil, qui a reproduit le document dans ses *Mystères de la Franc-Maçonnerie*, a bien pris soin de faire disparaître le *notre* qu'on peut voir dans Ragon.

Une autre signature que Charles-Edouard orne le bas du document : celle d'un lord *de Berkley*, secrétaire de *notre* cabinet — et non pas *de Deberkley*.

Ce lord de Berkley est un autre hypothétique Har-nouester.

Je m'engage à payer un chocolat à M. le professeur d'histoire maçonnique s'il peut nous fournir la biographie de ce Berkley, et nous prouver que Charles-Edouard, dont tous les secrétaires sont historiquement connus, ait jamais eu même un groom de ce nom-là.

Voyez-vous, monsieur le chevalier de la Rose-Croisante, quand on fait de l'histoire maçonnique, il ne faut pas la faire troptintammaresque, ou alors on risque comme vous d'être pris en bien vilaine posture.



Page XII. — Puis, en 1747, la Constitution à Toulouse des *Fidèles Écossais* par sir Samuel Lockart... »

Selon le fr. : Ragon, cette constitution date de 1748 et l'établissement de ce Rite a lieu « en témoignage de reconnaissance envers les maçons de cet Orient qui... avaient favorablement accueilli sir Samuel Lockart, aide de camp du Prétendant, pendant son passage en cette ville ».

D'abord, en 1747 et jusqu'en 1766, Charles-Édouard ne fut jamais le Prétendant ; il ne fut que le fils du Prétendant, auquel il succéda le 2 janvier 1766.

Ensuite le Prétendant Jacques III, non plus que son fils Charles-Édouard, n'a jamais eu un seul aide de camp du nom de sir Samuel Lockart.

Le sir Samuel Lockart est un personnage mythique du genre de Berkley et d'Harnouester.

Les gens de Toulouse ont pu être trompés au milieu du dix-huitième siècle ; mais cette raison ne me paraît pas suffisante pour autoriser M. le professeur d'histoire maçonnique à prendre à son tour le Pirée pour un ami des Stuarts et pour le fondateur des *Fidèles Écossais*.



Page XIII. — « *Ce qui est aujourd'hui établi, c'est que*

le baron de Hund... vint à Paris, où, en 1743, *il reçut, en présence de lord Kilmarnock, le grade de Chevalier du Temple.* »

On pourrait très bien établir que le baron de Hundt fut à Paris en 1742. Mais passons.

Si, au moment où les Stuarts préparaient, de concert avec Louis XV, l'expédition qui aurait dû avoir lieu en 1744, le baron de Hundt reçut à Paris le *grade de Chevalier du Temple*, c'est donc que ce *grade* existait avant... de paraître avoir été inventé, en 1754, par le chevalier de Bonneville, *alias*, etc...

Or, le lord Kilmarnock, grand maître de la *Grande Loge d'Écosse*, était un stuartiste et un grand ami de Ramsay, lui-même *vrai* ou *faux* partisan de la dynastie déchue (1).

Si l'on se reporte à l'histoire du *Most Ancient Order of Gormogous*, publiée à Londres en 1725, on verra bien que les maçons anglais qui, en 1724, lâchèrent les *innovateurs* de 1717, avaient des grades autres que les symboliques, et l'on découvrira des vérités que M. le professeur d'histoire maçonnique n'a jamais pressenties.

*
* *

Page XIII. — « Le baron de Hund *conçut le rite templier* qui, sous le nom de stricte-observance, etc. »

(1) L'ill.^l fr.^l comte de Kilmarnock fut décapité à Londres le 18 août 1746. Le fr.^l Georges II, appartenant à la maçonnerie antiromaniste, ne lui fit pas grâce. Kilmarnock fut G. M. de novembre 1742 à novembre 1743.

S'il avait reçu en 1742 à Paris le *grade* de chevalier du Temple, c'est donc qu'un rite templier existait alors, et, en ce cas, de Hundt n'a rien conçu du tout.

Au reste, avant lui, en Allemagne, le baron... Marshall s'était beaucoup occupé de ce Rite, introduit aussi à Lyon en 1743.

*
**

Page XIV. — « On n'a pas épargné les sarcasmes à ce *maître à danser* (Lacorne), *père du Grand-Orient de France*, sans réfléchir qu'en maçonnerie un *maître à danser* est sur le même niveau qu'un *premier baron chrétien*... »

Nous demandons à M. le professeur d'histoire maçonnique si, à la *Loge la Patrie* par exemple, on met les fr. : Paul-Romain d'Aurignac et Frédéric Humbert sur le même niveau que le fr. : procureur général Bulot.

*
**

Page XIV. — « Sur les documents de l'époque, nous voyons figurer les noms les plus honorables près de celui du f. : Lacorne. »

C'est comme du temps de Philippe-Égalité : on a vu son nom figurer au milieu de noms très honorables dans les tableaux du *Grand-Orient de France*.

*
**

Page XIV. — « Nous ne savons sur quelles preuves on lui a donné (à Lacorne) l'épithète de pourvoyeur des amours clandestines du comte de Clermont »...

Pour M. le Professeur d'Histoire maçonnique, les

fr. : Thory, Bésuchet, Bazot, Clavel, Rebold, qui ont donné cette épithète au fr. : Lacorne, sont d'abominables calomniateurs, mais il ne le prouve pas.

Or, tous ceux qui ne se sont pas occupés uniquement de maçonnerie, tous ceux qui ont étudié le dix-huitième siècle et la vie des Grands de cette époque, savent que rien n'a été exagéré au sujet du maître de danse qui procurait des danseuses au comte de Clermont.

N'insistons pas : des jeunes filles pourraient nous lire.

*
**

Page XV. — La plupart des membres de la *Grande Loge de France*, s'appuyant sur le décret promulgué par lord Harnouester en 1736... »

Continuation d'une balourdise énorme.

Comme il n'y a jamais eu de lord Harnouester, on demande à voir le décret fameux dont parle M. le professeur d'histoire maçonnique.

*
**

Page XVI. — « Les avantages que présentait cette société étaient tels, que certains escrocs commençaient à chercher dans les ateliers *inférieurs* un terrain trop souvent propice à leurs exploits. »

On demande à M. le chevalier de la Rose croissante si, dans ces ateliers, ces *escrocs* étaient sur le même niveau que les *maîtres à danser*.

En vérité, il est très regrettable que M. le professeur d'histoire maçonnique, en parlant de l'honorabilité et du caractère aimable du fr. : Lacorne, se soit

contenté de copier les Lacornistes sans chercher à s'éclairer davantage.

∴

Page XVII. — « Les marques d'estime et de reconnaissance que le prétendant Stuart semblait témoigner à Martines... »

En 1760, Charles-Édouard Stuart n'était pas encore le Prétendant Stuart; il ne le devint qu'en 1766, à la mort de son père.

M. le professeur d'histoire maçonnique n'établit pas que Martines Pasqually ait jamais connu le prince Charles-Édouard, d'ailleurs expulsé de France depuis longtemps.

J'ajoute que la parole d'un historien de cette trempe doit demeurer sujette à caution.

∴

Page XVIII. — « Depuis 1747, époque à laquelle *les Fidèles Écossais* de Toulouse avaient reçu leur constitution de sir Samuel Lockart, lieutenant de Charles Stuart... »

On observera qu'en 1747, le prince Charles Stuart et tous ses officiers faisaient campagne en Écosse et en Angleterre; et je répète qu'il n'y a jamais eu de Samuel Lockart, lieutenant ou aide de camp du prince Charles-Édouard ou de son père Jacques III.

∴

Je veux m'arrêter ici, parce qu'il faut une fin, et parce que tout est du même calibre depuis le commencement jusqu'au bout de la *Notice* de M. le chevalier de la Rose croissante.

Une seule chose intéresse dans l'ouvrage que j'ai lu : la lettre de Franz von Baader. Elle vaut 10 francs, en dépit de son peu de volume ; la *Notice* qui la précède ne vaut pas 2 sous, malgré ses 192 pages.

Je ne terminerai cependant pas sans mettre sous les yeux de M. le professeur d'histoire maçonnique les paroles suivantes que l'ill.^l. fr.^l. Thiers a prononcées un jour :

J'estime qu'il n'y a rien de plus condamnable, lorsqu'on s'est donné spontanément la mission de dire aux hommes la vérité sur les grands événements de l'histoire, que de la déguiser par faiblesse, de l'altérer par passion, de la supposer par paresse et de mentir sciemment ou non à son siècle et aux siècles à venir...

Espérons que dans le futur, l'*Ordre maçonnique de Misraïm* choisira, pour instruire ses membres, d'autres savants que celui dont je viens de m'occuper et dont la seule excuse, sans doute, est de n'avoir étudié que Rocambole et Loriguet.

TEDER.

PENSÉE

Partout dans la nature aussi bien que dans les sociétés humaines, le Spontané meut l'Inerte et cherche à le façonner à son idéal.

DEBAY.



Les Sophistes de l'autre Monde

(Suite.)

Un exemple le fera mieux comprendre. Si quatre personnes, placées aux quatre points cardinaux, regardent au même moment l'obélisque de la Concorde pour donner leur avis sur sa couleur, elles auront chacune une impression différente. Celle qui verra le monument par son côté ouest dira : « L'obélisque est de couleur sombre, presque noire. » Effet de contraste sur le ciel vivement éclairé au couchant. Le spectateur placé à l'opposé verra le monolithe éclairé par le soleil à son déclin et dira que la pierre a des tons roses ou orangés. Le spectateur placé au nord verra le monument bistré et celui du sud le verra gris ou chamois. En définitive ils auront tous vu juste et dit la vérité de quatre façons différentes.

Or ici la couleur unique propre à l'obélisque correspond à la vérité absolue ; elle échappe presque toujours à notre appréciation, tandis que les nuances diverses du monument correspondent aux vérités relatives. Mais le caractère précisément de ces vrais c'est la diversité, et ils ne doivent pas être pris chacun comme vérité absolue, ainsi que le font les sophistes de Swedenborg.

Il serait intéressant de commenter méthodiquement, avec sang-froid, sans emballement mystique, les révélations du philosophe suédois ; mais cette tâche considérable absorberait la vie d'un écrivain même actif ; car en quelques années, à la fin de sa carrière, Swedenborg a entassé des volumes en telle quantité qu'on est bien forcé d'admettre qu'il eut pour l'aider des collaborateurs invisibles. Un vieillard ordinaire, livré à ses seules forces, succomberait à un labeur si rude. Quels étaient ces inspireurs spirituels ? Le saurons-nous jamais ? Le champ des hypothèses reste ouvert. Cependant qu'il me soit permis, pour terminer cet article, de formuler la mienne.

D'après notre auteur, l'esprit de l'homme, à la mort du corps, passe de la vie externe à la vie interne ; car ces deux modes d'existence se succèdent et alternent indéfiniment peut-être depuis les *derniers* (1) jusqu'aux *premiers* échelons de la vie, c'est-à-dire les plus hauts. Ainsi le germe, actif et libre en son milieu, circule à son gré dans ses canaux et ses étangs ; il agit dans une vie externe, d'ailleurs limitée ici à un très petit rayon assez vaste pour lui, jusqu'à l'heure nécessaire de la fécondation qui le fixe dans la vie interne (intra-utérine pour les animaux). S'il est détruit, c'est encore pour lui le passage dans une vie interne, la fixation chimique. Mais suivons la marche normale du germe. A la naissance le nouvel être issu du germe passe de la vie interne à l'externe, toujours limitée à

(1) Dans Swedenborg les *derniers* signifient les premiers pas de la vie, les premiers échelons des êtres ; je me sers ici de son expression habituelle.

un horizon restreint quoique déjà plus vaste. Puis, à la mort du corps, cet être libre, cette personnalité jusqu'ici indépendante, se trouve fixé de nouveau en vie interne, dans la société spirituelle qui l'attire et où il trouve ses semblables ou ses analogues. Cette phase de vie interne, suivant Swedenborg, se passe dans le Monde des esprits. D'ailleurs, la plupart du temps, c'est dans ce milieu qu'il se transporte ; cependant il pénètre quelquefois plus loin, en haut ou en bas, c'est-à-dire dans les Cieux ou dans les Enfers. Ceux-ci sont des mondes très inférieurs, ceux-là sont des séjours favorisés à des degrés divers, mais qui relèvent de la vie externe.

Je me suis demandé longtemps où peut bien se trouver le Monde des esprits ; l'auteur n'indique rien de précis à cet égard. Mais je crois cependant pouvoir émettre sur ce point une opinion fondée après une étude attentive de la question. Le Monde des esprits serait l'astral des soleils ou étoiles, espèces d'ovaires préparatoires appelés à élaborer intellectuellement et fluidiquement des sociétés d'esprits, des groupes créateurs, bref, des demi-urges, des sous-dieux collectifs, dont chaque esprit d'ex-homme est pour ainsi dire une cellule ; car notre constitution anatomique représente par analogie (1) la constitution spirituelle de chaque sous-Dieu, et l'ensemble de ces sous-dieux représente encore l'ensemble du Monde créé, le Très

(1) Swedenborg appelle les analogies physiques et physiologiques des *correspondances* ; ces analogies se rapportent à la constitution du Monde spirituel.

Grand Homme qui est comme le Corps matériel et fluïdique de l'Esprit universel incréé, de Dieu.

Chaque sous-Dieu (conséquence de la loi si utile des variétés) a des tendances, des passions attractives, un *amour* différent. Telles les fleurs, étoiles des prés, ont des parfums divers. Ceux qui ont l'amour du bien sont nommés Anges (1) par l'auteur ; ceux qui ont l'amour du mal, il les appelle Génies, Diables, Satans suivant les degrés de leurs erreurs et de leur malfaisance.

Aucune de ces collectivités angéliques ou démoniaques ne peut subsister sans coopérer à la continuité de la création. C'est une nécessité inéluctable, comme la respiration pour les animaux et les plantes. Du pire mal Dieu tire le bien progressivement, par des évolutions mystérieuses sur lesquelles Swedenborg s'explique assez vaguement. Mais on découvre à la fin dans ses citations, dans les scènes ou *mémorables* qu'il raconte, dans les commentaires dont il les accompagne, que la réintégration des mauvais esprits, leur métamorphose à proprement parler, s'opère par une ascension lente mais fatale dans les trois règnes. Cependant il ne faudrait pas croire que l'esprit d'un homme s'étant instruit momentanément dans le Monde des esprits ou astral stellaire, s'étant acclimaté à un nouveau mode d'existence, va revenir ensuite dans l'astral planétaire de la terre ou de quel-

(1) L'Ange étant un sous-dieu se compose d'esprits, chœur céleste dont il est le chef. Mais Swedenborg appelle parfois un de ces esprits, un ange, c'est la partie prise pour le tout. Il en résulte aussi une grande obscurité dans certains passages.

que autre globe pour s'y réincarner individuellement dans le corps d'un homme.

Swedenborg ne parle point de cette marche de l'esprit, chère à l'imagination des spirites. Quelquefois, à la vérité, elle est employée, car il n'y a pas dans la nature de règle sans exceptions ; mais alors c'est d'une façon toute spéciale, par exemple, quand l'esprit d'un enfant mort en très bas âge s'obstine à se croire *né* dans le Monde des esprits. Pour dissiper son erreur, il est remis dans les externes, ce qui signifie peut-être qu'il se réincarne dans le corps d'un être humain. Je devrais dire non *peut-être* mais *probablement*, car il y a d'autres cas qui portent à cette opinion ; mais il serait trop long ici d'en faire l'analyse.

Quoi qu'il en soit, en marche normale, l'esprit d'un défunt ne se réincarne point *personnellement* dans un corps humain, encore bien moins dans celui d'un animal. Il suit deux voies. Ou bien il reste dans le Monde des esprits (astral stellaire), vestibule céleste où il est instruit, exercé à la nouvelle vie, puis attaché au « sensorium commune » de son groupe sympathique jusqu'au départ de cette société dans l'espace, lorsque, mûrie dans la vie interne, elle sortira pour aller créer un monde nouveau ; ou bien cet esprit, étant trop pernicieux pour profiter de ce séjour préparatoire, se révolte, provoque son expulsion prématurée et est rejeté au-dehors comme un déchet, comme un germe avorté ; il tombe, précipité par la loi des affinités passionnelles, vers la société demiurgique qui lui convient, où il trouve sa place et son *ciel*, son éden,

puisqu'il entre ainsi dans le *locus* de son amour, c'est-à-dire de sa passion dominante. Là, infiniment petit, faible collaborateur d'un ensemble puissant, il coopère de gré ou de force à l'œuvre créatrice, aux *usages* comme dit l'auteur. Les *usages*, c'est l'emploi de l'influx divin, de la chaleur et de la lumière pour le grand Œuvre de la création éternelle. Mais influx, chaleur et lumière sont dispensés aux sociétés selon leurs mérites et leurs intentions ; autant la source est abondante aux bons, autant elle devient aride pour les méchants, inhabiles à l'utiliser. Notre système solaire ne doit pas être classé parmi les meilleurs ; Swedenborg dit à plusieurs reprises que, dans le ciel (1), notre soleil apparaît comme quelque chose de sombre. Si l'on considère la création terrestre, presque exclusivement composée d'animaux féroces et stupides, si l'on réfléchit que la barbarie de la plupart des nations ici-bas doit être analogue sur la plupart des planètes qui gravitent autour de notre soleil, on ne s'étonnera pas que son rayonnement intellectuel et moral n'ait pas un brillant éclat dans l'astral céleste.

Sur chaque planète, dans l'astral de ce globe, les esprits formant le groupe, le Génie directeur (2), se ramifient, communiquant fluidiquement avec les végétaux, les animaux, l'humanité même ; ils ne s'y

(1) Le ciel spirituel, interne, émanation psychique du mental commun d'un groupe, d'une société, qui crée ainsi dans son sein une scène représentative.

(2) Parfois il y en a plusieurs, en rivalité, dans le même enfer ; de là des désordres indescritibles auxquels les anges sont obligés de mettre un terme. D'ailleurs ceux-ci exercent toujours une surveillance active sur les mondes inférieurs.

incarnent pas, à proprement parler, ils deviennent des supports conscients, des socles, des *doubles* des êtres auxquels ils envoient le souffle de la vie universelle. Mais forcément ils éprouvent un reflet psychique des êtres du plan naturel (physique) auxquels ils sont liés, notamment des hommes. Et ce sont là les esprits de nos spirites, les démons des catholiques, les mânes des anciens, etc. Car toutes ces croyances ont un fond commun de vérité, l'existence du *double* dans chaque homme mais qui n'est pas son *esprit*. Et cependant ces *doubles* sont des émanations d'anciens esprits humains, car Swedenborg enseigne que tous les esprits animant les anges, les génies bons et mauvais et aussi ceux du Monde des esprits, ont été des *hommes*.

Nous allons tirer de là une autre conclusion importante.

Il y a donc à distinguer, au point de vue spirite, l'apparition spontanée d'un esprit de parent ou d'ami qui vient, immédiatement après la mort du corps, faire ses adieux aux vivants. Celui-ci est bien l'esprit personnel, l'entité du défunt. Il s'en va vers le Monde des esprits, il dit adieu, jamais au revoir ; il ne reviendra pas ; il passe dans la vie interne.

Au contraire, l'esprit qu'on évoque fait bon marché de sa prétendue personnalité ; il est ce qu'il vous plaira, votre père ou Cicéron, votre petit-fils ou Napoléon III. Cela n'a d'importance pour lui que le plaisir qu'il croit vous faire. Au fond, la chose lui est indifférente ; vous n'avez pu le connaître, même de nom ; il a été il y a des siècles de siècles un homme

vivant sur un autre monde. Que vous importe! De plus, il a été le *double* ou a supporté le *double* d'une foule d'êtres terrestres si divers qu'il n'attache plus aucune importance à cette *personnalité* dont vous faites état. Que lui importe. Il s'appellera comme il vous plaira, ou comme il voudra.

Remarquez qu'après la mort de l'homme auquel il communiquait en dernier lieu, les liens rompus, endoloris, l'ont empêché plus ou moins longtemps de venir à votre appel.

C'est là ce que les spirites nomment les heures de trouble. Ce trouble n'existerait donc pas au moment de la séparation du corps et de l'esprit, puisque nous avons vu de nombreux exemples d'apparitions immédiatement après le décès.

Ce même esprit aurait alors toute sa lucidité à son départ et resterait ensuite dans le trouble pendant des jours et des mois, avant de revenir dans la table ou dans le guéridon qui va lui servir d'interprète.

Non. C'est Swedenborg qui a raison. Il n'y a point de trouble après la mort pour l'esprit qui part. Il y en a un plus apparent que réel pour le double qui reste⁽¹⁾ et qui, lui, se manifestera d'une façon plus ou moins intelligente, selon les aptitudes des évocateurs, du médium, de la moyenne morale des assistants, etc.,

(1) Il est curieux de constater que la croyance populaire des Coréens est conforme à cette théorie. Ils admettent que l'homme a trois âmes. L'une part au moment de la mort, vers un séjour inconnu ; l'autre reste dans le trouble un certain temps, puis sort de la tombe et revient quelques années dans la famille. Une troisième, purement fluïdique, disparaît dans la terre.

toutes influences complexes qui entament beaucoup la valeur de cette personnalité illusoire, relevant plutôt des génies de la terre que de l'humanité.

Il est rare, bien rare, qu'on obtienne la présence de l'être réel, de l'entité véritable du défunt. L'obtient-on même ? Rien ne le démontre. Il faudrait alors que cet esprit fût hors du Monde des esprits, hors de la vie interne et en erraticité autour de nous. Il aurait ainsi quelque mission particulière. D'après ce qu'a vu Swedenborg, ce cas ne serait pas impossible, mais il serait exceptionnel. Il y a aussi la chute prématurée de l'esprit indocile hors du Monde des esprits dans un enfer (lieu inférieur). Mais si cet esprit tombe ici-bas sur notre plan astral, il n'occupera pas de prime abord le rang des plus anciens, des plus réintégrés. Il aura comme partage la collaboration à des espèces inférieures, à des végétaux même. Comment pourrait-il se manifester à l'ordre des évocateurs ? Non. Ceux qui viennent dans l'humanité sont les moins mauvais, les plus réintégrés des anciens, très anciens génies de la terre. Swedenborg dit, comme l'Évangile d'ailleurs, que l'enfer est éternel ; il ne dit point, et l'Évangile non plus, que les esprits qui y vont doivent y rester éternellement ; il cite même des *mémorables* où il a vu des damnés sortir des lieux inférieurs après avoir reconnu de bonne foi et de tout cœur, non *par crainte*, mais par conviction, qu'ils avaient cru aux faux et commis des maux et qu'ils s'en repentaient. Il dit ailleurs que l'enfer est nécessaire à la stabilité du ciel.

Jeunes gens qui désirez vous initier aux grands

mystères de la création, non par vaine curiosité, mais pour connaître le but et suivre le bon chemin, lisez, relisez le prodigieux Swedenborg. Ne riez pas de ses révélations parfois bizarres; les plus surprenantes sont les plus profondes; elles renferment des trésors d'enseignements. Swedenborg, inspiré, a vu l'Au-delà jusque dans ses secrètes profondeurs. En vérité, je le crois; il a fait le grand voyage que Dante avait entrepris en imagination, et le chef-d'œuvre du poète italien paraît bien pâle, bien puéril même, quand on le compare à l'imposante théologie de l'illustre Suédois.

J. A. L.

PENSÉE

Si les hommes ont une fausse idée de Dieu, c'est qu'ils ont manqué d'une véritable idée de l'homme.

DEBAY.





La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

La Franc-Maçonnerie Régulière

Dans le dernier numéro de la revue maçonnique *l'Acacia*, notre éminent confrère Ch.-M. Limousin discute une question du plus haut intérêt, celle de savoir comment on peut distinguer un rite maçonnique régulier d'un rite irrégulier.

Cette question s'est posée à la suite de la mise à l'index par des rites étrangers de tous les rites et loges françaises qui avaient supprimé en tête de leurs planches la mention : A La G. du G. A. de l'U.

De cette mise à l'index sont résultés certains inconvénients pour les Français et le F. : Ch.-M. Limousin a entrepris une campagne à l'effet de mettre un terme à ces inconvénients.

C'est pour cela que nous prenons la liberté de parler dans ce débat et d'indiquer notre manière de voir.

La franc-maçonnerie diffère d'une société d'assistance mutuelle ordinaire ou d'un cercle philosophique quelconque, par son caractère symbolique.

Sans le respect du symbolisme, la franc-maçonnerie brise le lien qui rattache les loges à tous les systèmes d'initiation anciens, et le groupe maçonnique qui réalise cette rupture se retranche de lui-même de la véritable franc-maçonnerie universelle.

Or, il est impossible, à notre avis, à toute loge vraiment symbolique de laisser ses membres fréquenter des loges qui tiennent plus de la réunion publique que du centre d'instruction symbolique.

Tel est le point de vue sur lequel les loges d'Angleterre et d'Amérique se sont, pour la plupart, cantonnées dans une intransigeance irréductible.

C'est là le point de vue de l'antique maçonnerie traditionnelle des vieux rites réguliers et des suprêmes conseils.

A côté de ce point de vue spécial, il existe un autre courant.

Ce second courant représenté par les Grands Orients et certaines grandes loges, est un courant dans lequel le symbolisme est de plus en plus réduit à la portion congrue et dans lequel les hauts grades sont ou abandonnés ou considérablement modifiés.

Ce sont ces centres qui ont abandonné tout de suite l'invocation au G. A. et ce sont eux qui sont maintenant étonnés de la mise à l'index de leurs membres.

Toute la question se borne donc à savoir si la franc-maçonnerie est une Société symbolique ou

traditionnelle ou si c'est une association politique et philosophique à tendances matérialistes.

Dans le premier cas, les Anglais et les Américains ont raison et tout F.°. non rattaché à un centre vraiment symbolique est un faux et non un franc-maçon ; dans le second cas, une évolution nouvelle de la franc-maçonnerie universelle est nécessaire et peut être imminente.

A notre point de vue, la solution du problème est des plus simples.

Qu'on installe à Paris et en France des loges symboliques régulières dans lesquelles on ne fera que du travail vraiment maçonnique et qu'on laisse se débrouiller en toute liberté les loges non symboliques. Par le jeu de la libre concurrence, les maçons qui voudront travailler le symbolisme viendront dans les loges des rites universels établis en France, et ceux qui préféreront faire de la politique iront dans les autres.

Une telle création sera bientôt réalisée et nous verrons alors quel est le meilleur des deux systèmes.

PAPUS.



LA KABBALE PRATIQUE

(Suite.)

Le déplacement de ce quaternaire en 5 développe les plus beaux et les plus hauts thèmes sur le religieux, mais l'essentiel est que 3 est toujours calculé par 3 et qu'on n'emploie pas d'autre nombre dans le quaternaire.

Je quitte le religieux et je passe au quaternaire du temps. Les forces corporelles, les facultés corporelles et les suites sont de même calculées dans le quaternaire du temps par 3, ou 3 est recherché en 4.

Qu'on observe en calculant le quaternaire du temps, que la multiplication est le rehaussement des forces des choses et de même l'extraction de la racine.

La multiplication est l'image de la qualité qui produit tout, et l'extraction de la racine est l'image de l'accord de tout être simple avec sa production, car par cet accord la réintégration est effectuée.

1, ou la première ligne ou le côté du quaternaire, exprime la première cause de toutes les choses produites ; elle produit tout par elle et ne reçoit rien, ce qui n'est pas elle-même ou ce qui ne vient pas d'elle.

1 — 4.

2, la deuxième ligne ou côté du quaternaire, est celle qui est la direction de la première cause de toutes les choses et qui gouverne par conséquent le temps et l'espace selon les lois éternelles de choses corporelles et qui gouverne par la force de l'intelligence tout être premier intelligent et intellectuel, l'homme comme un être aussi intellectuel. 2 — 8.

3, la troisième ligne du quaternaire, contient tous les résultats, et les corps et les corporels et les sensibles comme immatériel et qui sont hors du temps. 3 — 12.

4, la quatrième ligne, ou côté du quaternaire, l'image de toutes les forces centrales, l'unité dans leur émanation complète, les quatre causes de l'action, deux agissantes et deux réagissantes, auxquelles tout est proportionné 4 — 16.

Autrefois l'homme se trouvait au milieu entre le quaternaire spirituel et le temporel, pendant qu'il est maintenant à la fin du quaternaire du temps.

Il avait donc une vue vaste et embrassante, pendant que maintenant la distance et l'erreur sont sa part.

Si l'on veut calculer une chose d'après le quaternaire, qu'on observe d'abord, si ce qui doit être calculé est un objet :

métaphysique,

ou géométrique,

ou seulement corporel et physique, pour poser les nombres du quaternaire.

1	2	3	4
point,	ligne,	plan,	profondeur
			10
			mathématiques
1	2	3	4
sagesse,	faculté,	multiplicité,	mouvement
			10
			nature
1	2	3	
force du germe,	développement naturel,	forme simple,	
4			10
forme composée		production de la nature	
1	2	3	4
être,	être là,	force et vertu,	action
			10
			métaphysique
1	2	3	4
intelligence,	justice,	pouvoir,	modération
			10
			morale
1	2	3	4
chaleur,	sécheresse,	humidité,	froid
			10
			qualités
1	2	3	4
printemps,	été,	automne,	hiver,
			10
			année.

Si on a observé cela, on réfléchit combien de fois

la chose peut être permutée pour trouver les rapports mutuels.

Savoir combien de fois la chose peut être permutée en elle-même, ensuite avec un côté du quaternaire auquel elle appartient, et enfin avec tout le quaternaire et la racine.

De ces permutations on trouve tous les rapports possibles. Pour trouver les permutations, il faut poser les nombres de cette manière : 1234 et $2 \times 2 = 4$; $3 \times 3 = 9$ et ainsi on continue à travers tous les nombres. Mais pour épargner au lecteur beaucoup de peine, j'ajoute ce tableau de combinaison.

Si on a considéré la chose d'après ses proportions, ce qu'on appelle, d'après la doctrine des nombres, le calcul par le quaternaire, on calcule les choses par 9 et 6.

Ce que veut dire calculer 9 et 6, sera expliqué par le tableau suivant.

1. En 1 on met les questions suivantes, comme :

1	2	3	4	5	6	7	8
Si, quoi, pourquoi, combien, qui, quel, où, quand,							
9							

avec qui ?

	2	1	2	3
2. <i>Principia absoluta</i> , bonté, grandeur, durée,				
4	5	6	7	8
puissance, sagesse, volonté, force et vertu, vérité,				
9				

honneur.

3	1	2
---	---	---

3. *Principia respectiva*, différence, accord,

	3		4		5
contradiction et contrariété, commencement, milieu,					
6	7	8	9		
fin, grandeur, égalité, le moindre.					

4. *Subjecta universalia*. Dieu, ange, ciel, éléments,

	4		1	2	3	4
5	6	7	8			9
homme, animal, plantes, minéraux, instruments et matériaux.						

Le calcul des vertus et des vices rentre aussi dans ce calcul.

	1		2		3		4		5,
5. Justice, intelligence, force, modération, fo									
6	7	8	9						
espérance, amour, patience, piété.									

	1		2		3		4		5
6. Avarice, ivrognerie, lascivité, paresse, envie,									
6	7	8	9						
colère, mensonge, irrésolution, orgueil.									

Chacune de ces 9 remarques doit être considérée à

	2		1
chaque objet et calculée, et pour cela il faut qu'on pose le <i>schema divisionis et concordantiæ</i> .			

Par les résultats de toutes ces combinaisons on trouve selon les règles de progression la réponse à chaque question, qui est un objet du calcul des nombres.

A feu Mendelsohn on demanda une fois : « Que pensez-vous ? il répondit : rien, je ne fais que compter.

Dans cette réponse il dit en peu de mots tout ce

qu'on en peut dire de frappant, de sagace et de vrai. Aussi beaucoup de grand y est contenu, si Maurice dit dans sa science d'expériences et sa psychologie : Je cours au grand calculateur, le sommeil.

Maint résultat nous reste caché étant éveillé, parce que et les idées qu'il suppose ou desquels il est composé, si le procédé de la raison, qui est exigé, pour porter le jugement final, sont opprimés par des idées dominantes ou par l'expérience de la raison. L'âme compte donc dans le sommeil plus justement qu'étant éveillée, heureux celui qui a appris à compter.

Exemples :

1 comme 1 ne peuvent être considérés comme unité.

$$\begin{array}{r} 2|2 \\ \hline 11| \end{array}$$

Dans 2 il y a 2 unités ; une l'immatérielle, qui ne peut pas être divisée ; ensuite 1 comme matériel ou forme, d'où 2 se forme.

$$\begin{array}{r} 3 \\ 12|3 \\ \hline 21|3 \end{array}$$

3 vient en double considération ; la proportion du

12

21

créateur au créé ; la proportion du créé au créateur

$$\begin{array}{r} 4| \\ \hline 13|4 \\ 22|4 \\ \hline 31|4 \end{array}$$

13

Dans 4 la proportion de l'unité au commencement du matériel.

22

Le matériel considéré en soi; le matériel considéré

31

par rapport à l'unité.

$$\begin{array}{r} 5 \\ \hline 14 \mid 5 \\ 23 \mid 5 \\ 32 \mid 5 \\ 41 \mid 5 \end{array}$$

Dans 5 on observe :

14

La proportion de l'unité au quaternaire immatériel;

23

La proportion, que les 3 commencements originaires de toutes les choses ont au monde corporel ;

32

La proportion du monde corporel aux commencements originaires, et

41

La proportion du quaternaire à l'unité.

$$\begin{array}{r} 6 \\ \hline 15 \mid 6 \\ 24 \mid 6 \\ 33 \mid 6 \\ 42 \mid 6 \\ 51 \mid 6 \end{array}$$

Dans 6 on observe :

15

La proportion de l'unité au quinaire de la nature ;

24

La proportion du quaternaire au monde corporel ;

33

La proportion des 3 commencements originaires spirituels aux commencements originaires du corporel ;

42

La proportion du monde corporel au quaternaire et

51

La proportion du quinaire à l'unité.

7	
7	7
16	7
25	7
34	7
43	7
52	7
61	7

Dans 7 on observe :

16

La proportion de l'unité au double ternaire du spirituel, intellectuel et sensuel ;

25

La proportion du quinaire au monde corporel ;

34

La proportion du quaternaire au simple ternaire ;

43

La proportion du simple ternaire au quaternaire ;

52

La proportion du monde corporel au quinaire ;

61

La proportion du double ternaire à l'unité.

8
 $\overline{17}8$
 26 8
 35 8
 44 8
 53 8
 62 8
 $\overline{71}8$

Dans 8 on observe :

17

La proportion de l'unité au septenaire ;

26

La proportion du double ternaire au monde corporel ;

35

La proportion du simple ternaire au quinaire ;

44

La proportion du carré spirituel et sensuel en soi ;

53

La proportion du quinaire au ternaire ;

62

La proportion du monde corporel au double ternaire ;

71

La proportion du septenaire à l'unité.

Nombres, page 356.

Dans 9 on observe :

18

La proportion de l'unité au double quaternaire ;

27

La proportion du septenaire au monde corporel ;

36

La proportion du double ternaire au troisième ternaire ;

45

La proportion du quinaire au double quaternaire ;

54

La proportion du double quaternaire au quinaire ;

63

La proportion du troisième ternaire au double ternaire ;

72

La proportion du monde corporel au septenaire ;

81

La proportion du double quaternaire à l'unité ;

Enfin le nombre 10, ou le *numerus universalis*.

Nombres, page 357.

Là on observe :

19

La proportion de l'unité au triple ternaire ;

28

La proportion du monde corporel au double quaternaire ;

37

La proportion du simple ternaire au septenaire ;

46

La proportion du double ternaire au simple quaternaire ;

53

La proportion du quinaire à soi-même, ou le diviseur du nombre de la nature ;

64

La proportion du quaternaire au double ternaire ;

73

La proportion du simple ternaire au septenaire ;

82

La proportion du double quaternaire au monde corporel ;

91

La proportion du triple ternaire à l'unité.

Dans ces proportions tout ce qui est possible dans la nature est contenu, et on a les résultats les plus importants, si l'on calcule ces proportions les unes avec les autres. Je donne ici quelques exemples.

Je demande : En quoi consiste la proportion de l'unité au double ternaire ; et la proportion du triple ternaire à l'unité ?

ECKARTSHAUSEN.



Bibliographie d'ouvrages relatifs aux Rose-Croix

(Suite.)

Chro. Seyboldt. — Selbstbiographien merkw. Männer.
Müntherthier, 1796-97, in-8. 2 parties. Kloss, 2418.

In 2^e partie, biogr. de J.-V. Andreas.

Sincerus Renatus. — Die wahrhaftte und vollkommene
Bereitung der philosophischen Steins, der Bruderschaft aus dem orden der gülden und Rosenkreuzes, etc., dabey angefürt die Gesetze oder Regeln, welche die gedachte Brüderschaft unter sich hält. Den Filiis doctrinæ zum Besten publicirt von Sincero Renato. Breslau, V^o Esaias. Fellgiebel, 1714, in-8, 126 pp.

Joann. Siverti. — Entdeckte Mummenschantz oder Nebel kappen, das ist. Widerlegung der nächst von Cassel ausgeflogenen Stumpel confession der neuen Krugs Bruder oder wie sie sich nennen Rosenkreutzer. Magdebourg (sub fine anni), 1617, in-8, 16 fl. Kloss, 2502.

Spacher Stephan Michael, du Tyrol. — Cabbala seu speculum Artis a Naturæ in Alchimia. Latin et allemand, 1616, in-4. Avec un diagraphe Fra-

tribus. R. C. dicata. 2^e éd., 1654, in-4. 3^e éd., 1667, in-4.

Chri. Gilberti de Spaignart. — Theologische Wächterhörnlein wider das eingelegte Feuer der selbst gewachsenen neuen Propheten und Rosenkreuz-Bruder. Arnold, § 23.

(Sperber Julius). — Echo der von gott hoherleuchteten Fraternitet des löblichen ordens R. C. Das ist exemplarischer Beweiss dass nicht allein dasjenige, was ist in der Fama und Confession des Fraternitet R. C. ausgebotten... dédié à la Fratern. R. C., imprimé à Dantzig par André Huncfeldt, 1615, in-8. Titre en rouge. Coûtait un louis d'or en 1789 en Allemagne. Signé à la fin I. S., 1^{er} nov. 1615 (Julius Sperber). Kloss, 2455.

Id. — Dantz., chez A. Hincfeldt, 1615, in-8.

Id. — Dantz., chez A. Hincfeldt, in-8, 114 pp., titre noir.

Id. — Dantz. chez A. Hincfeldt, 114 pp., titre noir. 1620. Nat. : refusé.

J. Sperber. — Ein geheimer. Tractatus von der dreyen Seculis oder Hauptzeiten von Anfang bis zum Ende der Welt, darinnen dargethan wird, das noch eine Güldene als die dritte und letzte Zeit hinderstellig sei. Amsterdam, 1660, in-8.

J. Sperber. — Ein Tractatus von vielerley wunderbarlichen z. theil vormahls unerhörten oder auch ungewöhnlich Seltzamen Dingen von Anno 1500 bis 1600. Édité par B. Bahnsen. Amsterd., in-8.

Sprennger, Jacob. — (Statuten der Rosenkranz Bruderschaft). Fol. 2 recto : In spiritu penses hoc opus nec lrām spectes federis est vere cultus amicicie. In der ere der werden mutter vñ vnuermälgeten iunckfrawen Marie, hab ich bruder jacob Sprennger doctor der heyligen geschriff vñ prior des grossen. Conuents prediger ordens zu Kölen In dē sinflundsibenczigisten iar an dē tag vnser frawē geburt ernewert vñ wid' aufgericht das alt herkömen gebet der rosen krencz vnser lieben frawen. O. O., Drucker u. J. (Augsburg, Joh. Bämle, 1476). 4 Hfrz. 15 Fll.

Erste, äusserst seltene Ausgabe der Statuten der Rosenkranzbruderschaft von J. Sprenger, dem Verfasser des *malleus maleficorum* herausgegeben, ohne Signaturum, Seitenzahl u. Custoden. Bl. 1 recto ist leer, auf dessen Rückseite befindet sich ein blattgrosser Holzschnitt, Maria mit dem Kinde, Rosenkränze auf dem Haupte tragend, auf dem Throne sitzend, umgeben von geistlichen und weltlichen Personen, welche sämtlich Rosenkränze darbringen. Auf Blatt 2 recto befindet sich der oben wiedergegebene Titel, eine grosse in Holz geschnittene Initiale und unten am Rande die ebenfalls in Holz geschnittenen Wappen von Cöln und Augsburg. Bl. 6 verso mit einem blattgrossen Holzschnitt, Christus an der Martersäule. Das Exemplar hat breiten Rand und ist von tadelloser Erhaltung. Das 1. Blatt ist ganz ohne Grund aufgezogen und an dem letzten Blatt ist die untere, äussere Ecke mit etwas Papier ergänzt. Hain 14,961 Panzer, Annalen I. 60.

Rhodophili Staurophori. — Raptus philosophicus id est offenbahrung an die Fraternitatem Roseæ Crucis geschrieben. S. L., 1619, in-8, 15 pp. Kloss, 2563.

Josephi Stellatius (Chr. Hirsch past. d'Eissleben). — Pegasus firmamenti sive introductio brevis in veram sapientiam quæ olim ab Egyptiis et Persis magia...

In-8, 1619, S. L. Kloss, 2529. Nat. : refusé. Semler, p. 101, indique, du même auteur : *Gemma magica astronomiæ supracœlestis*, 1618, in-8, et *Aurora Astronomiæ cœlestis in Germania magica*.

Valentin Tchirnessus. — Schnelle Bothschafft an die philosophische Fraternitet von Rosen-Creutz. Danzig., 1617, in-12. V. et Gorlitz, 1616, in-8, 16 pp.

Eugenius Theodidactus. — The wise Mans Crown or Rosy Crucian Physick (Joh. Heydon), London, 1651. Kloss, 2620.

Christiani Théophili e Saniore. — Liber vitæ aureus gulden Buchlein des Lebens mit sieben eroffneten Siegeln. Erfurd. bey Th. Bischoffen, 1621. in-4, 72 ff. Kloss, 2593.

Christiani Theophili e Saniore Fraternitate Christi (Valentin Weigel). — *Dyas mystica ad Monadis simplicitatem*, ein nutzbares zwiefaches Tractälein, so einen einfaltigen christlichen Herzen den Weg weiset zurewigen Sæligkeit darinnen erinnert wird, 1) des Menschen composition... 2) der hochwichtige Unterscheid der beiden vornehmsten specierum fidei, gratiæ, et naturæ. Christianopoli, 1620, in-4. Kloss, 2592.

Theophilum Philaretum (ex Philadelphia). — *Pyrrho Clidensis Redivivus*, das ist, philosophisch, doch noch zur Zeit nichts determinirente Consideration von der hoch berühmten neuen Bruderschaft derer von Rosenkreutz durch... Leipz., par Henning

Grossen dem jungern, 1616, in-8, 64 pp. Kloss, 2473. Nat. : refusé.

L'auteur est un médecin du nom de Hoffmann.

Val. Tschirnessi (Galic. German, phil. et med.) Bestattung der Fraternitat des Rozenkreutzes; Dantzig, 1617, in-8.

Typot (Jacques), historiographe de Rodolphe II. — *Symbola divina et humana*. Prague, 1601, in-folio.

Voir la pl. IV du t. I intitulée : *Symbola sanctæ Crucis*.

Archiv. für Freimäurer und Rosenkreuzer (ed. p. *Conrad Fr. Uden*). Berlin, 1783, 472 pp., in-8.

Florentinum de Valentia (ord. bened. minim clientem). *Ihésus omnia nobis. Rosa florescens d. i. Kurtzer Bericht und Widerantwort auff die sub dato 9 junii 1617, ex agro norico in Latein publicirte unbedachte calumnias F. G. Menapii wider Rosenkreutzerische societät, durch...* 1617, in-8, 22 ff. 1618, in-8, 23 ff. Kloss, 2498.

Pseud. de J.-V. Andréas, d'après Arnold.

Thomas Vaughan. — *Introitus Apertus ad Ocllusum Regis Palatium. Philalethæ Tractatus Tres. I. Metallorum Metamorphosis. II. Brevis Manductio ad Rubinum Cœlestem. III. Fons Chymica veritatis*, 1670, 4 to.

T. Vaughan. — *The Man Mouse taken in Trap... for Garowing the Margens of Eugenius Philalethes (A satire on Henry More, who attacked him in a pam-*

phlet entitled « Observations upon Mithroposophia Magica, etc., » London, 1650, 8, vo.

Thomas Vaughan. — « Lumen de Lumine »; or a New Magicall Light discovered and communicated to the World, with the « Aphorismi Magici Eugénianii. » London, 1651, 8 vo.

Thomas Vaughan. — « Magia Adamica; » or the Antiquities of Magie, and the descent thereof from Adam downwards proved. Whereunto is added a perfect and full discovery of the « Cœlum Terræ », London, 1650, 8 vo.

Thomas Vaughan. — « Anthroposophia Magica »; or a discourse of the Nature of Man and his state after Death. « Ancina Magica Abscondita; » or a discourse of the Universale Spirit of Nature. London, 1650, 8 vo.

Thomas Vaughan. — The Fame and Confession of the Fraternity of R. C., with a preface annexed thereto and a short declaration of their physicall worts. London, 1652, 8 vo.

Thomas Vaughan. — A. Brief Natural History, intermised with variety of philosophical Discourses and Observations of the Burnings of Mount Etna, etc., 1669, 8 vo.

Thomas Vaughan. — Euphrates; or the Waters of the East, being a short discourse of that great fountain whose water flows from fire, and carries in it the beams of the Sun and Moon. London, 1655, 8 vo.

Thomas Vaughan. — The Second Wash; or the Moore Scour'd once more, being a charitable cure for the distractions of Alazonomostix (i. e. Henry More). London, 1651, 8 vo.

Vaughan (Thom. de) (Eugène Philalethe). — Euphrates oder d. Wasser v. auffgang d. i. bericht v. d. Brunnen dessen Wasser a. d. Feuer quellet. Stock. u. Hamb., 1689, 76 pp.

Vaughan (Thom. de) (Vagan). — Abyssus alchymiae exploratus oder die gluckl. gefund. Verwandlung der Metallen vermöge des Steins der Weisen... gezeigt. Hamb., 1705, 4 ff. 113 pp.

J. Van de Velde. — Alleen Sprache tot Godt van de Brøedern des Rosen Cruyses. Cité par Arnold, p. IV, p. 899.

Vito del capo della bona speranza. — D. O. M. A. Crux. absque cruce. d. i. Wolvermeynte Defension deren inter mundi calumnias bluhenden teutschen geselchafft ad. s. Sanctum genannt vom Rosenkreutz autore. S. L. 1617, in-8, 8 ff. in-12 (id. 1618). Kloss, 2499.

Vulpus (in Curiositäten). — Ueber Rosenkreuzer und Rosenkreuzerei. 1821, Vol. 9. partie 3, pp. 247-250 ; partie 4, pp. 353-369. Kloss, 2426.

Wadzeck F. — Leben u. schicksale des berüchtigten F. R. v. Grossing nebst der geschichte u. Bekanntmachung der geheimnisse des Rosen Ordens. Frkf., 1789. Kloss, 2127.

The Real History of the Rosicrucians. Founded on

their Own Manifestoes, and on Facts and Documents Collected From the Writings of Initiated Brethren, by Arthur Edward Waite. With Illustrations. Londres, 1887, in-8.

(S. Wehe). — Postulatum, das ist billiches Begehren die expolitionem famæ Faulhaberianæ betreffend neben zweyen mustern der Faulhaber, vanitet und inanitet. Durch Isaiam sub cruce als, in dem parnass. Truckerey (Ulm. 1619), 14 ff., in-4.

Olaï Wormii. — Philosophemata seu laurea philosophica... adjecta est ejusdem oratio de Fratrum R. C. societate. Weldkirch, Hafmie, 1619, in-4. Kloss, 2581. Nat. : refusé.

D^r MARC HAVEN ET SÉDIR.





PARTIE LITTÉRAIRE

LE SPHINX

Le grand Sphinx reposait impassible, muet ; devant lui, anxieux, j'attendais un geste, une parole...

Je vivais cette heure douloureuse et trouble où l'esprit semble naître ; et comme un enfant désireux de connaître toutes choses, j'étais venu vers lui, inquiet et hâtif.

Et devant le géant hiératique, divin, j'attendais, anxieux, un geste, une parole.

..... Et voici, s'anima le visage de pierre, et le mot espéré tomba vers moi :

— Parle

— Puissant gardien des secrets de la vie, vois, ma peine est profonde.

Tel un chercheur infatigable prêt à tous les efforts, j'ai cherché dans le grand savoir humain le secret du bonheur.

A ceux qui sacrifient à l'autel de l'Idée, je l'ai demandé, mais en vain. Chacun d'eux prétendait fausse-

ment le connaître ; chacun d'eux me montrait quelque route nouvelle — agréables chemins parfois — mais toutes m'éloignaient du centre vers lequel j'aspire ; toutes me conduisaient au pays du chaos — du Doute.

Et de chaque voyage je revenais plus fatigué ; enthousiaste et crédule et joyeux je partais, et je revenais découragé, abattu.....

O Sphinx mystérieux !... si tu possèdes le dictame, verse-le dans mon cœur triste et endolori !...

Un seul mot s'échappa de ses lèvres, mais qui passa sur moi comme un souffle frais qui ranime :

— Médite...

..

..... Et j'étais de nouveau devant le Sphinx tant de fois millénaire.

— O Sphinx, tu as donné à l'âme tourmentée un puissant réconfort ; et pourtant, me voici revenu, faible, désemparé.

J'ai voulu méditer dans la paix et dans le silence. J'ai voulu, seul avec moi-même, rejeter mes impuretés. Mais toutes les pensées que jadis je nourrissais de ma crédulité et de mon enthousiasme, comme autant de démons mauvais et furieux m'ont assailli au fond de ma retraite.

Et j'ai vainement combattu contre leur légion absorbante, importune. Que dois-je faire ? Tu me montras la voie nouvelle, aime mon bras, ô Sphinx !

— Prie, dit-il doucement.

* *

— Pour la troisième fois, dénué d'espérance, avant que de glisser sur la pente fatale d'où l'on ne peut plus remonter, je viens te questionner, ô Sphinx !

Je ne puis pas prier... Déjà dans la méditation bien-faisante, calmante, j'avais cherché en vain le remède à mon mal. Et j'ai voulu prier... J'aurais tant désiré qu'une voix sincère et pure monta de mon cœur vers le ciel ! Et mon cœur est resté muet ; de mes lèvres tremblantes aucun son n'est sorti.

Et plus malheureux que jamais, je viens vers toi, ô Sphinx ! dénué d'espérance, avant que de glisser sur la pente fatale !...

La bouche du géant eut un très doux sourire, plein d'une ineffable bonté :

— Aime, dit-il.

* *

Je n'ai plus revu le grand Sphinx ; je garde en ma mémoire son image puissante et grave.

Je ne l'ai plus revu, car mon cœur s'est ouvert aux forces de la vie.

« Aime », m'avait-il dit !

Lorsque je prononçai sincèrement ce mot magique, tout un monde nouveau m'apparut et tout ce qui, avant, m'était horreur ou haine, se transforma.

Tous ceux qu'un sentiment insensé d'égoïsme avait éloignés de mon cœur, vinrent, leur cœur ouvert, radieux, sympathiques vers moi.

Depuis, je trouve aux fleurs des parfums plus subtils, et jusques aux pierres, les pierres informes, muettes, qui me parlent depuis que les lèvres du Sphinx — lèvres de pierre — m'ont enseigné le secret du bonheur.

Je sens passer en moi les forces bénéfiques, et à chacun de mes efforts pour réaliser la Parole j'en dispose sans peine, sans fatigue, simplement ; — ainsi l'enfant, pureté frêle et sainte, répand autour de lui par ses gestes, ses ris, une joie saine, vivifiante.

Et ce nom qu'autrefois je n'osais prononcer, par incroyance ou vain orgueil, et dont je n'eus jamais soupçonné l'incommensurable grandeur, le nom du Dieu vivant, du Foyer de lumière, à chaque essor j'en bégaye une lettre — et je me sens alors plus léger et plus fort.

..

O Sphinx, merci ! J'allai vers toi ignorant et sans force et désolé, tu m'as montré la voie divine : la Voie d'Amour, de Charité.

GEORGES ALLIÉ.



Philosophie et Métaphysique.

Paul Ouvrad

Je désire aujourd'hui entretenir mes lecteurs d'une œuvre peu connue, parce que l'auteur est un savant modeste, qui fuit la réclame et la productive publicité ; d'une œuvre d'une telle importance qu'elle mériterait d'être mieux divulguée et mieux comprise, surtout par les spiritualistes qui glaneraient à sa lecture bien des faits précieux et substantiels ; par les lettrés, qui savoureraient avec joie la quintessence de cette haute philosophie.

Je dois à l'amabilité de M. Paul Auvard, publiciste et philosophe sérieux autant que savant, ce livre qui m'a impressionné et vivement ému. Et j'ai encore en mémoire l'étonnante et vigoureuse sincérité du *Saint-Dictamen*, dont je veux faire profiter mes lecteurs. Je sais que je m'adresse à des esprits éminents, cultivés, à des spiritualistes pour qui l'existence de l'âme est un fait positif, tout aussi positif que le fait d'avoir un centre cérébro-spinal. C'est ce

qui m'encourage à publier ces quelques lignes, certain d'être compris.

Tout d'abord, il me semble que faire apprécier aux lecteurs l'utilité d'un livre comme le *Saint-Dictamen* est une chose aussi recommandable que nécessaire. Comme je l'ai dit plus haut, on ne connaît pas assez l'importance de cet ouvrage, on ne connaît pas assez l'auteur de ce maître livre, je me suis donné la tâche de réparer l'un et l'autre de ces oublis regrettables.

M. Paul Auvard, qui a mis plusieurs années à élaborer le *Saint-Dictamen*, à le corriger et à le remanier, pour le publier enfin en 1903, est un homme sincère dans ses opinions, courageux et érudit dans ses écrits. Ce n'est pas un mince mérite : il faut avoir une certaine élévation de jugement et de conscience pour avouer nettement ses idées, surtout lorsque ces idées ne sont pas admises par le plus grand nombre. Car il y a un fait qu'il serait puéril de contester, de nier : le matérialisme fait d'énormes progrès, malgré les nombreuses publications spiritualistes qui tendent vers un idéal meilleur, plus consolateur et, surtout, plus rationnel.

C'est contre ce matérialisme néantiste et athée que s'élève l'œuvre vigoureuse du *Saint-Dictamen*. C'est donc une œuvre spiritualiste, et, comme telle, nous ferons donc tout notre possible pour qu'elle apporte sa bonne parole, sa raison saine, sa haute intellectualité à tous ceux qui voient que sur terre il n'y a pas que la matière, la vile matière, mais encore un principe moral et immortel, ce principe que les philosophes de l'antiquité et ceux de nos jours, de Platon

à Victor Cousin, appelaient le Vrai, le Beau et le Bien, l'Amour, la Charité, la Bonté, ternaire symbolique et vraiment tout divin ...

M. Paul Auvard a donc droit à toute notre reconnaissance pour le culte très haut et très noble qu'il relève de toute la puissance de sa plume féconde et enthousiaste. A le lire, une immense joie nous envahit : le spiritualisme est encore entre bonnes mains.

La philosophie, mieux encore, la métaphysique, les rapports de Dieu et du monde, l'ontologie, l'éthique, l'esthétique et même les sciences physiques et naturelles, enfin tant de chapitres curieux et rares de ce livre se coudoient, se confondent pour faire un tout remarquable qu'il est nécessaire de lire et de méditer, de méditer surtout. Puisse notre vœu se réaliser, pour le plus grand bien du spiritualisme !

Saint-Michel (Savoie).

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.



LES TROIS VERTUS

... Elles sont les trois sœurs bonnes, inséparables ;
tendre son cœur sincère et confiant vers l'une, c'est
mériter des trois l'aide qui réconforte et guide vers
l'azur où nul n'est malheureux...

. * .

Elles sont trois aspects d'une même figure :

L'Homme aspire, s'essore : la Foi doucement lui
sourit ;

L'Homme pleure sans haine : l'Espérance conso-
latrice lui tend une main cordiale et de l'autre lui
montre le ciel ;

L'Homme souffre ; dans le sein fécond de la Cha-
rité il puise le lait de bonté qui le rend insensible
à sa propre souffrance.

. * .

Quel labeur sans la Foi deviendrait la grande œu-
vre superbe, haute, bienfaisante!...

Quel est le malheureux qui, brisé par le doute, ne s'est pas ranimé sous un rayon d'espoir !...

Quel être n'a senti, à l'heure rédemptrice où le cœur ému s'ouvre à la douleur d'autrui, passer en soi l'onde qui lave toute peine et donne le pouvoir magique de reconforter, de guérir.

* *

O Saints, je vous comprends ! ô Saintes, je vous admire ! et vous, sages, en qui fleurissaient les vertus !... J'ai vu dans vos regards l'ineffable lumière.

Car vos yeux clairs et doux voient plus loin que la terre, plus haut que notre ciel si mobile et changeant ;

Vos gestes m'ont appris la grâce, l'onction. Et la main qui bénit et console, qui dispense joie et pardon, cette main est sacrée.....

Et le geste est divin qui largement répand les forces bénéfiques, propices à tous ceux qui, vaincus dans les durs combats de la vie, haïssent, doutent, désespèrent.....

* *

O Foi, pur flambeau !...

L'Erreur, le Doute, l'Ignorance, ont trop souvent dirigé mes pas incertains, chancelants ; je suis le pauvre voyageur égaré dans un labyrinthe où tous les guides sont trompeurs ;

Et je suis las de revenir, toujours par les mêmes sentiers vers le carrefour où le sphinx trône, immobile et ironique !...

Pur flambeau ! Étoile divine ! O foi !... montre-

moi le chemin, la voie unique qui conduit à la Vérité !...

* *

O Espérance ! Étoile amie !...

Quel rocher résisterait à l'incessant assaut des vagues ?... Quel être en qui l'âme s'est révélée ne faiblit jamais sous les attaques sourdes et brutales du vivace instinct ?...

Je suis celui dont la douleur impitoyable a recouvert les yeux d'un opaque bandeau : et qu'est-ce le Néant, sinon l'obscurité profonde, impénétrable !...

O Espérance ! donne à mon regard faible et court la lucidité !...

* *

O Charité !... tu m'apparais comme un symbole radiant : la raison même de la Vie...

Je suis celui qui ne sait rien et voit si peu... et pourtant, quand je tends les bras vers l'Inconnu rempli de toutes choses ; quand je médite ; quand je me sens, lyre vivante, vibrer sous des souffles subtils venant de pays que j'ignore ; quand coulent sur mes joues les larmes douces et amères de la Pitié...

N'est-ce pas toi, Vertu céleste, qui me pénètre, qui m'anime ?... O Charité !..

* *

... Elles sont les trois sœurs, bonnes, inséparables ; tendre son cœur sincère et confiant vers l'une, c'est mériter des trois l'aide qui réconforte et guide vers l'azur où nul n'est malheureux...

GEORGES ALLIÉ.

PENNAS EFFLORESCERE

Non ! tu n'atteindras pas un astre de lumière
Et ta voix de douleur vainement le poursuit,
Car les esprits n'ont pu te recevoir en frère
Puisque ton corps d'argile en un lambeau te suit !

Puisqu'un charme secret te rattache à la terre
Que tu peux, sans le suivre au rayon qui s'enfuit,
Contempler en rêvant l'ange de la prière
Franchissant les degrés du palais de la nuit.

De son cortège pur écoute l'envolée !
Si tu veux pénétrer la demeure étoilée,
Laisse faner ton rêve à côté de la fleur.

Dans cette chair d'amour et d'angoisses mortelles !
La rose a le parfum, mais elle n'a pas d'ailes,
Et pour les voir éclore, il faut briser son cœur !...

ROSE LÉNA.

*
* *

LES CYPRÈS

L'amour et la mort.

O Cyprès ! Protecteur des bosquets d'Amathonte
Où la rose effeuillée en caressants tapis
Prend aux feux du couchant des teintes de rubis
Quand l'ivresse des lys dans ton feuillage monte,

Des amours écoulés sur ces plages d'iris,
De la grecque beauté tout ce que l'on raconte,
Redis-nous les secrets et la pudique honte
Qui mettait une aurore au front blanc de Cypris.

Voluptueux Cyprès! A ton ombre propice
L'amour a replié l'aile de son caprice
Et tes rameaux obscurs ont bercé son sommeil.

Mais le matin venu, s'envolant vers tes cimes,
Son jeune sein paré de dépouilles opimes,
Il oublia l'amante à l'heure du réveil!...

ROSE LÉNA.



UN SECRET PAR MOIS

Remède contre l'épilepsie.

Prenez de la verveine et des grains de pivoine, pilez bien le tout et mettez à infuser dans du bon vin blanc. — On dit qu'en en prenant un petit verre le matin avant l'accès, les crises sont adoucies et améliorées.

Pendant la crise, frotter les narines avec du fiel de tortue.

MIZAULD.

Le complot pour la prise de la Bastille

Erreur historique redressée. — Le 14 juillet 1789 préparé dans les loges. — Le rôle de la maçonnerie dans les événements de la journée, d'après les documents.

Le bel enthousiasme d'autrefois s'est éteint : la fête du 14 juillet à Paris ne se distingue point de la plus humble des fêtes patronales, avec ses pavoisements des édifices municipaux, ses lampions communaux, ses feux d'artifice prévus, ses secours aux indigents, ses jeux pour les filles et les garçons, et ses bastringues champêtres. Elle est dénuée de conviction, de pittoresque et d'entrain. Elle vit des subsides parcimonieux de la municipalité et doit à la

limonade qui solde quelques pistons le plus d'animation qui se manifeste encore en une centaine de carrefours.

Tout symbolisme est absent de cette morne kermesse, qui ne rappelle en rien, dans le plus banal des décors, la fièvre de son origine et ses tumultes.

Les premiers temps, c'était à chaque anniversaire une débauche d'érudition. Des historiens s'improvisaient qui, sur la foi de Michelet et de tant d'autres, exaltaient la prise de la Bastille comme un élan de colère spontanée, comme une ruée soudaine du peuple de Paris sur la forteresse qui exprimait, dans sa glaciale géométrie, la tyrannie et l'arbitraire.

Peu à peu, on a épluché la légende. Si le 14 juillet est resté un grand fait, un fait capital, il s'en faut qu'il apparaisse, pour ses vainqueurs, aussi glorieux. On s'est aperçu qu'en fait de prisonniers du despotisme, ils n'avaient délivré que des fous ou des coquins notoires ; qu'en revanche, ils avaient massacré des pauvres diables d'invalides qui s'étaient rendus, et que la promenade des têtes coupées, pendant trois jours, par les rues, avait été quelque chose comme une ronde de Peaux-Rouges, après le scalp.

Toutefois, le 11 juillet — et l'on nous expliquait encore cela l'année dernière devant la statue de Camille Desmoulins — était réputé un acte de colère soudaine. M. Gustave Bord vient de démontrer que ce fut un complot et que ce complot fut ourdi dans les loges.

Comment est-il arrivé à cette démonstration très neuve ? Depuis de longues années, il recueille des documents maçonniques anciens. Il a été mis en possession des archives du Grand-Orient du dix-huitième siècle. Il a eu la patience de relever tous les noms portés sur les annuaires ou les brevets ; il a constitué des fiches par centaines. Il a pu ainsi faire un dénombrement des forces maçonniques à l'époque révolutionnaire.

Son tableau une fois dressé, il lui a été assez facile de voir quels personnages mêlés aux événements appartenaient aux loges, et quand il en arriva à la prise de la Bastille, combien d'entre ceux-ci en furent les acteurs, non par hasard, mais par le fait d'une tactique savante et d'une action longuement concertée.

C'est dans le *Correspondant* qu'il a produit cette curieuse et originale démonstration.

La prise de la Bastille — qui ne fut décidée que pour mettre le peuple dans la rue et inaugurer l'agitation révolutionnaire — n'a eu d'importance décisive qu'en raison de ce qu'elle faisait partie d'un complot préparé de longue main, complot qui eût échoué si l'armée était restée fidèle.

On s'était donc adressé à l'armée par la loge militaire *les Trois frères unis*. Ses vénérables étaient successivement Minette de Saint-Martin, exempt des gardes du corps ; Schmidt, commis de la marine ; Chauvet, commis de la guerre ; Desbarodières, capitaine de cavalerie. Pour la Loge *le Patriotisme*, également militaire, on trouve Vauchelles, principal commis d'artillerie et Mathieu de l'Epidor, secrétaire général des gardes du corps du roi.

Les gardes françaises, dont la défection assurera le succès de la journée, ont leur loge : *les Amis de la Gloire* ; les sous-officiers ont même une loge particulière dont le vénérable est Beyssac, sergent : c'est *l'Union des bons Français*, à l'O.^r. de Paris.

La maçonnerie s'est infiltrée dans toutes les branches de l'administration. Elle tient les postes par le surintendant d'Ogny, du chapitre des *Amis réunis* ; les Messageries par Chignard ; Savalète de Lange discipline les employés des finances du roi ; Latouche, Chaumont, Pelletier de Lépine, Gillet de la Croix, ceux du duc d'Orléans ; Perronnet apporte le contingent des ponts et chaussées ; Boucault, les eaux et forêts ; Méry d'Arcy, la compagnie des Indes ; Lalande est le grand recruteur des savants ; Roettiers de Montaleau a derrière lui les employés des Monnaies — Roettiers est l'organisateur du « comité secret » qui se constitue après l'arrestation de Cagliostro et l'Affaire du Collier, laquelle a été complotée dans les loges, la *Stricte Observance* et les *Amis réunis*, à l'hôtel Boulainvilliers, à Passy. Les chirurgiens, les médecins, les avocats, les concierges des bâtiments royaux ont reçu en grand nombre la lumière maçonnique.

Le complot, conduit par le Club breton, foyer presque exclusivement maçonnique, consiste à faire s'armer la population parisienne sous prétexte de troubles. Un comité insurrectionnel est créé à l'Hôtel de Ville, dont le premier

acte est de provoquer l'inaction des pouvoirs constitués.

A la tête du gouvernement régulier de la ville, il y a : le prévôt des marchands Flesselles, le lieutenant de police Thiroux de Crosne, Ethis de Corny, procureur du roi ; le greffier en chef est Veytard.

Flesselles ne veut pas entrer dans le complot : on l'égorge. Thiroux de Crosne est maçon timoré : on l'intimide, Ethis de Corny est maçon ardent, on l'embrigade. Veytard, qui appartient à la loge *l'Heureuse Réunion*, de Lille, est acquis.

Dans ce comité insurrectionnel, que voit-on encore ? Le marquis de la Salle ; il est de la loge *les Deux Sœurs* ; Deleutre est du *Contrat social* ; Quatremère, de la loge d'*Herodotus* ; Jamin, de la *Constante Vérité* ; Osselin, du *Parfait Contentement*.

Le comité nomme les chefs de la milice bourgeoise qui va se substituer à l'armée régulière. Ces choix ne sauraient être faits à la légère ; il importe que les milices soient les troupes de la Révolution. On désigne d'abord Jacques, duc d'Aumont, du *Contrat social*. Mais c'est un maçon qui, commençant à comprendre, s'inquiète ; il refuse. On désigne, à sa place, le marquis de la Salle, du Club breton, et le chevalier de Saudray, vénérable de la *Vraie Réunion*. Ils acceptent ceux-là et ils besognent.

Le 13 juillet, à 11 heures du matin, réunion des citoyens dans l'église du Petit-Saint-Antoine. Ordre du jour : renvoi des troupes ; organisation de la milice bourgeoise. Dufour, avocat, officier du Grand-Orient, et Villeneuve, député de la loge *la Modération*, président.

Pas un acte, pas un ordre qui ne soit l'œuvre de la maçonnerie agissante. La préparation du 14 juillet est la plus savante et la plus étudiée des tactiques.

On approche du dénouement ; le peuple est devant la Bastille ; il a cru y être venu de son plein gré : on l'y pousse. Le comité insurrectionnel envoie quatre députations du gouverneur pour l'engager à ouvrir ses portes, pour le sommer de trahir son devoir, de se rendre. La première députation est composée d'Ethis de Corny, maçon ; de Bellon, aide-major, maçon ; de Billeford, sergent d'artillerie, maçon. Dans la troisième députation, il y a l'abbé Fauchet et Chignard, maçon ; dans la quatrième,

Poupard de Beaubourg, maçon ; de Milly, maçon ; Janin, maçon.

La Bastille va être attaquée.

La colonne d'attaque du centre est commandée par Moreton de Chabrilan ; il est de la loge *la Candeur*.

La Bastille est prise.

Le Comité qui informe l'Assemblée nationale des événements de Paris, est composé, entre autres, de Garran de Coulon, maçon ; de La Feutrie, maçon ; de Morillon, maçon.

Dans la députation qui reçoit la délégation de l'Assemblée nationale, il y a Deleutre, maçon. Le membre de l'Assemblée nationale qui sera chargé d'entrer en pourparlers avec le comité insurrectionnel est Herwyn, maçon.

Enfin, lorsque la Commune occupe officiellement la Bastille, c'est le chevalier de Laizer qui l'installe ; il est officier du G. . O. . , vénérable de *l'Avenir des Amis de la Gloire*, et député de *l'Union militaire*, de Valognes.

Le complot, œuvre des loges, lentement mûri dans les loges et froidement exécuté : tel est le prétendu mouvement spontané du 14 juillet. Le pouvoir royal est trahi dans tous ses services et par ses plus hauts serviteurs. Le comte d'Affry qui commande les Suisses, Sombreuil qui commande les Invalides, Besenval, du Châtelet, Thiriou de Crosne, sont maçons. Le Grand-Orient n'a pu les embaucher pour la Révolution : il les a immobilisés.

Écoutez Malouet racontant, dans l'enquête sur les journées d'octobre, de quelle façon les événements furent préparés.

Corroller, député du tiers pour la sénéchaussée d'Hennebont, expliquait comment par les sociétés littéraires, les clubs, les loges, on provoquait les faits.

— Allons donc, disait Malouet, la Révolution ne se fût point effectuée si les poissardes et la canaille de Versailles n'avaient pas poursuivi l'archevêque à coups de pierres (23 et 25 juin).

— C'est nous qui les faisions agir.

— Mais néanmoins, vous ne seriez venus à bout de rien sans la défection des gardes françaises et des troupes.

— Nous étions sûrs des troupes : nous avions depuis longtemps des correspondances avec tous les régiments.

— Malgré tous ces moyens, vous auriez sûrement échoué, si la cour n'avait pas commis la maladresse de renvoyer M. Necker.

— Cet événement n'a fait que hâter de deux jours l'exécution de notre projet. Nous étions sûrs d'armer Paris, et pour cela le feu devait être mis au Palais-Bourbon.

— Vous avez donc bien fait, conclut Malouet, de ne pas me mettre dans votre secret, car je n'aurais pu approuver de pareils moyens pour opérer la Révolution.

Cette conversation, authentiquée publiquement, a été tenue le 17 juillet 1789, trois jours après la prise de la Bastille.

La démonstration de M. Gustave Bord nous paraît donc irréfutable : la prise de la Bastille a été une action calculée dans les loges, où la révolution avait ses cadres — la rue en émoi devant suffire à lui donner ses troupes.

GEORGES MONTORGUEIL.

PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

LA TÊTE COUPÉE

Nous lisons dans un journal du Caire le curieux fait divers suivant :

Voici une histoire étrange, qui a bien l'air d'un conte à la Edgar Poë et qui pourtant est absolument véridique ; nous la publions ici, sans nous mettre en frais d'imagination.

Il y a deux ans, un personnage anglais connu, homme très sérieux et de sens pratique avant tout, vint passer l'hiver en Égypte ; il était sur le Nil et visitait les merveilleux sites des environs de Louxor lorsqu'un marchand vint lui offrir une tête de momie en bon état de conservation. Le touriste acheta la tête et l'emporta à Londres, où elle prit place parmi d'autres antiquités.

Quelques mois après, M. X... fut amené à s'intéresser

au spiritisme et il voulut se rendre compte par lui-même de la valeur des manifestations spirites. Le hasard lui mit entre les mains le journal *Light* où il trouva l'adresse d'une dame médium chez laquelle on pouvait, disait le journal, assister à des séances très intéressantes. M. X... se rendit chez cette dame et celle-ci, à peine entrée en sommeil, dit qu'elle apercevait près de son hôte « *Un homme sans tête* vêtu d'un costume d'Orient et qui tenait un gros livre sous le bras. Cet homme suppliait M. X... de rendre sa tête à la sépulture ».

M. X... partit de là convaincu que le médium était une brave dame un peu toquée et pas un instant il ne songea à la tête de momie.

Cependant, peu après, poursuivant ses études sur le spiritisme, il se rendit chez un autre médium, un homme cette fois, qui le mit aussi en communication avec le monde extérieur. Le médium vit aussi apparaître l'homme sans tête qui demandait qu'on eût pitié de lui.

Rentrant chez lui, M. X... fit part à sa femme de cette bizarre apparition ; sa femme lui dit immédiatement qu'il devait être question de la tête de la momie.

Enfin préoccupé de cette idée, M. X... décida de renvoyer la tête en Egypte à un de ses amis sûrs, en le priant de la faire ensevelir dans le désert, d'une manière décente.

Par suite d'une erreur commise par la poste, le colis représenté par une boîte en cuivre fut retourné à l'expéditeur, qui se vit obligé ainsi de rentrer en possession de la tête de la momie.

Soudain, tous les malheurs accablèrent M. X... La maladie et la mort l'atteignirent dans ses enfants et sa maison fut incendiée.

La tête de momie, un des seuls objets arrachés au feu, vient de revenir au Caire, entre les mains de l'ami de M. X... et elle repose maintenant dans le sable du désert.

Le mort sera-t-il enfin apaisé par cette preuve d'obéissance de M. X... à ses demandes réitérées ?

L'histoire peut se discuter ; elle n'en est pas moins très curieuse et nous en garantissons la rigoureuse exactitude.

LA MOMIE DORÉE

FAVORITE D'ANTINOÛS

Les tribulations de l'explorateur des nécropoles d'Antinoé. — Une courtisane sacrée. — Comment le spiritisme peut venir en aide, parfois, aux archéologues embarrassés.

6, place de Breteuil : un modeste pied-à-terre, au second étage, avec un tout petit cabinet de travail, étroit et nu comme une cellule. Un petit homme sec nous reçoit, au visage maigre, orné d'une longue barbiche grise ; on dirait un moine de Zurbaran ou quelque ascète de la Thébaïde. Nous sommes chez M. Gayet, l'explorateur d'Antinoé.

M. Gayet ne se décide qu'à grand'peine à nous parler de ses dernières fouilles ; il se trouve tenu à une certaine réserve avant d'avoir déposé officiellement le rapport qu'il doit rédiger sur sa mission.

— Pour l'Académie des inscriptions, sans doute ?

M. Gayet bondit :

— Jamais de la vie ! Je n'ai rien à voir avec l'Institut. Ces messieurs m'ont causé le plus grave préjudice. Jaloux de mes découvertes — au lieu de boudier, comme c'était leur droit — ils se sont efforcés, en sous-main, de faire avorter mes projets.

Fouilles fructueuses.

« Cette année, mes fouilles ont été particulièrement fructueuses. Je rapporte, entre autres raretés, plusieurs momies dorées. Il n'en existe aucune, à ma connaissance, dans les musées d'Europe, ni même au musée du Caire. Le seul exemplaire connu, et qui a figuré à l'Exposition de 1900, est retourné en Egypte et fait partie de je ne sais quelle collection particulière.

— Et votre momie, la « favorite d'Antinoüs » ?

— Ah ! celle-là, je ne devrais rien vous en dire, car elle est aussi ma « favorite », à moi, et c'est presque trahir mon secret, le profaner, que le livrer à tout venant. Vous la verrez. Elle ne ressemble ni à Thaïs, ni à Leukyonè, ni à Khelmys. Elle a des cheveux très bruns, bouclés et denses comme des grappes de raisin noir. Elle a dû être très belle... Il ne faut pas prendre à la lettre ce nom de « Favorite », qui évoque des idées de volupté, et qui a, selon moi, plutôt une signification religieuse. Courtisane soit ; mais courtisane sacrée ; de celles qui, à la façon des Bacchantes, bondissaient, échevelées, derrière le char du jeune dieu (l'Antinoüs Égyptien n'est autre que la personnification du Bacchus ancien), symbolisant par leurs attitudes extasiées, leur voluptueuse allégresse, le rajeunissement de la terre, épanouie sous les caresses printanières du dieu de fécondité et de joie...

— Vous savez son nom ?

Où le médium intervient.

— Sans doute. Mais ce ne sont point les papyrus — « la voie ordinaire » — qui me l'ont appris. Vous seriez bien étonné si je vous disais comment... Il y a trois ans — c'était au moment de mes premières découvertes — un M. P... vint me trouver. M. P... est l'élève d'un de nos plus illustres psychistes. Il s'adonne aux sciences occultes et est doué d'une puissance d'évocation extraordinaire. Il lui suffit de tenir en sa possession un objet ayant appartenu à un être, que cet être ait vécu hier ou il y a 3.000 ans, pour revivre l'existence de cet être et le voir devant lui, parlant, agissant... C'est ainsi que, au moyen d'un miroir magique trouvé dans une tombe, et dont l'usage demeure encore inexpliqué pour la plupart des savants, M. P... me décrivit, point par point, les conjurations mystérieuses des magiciennes antiques. Je l'ai mis à l'épreuve : je lui ai fait tenir un de ces scarabées faux, fabriqués dans les ohkels ou hôtelleries, par les fellahs, feignant de lui confier un scarabée ancien, et sans hésitation, il me décrivit l'okhel et la physiono-

mie de l'homme qui, devant moi, avait fabriqué le scarabée. Donc, je lui ai remis tout dernièrement une bague d'or vierge, trouvée dans la tombe de ma favorite. Tenez, la voici, un peu cabossée d'avoir séjourné deux mille ans sous la terre. M. P... souffla dessus légèrement, pour en chasser le dernier contact, l'appuya sur son front en fermant les yeux (c'est sa manière de procéder), et, instantanément, se mit à évoluer tout haut, dans le décor d'Antinoë (qu'il n'a jamais vu, même en photographie), la procession des Dyonisiaques, l'orgie et la vie intime de la « favorite », piquant, pour se distraire, des colombes au cœur avec la longue aiguille d'or de sa chevelure... Et il m'a dit son nom, un nom charmant : Artemisia. Mais chut ! Si ces messieurs de l'Institut...

— Soyez tranquille !

BIBLIOGRAPHIE

Éphémérides perpétuelles, par E. C..., ancien élève de l'École polytechnique. — 1 volume in-4 avec 8 grandes planches hors texte. — Prix : 6 francs. Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Les récents travaux scientifiques ont attiré l'attention des savants sur le rôle des actions cosmiques dans la météorologie et dans les manifestations physiques du globe. Même un groupe de chercheurs, reprenant les idées des anciens sur la généralité de l'influence cosmique, reconstituent, sur des bases nouvelles et expérimentales, l'antique science des astres.

Mais toutes ces études nécessitent une prompte détermination des positions des planètes pour toute époque passée et à venir sans recourir à des calculs longs et savants. Les *Éphémérides perpétuelles* comblent la lacune qui existe à cet égard. Avec cet ouvrage, on peut, en quelques instants et par des moyens à la portée d'un

enfant, puisqu'il s'agit simplement d'appliquer un rapporteur sur des graphiques après relevé de quelques nombres dans des tables, on peut obtenir toutes les coordonnées des astres pour une date quelconque.

Le soin qui a présidé à l'établissement et l'impression des tables et des planches recommande particulièrement l'ouvrage.

PROF. DR CH. HIRTY. — **La Vie à venir.** — Br. in-18, chez Robert, à Genève.

Cet excellent petit livre s'adresse à ceux qui hésitent entre le matérialisme et le spiritualisme. L'auteur fait preuve de la plus grande largeur de vues ; il ose emprunter des arguments aux protagonistes de toutes les Églises, et ces arguments sont choisis et exprimés par un cœur et par un cerveau. Malgré son apparence modeste, on peut puiser dans cette brochure un appui réconfortant contre les doctrines de l'impersonnalité de la réintégration, dont les disciples modernes de l'Orient nous accablent ces temps-ci.

S.

La Société universelle d'Études psychiques du docteur Joire vient de créer un nouveau groupe secondaire à Lyon. Ce groupe, présidé par le docteur Austin, a son siège à Lyon, 5, rue Coustou. Il tient, toutes les semaines régulièrement, des séances d'études expérimentales, et a déjà obtenu des résultats très intéressants. Grâce à une convention passée avec la B. I. L., les membres de l'une des deux sociétés jouissent dans l'autre de conditions de faveur. Les personnes habitant la région lyonnaise et qui auraient connaissance de phénomènes psychiques ou de médiums intéressants, sont instamment priées de les signaler au groupe.

La librairie des Sciences occultes, 11, quai Saint-Michel, Paris, vient de publier trois ouvrages très intéressants :

Contes et Interviews, par CH. D'ORINO, et **Reflets de l'Erraticité**, du même auteur. — **Histoire de l'Astrologie**, par VANKI.

REVUE DES REVUES

Dans son numéro du 1^{er} juillet, *l'Écho du Merveilleux* résume, sous la signature de G. Méry, l'enquête sur la sensation du vol aérien pendant le sommeil. Pour lui, cette sensation spéciale n'est qu'un rêve illogique et incohérent comme tous les rêves. Il admet la théorie donnée par un M. Fleury, qui voit, dans la sensation de vol, la simple amplification ordinaire du sommeil. Nous rêvons que nous volons simplement parce que nous avons vu des oiseaux, des insectes et des ballons. Les occultistes avancés qui ont eu souvent la preuve *expérimentale* du double et de son action dans le plan fluidique, *savent* qu'il s'extériorise pendant le sommeil et va simplement reprendre des forces dans son propre milieu. Ils *savent* cela et voudraient faire partager leur savoir à ceux qui, au lieu de rechercher la science vivante, perdent leur temps à chicaner, à discuter et à raisonner; mais comment y arriver? Certes, c'est presque impossible, car la seule voie pratique, *ils n'en voudraient pas*.

Une étude très complète sur l'occulte chez les arborigènes du Brésil, les prophéties d'un paysan serbe, des expériences curieuses d'attraction magnétique à distance sont de nature à intéresser nos lecteurs.

La Revue du Spiritisme publie, de M. G. Delanne, la suite d'un très bon travail sur la question de savoir si les phénomènes spirites sont scientifiques. Il rappelle les principales séances d'Eusapia, constate le nombre et la qualité des savants qui l'étudièrent depuis vingt-cinq ans et termine en flétrissant justement tous ceux qui ne craignent pas de fausser l'esprit public en négligeant *sciemment* de lui faire connaître tant de faits si bien démontrés. M. H. Tivollier, par son article intitulé « De la Divinité de Jésus-Christ », nous permet de constater encore, une fois de plus, avec tristesse, la légèreté avec laquelle des Esprits inconscients du mal qu'ils peuvent faire, entre-

prennent d'écrire sur ce sujet si profond et si mystérieux des lignes inconsidérées qu'ils regretteront sûrement plus tard quand la LUMIÈRE sera venue.

M. L. Chevreuil consacre quelques pages à l'écriture automatique. Il prouve certainement combien parfois le phénomène s'éloigne de nos habituelles conceptions psychologiques, et nécessite l'existence d'une force consciente, en dehors de nous, mais *ce qui* agit ainsi au delà de notre conscience, peut parfaitement être encore *nous-même* à un autre état. Il n'est pas du tout indispensable, pour expliquer les meilleurs faits d'écriture automatique, de recourir à l'hypothèse d'un autre Esprit que celui du médium. C'est une sphère bien immense que celle d'une *Ame humaine*, et nous ne sommes pas encore prêts de la connaître !

A lire ensuite, dans cette intéressante revue, une étude sur Jeanne d'Arc par Becker, et des exemples d'identité d'Esprit, tirés du si curieux et étrange livre de Florence Marryat intitulé : *Il n'y a pas de mort*. Je relève, dans la réponse d'un des Esprits, cette phrase très juste : « Notre tristesse (dans le plan astral) crée le monde dans lequel nous vivons. » C'est très exact, et j'ai reçu souvent cet enseignement. Nous créons nous-même le milieu dans lequel il nous semble vivre ; un homme qui, sur terre, a eu un cœur froid, croira vivre dans un désert glacé. Celui qui aura aimé et se sera oublié pour les autres aura la sensation de vivre dans un beau pays, plein de soleil et de fleurs.

La Revue spirite continue l'étude de M. Grimard sur le christianisme dont j'ai déjà souvent parlé. Il consacre aujourd'hui des pages savantes à la constitution de l'Église romaine, de l'Œuvre des hommes et aux évangiles. Il regrette qu'ils aient subi tant de triage et de manipulations, qu'ils aient été mal classés, etc. Pour nos lecteurs, je dirai que, de *source certaine*, on peut être sûr que les paroles et les enseignements du Christ nous sont fidèlement parvenus *dans leur essence*. Ce livre a été *gardé* dans l'invisible, et il n'est pas écrit seulement sur du parchemin, mais dans les CIEUX.

A ceux qui sauront devenir *comme des petits enfants*, les *Soutiens* apprendront à épeler et, plus tard, à

lire les caractères mystérieux et vivants du *livre de vie*.

S. Henriquet écrit avec beaucoup d'humour et de philosophie une *chronique* de l'au-delà intéressante, où, dans la manière du regretté E. Nus, il résume d'une façon saisissante la lutte du Progrès contre la science routinière.

Algol défend, d'une plume alerte, les pauvres guérisseurs, et R. Buchère donne aux spirites d'excellents conseils que bien peu d'entre nous mettent en pratique, mais j'espère pour lui qu'il veut plaisanter agréablement en nous faisant espérer comme suprême faveur et conclusion de notre Initiation, d'entendre le bruit argentin des clochettes invisibles de l'Initiateur hindou!! Un étudiant *occidental* peut vraiment espérer mieux!

La Revue du Spiritualisme moderne publie la fin de l'étude de H. de Farémont sur les anges. Il conseille avec raison de s'adresser à ces amis invisibles. Si nos intentions sont pures, et si nous ne cherchons que la volonté de Dieu, ils peuvent certainement nous aider beaucoup.

Sédir écrit une belle page sur l'Amour, qu'il étudie dans la Nature et l'homme; il fait ressortir que l'Amour sur notre terre n'est bon que « s'il amène ses prisonniers à s'oublier réciproquement pour la joie l'un de l'autre ». « Si nous voulons avoir l'Amour en nous, il faut apprendre, par les contacts de la vie quotidienne, à nous abaisser, à servir, à donner, au lieu de commander, de recevoir et même de prendre. »

La Vie nouvelle est toujours d'un grand intérêt. La partie scientifique, par le docteur F. de Courmelles, contient une très savante revue des inventions au dix-neuvième siècle. Le docteur Bécour, M. Bosc, publient de bonnes études sur le spiritisme et l'occultisme. De M. Courier, on lira plusieurs applications philosophiques des théories spiritualistes.

La Paix Universelle reproduit l'excellent travail de Sédir sur les théories anciennes des phénomènes psychiques. Nul mieux que Sédir ne pouvait traiter ces difficiles questions. Son érudition, rendue vivante par la lumière du cœur, lui permet, en même temps qu'il nous fait connaître les attrayants mystères de l'Initiation orientale, de nous mettre en garde contre ses dangers.

De M. Bosc, lire de bons conseils pour le maintien de

la santé. J'adopterai volontiers ses principes, sauf celui de fuir les tracas et les soucis de la vie. Nous ne devons pas les fuir, mais les accepter volontiers et même joyeusement, puisqu'ils sont l'expression de la volonté du Père.

Le Bulletin de la Société de Nancy occupe une bonne place parmi les revues spiritualistes. Ed. Dacé y tient cette fois le premier rang avec son excellente étude sur la Thérapeutique occulte. C'est un travail que tous les magnétiseurs et médecins de bonne foi devraient lire. Ils y trouveraient de nombreuses clés *pratiques* et une lumière qui élargirait singulièrement leurs conceptions sur l'homme et la maladie.

La Résurrection et *l'Étincelle* étudient toutes deux, à des points de vue différents, le problème religieux extérieur. Ce sont de bonnes revues qui peuvent indiquer, à ceux qui cherchent de bonne foi, le chemin de la Vérité.

G. PHANEG.

∴

Plusieurs dépêches de Saint-Petersbourg annonçant sur notre cher Directeur des choses absolument inexactes, on trouvera la réponse à ces fausses nouvelles dans le numéro de *l'Éclair* du 3 juillet et dans celui du *Petit Parisien* du 16 juillet.

P. D'O.

Le Gérant: ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (d'Angers). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques,* 2^e Edition.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.*

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux, avec 13 Figures.*

— *Le Magnétisme des animaux. Zoothérapie. Polarité.*

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE pour Tous. — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme. Mon Procès.*

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le Syndicat de la Presse spiritualiste de France.

A 20 centimes

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine, par un LETTRÉ CHINOIS.* — III. *Extrait de la Correspondance (Congrès du libre exercice de la médecine).* — IV. *Articles de journaux sur le même sujet.*

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique, d'après l'œuvre de M. Simonin, avec 1 Fig.*

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine, Pratique médicale chez les Anciens.*

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. Catalogue des ouvrages de langue française.

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FIAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, le Zouave, JACOB, LUY, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — Divers Portraits rares.

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUE, CAGLIOTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LEON DENIS, DURAND (de GROS), DURVILLE en 1901, DURVILLE en 1872, 1887, 1901, 1903, ELIPHAS EVI, G. FABIUS, DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, l'abbé JULIO, AFONTAINE, LAVATER, LIEBEAULT, LUY, MESMER, MOUROUX, D^r MOUTIN, PAPUS, PARAESE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSEGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER SAGON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les *Portraits et Photogravures* sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 100 exemplaires, assortis ou non,				50 0/0 de remise:
100	—	—	—	40 0/0 —
50	—	—	—	33 0/0 —
25	—	—	—	25 0/0 —
10	—	—	—	10 0/0 —

H. DURVILLE. — *Physique magnétique*, avec Portrait, Signature autographe de l'Auteur, Têtes de chapitres, Vignettes spéciales et 56 Figures dans le texte. 2 Volumes reliés. 6 fr.

— *Théories et Procédés*, avec 8 Portraits, Têtes de chapitres, Vignettes et 55 Figures. 2 Volumes reliés. 6 fr.

École pratique de Massage et de Magnétisme, fondée en 1893, autorisée en 1895.
Directeurs : H. DURVILLE et les docteurs ENCAUSSE (PAPUS), MOUTIN et RIDET, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e.

L'Ecole forme des masseurs et des magnétiseurs expérimentés dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins et met la pratique du Massage et du Magnétisme à la portée des gens du monde. Les cours ont lieu du 25 octobre au 1^{er} juillet de chaque année.

Pour favoriser son développement, l'Ecole est devenue un Etablissement de la Société magnétique de France, fondée par M. H. Durville, en 1887. (Demander les statuts qui sont envoyés contre 1 franc.)

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e. Bibliothèque roulante, prêt à domicile.

Cette Bibliothèque se compose d'environ 7.000 volumes sur le Magnétisme et l'Hypnotisme, l'Occultisme, le Spiritisme et les diverses branches du savoir humain qui s'y rattachent. Demander le catalogue qui est envoyé contre 0 fr. 20

Le Journal du Magnétisme, du Massage et de la Psychologie, fondé par le baron du Potet en 1815, paraît tous les trois mois en un fascicule de 64 pages grand in-8^e, imprimé sur deux colonnes, sous la direction de H. DURVILLE, 23, rue Saint-Merri. Ab. 4 francs par an pour toute l'Union Postale.

Le service est fait à titre de Prime à tous les abonnés de l'Initiation qui en font la demande, à la condition de s'abonner directement à la Librairie initiatique.

La Revue graphologique paraît tous les mois sous la direction de A. DE ROCHETAL-Ab. : France, 6 francs par an ; étranger, 8 francs ; le numéro, 0 fr. 50, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Vin blanc et rouge de Touraine, 60 à 80 francs la pièce de 225 litres. LUCIEN DENIS, 64, rue George-Sand, Tours.

Mme Berthe, *Somnambule lucide*, 23, rue Saint-Merri, Paris. Reçoit le jeudi et le dimanche de 10 heures à midi ; les autres jours, de 1 à 4 heures.

VIENT DE PARAÎTRE :

Magnétisme Personnel ou Psychique

ÉDUCATION DE LA PENSÉE

DÉVELOPPEMENT DE LA VOLONTÉ

Pour être Heureux, Fort, Bien portant et Réussir en Tout.

*Avec Têtes de chapitres, Vignettes spéciales, Portraits
et 32 Figures explicatives.*

Un Volume, reliure souple, Deuxième Édition,

par **H. DURVILLE**

Prix : 10 francs, à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e.

Les annonces sont reçues à l'administration de l'Initiation,
23, rue Saint-Merri, au prix de 1 franc la ligne.

L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS



72^m. VOLUME. — 20^m. ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 11 (Août 1906)

PARTIE EXOTÉRIQUE

La Clairvoyance, (p. 97 à 99) **G. Phaneg.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

La Croix et la Rose (suite) (p. 100 à 116). **Tidianeug.**

Un point d'histoire (p. 117 à 129) **Téder.**

Maçonnerie Egyptienne (p. 130 à 152) **X...**

La confession du fou (p. 153 à 168) **Léon Combes.**

PARTIE INITIATIQUE

La Kabbale pratique (suite) (p. 169 à 179) . . . **Eckartshausen.**

PARTIE LITTÉRAIRE

Le rêve de Siméon-ben-Lamech (p. 180 à 182). **Charles Dubourg.**

Un Secret par mois. — Un rêve intéressant. — Notice du Docteur
Papus. — Bibliographie.

**Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VI°. Téléphone — 816-09**

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANC

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

La Clairvoyance

Définition. — La clairvoyance, dit un occultiste anglais, peut être regardée comme une faculté de l'Ego supérieur et en rapport avec le développement de cet Ego. On l'a aussi définie : Vision spirituelle ; mais, dans l'énorme majorité des cas, rien n'est plus inexact.

Leadbeater dit que la clairvoyance est le pouvoir de distinguer ce qui est caché à la vue physique. Pour les spirites, c'est simplement la faculté de voir les Esprits qui dépend, dit A. Kardec, de la facilité plus ou moins grande qu'a le fluide du voyant de se combiner avec celui de l'Esprit ; on peut développer cette faculté par l'exercice. Pour les magnétiseurs, c'est la vue sans le secours des yeux, c'est aussi une faculté qui prend naissance dans le somnambulisme et qui permet de connaître les phénomènes du monde extérieur sans l'intermédiaire des sens. Ils la confondent souvent avec la prévision, qu'on peut définir plutôt : la résultante de la clairvoyance, car la prévision, l'intuition

ne sont pas autre chose que la connaissance, la lecture à l'aide de sens spéciaux, dans un plan spécial, la lecture d'un fait non encore réalisé physiquement. Pour les occultistes, enfin, la clairvoyance est la faculté de voir ce qui se trouve hors de la portée de notre regard physique et peut être perçu par l'œil astral ou mental.

C'est à cette dernière définition que nous nous arrêterons ; c'est la plus synthétique.

Abordons maintenant je ne dirai pas l'histoire de la clairvoyance dans l'Antiquité, ce serait trop prétentieux, mais l'exposé des idées générales que s'en faisaient les Anciens.

Dès le début des recherches, on s'aperçoit que la seule difficulté est le trop grand nombre de matériaux. Pas un auteur ancien qui ne parle de la divination ou de la clairvoyance.

Les oracles étaient répandus partout... Dans les temples, les prêtres choisissaient des jeunes filles qui devenaient des sybilles, des pythonisses.

La clairvoyance avait partout pour point d'appui toute espèce de divination, le ciel, les astres, les éléments, le vol des oiseaux, l'inspection des entrailles des victimes (aruspices), les charmes, les enchantements, les visions, les songes. Les armées en marche avaient leurs devins et rien d'important n'aurait été entrepris sans les consulter. Les grands eux-mêmes allaient dormir dans les temples, et les dieux, resplandissant de lumière, venaient pendant leur sommeil résoudre les questions posées. Les uns venaient demander s'ils trouveraient des trésors, s'ils fe-

raient une succession, les autres implorait pour un riche mariage l'aide des Immortels.

La clairvoyance était donc tellement mêlée à la vie des anciens qu'il serait impossible, je crois, de trouver un auteur comique ou autre qui n'en parle pas, et on peut constater en passant que, lorsque Rome cessa de croire à ses Dieux et à leurs oracles, elle était en pleine décadence.

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LA CROIX ET LA ROSE

Essai d'interprétation du symbole de la R + C

(Suite.)

En Afrique, au nord, dans les plaines confinant au désert, se trouve la *rose musquée* (1); elle s'étend de l'Égypte à l'île Madère. Le *rosier des haies* (2) est commun à l'Égypte et à toute l'Europe.

En Abyssinie croît la *rose d'Abyssinie* (3). Enfin, jusqu'au sud du continent africain, se rencontrent d'autres variétés, et on en découvre de nouvelles à mesure que la pénétration s'opère.

En Islande, pays des lichens et des mousses, où on enregistre seulement la présence d'une soixantaine de végétaux, croît néanmoins le *rosier épineux* (4), à fleurs pâles, solitaires, affectant la forme d'une coupe.

(1) *Rosa moschata*. — (2) *R. canina*. — (3) *R. Abyssinica*.
— (4) *R. spinosissima*.

La jolie petite *rose de mai* (1), à l'incarnat vif, perce la neige de la Laponie et forcément attire les regards des Lapons. Cette espèce se retrouve en Norvège, en Suède, en Danemark.

La *rose rougeâtre* (2), d'un rouge sang, croît aussi en Laponie. Le nord de l'Europe possède beaucoup de variétés; de rosiers l'Angleterre en a plus de dix variétés indigènes, entre autres, en Écosse, la *rose à pétales roulés* (3), aux grandes fleurs blanches et rouges. L'Irlande, avec le *rosier irlandais* (4), a son espèce propre. L'Allemagne est moins riche en variétés : le *rosier à fruit turbiné* (5) et le *rosier des champs* (6) sont à citer. — Le rosier foisonne en Suisse : la *rose des Alpes* (7) et le *rosier à folioles aiguillonnées* (8), le *rosier à feuilles rouges* (9).

Le *rosier glutineux* (10) est spécial à la Grèce et à la Sicile. Près de Vérone se rencontre le *rosier de Pollin* (11). En Espagne, le *rosier musqué* (12) et le *rosier d'Espagne* (13). Aux îles Baléares, le *rosier toujours vert* (14).

En France, dix-neuf espèces sont indigènes, peu de pays sont aussi privilégiés. A citer la *rose de Champagne* (15), la *rose de France* (16), dont la *rose de Provins* est une variété. Le *rosier musqué* (17) et la *rose des haies* (18) (l'égantier).

Ce petit résumé est aride et déjà bien long, et nous

(1) *Rosa māialis*. — (2) *R. rubella*. — (3) *R. involuta*. — (4) *R. villosa*. — (5) *R. turbinata*. — (6) *R. arvensis*. — (7) *R. Alpina*. — (8) *R. spinulifolia*. — (9) *R. rubrifolia*. — (10) *R. glutinosa*. — (11) *R. pollinaria*. — (12) *R. moschata*. — (13) *R. hispanica*. — (14) *R. semper virens*. — (15) *R. parvifolia*. — (16) *R. gallica*. — (17) *R. moschata*. — (18) *R. canina*.

n'avons qu'effleuré les espèces qui croissent spontanément et nullement les mille variétés qui ont nécessité le concours du jardinier fleuriste.

Nous croyons avoir démontré :

1° Que la rose est une fleur universelle ;

2° Qu'elle a toujours servi de parure naturelle aux hommes, surtout aux femmes ;

3° Que les contrées les plus septentrionales la voient s'épanouir et transpercer la neige ;

4° Que les variétés rouges — le sang — et les blanches — virginité — sont les plus communément répandues ;

5° Que toutes les variétés attirent non seulement par leur éclat, mais par leur odeur pénétrante ;

6° Que le rosier existait en Amérique bien avant l'arrivée des Espagnols ;

7° Que l'Écosse et l'Irlande, terres celtiques, ont des variétés indigènes ;

8° Que la France est un pays privilégié des roses ;

9° Que la race blanche trouva des rosiers dans son berceau septentrional et en rencontrait à mesure qu'elle s'avancait au sud et lorsqu'elle se répandit vers l'Orient, les Indes possédant quantité de variétés de roses ;

10° Qu'assurément on trouve en Europe des rosiers rapportés d'Orient, à ne citer que le rosier de Damas, qui peut-être est l'origine de la *rose templeière*, qui se perpétua chez les chevaliers de Malte par l'usage d'une bague dont ils se servaient pour dire leur rosaire. Le chaton en était formé par une rose, qui tournait à ressort et portait quinze chiffres indiquant les

dizaines en passant devant un petit repère au point noir (fig. 18).

Une femme auteur (1) a parlé de la rose avec enthousiasme. « Les anciens l'appelèrent la *Splendeur des plantes*. — Son parfum est si délicieux qu'on en a fait l'emblème universel. La rose est le symbole des sentiments les plus divers, des choses les plus opposées entre elles ; la piété en décore les temples, l'amour et la gaîté en forment des couronnes, la douleur l'effeuille sur les tombeaux, la pudeur et la chasteté la reçoivent comme le prix le plus doux et le plus glorieux. — Fleur la plus éclatante, la plus odorante, la plus fraîche et qui ne convient qu'à la jeunesse. »

« La création, la vie et la résurrection, c'est-à-dire les plus graves, problèmes s'exprimaient jadis par une fleur, édifice vivant, miracle perpétuel (2). »

La fleur de *lotus*, en Égypte, est figurée au bout d'une tige de *papyrus* ; en Occident, ce sera le *chapiteau rosacé* au bout de sa *colonne*, de sa tige bambou (3) de pierre. Ce sera la *rosace* aux mille feux multicolores du portail et des transepts des cathédrales.

Le temple grec se couronne de l'*acrotèce*, figuration du soleil, né d'une fleur de lotus, lotus lui-même modifié en *rosace*, développé en palmettes. Nos

(1) Mme de Genlis, *Botanique historique et littéraire*.

(2) Certaines de nos cathédrales, celle de Laon en particulier, ont été appelées cathédrales bambous.

(3) A la cathédrale de Reims, le clavaeu de la voussure de la façade septentrionale date du treizième siècle et figure l'arbre de la chute formant une vraie croix. — C'est la croix sur la rose.

verrières moyenageuses eurent même signification. Les quatre disques lancés par le soleil sont ses *quatre cimes*, c'est le chiffre même donné en Égypte comme répondant aux quatre parties du monde. (Figuré dans les dessins des Pyramides.)

Une variante (fig. 19) devint symbole chrétien sous le nom de Croix de la Dédicace.

Les cercles enchaînés exprimant une longue source de chaleur ou de vie, c'est la répétition du soleil.

L'étoile scintillante, formée de cercles enchaînés des rose-croix, est le dernier exemple connu de ce système.

Comme le dit A. Gayet : « En somme, une polyphonie semée de motifs étoilés est, au point de vue symbolique, un scintillement d'adoration (1). »

Eliphas Lévi (2) a décrit en maître ces figurations.

1^{re} forme. — Quatre cercles, soit concentriques, soit impliqués les uns dans les autres, avec une croix au centre à la volonté de l'opérateur.

2^e forme. — Six cercles formant une fleur : la Rose-Croix (fig. 20).

3^e forme. — Sept cercles (3), un au centre et

(1) A. Gayet, *Les Monuments Coptes*. Men. de la M^{me} F^{re}, au Caire.

(2) Clefs majeures et clavicules. Dans le Tau sacré ou clé universelle, nous trouvons la croix (fig. 32).

(3) Sept est une extension donnée à la puissance créatrice. Chiffre astronomique, il répond à la lune (féminin), le quart de la révolution de cet astre.

La semaine a existé en Chaldée et en Égypte, s'est perdue en Grèce et à Rome et ne fut rétablie qu'au christianisme triomphant.

7, chiffre du Saint-Esprit. 7, Sephiroh de la Cabbale, etc.

six autour, forment la fleur mystique des R + C. (fig. 21).

On rencontre souvent dans les étalages des libraires une photographie qui, au premier abord, figure un crâne menaçant, le symbole de la mort. Si on fixe le regard, les orbites se transforment en deux têtes d'enfants joyeux, et l'affreuse tête, en une hotte contenant les deux bambins. C'est la Vie par la Mort.

Depuis longtemps les vieux Cabbalistes avaient créé un pantacle au même aspect. C'était la lettre hébraïque Mem (fig. 22), le nombre 13, la Mort du Tarot. Elle peut vaguement se transformer en crâne, duquel s'élance une rose.

Le Mem est un Tau renversé, une *croix de mort* traversée par la *Rose des renaissances*.

Une variété plus moderne de la rose-croix (1) est celle où une croix plonge dans une rose.

Peu de fleurs, au point de vue symbolique et mythique, ont un passé aussi chargé que la rose ; il commence avec la préhistoire.

Le rosier était consacré à Vénus et les roses pourpres aux divinités infernales. Vulcain, après tout, n'était-il pas l'époux de la déesse de la Beauté (2).

(1) La rose trempe dans le calice, le Gral. — Le drapeau des Hussites portait une hostie avec croix, au-dessus d'un calice (forme de la R + C.).

(2) A. L'Amour ou Cupidon était fils de Mars et de Vénus, la rose et le myrte lui furent consacrés.

B. L'aurore, « aux doigts de rose », était figurée un flambeau d'une main et répandant des roses de l'autre.

C. Adonis est le fruit d'un inceste de Myrrah et de son père Cynire. Proserpine et Vénus se le disputent. Jupiter

A Isis, la grande Isis, celle qui avait inscrit sur son socle : « Je suis tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, et nul mortel n'a levé le voile qui me couvre, » étaient consacrées les roses blanches.

Lorsque le christianisme triomphant transformera le culte d'Isis en celui de la Vierge, la rose blanche, la *Rosa mystica*, envahira l'autel, ceindra la tête des postulantes qui renoncent au siècle et celle des premières communiantes ; migration et transmission de symbole (1).

Les prêtres égyptiens présentaient à ceux qui venaient dans leurs temples une roue, qu'ils faisaient tourner rapidement, et des fleurs. Par la roue, ils voulaient faire souvenir de l'instabilité des choses humaines, et par les fleurs ils rappelaient la brièveté de la vie.

Les fleurs des prises de voile expriment cette idée.

La Tradition rapporte que Zoroastre, en présence de Darius, fit croître sur le champ un magnifique cyprès et ensuite prononça plusieurs conjurations dans lesquelles il employa une rose et une grenade (2).

Dans la mythologie indoue, Pagoda-Siri, l'une des femmes de Wishnou, fut trouvée dans une rose.

décide que la moitié de l'année il résidera aux enfers et le reste avec Vénus. Mais Mars, jaloux, se métamorphose en sanglier et le tue. Vénus change son sang en anémone, et de ce sang naît la *rose rouge*.

(1) Eve est considérée comme un rosier flétri couvert d'épines et enlacé par le serpent. Marie est un *rosier sans épines*, couvert de fleurs, et dont les branches enlacent la croix. (V. Orcel, Eglise de Notre-Dame de Lorette, dans *Médaille Miraculeuse*, par le P. Aladel, 1881).

(2) Plantes bien symboliques et maç. surmontent colonnes du temple.

Les musulmans croient que la rose et le riz naquirent de la sueur de Mahomet (1).

Le grand-prêtre hébreux était couronné de roses. Elles enguirlandaient les têtes des victimes conduites aux sacrifices. Le cortège du bœuf gras est l'indice qui en subsiste.

En Turquie, on sculpte une rose sur le tombeau des jeunes vierges et en Pologne on jette des roses sur le cercueil des enfants.

Toute l'antiquité prodigue les fleurs, surtout les roses. Au théâtre, à table, aux cérémonies du culte, il y en a à profusion et toutes les têtes en sont couronnées.

Retirer sa couronne est un signe de deuil. On foule les fleurs à l'annonce d'une mauvaise nouvelle. Marc-Antoine prescrit qu'on le couvre de roses à sa mort.

La rose, comme de nos jours, est l'attrait principal des festins. Le christianisme, qui donna une nouvelle signification à tous les symboles, en fit l'emblème du *mysticisme*, répandit les pétales de roses devant le saint-sacrement, institua une cérémonie qui consiste, au mois de mai, à appliquer des bouquets de roses, offerts par les fidèles, contre l'hostie de l'ostensoir, ce soleil resplendissant avec son Point-Dieu (Ra) et ses palmettes rayonnantes. Ces roses sont ensuite pieusement conservées. Elle fut l'emblème de plusieurs saints : saint Julien, sainte Dorothee, etc. On prétendit

(1) Un poème turc de 1534, intitulé la Rose et le Rossignol, *Gul et Bulbul*, dit : « Remarquez ces mots : au nom de Dieu. » C'est le rosier du jardin de la parole de Dieu, il fait l'ornement du parterre de l'âme, etc.

que, de la bouche de saint Louis mort, était sortie une rose.

Un calendrier avec vie des saints, gravé par Firens en 1518, nous représente pour chaque jour le portrait d'un saint encadré dans une rose très bien comprise. Elle est à sept pétales, entre chacun paraît une pointe de sépale du calice. C'est le chiffre 77, nombre de rémission, 11×7 , ou le nombre du péché multiplié par celui de pardon (7, chiffre du Saint-Esprit).

La tige porte à gauche 3 boutons éclos et à droite 4 boutons formés. Trois chiffres, parfait spirituel; 4, imparfait matériel, mais $4 + 3 = 7$, chiffre le plus excellent qui se trouve ainsi répété.

En 530, saint Médard instituait les Rosières, coutume qui n'a pas cessé d'exister. Le pape bénit à Rome, le jour appelé *dominica in rosa*, un rosier d'or, qui est envoyé ensuite à une princesse.

A l'église Sainte-Suzanne, à Rome, une vieille mosaïque représente Charlemagne à genoux, recevant un étendard semé de roses.

En Angleterre, les magistrats rendaient la justice avec un bouquet de roses à la main (1). La baillée des roses du Parlement français est aussi à rappeler.

Il nous reste encore beaucoup à dire sur l'histoire de la rose, mais nous en parlerons dans les chapitres suivants, et terminerons d'abord en faisant remarquer que le symbole rose est employé beaucoup plus fréquemment qu'on ne le suppose, et que ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle est représentée dans son

(1) Victor Hugo a dépeint la cérémonie dans son *Homme qui rit*.

véritable aspect, car ainsi que le fait remarquer Péladan (1) : « Le relief de la vie ne convient pas au végétal employé comme ornement. »

Le moyen âge fit donc des rosaces (cercles enchainés).

Il y a lieu de remarquer que notre fameux art — dit moderne (2) — n'est, au contraire, que du neuf — bien vieux — remis en honneur.

La Renaissance avait exagéré l'emploi de la ronde bosse, on revient à la ligne, on stylise, on presse les plantes comme dans un herbier; en élaguant tout ce qui paraît inutile, on arrive à obtenir un véritable schéma végétal. Les symbolistes antiques ne procédèrent pas autrement, et si le dernier type qu'ils obtinrent s'éloignait sensiblement de l'être initial, point de départ de l'idée-forme, il restait cependant précis. A notre époque de faux rationalisme, on procède d'une manière inverse : les soi-disant symboles se chargent de détails, de lignes sinueuses, imprécises, maladroites, qui flottent dans le vague et sont bien l'expression de la névrose moderne, de cette idée qui veut s'affirmer mais qui ne saurait le faire. Elle manque de force; ce ne sont que des élémentals aux contours imprécis, qui essaient de montrer leur structure de rêve, leur anatomie de fantôme.

L'art moderne aura disparu, que les cathédrales gothiques refléteront encore leurs rosaces et leurs clochetons dans les eaux des grands fleuves.

(1) Péladan, *la Clé de Rabelais*, 1905.

(2) Modern' style.

Nous ne crions pas anathème contre toutes les productions modernes, il y en a de presque divines, tant l'artiste s'est efforcé d'atteindre à la perfection de la Nature, mais pour celles où seulement la fantaisie, l'incohérence semblent avoir présidé à leur conception.

Deux mobiles principaux, sinon absolus, ont fait agir les races primitives, et par hérédité on peut y ajouter celles qui sont mieux intellectuellement partagées : la satisfaction de l'appétit et l'amour. — Presque tous les actes humains ne visent qu'à l'apaisement de ces deux tyrans impératifs qui tenaillent l'humanité sans trêve. « Si le cœur appartient à Dieu, disait le moyen âge, le ventre appartient au Diable. » A peine rempli, il réclame de nouvelles victuailles. Cupidon n'est guère moins exigeant : lorsqu'Eros a aiguillonné notre chair, animé nos désirs, le Dieu malin, fils de Vénus, tire les flèches de son carquois, vise le cœur et ne manque jamais le but.

C'est que ce Dieu Eros est pour ainsi dire pétri dans le corps de la femme. Comme le levain dans le pain, il s'est incarné en elle, dès qu'elle parut sur terre, sous la forme de la coquetterie. Non contente d'être la contre-partie de l'homme, d'être cette moitié qui, unie à l'être masculin, forme un tout reproductif, la femme, grâce à son savoir-faire, à ses manières, à sa parure, augmente, renforce son attirance jusqu'à se rendre irrésistible, fatale..., la continuité de l'espèce est assurée ; la froideur de l'homme a toujours été vaincue par le savoir-faire, par la beauté savamment mise en valeur de la femme.

Chassée sans voile de l'Eden ou créée nue dans une contrée quelconque, le problème est le même. La première Eve, quelle qu'elle soit, fut comme la Vénus de la fiction — absolument nue. — Ce ne dut pas être un sentiment de pudeur qui la fit se couvrir d'une branche ou d'un feuillage, mais plutôt celui de la froide ambiance.

Les vêtements de peaux, de fibres tressées grossièrement ne vinrent que plus tard. De nos jours même, on rencontre des peuplades presque nues, et cependant des fleurs ornent toujours la coiffure des femmes, couronnent leurs têtes. L'Océanie, Taïti, n'eurent longtemps d'autres vêtements pour leurs habitants.

L'oiseau, le papillon ne sont-ils pas portés de préférence vers les fleurs aux riches couleurs ? La femme, cet être impulsif par excellence, a même mentalité.

Le brillant, l'éclatant, le fascinant l'attire. De tout temps, dans ses cheveux, elle mêla des fleurs et choisit les plus parfumées, les plus voyantes, celles aux nuances les plus franches.

Quelle fleur réalisait mieux cet idéal que l'orgueilleuse rose, la reine des parterres et des haies, sous toutes les latitudes ?

Aussi Vénus, Isis, Marie, Rose et femme furent synonymes ; nous verrons que la rose-croix est à la fois symbole mystique divin et symbole terrestre bi-sexué.

ORIGINE GAULOISE DE LA ROSE (1).

« Cette fleur, par le rayonnement de son centre, par les filets d'or qui partent d'un disque et s'étendent sur une draperie de nuance fugitive et d'un rose aurore, est la plus délicate image du lever du soleil. »

« Dans son cœur et sur ce disque aux proportions si restreintes, s'élève parfois comme un relief d'écriture, un vrai triangle, effet du nombre et de la soudure des carpelles, qui réunies en trois faisceaux, donnent la figure d'un triangle au milieu d'un cercle. »

« C'est la représentation la plus mystique de l'aspect divin depuis les premiers âges. Tout cela enfermé dans une rose ! »

« Elle-même, enfermée dans les cinq points de son calice, devient étoile, signe du nombre divin et l'énoncé du nom même du soleil : *Samas* ou le *feu*, rentrant encore parfaitement dans les idées orientales, les mêmes qui firent naître des roses du sang du dieu solaire Tammuz. »

« Pour les Gaulois c'était, nous l'avons dit, une marque, plus intime encore, cette Gaule ou Gaula épouse pour lui de Samas ou le dieu Soleil-Orient. Et dans un temps où l'emblème tenait lieu d'écriture, l'un et l'autre pouvaient donc se faire représenter et signer par elle : la Rose (2), *Gul*. »

Ce mot se retrouve dans les mots arabes de Gul et

(1) Symbole solaire.

(2) Symbolisme gaulois, par Maule, 1874.

d'Attagul. On ne le rencontre pas dans les écritures hébraïques, il ne se retrouve que dans les livres écrits en grec, probablement parce que cette fleur était un emblème des Gentils ou nations vouées au *culte du soleil*, tandis qu'Israël ne célébrait comme fleur que le lys, son emblème de joie et d'amour, concentration des mots : lys, joie, six et soixante.

Dans le Cantique des Cantiques, les lys blancs et colorés sont chantés. Les roses fleurissaient cependant en Palestine, et sur des tombeaux juifs anciens se trouvaient des rosaces, qui ne sont que des roses.

On a soutenu qu'en héraldisme, le mot gueule (rouge) venait de Gul (rose), et que le mot de rose est gaulois, l'équivalent du mot qui, en chaldéen, signifiait secret ou mystère, d'où le dérivé : « Rosa mystica (1). »

Dans églantier, il y a aussi le *gl* radical, gaulois.

« Cette rose, l'histoire le dit, était restée, après la dispersion gauloise par les Romains et l'exil au delà du Rhin, l'enseigne d'Irmiusul. Depuis, les Normands et les Danois la naturalisèrent en Angleterre; tandis que la France, paraissant ne plus y attacher qu'une idée poétique et vaguement souveraine, laissait aux souvenirs héraldiques seuls à la conserver comme signe archiviste. » (fig. 23.)

Nous avons déjà parlé de la rouelle gauloise au sujet du signe de la croix. Le simple anneau gaulois (la rouelle monnaie) se chargea de la croisière orientale,

(1) Rosa Gallica est la rose de Provins, qui croît spontanément en pays Carnuthe (forêt d'Orléans, Gatinais).

devenue tout simplement le *Tau gaulois* \vdash , et devint ainsi la forme des innombrables rouelles gauloises, adoptées et préférées à cause de leur nom de *Guilegal* ou roue.

C'était la fameuse *Roue du devenir* des Indous, la *Roue de Fortune* des Rônes, la *Rota* ou *Taro*, la couleur dite *Denier* (1).

Car le Jeu, ce grand vice humain, qui aiguise tant d'appétits, qui ruine l'un pour enrichir l'autre d'une fortune éphémère, est basé sur l'argent, sur cette pièce ronde chargée d'une croix qui roule sans cesse sans vouloir s'arrêter dans une main. Les cartes de deniers sont son image. Dans les cartes modernes, les reines portent des roses.

On a cherché comme monnaie le passage de l'anneau simple à la monnaie pleine. Il est bien dans le trou du cercle à peine évidé (fig. 24.)

Cette combinaison produit aussi une rose, notre fleur symbolique.

Le cercle représenté par l'anneau et le bracelet avait été le signe distinctif du guerrier. Les sépultures de l'âge de bronze nous montrent encore les squelettes avec leurs anneaux métalliques. Les chefs avaient des anneaux d'or. La bague est ce qui nous reste de cette coutume; les chevaliers romains l'eurent d'or, les esclaves de fer.

Le port des anneaux de cuivre est encore répandu en Afrique. Ils sont en cuivre natif (2) et servent de

(1) Denier rond avec croix au centre du jeu de Tarot, d'alluette.

(2) Surtout dans l'Afrique centrale, où la civilisation a peu pénétré.

monnaie; on sent que la race blanche en ce point s'est heurtée à la race noire plus ancienne qu'elle et qu'il y a eu échange d'usages. Les Touaregs, ces Berbères venus du Nord et qui se sont répandus dans le désert, s'incrument, est le mot, encore des bracelets en pierre dure (1) dans les bras.

Lorsque les tribus de Ram rétrogradèrent de l'Inde vers l'Occident, d'autres poussèrent vers l'Extrême-Orient et y répandirent aussi l'âge de bronze. La sapèque ou monnaie trouée, encore en usage de nos jours, y devint l'analogue des rouelles-monnaies gauloises. Souvent le dragon, signe du feu, de la vie, de l'intelligence, fut gravé sur une de leurs faces, il devenait comme la croix en Occident l'image de l'âme du soleil.

Au Japon le chrysanthème n'est que l'image vivante du soleil levant. Ce n'est qu'une forme rosacée à multiples pétales rayonnants. Souvent un dragon y est associé, ce qui donne le *dragon-fleur*, autre variante de la Rose-Croix.

Ces dragons complètent toujours du reste exactement le symbolisme, car ils possèdent ou 5 ou 7 griffes, marque réelle de leur puissance (2).

« Il ne faut pas oublier que le nom de la rose et son symbole avaient signifié un jour celui même de la patrie et de la nation et qu'ils allaient de pair avec les anneaux d'or qui la faisaient reconnaître dans les batailles. »

(1) Genre d'obsidienne avec caractères runiques (Tifinar).

(2) Les usages et coutumes annamites (Musée Guimet).

« Nous voyons sur le cimier du casque des Gaulois représentés aux bas-reliefs de l'arc d'Orange : la *rosace au Tau encerclé* ; cet indice ainsi que celui de la *rose double et épanouie*, qui décore généralement le centre de leurs grands boucliers (fig. 25), est là comme marque nationale et distinction particulière (1). »

Les Gaulois ornaient beaucoup leurs boucliers, surtout avec des morceaux de corail incrustés. Il garda une importance individuelle et nationale tout à la fois par les anneaux entrelacés, qui s'y trouvaient figurés et qui étaient un signe d'amitié ; les cornes ou demi-anneaux qui étaient signe de force, le Tau (Thaw), signature des Carnutes, en forme de croix ou croisière \div et surtout la rose, soit comme fleur seule ou avec tige, bien plus abondante que sur les monnaies.

Même de nos jours, en Bretagne, on peut encore remarquer l'association des deux symboles. E. Soldi, dans sa *Langue sacrée*, rappelle le tableau de V. Roussin, du musée de Quimper, représentant les noces de Corentin le Gerveur et de Anne Marie Kérindel, au pays de Cornouailles. On voit cet intérieur breton un jour de fête, aux murs ornés de bouquets de roses attachés avec les rubans formant la croix (Tau-Croisière). D'autres figurations complètent ce dispositif de bouquets symboliques.

TIDIANEUQ.

(1) Symbolisme gaulois, par Maule, 1874.



UN POINT D'HISTOIRE

(Charles II d'Angleterre)

A M. le docteur Papus, Paris.

MON CHER DIRECTEUR,

D'une lettre émanée du f. : Ch.-M. Limousin, j'ai lu avec surprise le passage suivant que vous avez bien voulu me communiquer :

« Le premier article de Teder (allusion à un de mes articles parus dans l'Initiation de septembre 1904) débute par une erreur en affirmant que Charles II d'Angleterre fut catholique. On dit bien qu'il voulut se faire catholique, mais c'était par politique, et il ne le fit pas. S'il donna sa nièce en mariage à Guillaume d'Orange, ce fut contraint et forcé... »

Je ne veux pas croire que le fr. : Ch.-M. Limousin veuille continuer la tradition des inventeurs du comte Harnouester ; cependant, comme je n'ai pas appris l'histoire dans les calendriers du Grand-Orient, il ne trouvera pas singulier de me voir rejeter ce qu'il avance avec tant d'assurance.

Prenons d'abord Charles II à l'article de la mort, et voyons la correspondance échangée à son sujet entre Barillon, ambassadeur de France à Londres, et

Sa Majesté Catholique Louis XIV, l'entreteneur secret du roi d'Angleterre. Le fr. : Limousin trouvera cette correspondance reproduite en très bon français dans *A History of the early part of the reign of James the second*, publiée en 1808, à Londres, par le célèbre Ch. James Fox.

Terrifiée à la nouvelle que l'auguste père du duc de Richemond peut mourir d'un moment à l'autre, la duchesse de Portsmouth — *dans l'hôtel parisien de qui devait s'ouvrir plus tard la loge n° 90 dite de Bussy* — dit à Barillon : « Monsieur l'Ambassadeur, je m'en vais vous dire *le plus grand secret du monde et il irait de ma tête si on le savait : le Roi d'Angleterre dans le fond de son cœur est catholique.* » Puis elle demande à Barillon de prévenir tout de suite le duc d'York, frère du roi, afin qu'un prêtre catholique soit appelé. Le duc d'York, avant de s'exécuter, prend le parti de parler d'abord à son frère — à voix basse, en présence de plus de vingt personnes; le roi répond : *Oui, de tout mon cœur.* Invitation est alors faite par le duc aux personnes présentes de se retirer. Ensuite, un moine bénédictin nommé John Huddelston, *qui vivait dans le palais et que Charles II connaissait depuis trente-quatre ans*, est appelé au chevet du roi. Ce prêtre arrive déguisé pour ne pas éveiller l'attention des gens. La confession, la communion et l'extrême-onction durent trois quarts d'heure. Des témoins sont là : le comte de Bath, gentilhomme de la chambre, et le comte de Feversham, gentilhomme de service, tous deux protestants, indépendamment du duc d'York et d'autres

personnages, tels que, par exemple, Trevannion, capitaine des gardes.

Donc, suivant des documents officiels émanés d'un ambassadeur de France, qui fut un intermédiaire entre la duchesse de Portsmouth et le duc d'York, Charles II est bien mort catholique romain.

Je pourrais m'en tenir là; mais je continue pour m'amuser.

Le 20 février 1685, Louis XIV écrit à Barillon :

« On tiendra cependant fort secret de ma part tout ce qui s'est passé dans ses derniers moments. »

Barillon, lui, écrit au roi le 26 février :

« Le Roi d'Angleterre (Jacques II)... me dit... que Dieu n'avait pas permis que le Roi son frère pût faire une profession publique DE SA RELIGION, qu'un peu avant sa mort, parce qu'il avait trop craint de se montrer aux yeux des hommes tel qu'il était... »

Un peu plus loin :

« Les plus factieux soutiennent qu'on voit clairement à présent qu'il y a eu un complot des papistes, que le feu Roi d'Angleterre en était, aussi bien que le duc d'York, et que les soupçons qu'on a eus sur cela sont entièrement confirmés »...

Ceci, ajouté à la démarche que fit la duchesse de Portsmouth auprès de Barillon, démontrerait assez que ce n'est pas à l'article de la mort que Charles II, le pensionné de Louis XIV, s'est fait catholique romain.

Mais voici autre chose: un chapelain de l'archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre, écrit ce qui suit :

« Dans les deux jours qui suivirent la mort de son frère, Jacques II se rendit publiquement à la messe et se déclara catholique romain ; puis il publia que son frère Charles II était mort catholique romain, et fit imprimer quelques documents défendant et justifiant la religion romaine, tous écrits de la main du feu Roi... »

Lefr. : *Limousin* trouvera ces faits relatés dans l'*History of the Revolution and the Establishment of England in the year 1688*, publiée en 1726 par Laurence Echard, M. A., Archidiacre de Stove et chapelain de l'Archevêque de Canterbury ; et je lui promets, s'il le désire, de lui faire tenir copie des documents en question, dont la reproduction existe au *British Museum*.

Ce n'est pas tout. Le feu roi, lui aussi, avait eu un chapelain ; il se nommait le docteur Gilbert Burnet, évêque anglican de Salisbury en 1689 et précepteur du duc de Gloucester en 1698. En Angleterre, Burnet est regardé comme une sorte de Bossuet. Eh bien, voici ce qu'a écrit cet ancien chapelain de Charles II, dans son *History of his own time*, Londres, 1724 :

« Avant de quitter Paris (1), le roi Charles II avait changé de religion, on ne sait encore à la persuasion de qui. Le cardinal de Retz était dans le secret et le lord Aubigny eut grandement la main dans cette affaire (2).

(1) Allusion à 1656, époque à laquelle, après un traité entre Mazarin et Cromwell, les trois fils de Charles I^{er} furent expulsés de France.

(2) Le lord Aubigny était un prêtre catholique appartenant à l'archevêché de Paris. Un fait est certain, c'est qu'après une entrevue avec le roi Charles II, à qui il prêta de l'argent, le cardinal de Retz fut arrêté et conduit à la Bastille. Clarendon rapporte le fait, qui est aussi consigné dans les *Mémoires* du cardinal. Une lettre de Charles II fut saisie dans les papiers de Retz.

Cela fut tenu très secret. Le chancelier Hyde en eut quelque soupçon (1)... Aussitôt après la Restauration, ce cardinal vint sous un déguisement et eut une audience du Roi... »

Dans un autre endroit :

« Clarendon a su que Retz avait été reçu secrètement en 1662 (2). »

Sir Allen Broderick, un grand confident du chancelier, dit à Burnet que « Hyde croyait savoir que le roi Charles II avait fait son abjuration à Fontainebleau, avant son départ pour Cologne (3) ».

Le fr. Limousin sait peut-être qu'en ce temps-là (1656), Charles II et ses deux frères, grands amis de certains illustres Frondeurs, furent respectueusement expulsés du territoire français, de par la volonté du cardinal Mazarin, camarade de Cromwell et ennemi déclaré du cardinal de Retz, jésuite très lié avec les princes exilés.

L'ancien chapelain de Charles II dit encore, parlant de 1684.

« On espérait beaucoup à ce moment, à la Cour de France, que le Roi allait se déclarer ouvertement pa-

(1) Le chancelier Hyde n'est autre que Clarendon, mort en France en 1674, après avoir été ministre de Charles II.

(2) Précisément à l'époque où Charles II s'apprêtait à épouser une princesse catholique, Catherine de Bragance, infante du Portugal, fille de Jean IV et sœur d'Alphonse VI. Bien entendu, cette princesse ne changea pas de religion.

(3) Deux fois Charles II vécut à Cologne. Une première fois, un peu avant sa descente en Ecosse; une seconde fois, après son expulsion de France. C'est de Cologne qu'il se rendit à Fontarabie, en 1658, au moment du traité entre les rois de France et d'Espagne.

piste. Le secret ne fut pas soigneusement gardé, car l'archevêque de Reims m'a dit que le Roi était aussi bien des leurs que l'était son frère, mais qu'il avait moins de conscience que ce dernier (vol. I, p. 663). »

Pour ôter au fr.: Limousin l'idée de douter de l'authenticité des papiers de Charles II, publiés par son successeur, je m'empresse de lui citer ce passage de Burnet.

« Tennison m'a dit avoir vu les originaux entre les mains de Pepys, à qui le roi Jacques les avait confiés pendant quelque temps (vol. I, p. 615) (1)... »

Voir aussi, sur ce sujet, les *Evelyn's Memoirs*, vol. I, p. 575.

Burnet, qui n'a pas vu ces papiers, dit qu'« ils furent probablement écrits soit par le lord Bristol, soit par le lord Aubigny, *qui savaient le secret de la religion du Roi*, et qu'ils lui furent remis sans doute par l'un d'eux ». Mais ceci n'est qu'une conjoncture. Jacques II a publié les documents comme étant de la main du feu roi son frère; Pepys en reconnaissait l'authenticité, également reconnue — on l'a vu plus haut — par l'ancien chapelain de l'archevêque de Canterbury.

Passons à présent à l'*History of England*, par Rapin de Thoyras (2).

On va expulser de France Charles II et ses frères,

(1) Samuel Pepys, né en 1633, secrétaire de l'amirauté sous Charles II et Jacques II. Il est généralement reconnu que de nombreux passages ont été supprimés dans ses *Mémoires*.

(2) Rapin de Thoyras, protestant français exilé, fut officier supérieur au service de Guillaume d'Orange, qu'il suivit en 1688 en Angleterre. Il devint gouverneur du duc de Portland et mourut en 1725.

petits-fils de Henri IV. Mazarin, qui est au mieux avec Cromwell, ne veut pas d'eux sur le territoire français. Et notons bien que Mazarin, ennemi de Retz, est méprisé à Rome (1).

« Charles ne perdit pas de temps, dit Rapin, et, pour satisfaire ses amis catholiques autant qu'il le pouvait, *il envoya le lord Taaffe au nonce pour le mettre au courant et se plaindre de sa position, et pour exprimer sa bonne volonté à changer de religion.* »

Plus loin :

« Il s'adressa même au Pape, par l'entremise du cardinal de Retz, et l'on prétend que, dans le but de réussir, *le cardinal eut assez d'influence pour le décider à changer de religion; son abjuration fut reçue secrètement.* Le docteur Burnet assure que le Roi embrassa la religion catholique avant de quitter la France... Mais d'autres, qui pensent être mieux informés, assignent à ce changement la date de 1659 (vol. II, p.592) (2). »

Encore :

« Charles avait, comme je l'ai dit, embrassé la religion catholique avant son retour en Angleterre. Quelques-uns disent qu'il abjura la religion protestante en présence du cardinal de Retz avant de quitter la France la dernière fois. D'autres prétendent que ce fut en 1659, dans son voyage à Fontarabie, dans le but d'obtenir sa restauration avec l'assistance des deux couronnes de France et d'Espagne. Cependant le secret, *connu seulement du comte de Bristol et de sir Henry Bennet* (3), depuis comte d'Ar-

(1) Ceci n'est pas un secret: c'est archiconnu.

(2) Les uns et les autres doivent avoir raison. L'affaire a dû être commencée en France par Retz et achevée à Cologne par Retz.

(3) Fut pair d'Angleterre et chambellan de Charles II. Quand celui-ci fut à Cologne, Henry Bennet lui servit de plénipotentiaire auprès de la Cour de Madrid. Il mourut en 1685.

lington, fut si bien tenu caché que le public l'ignora jusqu'au moment où, après la mort du Roi, son successeur Jacques II se plut à le divulguer. Mais à présent, ce n'est plus une chose dont on ait le moindre lieu de douter. »

Il y a 181 ans, on n'avait plus lieu de douter du romanisme de Charles II durant son règne et durant la secrète pension de Louis XIV.

Aujourd'hui encore, dans les *Abrégés de l'Histoire d'Angleterre* distribués aux écoles primaires, on lit :

« Il expira, âgé de 55 ans. *Il montra une parfaite indifférence aux exhortations des ministres de l'Église anglicane*; il fit venir un prêtre catholique et reçut la communion de ses mains (1). »

Puis :

« Il expira le 6 février, dans sa 51^e année de son âge et la 25^e de son règne, après s'être reconcilié avec l'Église de Rome, *de laquelle il déclara avoir été secrètement membre pendant longtemps* (2). »

Et encore :

« Les vices n'avaient pas éteint en lui tout sentiment religieux : *il s'était secrètement converti, durant son séjour en France, à la religion romaine* (3). »

Enfin, car je ne veux pas citer à l'infini :

« A sa mort, il reçut les derniers sacrements, selon le rite de l'Église romaine, *et ainsi il a prouvé lui-même que, pendant toute sa vie, il avait été aussi hypocrite qu'on le savait vicieux* (4). »

(1) *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre* du docteur Goldsmith, p. 187.

(2) *A smaller History of England*, by Will. Smith, D.C. L., L. L. D., 1878, p. 242.

(3) *Histoire d'Angleterre*, par Em. de Bonnechose, 1859, vol. III, p. 394.

(4) *The new popular Encyclopedia*, publiée sous la direction de Ch. Annandale, M. A. L. L. D., vol. III, p. 258.

Je ne mentionne que pour mémoire un certain lord Macauley, dont le fr. : Limousin a peut-être entendu parler, et qui, dans son *History of England*, ne dit pas autre chose que ce que j'ai dit au sujet du romanisme de Charles II; il explique même très bien qu'*avant* la démarche de Jacques II auprès de son frère, celui-ci avait refusé la communion des mains de William Sancroft, archevêque de Canterbury, et de Thomas Ken, évêque de Bath et de Wells, les deux prélats les mieux considérés de l'Église anglicane.

Naturellement, dans notre beau pays de France, où Loriquet et le Serpent de mer ont vu le jour, où les rédacteurs des calendriers du Grand-Orient sont certains de l'existence d'un comte Harnouester qui n'a jamais existé, où les villes sous-lacustres de Taxil ont ému les corps scientifiques et historiques, on n'est pas obligé de savoir tout ce qui précède.

On n'est pas même obligé de savoir que le fr. : prince de Hesse a écrit :

« Ils avaient, en outre, de fortes raisons d'effectuer la restauration de Charles II, sachant qu'il avait fait sa confession catholique à Cologne au cardinal de Retz, pendant son émigration en Allemagne. »

Si Clarendon avait pu vivre jusqu'après la mort de Charles II, il me paraît hors de doute qu'il ne se serait pas contenté de dire que lorsque Charles II était à Cologne, un Père jésuite, le propre confesseur du duc de Newbourg, fut employé pour une correspondance entre le roi d'Angleterre et le pape.

J'abandonne la question inutile de savoir si Charles II, qui se fit catholique pour avoir l'assis-

tance du pape, des jésuites et des princes catholiques, n'a pas joué la comédie du protestant afin de tromper le Parlement et le peuple anglais. Quand il s'agit d'une couronne, il paraît qu'il n'y a pas de mal à suivre l'exemple de Bernadotte ou de la princesse Ena. Bien entendu, tout le monde ne raisonne pas de la même manière, et ceci explique pourquoi la princesse que Charles II épousa resta catholique — ce qui permit à cette princesse de garder dans son palais, contrairement aux lois anglaises, des prêtres catholiques que connaissait son auguste époux.

Cependant, je retiens au passage cette phrase du fr. : Limousin :

« S'il donna sa nièce en mariage à Guillaume d'Orange, ce fut *contraint et forcé*. »

Vraiment, voilà qui est du joli. Et par qui *contraint*, je vous prie ? Pas par Guillaume d'Orange, puisqu'il est historiquement prouvé qu'il repoussa d'abord la proposition qui lui fut faite *de la part de Charles II*. Pas par le duc d'York, puisque celui-ci fut absolument outré. Pas par Louis XIV, puisqu'il se fâcha tout rouge. Alors par qui, par quoi ? si ce n'est par les cris du peuple protestant et d'un Parlement soupçonneux, qu'il fallait apaiser *en risquant l'avenir du duc d'York*. Si Charles II avait été protestant, s'il n'avait pas été soupçonné de trahison, on ne l'aurait nullement *contraint* de donner sa nièce à Guillaume d'Orange, qui, après réflexion, comprit que sa femme

pourrait être à l'occasion une héritière d'un joli trône et lui un « libérateur ».

Je passe sur la politique de Charles II, si bien conduit par la catholique duchesse de Portsmouth et si bien renté par Louis XIV. Que Lingard ait prétendu, un jour, que Charles II ne fit que tromper le roi de France afin de lui soutirer de l'argent, c'est possible ; mais Lingard a eu des raisons de sectaire pour imaginer cela. Ce qui est plus certain, et ce qui est reconnu par des historiens impartiaux du genre de Macauley, c'est que Charles II fut tenu de jouer publiquement la comédie de l'antipapiste, tandis qu'il recevait des subsides pour jouer en secret un autre rôle et pour faire échec à son Parlement. Au demeurant, les agents de Louis XIV n'étaient pas des imbéciles, et, par la bonne duchesse de Portsmouth, le gouvernement français, qui l'a d'ailleurs fort bien récompensée, connaissait on ne peut mieux et la position difficile du souverain anglais et les secrets sentiments de son cœur.

J'arrive à présent à un autre passage de la lettre du fr. Limousin :

« A part cela, dit-il, les articles de Teder me confirment dans une opinion que je m'étais formée seul et qui fut démentie par Findel, à savoir qu'il a existé une maçonnerie jacobite. Seulement, cela ne fait que déplacer la question. Quand et comment l'antique maçonnerie *opérative* (hum ! hum !) devint-elle politique ? »

Je n'ai pas vu que Findel ait jamais nié l'existence d'une maçonnerie jacobite. Ce qu'il dit de Ramsay, d'après Kloss et tant d'autres, montre, au contraire,

qu'il croyait à l'existence d'une maçonnerie dévouée aux Stuarts. J'accorde volontiers que certains écrivains maçonniques, comme Gould par exemple, démentent avec un admirable entrain tout ce qu'on a dit de Ramsay et affirment que les Stuarts n'ont jamais été maçons. Mais que ces écrivains trop verbeux prennent garde : si ce qu'ils prétendent était vrai, il s'ensuivrait forcément que Ramsay, *le grand ami de Désaguliers et de quelques Grands Maîtres de la Maçonnerie bleue anglaise*, n'aurait été qu'un « allumeur » en France, et, de conséquence, on arriverait à de dangereuses conclusions.

Le fr. : Limousin pense que le confirmer dans l'opinion qu'une maçonnerie « Jacobite » a existé, c'est déplacer la question. Mais c'est lui qui la déplace, la question, puisqu'il la remplace par cette *colle* : « Quand et comment l'antique maçonnerie *opérative* (1) est-elle devenue politique ? »

Faire une demande semblable quand on est maçon, n'est-ce pas, d'abord, avouer qu'on ignore absolument l'origine de l'ordre auquel on appartient ? N'est-ce pas avouer que l'on ne sait pas pour qui et pourquoi l'on travaille ? N'est-ce pas avouer que l'on sent qu'il y a quelque chose derrière les impulsions qui naissent ici et là, et auxquelles on obéit, parce qu'il faut obéir ? N'est-ce pas, enfin, demander à apprendre un secret que l'on n'a pas encore pu découvrir malgré la lumière éclatante qui resplendit autour et à l'intérieur du Grand-Orient de France ?...

Ici, je tire ma révérence au fr. : Limousin, en le renvoyant à J.-J. Casanova, qui a dit, je crois, quelque

chose de très juste au sujet de ce secret aveuglant.

Veillez agréer, mon cher Directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

TÉDER.

P.-S. — Il ne faut pas que le fr. : Limousin prenne le change. Il m'importe peu que Charles II ait été catholique, bouddhiste ou talapoin. Dans mes articles, je m'attache à rappeler des faits historiques et à montrer la vérité, sans m'inquiéter des qu'en-dira-t-on. Un maçon ou un roi ne doit faire aucune distinction entre les cultes ; tous les cultes doivent être traités par lui sur un même pied d'égalité, aucun d'eux ne doit être autorisé à avoir le pas sur les autres. L'Église universelle doit être invisible — et ceci est une chose que Charles II a oublié, le jour où il s'est mis à travailler en secret à la suprématie du catholicisme romain dans ses États.

TÉDER.



Maçonnerie Égyptienne

RÉCEPTION D'APPRENTI DE LA LOGE ÉGYPTIENNE

PRÉPARATION DE LA LOGE

La loge sera décorée d'un dais bleu de ciel et blanc sans dorure.

Au-dessus de la tête du Vénérable, un triangle avec le nom de *Jehova* et des rayons (le tout brodé de soie bleue).

Le trône du Vénérable élevé sur trois marches.

L'Autel devant le trône.

Sur cet autel un brasier, avec une éponge remplie d'esprit de vin.

A la droite du trône, le soleil ; à la gauche, la lune.

Le trésorier se sera pourvu d'un habit talare, d'un cordon blanc, pour l'attacher, et de deux paires de gants, l'une d'homme, l'autre de femme.

TABLEAU DE LA LOGE

Sur ce tableau sera peinte la porte d'un temple avec sept marches; sur cette porte, il paraîtra un rideau, à la droite une inscription composée de ces mots : *arcanum magnum*, à la gauche ceux-ci : *gemma, secretorum*.

Devant la porte, un maître sera représenté avec le cordon rouge, le frac vert, veste, culotte et bas tigrés, et des bottes à la hussarde.

Ce maître sera debout à la droite du temple, il aura l'index de la main gauche sur la louche, et à la droite son glaive, dont il menacera un Mercure endormi qui sera mis à la gauche de la porte : au-dessus de la tête de Mercure seront gravés ces deux mots : *pierre brute*. Ce tableau sera éclairé de sept bougies, dont trois d'un côté, trois de l'autre, et une au milieu.

HABILLEMENT DU VÉNÉRABLE

Le Vénérable sera vêtu d'un talare blanc attaché par une ceinture de moire bleu de ciel ; il portera une étole de moire bleue bordée d'un petit galon d'or avec le chiffre du fondateur brodé en paillettes d'or sur chaque extrémité. Chacun des bouts de cette étole sera frangé d'or ; il passera cette étole, qui sera liée dans le bas de droite à gauche comme les diacres ; il portera son cordon rouge de maître par-dessus ; il aura l'épée à la main.

CHAMBRE DE RÉFLEXION

Cette chambre aura la forme et la décoration d'une grotte ; elle ne sera éclairée que par une lampe suspendue au milieu.

Le tableau de cette chambre sera transparent ; il y aura dans le centre une grande pyramide, à la base de laquelle on verra une caverne ; auprès de cette caverne on représentera le temps sous la forme d'un vieillard ayant un sablier sur la tête, une faux à la main gauche et deux grandes ailes aux épaules : ses yeux seront fixés sur l'entrée de la caverne, son attitude et son visage indiqueront la terreur et la crainte. A sa droite sera peinte la corne d'abondance, à sa gauche, des chaînes, un serpent et des instruments philosophiques.

Le récipiendaire sera enfermé dans cette chambre pendant une heure environ ; lorsqu'il sera admis à entrer, l'inspecteur de la loge avec deux apprentis se rendront auprès de lui pour le préparer. L'inspecteur, sans rien dire, commencera par délier ses cheveux, par le dépouiller de ses habits ; il lui ordonnera de se déchausser et de se défaire de tous ses métaux. Il lui fera ensuite un discours analogue à la circonstance et conforme au tableau de cette chambre, après lui avoir fait sentir combien la route philosophique est pénible et remplie de dangers et de tourments : il lui demandera s'il est bien décidé à se faire initier dans de pareils mystères et à préférer aux romans, à la mollesse et aux richesses du monde, le

travail, les périls et l'étude de la nature. S'il persiste, l'inspecteur le prendra par la main et le conduira à la porte de la loge. Il frappera sept coups ; sur la demande qui lui sera faite, il répondra : c'est un maçon qui, ayant passé par tous les grades de la maçonnerie ordinaire, se présente pour être initié dans la véritable maçonnerie égyptienne . La porte se fermera.

Le Vénérable ordonnera au frère terrible de demander à l'inspecteur le papier contenant l'âge, le lieu de naissance, les noms, surnoms et qualités du candidat et ceux de son répondant. Le frère terrible, ouvrant de nouveau, prendra ce papier des mains de l'inspecteur et refermera brusquement la porte, qui ne s'ouvrira plus que lorsque le Vénérable ordonnera de faire entrer le candidat. Le frère terrible remettra le papier au Vénérable.

OUVERTURE DE LA LOGE

Le Vénérable ayant pris sa place, le plus grand silence sera observé. Il est défendu de se moucher, à plus forte raison de parler.

Lorsque le Vénérable se lèvera, tous se lèveront en même temps. Il aura le glaive à la main droite, qu'il ne quittera jamais tant qu'il parlera. Il dira à l'ordre : Mes frères ! Au nom du Grand Dieu, ouvrons la loge selon le rit et les constitutions du Grand Chef, notre fondateur.

Il descendra de son trône, et à sept pas de la première marche, il se tournera en face du triangle et dira :

Mes frères, prosternez-vous ainsi que moi, pour supplier la divinité de me protéger et de m'assister dans les travaux que nous allons entreprendre.

La prière intérieure étant achevée, le Vénérable frappera de la main droite sur le plancher pour annoncer à tous les frères qu'ils peuvent se relever. Le Vénérable s'étant placé sur son trône, il prévendra tous les assistants que le nommé un tel, qui a passé par tous les grades de la maçonnerie ordinaire, demande et sollicite la grâce d'être reçu et admis dans la véritable maçonnerie égyptienne.

Si un des frères a quelque chose à alléguer contre le candidat, il sera obligé sur son honneur et sur sa conscience de l'exposer ; ce grief ou ce motif sera discuté, et le Vénérable déterminera s'il sera admis ou rejeté ; mais dans le cas où tous donneraient leur consentement pour sa réception, le Vénérable enverra l'inspecteur et deux frères pour le préparer et le conduire.

ENTRÉE DU RÉCIPiendaIRE

Le Vénérable ayant ordonné de faire entrer le candidat, l'inspecteur le conduira devant le trône où il le fera mettre à genoux, Le Vénérable se lèvera et dira : « Homme, vous avez déjà été prévenu que le but de nos travaux est aussi éloigné de la frivolité, que celui de la maçonnerie ordinaire l'est des véritables connaissances philosophiques : toutes nos opérations, tous nos mystères, toutes nos démarches

n'ont d'autres motifs que de glorifier Dieu et de pénétrer dans le sanctuaire de la nature : on n'y parvient pas sans beaucoup de peine ; mais avec de la résignation, de la patience, et le temps fixé par notre fondateur pour ces lois, vous aurez l'espoir de voir couronner vos fatigues du plus heureux succès. Avant que de vous revêtir de l'habit sacré de notre ordre, et de vous reconnaître pour l'un de nos membres, répétez avec moi, mot à mot, le serment que j'exige de vous en présence du nom de Dieu et de tous vos frères. »

Pendant le serment on mettra le feu à l'esprit de vin qui est sur l'autel ; et le candidat plaçant sa main droite au-dessus de la flamme, il fera le serment suivant :

« Je promets, je m'engage, et je jure de ne jamais révéler les secrets qui me seront communiqués dans ce temple, et d'obéir aveuglément à mes supérieurs. »

Le Vénérable se fera revêtir du talare, il le ceindra avec le cordon de fil blanc et lui donnera deux paires de gants, l'une d'homme, l'autre de femme ; il lui fera pendant ce temps un discours analogue à chacune de ces choses et l'instruira ensuite des signes et mots de passe contenus dans le catéchisme de ce grade.

Il le fera mettre à genoux de nouveau ; en lui frappant sur l'épaule droite trois coups de son glaive, il dira :

« Par le pouvoir que je tiens du Grand Chef fondateur de notre Ordre, et par la grâce de Dieu, je vous confère le grade d'apprenti de la véritable maçonnerie égyptienne, et vous constitue gardien des

« connaissances philosophiques auxquelles je vais
« vous faire participer. »

Le Vénérable ordonnera alors à l'inspecteur de conduire le nouveau frère à la place qui lui sera destinée ; il fera signe à tous les assistants de s'asseoir et donnera à l'orateur, le catéchisme et il se chargera d'en faire la lecture. Aussitôt qu'elle sera achevée, il se fera rendre ce catéchisme, qui ne doit jamais sortir de ses mains ou être perdu de vue.

Le Vénérable se lèvera de son trône et, ainsi que tous les frères, il se prosternera en face du nom sacré de la Divinité pour la remercier.

Il fermera ensuite la loge.

CATÉCHISME D'APPRENTI DE LA LOGE ÉGYPTIENNE

D. — Êtes-vous maçon égyptien ?

R. — Oui je le suis, avec force et sans partage.

D. — De quel lieu venez-vous ?

R. — Du fond de l'Orient.

D. — Qu'est-ce que vous y avez observé ?

R. — La très grande puissance de notre fondateur.

D. — Que vous a-t-il enseigné ?

R. — La connaissance de Dieu et de moi-même.

D. — Que vous a-t-il recommandé avant votre départ ?

R. — De prendre deux routes, la philosophie naturelle et la philosophie surnaturelle.

D. — Que signifie la philosophie naturelle ?

R. — Le mariage du soleil et de la lune et la connaissance des sept métaux.

D. — Vous a-t-il indiqué une route sûre pour parvenir à cette philosophie ?

R. — Après m'avoir fait connaître le pouvoir des sept métaux, il m'a ajouté : *Qui agnoscit martem, cognoscit artem.*

J'y consens, mais je ne vous donnerai jamais mon signe que premièrement vous ne m'ayez donné le vôtre.

DONNER LE SIGNE

C'est de courber le corps, d'élever la tête, de bien ouvrir les yeux et, par une aspiration forte, prononcer le mot *Deloym*.

Pour répondre à ce signe, on reste avec la pointe du pied gauche à terre, et le pied droit retiré en arrière et élevé, ayant le corps courbé, la tête majestueuse et les deux bras étendus, le gauche vers la terre et le droit élevé en jetant la main droite devant soi, ayant les cinq doigts écartés et bien ouverts.

Tous les deux s'étant alors mutuellement reconnus, ils doivent réciproquement s'embrasser au front et continuer le catéchisme.

D. — Commencez, je vous prie, mon frère, par me donner des instructions sur la philosophie naturelle ?

R. — Volontiers, mais à condition que vous écarterez de votre esprit toute idée mondaine et profane, que vous n'aurez aucune foi à quelque auteur que ce soit ni vivant ni mort, et que vous serez persuadé comme moi que tous les hommes qui nient la divi-

nité et l'immortalité de l'âme, sont à nos yeux non seulement des profanes, mais des scélérats.

D. — Ayant toujours entendu parler de la pierre philosophale, je désire vivement savoir si son existence est réelle ou imaginaire.

R. — Vous ne m'avez donc pas compris lorsque je vous ai parlé du mariage du soleil et de la lune ?

D. — J'avoue que non et que, mon esprit n'étant point assez éclairé, pour connaître par mes seules réflexions ce que signifie ce mariage, j'ai besoin de votre secours et de vos lumières.

R. — Écoutez-moi avec attention et tâchez de me comprendre.

Par les connaissances que m'a données, le fondateur de notre ordre, je sais que la première matière a été créée par Dieu, avant que de créer l'homme, et qu'il n'a créé l'homme que pour être immortel, mais l'homme ayant abusé des bontés de la divinité, elle s'est déterminée à ne plus accorder ce don qu'à un fort petit nombre : *pauci sunt electi*. En effet, par la connaissance publique que nous avons, Moïse, Enoch, Elie, David, Salomon, le roi de Tyr, et différents autres grands, tous chéris de la Divinité, sont parvenus à connaître et jouir de la première matière, ainsi que de la philosophie surnaturelle.

D. — Mais, faites-moi connaître plus particulièrement, je vous en supplie, ce que peut être cette première et si précieuse matière, et quels sont ses effets ?

R. — Sachez que cette première matière existe toujours dans les mains des élus de Dieu et que, pour parvenir à l'obtenir, il ne suffit que d'être grand, riche

ou puissant ; mais, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il faut encore absolument être aimé et protégé de Dieu, vous assurer de plus sur tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'au moyen des lumières que m'a communiquées mon maître, je puis vous affirmer évidemment que un grain de cette précieuse matière se fait une projection à l'infini. Ouvrira les yeux et les oreilles.

Sept sont les passages pour perfectionner la matière.

Sept sont les couleurs.

Sept sont les effets qui doivent compléter les opérations philosophiques.

1° *Ad sanitatem et ad homines morbis* ;

2° *Ad metallorum* ;

3° A rajeunir, à réparer les forces perdues et à augmenter la chaleur et l'humidité radicale ;

4° A ramollir et liquéfier la partie solide ;

5° A congeler et durcir la partie liquide ;

6° A rendre le possible impossible, et l'impossible possible ;

7° A se procurer tous les moyens de faire le bien, mais en prenant pour le faire les plus grandes précautions, afin de ne travailler, parler, agir ni rien faire sur ce sujet, que la manière la plus réservée et la plus occulte.

D. — La confiance que vous m'inspirez ne saurait me permettre le doute le plus léger sur la vérité de toutes vos opinions ; cependant, trouvez bon que je vous fasse mes observations. Notre langage est si différent de celui de tous les auteurs qui ont écrit sur

la pierre philosophale que je suis dans le plus grand embarras pour concilier vos discours avec les leurs. Je n'ai point oublié les recommandations que vous m'avez faites de n'avoir aucune croyance dans les auteurs, mais il me semble que je puis faire une exception en faveur de ceux qui jouissent de la première réputation et qui ont toujours été considérés par les modernes les plus éclairés et les plus instruits comme de vrais philosophes, tels qu'Hermes Trimé-giste, Bazile, Valentin, le Tréviseau, Armand de Villeneuve, Raymond Lulle, le cosmopolite Philalètte, etc.

R. — Vous n'êtes ni assez instruit des principes de notre maître, ni assez ancien dans notre école pour que vos incertitudes puissent me surprendre ; mais quelques réflexions suffiront pour vous désabuser et fixer pour toujours vos sentiments sur ce sujet, il n'y a jamais eu, ni il n'y aura jamais aucun homme qui jouira et possédera cette précieuse matière, que ceux qui auront été admis et initiés dans la religion des enfants du grand fondateur de notre sublime loge.

D. — Puis-je espérer d'être assez heureux pour pouvoir acquérir toutes les lumières que vous possédez.

R. — Oui, mais il faut avoir un cœur droit, juste, bienfaisant, il faut renoncer à tout motif de vanité et de curiosité ; il faut écraser le vice et confondre l'incrédule.

D. — Ces vertus suffisent-elles pour parvenir à ces sublimes connaissances ?

R. — Non, il faut de plus être aimé et particuliè-

rement protégé de Dieu ; il faut être soumis et respectueux envers son souverain ; il faut chérir son prochain et se renfermer au moins trois heures par jour et méditer.

D. — Comment doivent être employées ces trois heures consacrées à la méditation ?

R. — A se pénétrer de la grandeur, de la sagesse et de la toute-puissance de la Divinité, à nous rapprocher d'elle par notre ferveur, et à réunir si intimement notre physique à notre moral que nous puissions parvenir à la possession de cette philosophie naturelle et surnaturelle.

Mais avant que de continuer notre entretien, j'exige que vous me donniez une preuve et un signe qui servent à me faire connaître si vous êtes réellement unis dans notre société ; et comme la première, la plus importante et la plus sévère de nos obligations, ainsi que vous devez le savoir, consiste dans l'engagement sacré de ne jamais rien écrire ni divulguer sur nos mystères, vous devez par là être convaincu que tous les auteurs que vous m'avez cités, n'étaient point de vrais philosophes, ou que, s'ils l'étaient, tous les livres, soit manuscrits, soit imprimés, qui leur sont attribués sont entièrement faux, apocryphes, et qu'ils ne sont que le fruit de la cupidité de ceux qui les ont inventés à l'aliment de la cupidité de ceux qui y ajoutent foi. D'ailleurs, répétez avec la plus grande exactitude toutes les opérations qu'enseignent ces livres et voyez si jamais aucune vous réussira.

Bornez-vous donc comme moi à avoir pitié et à plaindre les gens simples et prévenus qui croient,

et travailler d'après ces auteurs, car ils finiront positivement tous par perdre leur crédit et leur fortune, par ruiner leur santé et peut-être malheureusement encore par devenir fous.

D. — Pour parvenir à la possession des secrets de cette philosophie, il faut donc nécessairement avoir recours à un vrai philosophe ?

R. — Oui, mais vous n'obtiendrez jamais le secours de cet homme qu'autant que la Divinité l'inspirera en votre faveur.

D. — Quels moyens faut-il employer pour obtenir cette grâce de Dieu ?

R. — L'adorer, respecter son souverain, et surtout se consacrer au bonheur et au soulagement de son prochain, la charité étant le premier devoir d'un philosophe et l'œuvre la plus agréable à l'Éternel ; à cette conduite il faut y joindre des prières ferventes pour mériter de sa bonté qu'il incite un de ses élus à vous dévoiler les arcanes de la nature.

D. — Qu'entendez-vous par les arcanes de la nature ?

R. — La connaissance de cette belle philosophie naturelle et surnaturelle dont je vous ai entretenu ci-devant, et vous trouverez les principes renfermés dans les emblèmes que présente l'ordre de la maçonnerie et le tableau que l'on met sous vos yeux dans toutes les loges.

D. — Est-il possible que la maçonnerie ordinaire puisse fournir une idée de ces sublimes mystères, tandis qu'il y a trente-trois ans que je suis maçon, que j'en ai parcouru tous les grades, et que pendant

ce long espace de temps, je n'ai pas même soupçonné ce que vous me faites la grâce de me dire : je n'ai jamais considéré cette maçonnerie que comme une société de gens qui ne se rassemblaient que pour s'amuser et qui pour être plus unis avaient adopté des signes et un langage particuliers. Daignez, par vos interprétations lumineuses, m'y faire découvrir ce but solide et vrai que vous m'annoncez.

R. — Dieu m'inspire, et je vais soulever un des coins du voile qui vous cachait la vérité ; je commencerai par vous instruire de l'origine de la maçonnerie, je vous donnerai l'explication philosophique du tableau maçonnique et je finirai par vous faire connaître toute l'étendue du but sublime et victorieux de la véritable maçonnerie.

D. — Votre bonté augmentant ma reconnaissance et vos lumières, mon respect permettra que dorénavant, vous rendant plus justice, je substitue le nom de Maître à celui de frère. Je vous supplie donc, mon cher Maître, de suivre votre division et de commencer par m'instruire de l'origine de la véritable maçonnerie.

R. — La maçonnerie a pour frères Énoch et Élie ; après avoir été revêtus du pouvoir suprême qui leur fut accordé par la divinité, ils implorèrent sa bonté et sa miséricorde en faveur de leur prochain, afin qu'il leur fût permis de faire connaître à d'autres mortels sa grandeur et le pouvoir qu'elle a accordé à l'homme sur tous les êtres qui environnent son trône. Ayant obtenu cette permission, ils formèrent douze (12) sujets qu'ils appelèrent élus de Dieu. L'un des-

quels, connu de vous, se nommait Salomon. Ce roi philosophe chercha à imiter et à marcher sur les pas de ses deux maîtres, en formant une suite d'hommes propres à conserver et à propager les connaissances sublimes qu'il avait acquises.

Il y parvint en se conciliant avec les autres élus et convenant de choisir chacun deux sujets dont il ferait 24 compagnons. Le premier desquels fut Boaz. Ces 24 compagnons eurent ensuite la liberté d'en élire chacun 3, ce qui fit 2 chefs suprêmes, 12 maîtres ou élus de Dieu, 24 compagnons et 72 apprentis ; de ces derniers sont descendus les Templiers, et de l'un des Templiers réfugiés en Écosse, les francs-maçons, qui furent par la suite au nombre de 13, ensuite de 33, etc.

Telle est l'origine et l'affiliation de la maçonnerie.

D. — Ce rapport ne me laissant rien à désirer, passons, je vous supplie, à l'explication des cérémonies et du tableau maçonnique ? En entrant la première fois dans une loge, pourquoi me bande-t-on les yeux ?

R. — Pour vous faire sentir que tout homme qui ne possède pas les hautes connaissances dont je vous instruit est un homme aveugle et borné, mais qu'en ayant pour maître un maçon, il sortira des ténèbres et connaîtra la vérité.

D. — Pourquoi me lie-t-on les mains ?

R. — Pour vous faire connaître toute l'étendue de la soumission et de la subordination qu'il faut que vous ayez pour les ordres de votre maître !

D. — Pourquoi me dépouille-t-on d'une partie de

mes vêtements et de tous les métaux que je pouvais avoir ?

R. — Pour vous apprendre que tout homme qui désire parvenir à être bon maçon ou véritable élu, doit renoncer à toutes sortes d'honneurs, de richesse et de gloire, et que pour obtenir cette faveur, il n'est pas nécessaire d'être grand, riche ni puissant.

D. — A quoi servent les gants ?

R. — A vous faire connaître que tout vrai maçon doit toujours avoir les mains pures, qu'il ne doit jamais les souiller de sang et surtout qu'il est sévèrement défendu de jamais toucher la première matière avec les mains.

D. — Que signifie le tablier ?

R. — A vous apprendre que c'est le premier vêtement dont se servit l'homme pour couvrir sa nudité lorsqu'il eut perdu son innocence.

D. — Venons actuellement, je vous prie, à l'explication du tableau ?

Que signifie la truelle ?

R. — Qu'elle a été le premier instrument qu'employa l'homme et qu'elle lui fut nécessaire pour pouvoir commencer à travailler avec succès tant sur la partie naturelle que surnaturelle.

D. — A quoi sert le compas ?

R. — A enseigner à tout bon maçon qu'il ne doit rien faire, ni entreprendre sans avoir le compas à la main.

D. — Que signifie le plomb ?

R. — Qu'avant que de communiquer à un profane la connaissance des arcanes de la nature, il faut avoir

exactement mesuré tous ses pas et toutes ses démarques.

D. — Que veut dire la partie mosaïque ?

R. — Que, pour éviter toute sorte de schisme et de désunion parmi les maçons, il faut entraîner leur cœur par un attachement, une confiance et un dévouement fraternel et sans bornes les uns pour les autres.

D. — Que signifie le triangle ?

R. — A vous enseigner que *Omne trinum est perfectum*.

D. — A quoi servent les deux colonnes ?

R. — Ces deux colonnes appelées *Jakir* et *Boaz* ne sont point des colonnes, mais bien des hommes qui cherchaient dans notre philosophie. Salomon n'ayant pas trouvé dans le premier les qualités et dispositions requises dans un vrai maçon, il fut rejeté dans une classe inférieure ; mais au contraire *Boaz* ayant été assez heureux pour reconnaître ce que signifiait l'acacia, avec l'agrément de Dieu et le secours de Salomon, il parvint non seulement à purifier la pierre brute de toutes ses impuretés, mais encore à la rendre cubique et enfin à la faire devenir triangulaire ou plus que parfaite.

D. — Je vous conjure de m'expliquer clairement ce que signifient toutes ces différentes pierres : Je sais bien que sur le tableau il y en a une brute, une cubique et une triangulaire ; mais tout cela étant énigmatique, je vous serai très obligé de m'en donner la clef.

R. — La voici : l'acacia est la première matière et la pierre brute la partie mercurielle ; lorsque cette

pierre brute, ou partie mercurielle a été purifiée de toutes ses impuretés, elle devient cubique.

C'est alors qu'avec cette première matière, ou ce poignard à la main, il faut que vous assassiniez ce maître, cette pierre brute devenue cubique; on opère.

Cette opération accomplie, et le cadavre étant enchaîné, il s'agit de le faire putréfier, en observant les sept passages philosophiques, qui sont l'allégorie des sept marches, placées devant la porte du temple; les cinq premiers qui sont les couleurs primitives, le sixième qui est la couleur noire, enfin le septième est celle de pourpre, de feu, ou de sang vif. C'est ainsi que vous parviendrez à la consommation du mariage du soleil et de la lune, et que vous obtiendrez la pierre triangulaire, ainsi que la progéniture parfaite. *Quantum sufficit, et quantum appetit.*

D. — Mais, vous ne m'avez point parlé d'Adoniram lequel, suivant la maçonnerie ordinaire, fut assassiné et qui est l'emblème du cordon noir et du poignard dans le grade d'élú.

R, — La maçonnerie vous fait errer sur ce point; ce n'est point Adoniram qui a été assassiné mais bien la partie liquide qu'il faut tuer avec ce poignard. C'est enfin, comme je viens de vous l'apprendre, la partie volatile, vive et mercurielle qu'il est absolument indispensable de fixer. A l'égard d'Adoniram, voulant vous convaincre de ma bonne foi, de ma franchise et de mon attachement pour vous, je vais vous en faire l'histoire.

Adoniram était fils d'*Urabis Raham* et il s'appelait *Jokim*. Raham, qui travaillait sur la partie supersti-

tieuse, avait donné quelques connaissances à son fils ; mais celui-ci, protégé et favorisé de Dieu, étant parvenu à connaître le pouvoir supérieur que possédait Salomon, tant dans la philosophie naturelle que surnaturelle, il partit du Nord pour venir dans le Midi où résidait ce grand Roi, et dans l'espoir de se procurer l'occasion d'en être vu et remarqué, il se plaça à la porte du temple. Salomon l'ayant aperçu, il lui demanda ce qu'il cherchait, il répondit : *Adonaï* ; le roi, inspiré et vivement touché du respect et de la vénération que témoignait ce mortel, en se servant avec confiance du mot *Adonaï* qui est le nom choisi de la divinité, non seulement il l'accueillit avec bonté et bienveillance, mais il le fit même entrer avec lui dans le temple et, sachant qu'il était instruit dans la partie métallique, il lui confia la première matière en changeant son nom de *Jokim* en celui d'*Adoniram*, qui signifie également, en langue arabe, fils de Dieu, fils de Raham ou ouvrier en métaux. Adoniram, enorgueilli de cette distinction flatteuse, n'eut point assez d'empire sur lui-même pour ne pas la communiquer à Jakin ; il lui en fit part et se servit de lui pour ses opérations. Ce dernier étant devenu jaloux de la préférence que Salomon avait accordé à Adoniram, il en résulta beaucoup de mécontentement et d'inconvénient.

Salomon, craignant les suites qu'il pourrait avoir par rapport à son favori Adoniram, se détermina, pour le mettre à l'abri des effets funestes de l'envie, de l'initier dans les connaissances spirituelles et surnaturelles ; il le fit en conséquence pénétrer dans le

sanctuaire du temple et lui dévoila tous les mystères renfermés dans le triangle sacré et parfait ; ce fut alors qu'il lui donna le nom *Boaz*, sous lequel, ainsi que vous le savez et que cela est réel, il payait le salaire de tous les compagnons et apprentis ; le temple achevé, Salomon lui donna pour récompense le royaume de Tyr.

D. — Je suis enchanté de l'interprétation sublime que vous venez de me donner sur les cérémonies et le tableau maçonniques : rien ne me paraît plus évident ni plus magnifique et je vois qu'il n'était pas possible d'abuser plus complètement du plus sérieux, du plus respectable établissement que l'ont fait nos prétendus maçons actuels : de l'objet le plus sacré et le plus instructif, ils en avaient fait la mômérie la plus ridicule, et de la vérité la plus intéressante une illusion vaine, puérile.

Permettez-moi de vous faire observer que, dans le détail que vous venez de me faire, vous ne m'avez rien dit sur l'étoile flamboyante.

R. — Cette étoile est l'emblème des grands mystères que contient la philosophie surnaturelle, et elle est une nouvelle preuve de l'aveuglement et de l'ignorance des maçons modernes ; car elle doit être terminée par sept points, ou sept angles, et vous ne la voyez jamais représentée dans aucune loge qu'à 3, 5 ou 6. D'ailleurs ces pauvres enfants de la veuve n'y ont jamais découvert d'autre mérite que celui de contenir dans le milieu la lettre G, qu'ils ont spirituellement expliqué par le mot de géométrie.

Tel est le fruit de cent ans de réflexion et la mer-

veilleuse interprétation que leur a suggéré leur brillant génie. Les sept pointes ou sept angles sont la représentation des sept anges qui environnent le trône de la divinité, et la lettre G est la première du nom sacré du grand Dieu appelé *Géhova*, ou *Jehova adonai*, etc.

D. — Accusez-moi, je vous supplie, une connaissance plus profonde sur ces sept anges primitifs.

R. — Ces sept anges sont les êtres intermédiaires entre nous et la divinité : ce sont les sept planètes ou, pour mieux dire, ils dirigent et gouvernent les sept planètes. Comme ils ont une influence particulière et déterminée sur chacun des régimes nécessaires pour perfectionner la première matière, l'existence de ces sept anges supérieurs est aussi véritable qu'il l'est, que l'homme a le pouvoir de dominer sur ces mêmes êtres.

D. — Mon étonnement ne fait que s'accroître ainsi que mon avidité pour m'instruire ; mais comment peut-il être possible à l'homme de commander et de se faire obéir par ces créatures angéliques ?

R. — Dieu ayant créé l'homme à son image et à sa ressemblance, il est le plus parfait de ses ouvrages ; aussi tant que le premier homme conserva son innocence et sa pureté, il fut l'être le plus puissant et le plus supérieur après la divinité ; car non seulement Dieu lui avait accordé la connaissance de ces êtres intermédiaires, mais il lui avait même conféré le pouvoir de leur ordonner et de dominer sur eux immédiatement après lui. L'homme ayant dégénéré par l'abus qu'il fit de ce grand pouvoir, Dieu le priva de

cette supériorité, il le rendit mortel et il lui ôta jusqu'à la communication avec ses êtres célestes.

D. — Les élus de Dieu ont-ils été exceptés de cette proscription générale ?

R. — Oui, et ce sont eux seuls à qui Dieu a accordé la grâce de jouir de ses connaissances et de tout le pouvoir dont il avait favorisé le premier homme.

D. — Tout bon et vrai maçon tel que je me fais gloire de l'être, peut-il se flatter de parvenir à se régénérer et à devenir un des élus de Dieu.

R. — Oui, sans doute ; mais, outre la nécessité de pratiquer toutes les vertus au plus sublime degré, telles que la charité, la bienfaisance, il faut encore que Dieu, sensible à votre adoration, votre respect, votre soumission et vos ferventes prières, excite et détermine un des élus à vous secourir, à vous instruire et à vous rendre digne de mériter ce bonheur suprême ; car l'un des douze élus se reposant, ou étant appelé auprès de la divinité, le plus vertueux des vingt-quatre compagnons lui succède, comme le plus sage des soixante-douze apprentis prend la place vacante du compagnon.

D. — Veuillez, je vous prie, me donner de plus grands éclaircissements sur cette philosophie naturelle ?

R. — Cette philosophie exige que je la divise en trois classes :

1^o La première s'appelle supérieure, primitive ou directe ;

La seconde, acquise ou communiquée ;

La troisième, infinie, basse, ou superstitieuse

La première s'exerce par l'homme qui, en purifiant la partie physique et morale de son individu, parvient à recouvrer son innocence primitive, et qui, après avoir obtenu cette perfection avec le secours du grand nom de Dieu et les attributs dans la main droite, est arrivé au point d'exercer la nomination sublime et originelle de l'homme, de connaître toute l'étendue de la puissance de Dieu et le moyen de faire jouir tout enfant innocent du pouvoir que son état lui aurait donné.

(A suivre.)



La Confession du Fou

(Reproduction interdite.)

Décembre 19..

A l'humanité insane et cruelle dans son inconscience, à la Justice des hommes aveugle, ignorante et partielle..., mais surtout aux intelligences éclairées, aux esprits intègres et sans préjugés, aux hommes enfin « de paix et de bonne volonté »... j'adresse, avant de tuer mon enfant et de mourir, cette confession de ma vie...

.
Tuer mon enfant ! O l'horrible chose ! ... Tuer ! ...
Et cependant il faut qu'elle meure ! C'est son destin !...

La laisser vivre, c'est la condamner à une mort fatale, plus affreuse encore que celle qu'elle va recevoir de ma main... De ma main ! O torture !...

Oui, il faut qu'elle meure !... Qu'elle meure avec moi. La vie m'est devenue impossible... J'ai trop souffert... Je suis las de souffrir encore, toujours !

Et je ne veux pas que mon enfant éprouve, elle aussi, les affres de mes malheurs, ressente mes tortures,

vide jusqu'à la lie le calice de mon agonie, revive mon enfer !

Oh ! Dieu, s'il existe, me pardonnera... et les hommes, quand ils sauront,... m'absoudront... peut-être ! Qu'importe, du reste, tout cela !

Je dois mourir !... On m'avait enfermé, cloîtré, emprisonné dans le bagne moral des intelligences saines et fortes, aux « ALIÉNÉS » sous prétexte que je suis fou ! J'ai réussi à tromper, cette nuit, la vigilance cynique de mes gardiens..., à m'enfuir et me voici, libre seulement jusqu'au lever du jour, si je suis assez lâche pour trembler devant la mort, pour la fuir, libre, libre à jamais, et à jamais délivré de mes souffrances si je sais mourir...

Comment suis-je parvenu à m'enfuir... ? O dérision, les fous seuls peuvent franchir les triples murs et sauter de triples étages !... Qu'importe du reste, me voici ! Minuit sonne lugubrement dans les ténèbres et j'écris, seul, face à face avec ma conscience, je retrace ligne par ligne le calvaire douloureux de ma vie gravi pas à pas, le calvaire de ma vie de fou !

Fou ! On dit que je suis fou... atteint de monomanie macabre, de vampirisme... Que suis-je ! Fou ! enfin, fou !...

Fou ? Le suis-je ? Et comment en douter ! Voici plus de six mois que je n'entends uniquement résonner à mes oreilles que ces mots martellants : « Fou ! Pauvre fou ! » Six mois ! Six éternités !...

Après tant de souffrances, tant de misères, de tortures..., après ce long martyre de ma vie..., ne le serai-je pas réellement devenu ! Fou ! Fou ! Fou ! ...

Et cependant, non ! Non, je ne suis pas fou !

En sondant le tréfonds de mon être conscient, de mes pensées intimes, vol hallucinant de noirs papillons de deuil, de blêmes chauves-souris de mort, en revivant, affres par affres, râles par râles, la lente agonie de ma vie écoulée, hantise funèbre de mon esprit, vision angoissante de cauchemar, je m'écoute penser, je me sens raisonner, je m'entends dire et protester, tout en écrivant : Non, je ne suis pas fou !

Oh ! la rouge Justice aura beau décréter du haut de son infâme prétoire que je suis un monomane dangereux, mais irresponsable, la routinière Faculté affirmer que je suis sujet aux terreurs subites, aux hallucinations, aux vesanies macabres, que « mon polygone annihile mon O ! », comme ils disent là-bas, à la clinique, que je rêve tout éveillé enfin et qu'il faut absolument pour la sûreté et la morale publiques que je termine ma misérable existence, reclus, dans un ténébreux cabanon..., je crierai à tous une dernière fois, en retraçant sur ce papier, acte par acte, la tragédie terrifiante de ma vie, de ma vie maudite : Non, je ne suis pas fou ! Non, je ne suis pas fou !

.
Mourir ! Je vais mourir ! cette nuit, dans une heure ! Il le faut avant que l'on ne s'empare vivante encore de la misérable loque qu'est mon corps, avant qu'on ne me trouve, qu'on ne me reconduise à ce cloaque vivant qu'est un établissement d'aliénés, enfer humain, dans cet enfer terrestre qu'est notre planète, recevable hideux de mensonges, de folies conscientes, de larmes, de décomposition et de mort !

Tout est prêt ! je puis mourir. Je viens de fixer dans ma chambre, au ciel de mon lit, le nœud fatal qui mettra fin à mon existence de damné. Je viens de placer à côté de moi le berceau de ma fillette, l'unique enfant qui me reste,... et là, posé sur son chevet, près de sa tête blonde,... luisant sinistrement sous la clarté livide de la lampe, éclair bleuâtre, lueur rigide et glacée... un couteau !

Je suis seul éveillé dans la villa. Tout sommeille autour de moi..., la nourrice de l'enfant dort, et ma mère, sans doute, elle aussi, repose dans sa chambre...

Pauvre mère !... Pardon ! O Pardon !...

Étrange destinée ! A l'heure formidable de ma fin, je me sens l'âme singulièrement apaisée... Non, je ne vais pas à la mort, au néant ! Je vais au salut, à la délivrance, à l'immortalité... car je sais... je sais, et c'est pour cela que je meurs l'âme rassérénée...

Je vais donc mourir... je vais donc tuer mon enfant, ma dernière née, la seule vivante, la tuer, d'un seul coup ! Je ne veux pas qu'elle souffre ce que j'ai souffert, et qu'elle meure lentement, désespérément, atrocement comme ses frères et sa mère, en proie aux ténébreuses souffrances d'un mal sans espoir, inconnus de tous... de tous, mais non de moi, victime innocente des goules invisibles d'un infernal au-delà !

Mais avant, avant l'instant horrible..., je veux raconter à tous ma vie... O cette vie ! Cette Vie ! Je l'ai mille fois narrée aux juges qui m'ont condamné à un châtiment plus terrible que la peine capitale : ma réclusion aux aliénés. Je l'ai répétée en versant des

larmes de sang au directeur de l'établissement des fous, impassible et sceptique, aux aliénistes railleurs et cruels sous leur air bon enfant, à la gent moutonne des sœurs, des infirmiers, des gardiens... et tous ont ri, tous, en répétant l'hallucinante affirmation : Pauvre fou ! Pauvre fou !

Ah ! s'il est sur cette infernale terre des hommes de paix et de bonne volonté, s'il est des êtres conscients de la décrépitude de l'édifice social des hommes, des souffrances humaines, des horribles mystères d'un monde ignoré, méconnu, je les prends à témoin, à mon heure dernière, de mon martyre, je les supplie de m'entendre, de me comprendre et d'agir... surtout d'agir !

Je ne fus pas toujours le misérable jouet d'un aveugle destin. Une aube de joie se leva jadis sur mes jours, dans leur fleur ; une aurore de bonheur et de paix salua mes premières années, le soleil radieux des âges d'or inonda ma jeunesse de sourires... Le printemps de ma vie fut un songe délicieux...

A vingt ans, riche et considéré, j'eus le bonheur — aujourd'hui mon tourment — de rencontrer la jeune fille au teint de lis, aux yeux de rêve, qui devait devenir ma femme...

O poignante évocation des chastes aveux, des premiers serments, des frémissantes et pures étreintes ! Joie de vivre ! Ivresse des cœurs ! Extase des âmes ! Minutes paradisiaques pour toujours enfuies et si souvent revécues depuis ! O souvenirs ! souvenirs... !

Trois enfants, trois anges des cieux descendus sur terre, vinrent bénir notre union et, dans cette même

villa (si pleine aujourd'hui de souvenirs funèbres), si riante jadis, dans cette villa où j'écris ces lignes et qu'un double deuil plus terrible encore va de nouveau assombrir, entouré d'une femme aimante et dévouée, de mes enfants chéris, près de mon père, vieillard vénérable, et de ma mère, aïeule au cœur d'enfant, je passais les heures les plus douces de ma vie.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, blanches, lumineuses, en rêve divin ; puis, soudain, avec la mort de mon père, le malheur s'abattit sur nous...

Mon père ! Ah ! quelle infernale fatalité le poursuit !...

Fantôme horrible, vas-tu m'apparaître à l'heure de ma mort, pieuvre humaine, pour me saisir, m'enlacer, boire le dernier souffle de ma vie ? Ne trouveras-tu donc jamais, dans l'au-delà, la paix éternelle des âmes et... ? Mais n'anticipons pas sur les événements lugubres de ma destinée...

Je veux raconter ma vie et noter fidèlement, un par un, les actes poignants qui forment les chaînes de ma misérable existence, afin que les hommes puissent étudier... se protéger ou se défendre... s'ils veulent m'entendre, s'ils veulent me croire..., croire que je ne suis pas fou !...

~

Mon père était donc mourant..., miné depuis plusieurs jours par le mal qui devait l'emporter. Le docteur P..., un vieil ami de la famille, m'avait averti que le malade ne passerait pas la journée du lendemain, et j'étais demeuré à son chevet pour le veiller pendant sa dernière nuit, secondé par une de ces religieuses qui

ont assumé la lourde tâche ici-bas de soigner les vivants et de veiller sur les morts...

Il pouvait être deux heures du matin..., la villa dormait autour de nous d'un sommeil lourd et maladif, le sommeil fiévreux, pénible et comme la tombe, des êtres aux corps exténués, mais à l'âme assaillie par de funestes pressentiments...

Près de moi, dans un fauteuil, la religieuse, fatiguée elle aussi, reposait ; et, seule, sous la clarté blafarde de la veilleuse, sa cornette blanche surgissait, jetant une tache laiteuse dans la pénombre confuse de la chambre.

Assis devant un guéridon, un livre entre les mains, l'esprit absorbé, je parcourais distraitemment des yeux les feuillets du volume que je tournais machinalement, ne percevant sous la faible clarté de la veilleuse que des rectangles albes semés de points noirâtres.

Un vaste et mortel silence planait..., on n'entendait que le tic-tac monotone de la pendule scandant le temps et la respiration lente, calme, paisible de la religieuse assoupie. Au dehors, assourdie, la voix lointaine d'un chien glapissait...

Soudain le moribond s'agita péniblement sur sa couche en prononçant faiblement mon nom :

Je me levais sans bruit et, m'approchant du lit avec précaution, afin de ne point éveiller la religieuse, je jetais un regard interrogateur sur mon père.

C'était un grand vieillard, à barbe chenue, courte, mais fournie, et sur les draps blancs son visage au ton de cire, au front large, énergique, se détachait à peine, n'eût été la ligne d'ombre que, sous la clarté de

la veilleuse, projetaient son profil fortement aquilin et sa mâchoire de fauve, de carnassier, proéminente, accusée, impérieuse...

Cependant rien dans le caractère de mon père ne trahissait l'homme de passion instinctive, farouche, l'homme de lutte âpre, de combat implacable. Affable et bon, conciliant et affectueux, il était estimé des voisins et chéri des siens, mais parfois le doux rayon de son regard bleu se muait en reflets froids d'acier, tandis qu'une mortelle tristesse l'étreignait pendant des jours sans qu'on eût pu jamais savoir à quoi attribuer ses étranges sautes d'humeur. Sombre, taciturne, il s'enfermait alors hermétiquement dans sa chambre et demeurait ainsi, seul dans les ténèbres, des journées entières ; puis la crise passée, il revenait parmi nous plus affectueux et plus doux qu'auparavant, comme s'il cherchait à faire oublier par un redoublement d'attentions, de tendresse, ses accès de noire misanthropie.

Combien de fois ne l'ai-je pas surpris, versant à la dérobée des larmes silencieuses, cependant qu'il étreignait dans ses bras, convulsivement, ses petits-enfants !

Ah ! c'est qu'il devait pressentir, sans doute, le malheureux, la tragique destinée de sa famille bien aimée!...

A l'appel de mon nom, je m'étais donc approché du lit du moribond, les yeux interrogateurs.

Mon père essaya alors de se soulever sur sa couche et à voix basse me demanda :

— Cette femme..., qui me veille ?...

— Elle dort, père.

— Crois-tu ?

— J'en suis sûr. Voulez-vous que je l'éveille.

— Non, non, au contraire. Approche-toi de moi, là, plus près, et écoute-moi... j'ai de graves choses à t'apprendre.

Frissonnant malgré moi, pressentant quelque terrible révélation, j'obéis, cependant qu'en une rapide vision, je vis se dérouler devant moi les scènes pénibles et mystérieuses durant lesquelles mon père se cloîtrait farouchement dans sa chambre, invisible pour tous, même pour ma mère.

Mais déjà le moribond parlait, d'une voix lente, sourde, étouffée, tandis que sa main, déjà froide, cherchait la mienne à tâtons dans l'ombre.

« Je vais mourir... me disait-il, je le sais, je le sens, mon heure est venue... Ne parle pas, ne proteste pas, c'est inutile. N'épuise pas en vain mes forces, je vais avoir besoin de toute l'énergie qui me reste pour te parler... pour t'ordonner... »

Il se tut, interrompu par une courte suffocation.

Je lui tendis une tasse de lait ; il but lentement et reprit : « Mon fils, une terrible et mystérieuse fatalité pèse sur notre malheureuse famille ; fatalité dont nous ignorons les causes, car elles se perdent dans les ténèbres des âges... ; peut-être même, remontent-elles aux époques où le premier être humain, rejetant les écorces de son animalité primitive, sentit couvrir en son être, croître, s'étendre, puis enfin irradier hors de lui, le foyer ardent de son âme, immortelle et divine étincelle que l'Être des êtres plaça

en chacun de nous au principe de la création.

« Il est de tradition, dans notre famille, qu'après la mort de chacun de nos ancêtres comme de nos descendants, le décédé, poussé par cette fatalité horrible, doit revenir sur terre, la nuit, et là s'abreuver du sang de ceux qui lui doivent la vie, ses enfants et petits-enfants, jusqu'à ce que tous l'aient rejoint dans l'au-delà : ce vampire revient-il, en ce monde, avec sa terrifiante dépouille mortelle ou simplement en esprit ?... C'est ce que nous tous avons ignoré, car, grâce à Dieu, nous avons toujours, de génération en génération, de descendant en descendant, fait le nécessaire pour qu'une pareille calamité ne se produisît pas..., pour que le cadavre reposât en paix dans son cercueil et que son âme fût libérée à tout jamais de ses liens terrestres après la mort.

« Mais cette fatalité, ô mon fils, est réelle, si effroyablement réelle, mon enfant, que je t'adjure à mon heure dernière de procéder sans hésitation, intégralement, à ce que je vais te dicter, comme je le fis moi-même à ton cher grand-père, et comme tes enfants devront à leur tour l'accomplir sur ta dépouille funèbre...

« Rappelle-toi, rappelle-toi !...

« Quand la mort aura arrêté sous sa dextre glacée le dernier battement de mon cœur, lorsqu'elle aura raidi mes membres, heureux enfin de trouver dans la tombe l'ultime repos, tu me déposeras dans mon cercueil, puis tu te saisiras d'un couteau et..., oh ! mon fils, entends-moi et accomplis sans frémir cette triste besogne !... et tu plongeras le fer dans mon

cœur, puis tu me trancheras la tête sans hésitation, sans faiblesse, comme un fils dévoué accomplit la tâche qu'un père lui a imposée à son heure dernière. »

A ces mots effrayants, à cette horrible révélation, un frisson glacial courut dans mes vertèbres et il me sembla entendre, dans la chambre mortuaire mille sinistres chuchotements comme si l'Au-delà tout entier protestait contre un aussi formidable sacrilège... profaner un mort !

Mon père cependant, d'une voix monocorde, sourde, lente continuait :

« Lorsque tu m'auras tranché la tête, tu la prendras... cette tête, et tu la déposeras à mes pieds, de façon que... »

A ce moment un hurlement lugubre retentit sous les fenêtres de la villa, presque dans la chambre. Le chien qui glapissait à la lune, un instant auparavant, dans le lointain, s'était rapproché et hululait douloureusement maintenant à quelques mètres de là...

Ce cri terrifiant, chargé d'une inexprimable angoisse, me rejeta sans force loin du lit, et au même instant la religieuse assoupie s'agita. Dans la pénombre vacillante de la chambre mortuaire, je vis sa main pâle esquisser un signe de croix, tandis que comme un souffle des lambeaux de prières poignantes arrivèrent à mon ouïe.

De profundis, clamavi ad te, Domine, Domine...

Un long temps s'écoula ainsi, pendant lequel je demeurai sans souffle, frissonnant au moindre bruit, le cerveau hanté par la funèbre révélation, bercé,

dans ce cauchemar de veille horrible, par les sombres litanies de la prière des morts.

Sur sa couche, mon père maintenant, comme soulagé d'un poids immense, semblait sommeiller.

Et les heures lentes, funèbres, s'écoulèrent... Enfin une lueur blême filtra à travers les volets... c'était l'aube.

Peu à peu, la clarté livide pénétra, diluant les ténèbres qui se fondirent ; les êtres et les choses surgirent lentement de l'ombre, se nimbèrent de vagues reflets, se moirèrent d'ombres mouvantes, de lueurs blanchâtres sans cesse croissantes...

Le flot albescent d'un nouveau jour refoulait l'ombre dolente et peureuse, inondait en nappes ivoirines les murs et les objets, revêtait d'argent fluide les métaux et les cristaux, les glaces troubles tout à l'heure encore...

La religieuse s'était levée et vaquait sans bruit par la chambre, mais soudain prise d'un vague soupçon, devant le calme persistant de mon père, elle s'approcha du lit..., fixa le moribond avec cette perspicacité qui ne trompe jamais ceux qui assistent souvent au trépas des humains et m'appela :

« Votre père n'est plus. Dieu l'a reçu dans son sein. »

Je voulus me récrier, conserver quelque espoir encore, mais hélas je dus constater la réalité... mon père était mort... et sans doute (aujourd'hui, que je puis réfléchir froidement sur ce deuil terrible), sans doute à l'instant même où sa révélation s'était brusquement arrêtée, au moment peut-être où il allait

m'obliger par un serment redoutable, mais nécessaire, à accomplir ses dernières, ses formidables volontés...

.
La mort subite de mon père ne lui avait pas permis de m'arracher ce serment, et cette fortuité que je considérais alors comme heureuse, hélas, même dans mon deuil cruel, fut cause que je transgressais délibérément aux dernières volontés du mort, que le malheur s'abattit sur cette maison, sur ma famille...

Le décès constaté, la religieuse m'aida à rendre les derniers devoirs à mon père, puis, quand il fut revêtu de ses vêtements, j'ouvris toute grande la fenêtre pour laisser pénétrer à flots l'air vivifiant du matin, la pureté fraîche et embaumée des effluves mystérieux de la nature, à l'aube naissante...

.
Nous étions en été. Un magique lever du jour surgissait à l'orient rose.

O Soleil, astre de lumière et de vie, foyer radieux de clartés flamboyantes, suscitatrices des audaces humaines, victorieuses des noires hantises, refouleuses des terreurs nocturnes, soleil générateur sublime des lumineuses pensées, reflet étincelant des Puissances intelligibles, soleil, source de vérité, que n'es-tu demeuré ce jour-là invisible, derrière des brumes de deuil, des nuées fuligineuses de ténèbres !

Elles auraient peut-être jeté en mon âme, faible et craintivement instinctive comme toute âme humaine, les angoisses affreuses des mortelles superstitions des

anciens âges, les terribles phantasmes d'un monde infernal créé par des religions insanes, les effrayantes apparitions des nuits obscures, des sabbats macabres évoquées par des cerveaux de malades, d'hallucinés, de fous !...

A l'ouverture des volets de la fenêtre, un jet éblouissant de poussière d'or, de scintillantes lueurs avait pénétré dans la chambre funèbre, inondant de lumière le lit du mort, qui, sur la blancheur aveuglante de son suaire, semblait sourire, dans un nimbe de rayons alrides irradiant de sa chevelure d'argent.

Au dehors, dans le parc, les oiseaux trillaient inlassablement, et, de temps à autre, en des coups d'ailes robustes, des moineaux francs tapageurs venaient se disputer jusque sur la fenêtre.

Au ciel points noirs, sur le satin d'azur pâle où flottaient, îlots protéiformes, des polynésies laiteuses de vapeurs légères et cotonneuses, des martinets rapides tourbillonnaient en des cris joyeux.

Au loin, le tintinnabulis des troupeaux se confondait aux jappements allègres des chiens, aux beuglements très doux des grands bœufs méditatifs disparaissant jusqu'au ventre dans la mer émeraude des prairies ondoyantes sous les brises.

Et la révélation terrible de mon père, devant cette admirable et puissante nature, sous les chaudes caresses de ce fécond soleil, sous son éclat, négation vivante de toute ténébreuse terreur, des mensonges de la nuit, me parut alors un cauchemar horrible, une hallucination trompeuse, déchet de quelque hon-

teuse superstition indigne d'une intelligence éclairée, d'une raison saine et droite.

Et devant ce cadavre aux traits paisibles et souriants dans son ultime sommeil, au corps diaphane presque sous la splendeur somptueuse des rayons solaires qui le revêtait de clarté, je me décidais brusquement à ne pas obéir aux ordres du mort, à ne pas profaner sa dépouille par une affreuse et répugnante besogne.

Appartenant, par mon caractère, mes dispositions naturelles, les tendances de mes idées, de mes sentiments, à cette classe de gens dits « esprits forts » ; ayant reçu une instruction solide, pratique, rationnelle, moderne, en un mot, quoique non dépourvue d'une certaine direction artistique ; ayant enfin foulé aux pieds depuis longtemps déjà toutes les idées fausses, erronées que génèrent les religions exotériques dans la conscience des mânes, ce fut sans aucune difficulté que je puisais en moi mille raisons aussi sensées que scientifiques pour appuyer une décision...

Et la journée se passa ainsi..., heures endeuillées par les larmes, les regrets, les souvenirs si doux de jadis ; heures aussi où l'angoisse humaine se plonge dans les abîmes d'un au-delà irréel pour les uns, mystérieux et consolant pour les autres ; heures où tous, croyants ou athées, nous courbons pensifs nos fronts lourds de pensées devant l'énigme sphyngique de l'être.

Lorsque la nuit de nouveau eut descendu ses voiles funèbres sur la nature impassible, devant les ténèbres envahissantes, que l'imagination peuple de formes

chaotiques, de vivantes terreurs, les doutes m'assailirent encore..., mais il était trop tard pour agir ; autour du cercueil, dans la chambre mortuaire, ma mère et ma femme veillaient ainsi que quelques amies...

Au jour levant, les employés des services funèbres vinrent fermer le cercueil et visser les écrous.

Une heure après, les restes intacts, respectés de celui qui m'avait ordonné de les profaner, reposaient au cimetière urbain dans la crypte de notre tombeau familial, à côté de plusieurs de mes ancêtres —, tous, je n'en doute plus aujourd'hui — le cœur transpercé et la tête séparée du tronc.

Et les jours, les semaines, tristes d'abord, mélancoliques ensuite, souriants et heureux enfin s'écoulèrent, consacrés à élever notre chère petite famille.

(*A suivre.*)





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

LA KABBALE PRATIQUE

(Suite.)

On a donc du nombre 10, 19 et 91. Je mets 19, addi-

91

tionne : $1 + 9 = 10$. $9 + 1 = 10$

$$\frac{19}{91} \Big| \frac{10}{10}$$

Donc cette proportion existe dans le nombre de la nature ; ces proportions entre elles font le nombre 10, ou le nombre de l'univers ; dans le nombre de la nature un triple ternaire, qui est gouverné par la nature, est contenu.

Une loi nécessaire par conséquent pour l'unité contre le ternaire — 19 et une loi nécessaire pour le ternaire contre l'unité — 91.

Telle proportion entre 1 et 9, telle proportion entre l'unité et le triple ternaire.

Le complément de 19 à 91 est $-\frac{82}{10}$, ou la proportion du double quaternaire au monde corporel $\frac{82}{10}$.

Je mets encore

$$\begin{array}{r|l} 8 & \\ 2 & \\ \hline 10 & 10 \end{array}$$

On a donc la proportion du double quaternaire au monde corporel, et la proportion du monde corporel au double quaternaire, d'où la suite.

D'où on a les lois du quaternaire et les lois du septenaire dans la nature.

$$\begin{array}{r} 16, \text{ ou} \\ 3 \text{ et } 3 \text{ réunis avec } 1 \\ \hline 313 \\ \hline 7 \end{array}$$

Un autre théorème.

Je demande : Qu'est-ce que le quinaire dans la nature ? Comment naît le premier nombre 5 ? De la proportion de 1 à 4. $\frac{14}{5}$

Le quinaire est donc la loi qui doit contenir toutes les proportions possibles de 1 à 4, ou du 4 à 1. On trouve donc :

$$\begin{array}{r|l} 14 & 5 \\ 3 & 5 \\ 22 & 5 \\ 41 & 5 \end{array}$$

Donc seulement 4 nombres produisant par l'unité ;
Proportion de l'unité au quaternaire, 14 — 5 ;

Proportion du monde corporel aux principes,
23 — 5 ;

Proportion des trois principes au monde corporel,
32 — 5 ;

Proportion du quaternaire à l'unité, 41 — 5 ;

$$\begin{array}{ccc} & 1 & 4 \\ & 2 & 3 \\ 10 & 3 & 2 & 10 \\ & 4 & 1 \end{array}$$

Je demande encore : En quoi consistent les proportions de l'unité au quaternaire ?

Résultat $\frac{14}{5}$ donc 5, notez 5.

En quoi consiste la proportion du monde corporel aux trois principes ? $\frac{23}{5}$, donc 5, notez 5.

En quoi consistent les lois des trois principes pour le monde corporel ? $\frac{32}{5}$, 5, notez 5.

En quoi la proportion du quaternaire à l'unité ? $\frac{41}{5}$; notez 5.

$$\text{Donc } 4 \times 5 = \frac{20}{10 - 10} \\ \frac{5}{5} \quad \frac{5}{5}$$

5 sens dans l'homme.

5 qualités de l'âme.

1 2 3 4

Vegetativa, sensitiva, concupiscibilis, irascibilis,

5

nationalis.

1 2 3 4 5

Homme, animal, reptile, poissons, oiseaux.

Qu'on relise là-dessus le plan cité plus haut, comme :

Aut elementa, aut elementata, etc.

D'après ces exemples, le penseur arrive facilement à poser et à calculer les autres proportions des 9 nombres. Seulement, il me faut encore remarquer ici :

Que les forces ont les nombres de 1 à 10 ;

Les effets les nombres de 10 à 100 ;

Les suites les nombres de 100 à 1000.

Les tableaux sont à faire d'après la même manière que les précités, et la permutation des nombres donne toujours les proportions possibles ; seulement chaque nombre doit être de nouveau résous et réduit à son nombre radical.

CONSIDÉRATIONS SUR LA NATURE TIRÉES SUR LES NOMBRES

La première langue originaire était type de la nature. Les lettres montraient les forces, les syllabes les effets, et la parole le tout ou la suite. La lettre était le commencement, la syllabe le lien, la parole la fin — donc trois progressions de toutes les choses créées.

Les voyelles, les commencements originaires ou l'immatériel, les consonnes, le corporel.

Qui veut comprendre le calcul de lettres des Anciens doit arranger les lettres selon les doctrines des nombres.

Lettres, page 364.

Le vrai ordre des voyelles n'est pas *a e i o u*, mais 1, 2, 3, 4, 5, d'où vient le nom Jéova, le seul nom *ieoua*, dans la nature, qui ne se compose que de voyelles. 1 est symbole de l'unité et ne se lie avec aucune consonne qu'avec *x* ou le nombre de la plénitude et de la nature. A ne se lie qu'avec deux consonnes, comme *ha*, *ka*, type des deux forces de la nature. O ne se lie avec aucune, elle est le symbole de la périphérie. U est le symbole de la liaison du spirituel avec le matériel. E le carré du temps, dans celui-ci *e a* avec les consonnes 12 liaisons; 6 en progression montante ou en force produisante; 6 en progression descendante ou dans la produite, comme :

Lettres, page 365.

Celles-ci font, d'après la doctrine des nombres, le double ternaire du temps, ou le carré du temps et se rapportent les unes aux autres, comme :

Nombre, page 366.

Qui réfléchit sur les lettres et les nombres peut profondément regarder dans l'intérieur de la nature; mais la plus grande partie des hommes ne s'occupe toujours que de l'extérieur de la nature, sans pénétrer dans son intérieur. Ils croient, les lettres et les nombres sont des inventions arbitraires, sans y penser, que l'homme même dans ses combinaisons ne dépassait pas les lois de substance de toutes les choses, de même que le dessinateur ne sait rien dessiner sans ligne droite ni courbe, dont la première est l'expression du spirituel, la seconde l'expression du sensuel. Tout ce qui se fait dans la nature se fait par les ac-

tions ; tout est impression, répétition du trois des lois.

L'Écriture et la Langue.

L'homme écrit avant de lire, car parler dans la nature c'est écrire. Les expressions de pensées divines se reflètent dans l'âme comme image ; par sa force de penser, l'homme met les images en mouvement. — Il pense vrai, s'il pense d'après l'ordre de pensées divines, et il pense faux, s'il ne pense pas d'après l'ordre de ses pensées. La grâce de son âme veut — et se penche vers l'expression ; il a donc besoin des moyens sensibles ; ceux-ci lui sont nécessaires ici-bas ; son souffle forme donc un son, ce son se modifie, cette modification donne des tons, le ton des lettres, les lettres des syllabes, les syllabes des paroles. Tel est le premier type des pensées. Les traits forment le second type. Les traits forment les lettres ou plutôt l'expression des lettres, la composition des lettres forme des syllabes ou impressions des syllabes toniques.

Les syllabes font des mots, ou écriture, impression des mots toniques.

L'écriture diffère de la langue en ce que la langue est la première expression des pensées et l'écriture la deuxième ou expression de l'expression, plus sensuelle, plus transportée au matériel.

Qui pense trouvera que le trait fait les lettres, les lettres les syllabes, et la syllabe le mot ; donc la syllabe est avant le mot, la lettre avant la syllabe, et le trait avant la lettre, — ainsi les traits ou les caractères sont plus proches du spirituel, une observation, qui

est nécessaire en déchiffrant tous les caractères magiques.

Musique.

Expression de l'harmonie, arrangement de tons, composés dans l'âme et perceptibles à l'oreille par des organisations artificielles, est proportionnée aux lois du temps, naît et meurt, pour rester pourtant quand même le ton a disparu.

Le corps de l'harmonie est le ton, l'âme du ton est l'harmonie, immortelle, spirituelle et restante. Harmonie voilée dans le ton, agissante sur l'oreille est de la musique, l'harmonie agissante sur l'œil est de la beauté; don charmonie pour tous les sens, 5 expressions sensuelles, harmonie est donc le fond de tout ce qui est agréable et beau, type de l'ordre éternel, seule durante, résout toutes les dissonnances dans l'octave, symbole des proportions de l'ordre, ou le petit est aussi important que le grand, le repos aussi nécessaire que de s'appuyer sur une note. Différentes notes du ton le plus bas jusqu'au plus haut, tous définis d'après les lois, toutes importantes, liberté noble, mais d'après des lois harmoniques, une égalité noble, mais d'après différents points de vue, chaque note, notation nécessaire, mais l'un plus haut que l'autre, chacune assignée à sa place, d'où elle ne peut se déplacer sans détruire l'harmonie, image de la moralité et constitutions fondamentales des États.

Peinture.

Dans toute la nature, la grande loi de l'unification

se découvre; plus de ressemblance avec la nature, plus d'unité, plus d'art; ombre et lumière, mais l'ombre seulement nécessaire pour rehausser la beauté de la lumière. Aussi là, dans les couleurs, il y a dissonnance et harmonie, approximation et éloignement, expression d'âme, expression d'images assimilées de la nature, des images que l'âme s'est appropriées, pour changer les images dans des expressions; création en petit; rendre sensible le spirituel, type des premières expressions de pensées divines, langue de l'intuition, paroles du sentiment enveloppées dans des couleurs.

La Pensée.

Que se passe-t-il, si je pense? Mon âme touche l'objet, ou l'image, que l'expression de pensées divines laissa en moi. Mon âme, comme elle pense des pensées de Dieu, touche donc pour ainsi dire le bord du vêtement de Dieu et chaque attouchement d'une pensée plus haute, plus proche de Dieu éveille des forces émanantes plus proches de Dieu, qui agissent sur nous selon les lois de l'esprit.

Chaque pensée devient dans l'homme une force, qui reste dans l'homme et qui sommeille pour ainsi dire et attend son développement. Je peux penser mille pensées, des millions de pensées, toujours le même objet de nouveau, sans que l'image s'éteigne dans mon âme, quelle mer de forces spirituelles!

Chute de l'homme et destination.

1

L'homme, appelé à l'intuition et non pas à la jouissance corporelle, était à Éden.

2

Il ne lui était pas défendu de regarder l'arbre, mais de manger les fruits.

3

Le fruit était sensuel ; pour le manger, il lui fallait des organes sensuels ; il voulut le manger et ainsi il fut soumis au détenteur du sensuel et devint mortel.

4

La destination de l'homme est ascension de l'homme, animal sensuel, à l'homme esprit, donc sa chute était une descension de l'homme-esprit à l'homme-animal sensuel.

Somme = 10.

Age de l'homme.

1

Le premier âge de l'homme est l'enfance ; il nourrit son corps et oublie ses ans à mesure qu'il vieillit.

2

Après l'enfance, le deuxième âge vient et l'homme fait usage de sa mémoire.

3

Puis, le troisième âge vient, et la nature donne à l'homme la faculté de produire des enfants et d'être père.

4

Le quatrième âge, il le destine aux affaires, il agit selon ses désirs, tantôt bien, tantôt méchamment et le plus souvent selon ses passions.

5

Dans le cinquième âge l'homme, après le travail et la fatigue, s'approche des années grises et ressent le besoin du repos.

6

Dans le sixième, il tombe dans la faiblesse et les maladies, un enfant des maladies et de la mort.

Somme = 6

Ce sont les années de l'homme-animal.

Années de l'homme-esprit.

1

L'homme-esprit se nourrit dans son premier âge de bons exemples, de l'incitation, de la vertu, de la société, des livres, de l'histoire.

2

Dans le deuxième, il voit la caducité du temporel, il aspire à des choses supérieures, il cherche, il examine, il est dirigé par la grâce et s'approche des lois éternelles.

3

Dans le troisième âge, l'homme soumet son âme à l'esprit et fait l'alliance avec la vertu et la sagesse.

4

Dans le quatrième, il vit selon les règles de cette sainte alliance et réconforte son esprit avec des forces divines.

5

Dans le cinquième, il jouit de la paix et du repos intérieur et vit sous les lois invariables du royaume de Dieu et de la sagesse.

6

Dans le sixième, il se renouvelle complètement ; il commence la vie de l'esprit et reçoit la forme pure de cette image, d'après laquelle il a été créé.

7

Dans le septième, il est en possession du royaume divin, et son cœur devient le temple de la divinité, et ainsi que la mort est la fin de la vie de l'homme-animal, la vie éternelle devient la fin de l'âge de l'homme-esprit.

Somme = 7.





PARTIE LITTÉRAIRE

Le Rêve de Siméon-ben-Lamech

Siméon-ben-Lamech, savant rabbi, voulant
Montrer qu'après la tombe, en un processus lent,
L'Homme évolue et qu'ici-bas rien ne s'achève,
A ses disciples assemblés conta ce rêve :

J'étais mort; depuis quand ? Je ne sais ! Dans la nuit,
Dans le lugubre gouffre où nul rayon ne luit,
Je flottais lentement comme une morne épave.
J'aurais voulu bondir, libre de toute entrave,
Un invisible faix me rivait de son poids
A cette épaisse nuit plus noire que la poix,
Dans laquelle, parfois, luisaient d'étranges formes.
Lourdes, se déroulant en volutes énormes,
Des vagues de mystère et d'ombre apparaissaient
Phosphorescentes et, sur leur crête, glissaient
Des larves, des reflets de luxure ou de crime.
Très lointaine, émergeant du noir puits de l'abîme,
La Lune, astre des morts, parut, puis se voila ;
Et, tremblant, je compris soudain que c'était là,
Plein de spectres affreux et de livides flammes,
Le ténébreux Hereb où gémissent les âmes.
Oh ! m'enfuir, m'évader de ce sinistre lieu !
Revoir le matin frais et clair, le grand ciel bleu,

Les monts, les bois, les champs, la mer verte et dorée,
L'espace, enfin, qu'emplit la lumière sacrée !
Inutile souhait ! vain désir, chaque effort
M'enfonçait plus avant dans ce gouffre de mort
Et semblait augmenter la lourdeur implacable
Du fardeau qui pesait à mon âme coupable :
Car c'était vous qui me teniez, qui me liez,
Mes péchés d'autrefois que j'avais oubliés ;
C'était vous, doux regards, parfums des chevelures
Qui voilent à demi les beaux corps, vous, brûlures
Des baisers de jadis dont le cœur se souvient,
Même lorsque la froide nuit de l'âge vient,
Dans nos veines, glacer le sang de la jeunesse ;
Car il suffit d'un chaud rayon pour que renaisse
Sur l'arbre desséché l'espoir d'un bourgeon vert
Et que la sève monte en dépit de l'hiver.

Hélas ! chaque désir, même chaque pensée,
Chaque rêve mauvais dont l'âme est oppressée,
Chaque geste coupable aussitôt obscurcit
Notre astral qui, peuplé de larves, s'épaissit ;
Et ces larves, vivant foyer d'occultes forces,
Tissent autour de nous d'invisibles écorces.
Lorsque nous sommes morts, il faut — telle est la loi —
Pour nous purifier les détruire, sans quoi
Le Passé nous retient sous sa noire férule
Dans la lumière morte où l'âme gèle et brûle.

Comme le ver rongeur mon corps dans le tombeau,
Il fallut donc, moi-même et lambeau par lambeau,
Arracher et brûler ces écorces sans nombre,
Pour m'évader, transfiguré, du cône d'ombre ;
Si bien qu'à bout de force et lassé de souffrir,
Pour la seconde fois je me sentis mourir.

Encor la nuit ! la nuit totale ! le non-être.
Délicieusement je me sentis renaître
Par un jour radieux, sous un soleil plus beau,
A la fois astre pur et mystique flambeau
Des âmes ; je me vis, plein d'extase et de joie,
Sur le seuil d'Ionah, la lumineuse voie

Qui conduit au séjour des Esprits bienheureux.
Des anges y passaient, qui murmuraient entre eux
Un chant que j'entendis résonner en mon âme,
Mystérieux et doux comme un épithalame :

La douleur est un rêve et le mal a vécu
Pour celui que l'Aoûr a brûlé de ses flammes,
Car il sait qu'Ionah, la Colombe; a vaincu
Hereb, le noir Corbeau dévorateur des âmes.

Pour conquérir sa place au milieu des élus,
Il a subi deux fois la mort expiatoire ;
Samaël, désormais, ne le tentera plus,
Car le voici marqué du sceau de la victoire ;

Dans un frémissement d'amour et de beauté
A l'Idéal divin son âme enfin s'abreuve.
Gloire au plus haut des cieux, à Dieu ! Son équité
Récompense le juste au sortir de l'épreuve.

Leur voix diminuait dans l'espace... Soudain,
Ainsi qu'Adam chassé du céleste Jardin,
Triste, mais plein d'espoir, je sortis de mon rêve.

— Près de l'Eternité, frères, la vie est brève.

CHARLES DUBOURG.



UN SECRET PAR MOIS

Fabrique de monstres. — Pour faire un poulet à quatre ailes et quatre pieds choisissez un œuf à deux jaunes séparés seulement par une petite peau et entourés du blanc. On les reconnaît en regardant l'œuf contre le soleil. — Faites couvrir et il naîtra un poulet monstre. La seule difficulté est que la membrane séparant les jaunes vienne à se rompre. Il maintient alors deux poulets. On peut faire de même avec un œuf de serpent.

J.-B. PORTA.

Un rêve intéressant

Rêve fait dans la nuit du 11 au 12 juillet dernier par une jeune dame illettrée et ne s'occupant pas d'occultisme, mais non matérialiste.

« J'étais assise sur un banc devant une maison, travaillant à de la couture, les pieds sur un tabouret. Devant moi s'étendait une plaine où beaucoup de monde allait et venait. La plupart de ces gens étaient occupés à faire un grand tas de fagots. Un jeune homme cherchait à en emporter subrepticement, et comme un agent cycliste passait, tout le monde s'écria : « En « voilà un qui passe. » On voulait sans doute faire arrêter ce jeune homme. Mais l'agent passa à toute allure, comme s'il était pressé de porter une dépêche urgente. »

« Une seconde après, une pluie de boulets de canon s'abat qui tue tout le monde, excepté moi et une dame qui était à côté de moi (je crois que c'était ma sœur). Ces boulets étaient noirs et en tombant ils se fendaient en deux parties.

« Un boulet passa même sous mon tabouret, mais je restai indemne.

« Pour voir d'où venaient ces boulets, je regardai en l'air et je vis deux tableaux l'un à côté de l'autre. L'un représentait un personnage vêtu d'un manteau de couleur bleue — un bleu magnifique. Dans mon esprit c'était le Christ. L'autre tableau représentait un jeune homme coiffé d'un grand chapeau noir et vêtu de blanc, avec un grand et superbe tambour. Ces deux personnages étaient immobiles.

« Je dis à la dame qui était à côté de moi : « Regarde « donc. » C'est alors que je vis derrière ces tableaux et plus haut qu'eux toute une troupe de guerriers à cheval, tout chamarrés et étincelants de mille feux lancés par des pierreries dont ils étaient parés. Mais ils étaient sans armes. Je compris que c'était eux qui avaient jeté les boulets.

« Prise de peur, je m'enfuis dans la maison et voulus me sauver par derrière, par une porte qui donnait sur un jardin. Je trouvai, gardant cette porte, un des guerriers brillamment costumés que j'avais vus en l'air. Il me dit, en me mettant la main sur l'épaule : « Vous ne « passerez pas. » Voyant que je ne pouvais m'échapper, je pris le prétexte d'aller me mettre en toilette, de me faire belle (*sic*), pensant qu'on me laisserait sortir, ou que l'on m'oublierait dans quelque pièce de cette maison et qu'enfin je pourrais m'en aller. J'ouvris alors une des portes donnant sur un couloir, mais d'une porte voisine sortit aussitôt un homme de belle apparence, tout de blanc habillé, et qui paraissait me surveiller attentivement. Me voyant découverte, je tentai d'entrer dans une deuxième chambre, mais la même scène se reproduisit ainsi qu'une troisième fois ; je me sentis alors dans l'impossibilité de partir, étant si bien gardée à vue, et je me réveillai aussitôt. Ces personnages habillés de blanc n'avaient pas fait un geste, pas prononcé une parole.

Dans mon esprit, ils étaient envoyés, bien que je ne les ai pas vus en l'air, par le Christ. Quant aux guerriers, je pensai qu'ils étaient descendus sur terre avec une rapidité étonnante. »

Notice du Docteur Papus

Depuis plusieurs années, M. Gracien-Clavel publie tous les douze mois un opuscule prophétique annonçant les principaux événements de l'année suivante.

Les premières fois, on est resté un peu sceptique, mais devant le nombre et la valeur des faits justement annoncés, les sceptiques ont dû désarmer.

C'est ainsi qu'il suffit de relire les derniers opuscules publiés, pour y voir la Révolution russe annoncée dix mois avant que personne ait pu rationnellement s'y attendre, et que beaucoup d'événements nationaux et internationaux sont annoncés de même longtemps avant leur apparition terrestre.

Les facultés prophétiques de M. Gracien-Clavel puisent leur origine dans la foi la plus haute en la puissance de N.-S. Jésus-Christ, Dieu venu en chair.

Cette origine expliquera, à ceux qui comprennent les mystères, combien la mission de la nouvelle annonciatrice des temps nouveaux exige de sacrifices et d'abnégations pour dominer les épreuves sans nombre semées sur une telle route.

Nous présentons donc bien volontiers ce nouveau travail à nos lecteurs et tous ceux qui voudront se rendre compte de sa valeur par l'arrivée des événements annoncés. Le temps sera le souverain juge de cette œuvre, et c'est à lui que nous la dédions, sous la protection du grand ami des pécheurs et des affligés, du Christ de gloire et du Père Céleste, souverain directeur des événements terrestres.

Docteur PAPUS.

Les deux dernières brochures intéressantes sont de 1902 et 1904. Les événements annoncés depuis 1902 se réalisent.

Pour se procurer ces brochures, écrire à l'auteur 82, rue de Clichy.

RÉSUMÉ DES PROPHÉTIES ACCOMPLIES JUSQU'À CE JOUR
1903 (*Patrie*, 8 décembre 1903). — Fléaux en Allemagne. — Victoire pour l'armée française dans l'avenir. — Complots de trahison contre la France.

Italie. — Bouleversements terrestres par volcans (catastrophe de la Calabre en 1905). — Naissance du prince d'Italie (*Echo du Merveilleux*), 1904. Un mois après la prédiction, la reine eut un fils.

Patrie, 14 août 1903. — Métropolitain. Accident prédit quinze jours auparavant.

Martinique. — Catastrophe prévue bien avant sa réalisation. Notifié sur la brochure de 1902 imprimée avant le désastre.

Patrie, 21 décembre 1903. — Un grand théâtre brûlera (Incendie du théâtre de Chicago).

Tsar. — Voyage de l'empereur et de l'impératrice de Russie au printemps prochain (*Patrie*, 21 décembre 1903).

Réussite d'un ballon dirigeable l'année prochaine. C'est un homme connu (Essai du dirigeable Lebaudy dont le nom est en effet connu).

Patrie, 27 décembre 1903. — Un krach important se produira (Kracks Jaluzot, Crosnier, Lacaussade et Cie ayant la même origine).

Reine Victoria. — Mort de la reine d'Angleterre, survenue en temps prédit, ainsi que la mort du roi Humbert.

La mort de Léon XIII; guerre de Chine annoncée et réalisée.

Guerre russo-japonaise, prédite en 1902. — Sur la brochure 1902, elle est confirmée comme prochaine et devant être une véritable hécatombe.

Entente latine prédite, dont les premiers faits se sont réalisés. L'Espagne et l'Italie seront étroitement liées à la France; le rapprochement commencera par des fêtes données à Paris. (Fêtes pour les rois d'Italie et d'Espagne.) Réalisés.

1902. — *Echo du Merveilleux*, 1902. Brochure 1902. — Retour de Déroulède ; son parti l'acclamera. Réalisé en 1905.

Les républicains et le prince Victor conspireront sans réussir (Complot Tamburini).

Persécutions impitoyables contre le clergé (Événements actuels, annoncés en 1902).

Paix russo-japonaise. — Enfin sur l'initiative d'un grand pays. Prophétie très curieuse qui, dès son origine, paraissait incroyable. Un traité de paix sera imposé aux belligérants, mais avant d'en arriver là, que de carnages ! Je vois le tsar perdre un homme éminent sur lequel il compte beaucoup. Retentissement dans le monde entier par cette mort (Prince Serge Plehve), etc.

Le traité qui terminera la guerre russo-japonaise ne sera ni gagnant ni perdant, ni pour l'une ni pour l'autre nation (Prophétie annoncée et réalisée, *République Française* de janvier 1904).

Révolution en Russie. — *Liberté*, 28 janvier 1903 (Extrait de la brochure de janvier 1904). Période de souffrances ; plusieurs plaies semblent frapper cette nation ; l'année terrible approche ainsi qu'un démon destructeur. Il se sert de plusieurs fléaux, dont les révoltes sourdes qui s'animent tout à coup. Formation d'un parti de révolte ; les paysans laissent se commettre des actes barbares, des actes d'anarchie. On tente d'attaquer l'empereur et lorsqu'on ne le peut, on frappe ses attachés mêmes, et l'innocence tombe sous ses coups terribles inspirés par la haine. Ces révoltes amèneront l'intervention de l'armée, Saint-Pétersbourg et Moscou verront des accidents assez graves (Prophéties réalisées).

République Française, 30 janvier 1905 (suite). — Le peuple est aux aguets, les révoltes vont se faire cachées, sournoises ; la bombe, le poignard, la famine, la maladie vont sévir. Cependant, la guerre russo-japonaise va finir ; je vous le dis en vérité, elle sera terminée vers juin prochain. (Depuis le mois de mai aucun combat n'eut lieu.)

Trahison. — Je vois un scandale qui éclate, on a voulu trahir la France.

Attentats. — Je vois encore des bombes que des hommes préparent à Paris... Il y a du sang, car l'un d'eux

en lance une contre Alphonse XIII, mais lui ne sera pas atteint. (Prophétie donnée au journal *l'Echod du Merveilleux* et au docteur Encausse qui l'a relatée dans la revue *l'Initiation*).

Dans le voyage d'Alphonse XIII annoncé, celui-ci ne fut pas atteint.

La France remportera une victoire diplomatique au Maroc (*Rappel*, 6 avril 1905). La guerre entre la France et l'Allemagne ne viendra pas du Maroc. La guerre sera évitée.

Nous reproduirons ultérieurement d'autres questions concernant les mêmes événements.

Russie. — Changement de régime en Russie par un gouvernement constitutionnel.

Brochure 1902. — Dans l'avenir, visite des chefs boërs en France (Prophétie réalisée). Les présidents Krüger et Steyn et les généraux sont venus en France.

Naufrages. — En 1904, il y aura des naufrages, cyclone en Indo-Chine, etc. (Nous avons enregistré le cyclone d'Indo-Chine, le naufrage de la *Vienne*.)

Découvertes des savants et inventeurs de différents ordres. On a découvert le radium, le bacille de Behring, liquéfaction de l'air, etc.

Voir les brochures de 1902 et 1904. (Révélation prophétiques). En vente chez l'auteur Gracien Clavel, 82, rue de Clichy. Le prix sera de 1 franc pour chaque brochure fin d'éditions, afin de vulgariser les vérités contenues dans ces ouvrages; (vente au profit de bonnes œuvres); dans les numéros suivants nous reproduirons les articles parus (concernant les prophéties), tant sur les journaux de Paris que sur ceux de l'étranger et sur les brochures.

Des conférences seront données à l'apparition de chaque spécimen de cette revue.

Pour renseignements s'adresser à la Direction, 82, rue de Clichy (chaque abonné aura droit à 3 conférences gratuites dans l'année, présenter le bon d'abonnement). Conférences sur des sujets philosophiques, scientifiques, moraux, politiques. Avec le concours des docteurs, discussions sur les œuvres philanthropiques.

PRÉDICTIONS POUR 1906.

Nous reproduisons en partie ce qui était relaté sur le journal *la Patrie* du 2 janvier 1906 ; plusieurs événements se sont déjà réalisés jusqu'à ce jour.

« Beaucoup de menaces de guerre civile et de révolution qui n'aboutissent pas... et qui, cependant pourraient se réaliser dans l'avenir par les questions discutées depuis deux ans. »

D. — Que seront les élections prochaines, d'une façon générale ?

R. — Les élections de mai 1906 ne changeront pas beaucoup la face des choses. Le parti de gauche sera en forte majorité. Le Sénat ne sera pas transformé, mais peu à peu la droite s'établira en force.

D'après l'égalité des forces de gauche et de droite, nous pouvons nous attendre à de graves discussions politiques, causées par les événements actuels.

La fin de l'année sera mouvementée pour plusieurs causes. Il y aura encore plusieurs grèves, tant en province qu'à Paris.

La droite tend à affirmer sa force de plus en plus ; d'ici deux ans, elle aura sapé beaucoup du pouvoir de gauche.

Aux élections suivantes (législatives, sénatoriales, etc.), le parti de droite sera plus en force.

Démissions de ministres, discussions graves, bagarres, tant à la Chambre qu'au Sénat et à l'Hôtel-de-Ville ; syndicats, troubles par menées anarchistes à Paris et dans nos ports. Trahisons ; ports visés pour la trahison : Gris-Nez, Cherbourg, Brest, Toulon. (Découvertes de documents de trahisons.)

Feux considérables, dangers pour plusieurs arsenaux. La police fera heureusement éviter plusieurs accidents. Il y aura bientôt des décrets de lois qui mettront les affaires de l'Eglise en désarroi, cependant quelques-uns de ces pouvoirs sont rétablis peu à peu par les discussions de droite.

Par ce fait, il y aura beaucoup d'incidents pour les mêmes causes de 1906. Il y aura d'affreuses bagarres à Paris

et, en certaines provinces de France, des révoltes. La grève générale tente d'éclater cette année, mais il n'existera que des grèves désastreuses. En plusieurs corps de métiers (imprimeurs, lithographes, ensuite travaux du bâtiment, usines, etc.). Beaucoup de désastres seront conjurés par la force armée.

AGNÈS (C. G. C.)

Photo par-ci, photo par-là

Du Bon Vivant :

Curiosités photographiques. — M. Ingles Roger vient de photographier les impressions de la rétine et de la mémoire, de la manière suivante :

Il invita un ami et l'invita de regarder fixement un timbre-poste, posé sur la table. Puis l'on plongea la chambre dans l'obscurité et une plaque photographique ayant été placée à l'endroit où se trouvait le timbre-poste, le sujet, pensant continuellement au timbre-poste, continua à regarder dans la même direction vingt minutes durant.

Le développement montra la photographie distincte de deux timbres, un pour chaque œil.

M. Urban, après plusieurs mois d'expériences, est arrivé à photographier la circulation de la sève dans les veines d'une feuille. Dans l'image grandie plusieurs milliers de fois, l'on voit les mouvements du liquide en tout semblables à ceux du sang dans le corps humain.

Le professeur Boys est le premier qui soit arrivé à fixer une balle de fusil décrivant sa trajectoire à la vitesse de 1 kilomètre à la seconde. Aucun appareil, pour délicat qu'il soit, ne donnant le résultat désiré, le professeur s'y prit de la façon suivante :

Il fit faire un tube entièrement obscur à l'intérieur et y plaça une plaque de grande sensibilité.

Ce tube contenait aussi un appareil électrique lançant une étincelle dès que la balle tranchait un fin fil de plomb placé dans sa trajectoire.

Quoique cette balle ne fût restée en face de l'objectif que la durée de un millionième de seconde (l'étincelle ne fut pas visible à l'œil nu), la photographie fut aussi réussie qu'on pouvait l'espérer.

Quoique beaucoup de professionnels se soient adonnés à la photographie sous-marine, M. Louis Boutan, de l'Ecole de zoologie de Paris, a obtenu les meilleurs résultats connus.

Aidé d'une forte projection lumineuse électrique, il est arrivé à photographier des profondeurs de 45 mètres, et comme un scaphandrier ne peut pas pénétrer au-delà de 25 mètres, il est hors de doute que la photographie rendra de grands services aux travaux sous-marins sur des bateaux couchés, ainsi qu'à la pêche.

Et M. Boutan espère d'ici peu arriver à fixer des profondeurs de 100 mètres.

L'appareil cerf-volant fait également de grands progrès. On commence par élever le cerf-volant à la hauteur voulue, et la corde est attachée. Puis l'appareil glisse au moyen d'un anneau le long de cette corde, élevé dans les airs par un second cerf-volant auquel il est fixé.

Lorsque le second cerf-volant est arrivé à hauteur du premier, l'appareil photographique, placé au milieu, fonctionne.

L'Administration de la Guerre pousse activement les études dans ce sens.

BIBLIOGRAPHIE

Pour combattre la Neurasthénie, le Nervosisme, l'Etat nerveux, avec 1 figure par H. DURVILLE. — In-18 de 48 pages, Prix : 1 franc à la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV.

Tout le monde parle de la neurasthénie — c'est une

maladie à la mode, — et en dehors des médecins, fort peu la connaissent. On la considère généralement comme une maladie qui ne met pas la vie en danger, mais qui n'en est pas moins fort difficile, sinon impossible à guérir par les moyens ordinaires de la médecine. Par le magnétisme, certains cas sont longs à guérir, mais le plus grand nombre sont faciles.

Dans cet opuscule de vulgarisation, l'auteur définit la neurasthénie, décrit ses causes et ses symptômes, expose méthodiquement la façon d'établir le diagnostic par un moyen inconnu des médecins; et dans un style clair, simple et concis, il met entre les mains de chacun les moyens à opposer à la maladie — qui cède souvent en l'espace de quelques semaines.

C'est une application thérapeutique du magnétisme à la portée de tous.

..

M. Charles D'ORINO, à la faveur d'un commerce tout intime avec les grands Esprits, a reçu et transcrit leurs communications, qu'il publie aujourd'hui en deux ouvrages distincts : les *Reflets de l'Erraticité* et les *Contes et Interviews*, à la *Bibliothèque Chacornac*, 11, quai Saint-Michel.

Le lecteur aura la bonne fortune d'y rencontrer la solution des plus hauts problèmes philosophiques et religieux, telle qu'elle est apparue à ces âmes d'élite dans les sphères supra-terrestres où elles évoluent, ainsi qu'une foule de détails d'une singulière précision sur l'existence des désincarnés dans l'Au-delà.

Reflets de l'Erraticité. Prix : 3 fr. 50.

Contes et Interviews. : Prix 2 francs.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (d'Angers). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2^e Edition.*

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.*

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux, avec 13 Figures.*

— *Le Magnétisme des animaux. Zoothérapie. Polarité.*

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE pour Tous. — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme. Mon Procès.*

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le Syndicat de la Presse spiritualiste de France.

A 20 centimes

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine, par un LETTRÉ CHINOIS.* — III. *Extrait de la Correspondance (Congrès du libre exercice de la médecine).* — IV. *Articles de journaux sur le même sujet.*

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique, d'après l'œuvre de M. Simonin, avec 1 Fig.*

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine, Pratique médicale chez les Anciens.*

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. Catalogue des ouvrages de langue française.

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, le Zouave, JACOB, LUY, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUE, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LEON DENIS, DURAND (de GROS), DURVILLE en 1901, DURVILLE en 1872, 1887, 1901, 1903, ELIPHAS LEVI, G. FABIUS, DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, l'abbé JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIEBEAULT, LUY, MESMER, MOUROUX, D^r MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSEGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les *Portraits et Photogravures* sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500 exemplaires, assortis ou non, 50 0/0 de remise:			
100	—	—	40 0/0 —
50	—	—	33 0/0 —
25	—	—	25 0/0 —
10	—	—	10 0/0 —

H. DURVILLE. — Physique magnétique, avec Portrait, Signature autographe de l'Auteur, Têtes de chapitres, Vignettes spéciales et 53 Figures dans le texte. 2 Volumes reliés. 6 fr.

— **Théories et Procédés**, avec 8 Portraits, Têtes de chapitres, Vignettes et 55 Figures. 2 Volumes reliés. 6 fr.

École pratique de Massage et de Magnétisme, fondée en 1893, autorisée en 1895.
Directeurs : H. DURVILLE et les docteurs ENCAUSSE (PAPUS), MOUTIN et RIDET, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e.

L'Ecole forme des masseurs et des magnétiseurs expérimentés dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins et met la pratique du Massage et du Magnétisme à la portée des gens du monde. Les cours ont lieu du 25 octobre au 1^{er} juillet de chaque année.

Pour favoriser son développement, l'Ecole est devenue un Etablissement de la Société magnétique de France, fondée par M. H. Durville, en 1887. (Demander les statuts qui sont envoyés contre 1 franc.)

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e. Bibliothèque roulante, prêt à domicile.

Cette Bibliothèque se compose d'environ 7.000 volumes sur le Magnétisme et l'Hypnotisme, l'Occultisme, le Spiritisme et les diverses branches du savoir humain qui s'y rattachent. Demander le catalogue qui est envoyé contre 0 fr. 20

Le Journal du Magnétisme, du Massage et de la Psychologie, fondé par le baron du Potet en 1815, paraît tous les trois mois en un fascicule de 64 pages grand in-8°, imprimé sur deux colonnes, sous la direction de H. DURVILLE, 23, rue Saint-Merri. Ab. 4 francs par an pour toute l'Union Postale.

Le service est fait à titre de Prime à tous les abonnés de l'Initiation qui en font la demande, à la condition de s'abonner directement à la Librairie initiatique.

La Revue graphologique paraît tous les mois sous la direction de A. DE ROCHETAL.
Ab. : France, 6 francs par an ; étranger, 8 francs ; le numéro, 0 fr. 50, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Vin blanc et rouge de Touraine, 60 à 80 francs la pièce de 225 litres. LUCIEN DENIS, 64, rue George-Sand, Tours.

Mme Berthe, *Somnambule lucide*, 23, rue Saint-Merri, Paris. Reçoit le jeudi et le dimanche de 10 heures à midi ; les autres jours, de 1 à 4 heures.

VIENT DE PARAÎTRE :

Magnétisme Personnel ou Psychique

ÉDUCATION DE LA PENSÉE

DÉVELOPPEMENT DE LA VOLONTÉ

Pour être Heureux, Fort, Bien portant et Réussir en Tout.

*Avec Têtes de chapitres, Vignettes spéciales, Portraits
et 32 Figures explicatives.*

Un Volume, reliure souple, Deuxième Édition,

par **H. DURVILLE**

Prix : 10 francs, à la Librairie initiatique, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e.

Les annonces sont reçues à l'administration de l'Initiation,
23, rue Saint-Merri, au prix de 1 franc la ligne.

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

72^m. VOLUME. — 20^m. ANNÉE.
SOMMAIRE DU N° 12 12 (Septembre 1906)

PARTIE EXOTÉRIQUE

La Clairvoyance (suite) (p. 193 à 196). **G. Phaneg.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Vengeance d'outre-tombe (p. 197 à 199) **Taty.**

La Croix et la Rose (suite) (p. 200 à 210). **Tidianeug.**

La confession du fou (suite) (p. 220 à 229). **Léon Combes.**

Médecine occulte et empirique chez les Arabes
(p. 230 à 234) **C. B.**

Une Bruges musulmane: Kairouan (p. 235 à 243).

PARTIE INITIATIQUE

La physiologie du médium (p. 244 à 248) **Papus.**

Le Zohar (p. 249 à 257). **Sédir.**

La Kabbale pratique (suite) (p. 258 à 263). **Eckartshausen.**

PARTIE LITTÉRAIRE

Étienne Bellot (p. 264 à 270) **André Techui.**

Le spectre (p. 271) **D^r Mirus.**

Les magiciennes (p. 272). **Léon Combes.**

Un Secret par mois. — L'Ecole hermétique. — Faits psychiques. —
Cas et modes de voyance. — Les pionniers du spiritisme en France.
— Livres nouveaux. — Bibliographie.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VI°. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration:

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE
PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

- **Dans la Science**, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, *L'Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin *L'Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'Initiation paraît régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

La Clairvoyance

(Suite.)

Les uns veulent que les dieux eux-mêmes inspirent la Sybille, les autres qu'ils emploient des génies. Au sujet de la clairvoyance, Plutarque dit : « Les âmes tendent vers le futur, mais cette faculté n'agit qu'avec difficulté. Cependant elle se développe dans les songes et dans les sacrifices. La clairvoyance est un souffle céleste, un écoulement de l'action divine qui produit dans les âmes une disposition spéciale. » « La divination, dit Cicéron, n'a été nulle part négligée; même chez les Barbares et en Perse, il fallait être un vrai voyant pour être roi. » A Delphes, les pythoisses respiraient des vapeurs sulfureuses qui sortaient d'une sorte d'abîme. Voici ce que raconte Diodore de Sicile au sujet de la découverte de cet abîme : « Dans le lieu où fut le sanctuaire de l'oracle de Delphes, il y avait une ouverture profonde dont quelques chèvres, qui paissaient dans ces campagnes, s'approchèrent par hasard. Saisies tout à coup d'une espèce de fureur,

✧

elles poussent des cris extraordinaires. Le berger s'approche et est frappé lui-même d'un enthousiasme prophétique, il se met à prédire l'avenir. Les autres personnes qui s'approchèrent de l'excavation furent saisies du même enthousiasme. L'autorité sacerdotale régla les choses. « A plusieurs reprises, cependant, des fanatiques se précipitèrent dans l'excavation. On la ferma au moyen de planches supportées par trois pieds, ce fut l'origine du fameux trépied. Les pythoïsses, je l'ai déjà dit, étaient choisies parmi de jeunes vierges. On s'assurait que leur ignorance de toute chose était extrême. Ce fait est important à noter ; nous verrons que lorsqu'il s'agit de la clairvoyance psychométrique, presque toujours les résultats sont nuls, lorsque le voyant connaît d'avance la provenance de l'objet qu'il examine, en ce qui concerne surtout la description du pays où il a été trouvé. Ces deux faits ont, je crois, une certaine relation.

A mesure que l'importance des oracles augmentait, on augmenta aussi le nombre des pythoïsses. Au printemps, elles se préparaient par des jeûnes et des cérémonies qui tendaient à les exalter. Le dieu annonçait alors son arrivée par un bruit terrible et le temple semblait trembler sur ses bases. Dès que la pythie avait respiré les vapeurs divines et senti la présence invisible, son corps s'agitait, son regard devenait farouche et elle poussait des hurlements. Puis, vaincue, elle s'abandonnait, et proférait des paroles qui étaient recueillies avec soin. Souvent la mort venait interrompre ses visions (Lucaïn). Plutarque, en parlant des prêtresses, déclare qu'elles répondaient seu-

lement lorsque la victime du sacrifice s'agitait et tremblait de tous ses membres. Les exhalaisons seules ne suffisaient pas, et pourtant les anciens y attachaient une énorme influence puisque le premier venu pouvait acquérir par elles la faculté de vision ou de prophétie.

Mais Plutarque ajoute que les signes donnés par la victime indiquaient si la pythie pouvait sans danger recevoir l'impression de l'esprit divin. Il cite le cas d'une des pythies du temple de Delphes qui descendit dans le sanctuaire sans avoir eu de signes favorables. Aux premières paroles qu'elle prononça, on reconnut, à l'âpreté de sa voix, que le dieu n'agissait pas sur elle et qu'elle était saisie d'un esprit malin. Enfin elle s'élança hors du sanctuaire et mourut très peu de temps après.

Les sybilles et les pythonisses, dit M. Rouxel (1), résidaient ordinairement dans des lieux retirés ; celle de Cumes, par exemple, se tenait près du lac Averno. Dans certains cas, on se passait de la pythie. Alors, le consultant, ou le prêtre, s'étendait sur des peaux de brebis, s'endormait et avait des visions de tout genre ; des images merveilleuses passaient devant leurs yeux.

Voici quelques faits de clairvoyance cités par les auteurs anciens.

« Les oracles de Mopsus et d'Amphiloque avaient la plus grande réputation, dit Plutarque. Je vous raconterai, au sujet du premier, un événement qui vous

(1) *Histoire et Philosophie du magnétisme.*

étonnera beaucoup et dont j'ai été le témoin. Le gouverneur de Cilicie, homme méchant et emporté, ne savait que croire des dieux. Il envoya donc un de ses affranchis à l'oracle avec un billet cacheté dans lequel il avait écrit une question qu'il n'avait dite à personne. L'affranchi ayant, selon l'usage, passé la nuit dans le temple, vit en songe un homme qui ne lui dit que ce mot : noir. Le gouverneur fut très surpris : il avait demandé s'il devait immoler un taureau blanc ou noir. »

Vespasien, dans le temple de Sérapis, vit derrière lui un des principaux Egyptiens qu'il savait très loin de là et malade. Cet homme s'appelait Basilide. Vespasien en conclut qu'il parviendrait à l'Empire (Basiléus signifie roi en grec).

(*A suivre.*)

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Vengeance d'outre-tombe

Eh bien ! demandais-je hier à une vieille indienne quelque peu versée, comme toutes ses congénères, dans la Magie Noire, c'est inexplicable que l'assassin n'ait pas pris la fuite. Ce disant, me référant à un Indien Elias M... qui, froidement, le 26 juillet, logeait traîtreusement une balle de winchester dans la poitrine de Sébastien Qui... — Ce dernier, frappé à mort, le cœur traversé par la balle, tomba foudroyé ; il ne put que se cacher la figure avec son chapeau, pour ne pas voir son assassin. — Immédiatement, Elias Mir... se précipita sur le cadavre de sa victime, menaçant de tuer quiconque s'approcherait et il eut la misérable audace de ne laisser ni donner un peu d'eau à sa victime, ni même s'agenouiller des femmes pour réciter la prière des mourants. Tout le village prit la fuite, toutes les portes se fermèrent ! la terreur régnait. L'assassin demeura trois heures contemplant sa proie,

étendue en plein soleil au milieu du chemin, pro-
férant des insultes et des menaces à celui qui maté-
riellement n'était plus. Ce n'est que 3 heures après
que l'autorité locale arriva et fit transporter le défunt
à son domicile. — L'assassin ne fut pas dérangé, il
inspira tant de terreur, que personne n'osa l'appré-
hender. Du reste, il avait eu soin de dire qu'il tuerait
quiconque se dirigerait vers sa demeure. Ce n'est
que quatre jours après qu'il vint du renfort pour arrêter
ce misérable, qui, son winchester sur l'épaule, se pro-
menait tranquillement dans le village, vaquant à ses
occupations ordinaires. — Je m'étonnais donc à juste
raison qu'Élias Mira... n'ait pas pris la fuite, ce à
quoi me répondit la sorcière indienne que cela lui
était absolument impossible. C'est alors qu'elle me
conta avec force emphase qu'il était de coutume
parmi les gens de sa race de mettre dans la bouche
du mort une pièce de monnaie ayant appartenu à
l'assassin, ainsi qu'une cuiller en corne dans le cercueil.
C'est ce qui a été fait, me dit-elle, c'est pourquoi il n'a pu
fuir et c'est pourquoi le mort le poursuivra sans trêve
et sans relâche jusqu'à ce qu'il succombe et devienne
alors sa proie. — Ces quatre jours après le crime repré-
sentaient, il est vrai, un laps de temps bien court pour
me permettre de conclure à un fait réel ou à une croyance
sans fondement et erronée; malgré cela, je fis une
minutieuse enquête et j'appris par des membres de
la famille d'Élias Miran... que non seulement il avait
perdu le boire et le manger, mais qu'il n'avait pas
dormi un seul instant depuis le crime jusqu'au jour
de l'arrestation. — Le mort le poursuit, me dirent-ils,

il est maintenant devenu la proie de sa victime; il voulut fuir dans la montagne, mais il en a été empêché par l'ombre du mort. — Lorsque la police passa devant chez moi, j'examinai attentivement l'assassin, il était presque méconnaissable. J'appris également que le dire de la vieille indienne relatif à la pièce de monnaie et à la cuiller était on ne peut plus véridique.

Que conclure ? Je conclurai qu'une union, un lien matériel, un mode de communication doit sans doute se maintenir entre ce plan-ci et l'autre; c'est l'influence d'outre-tombe. Reste à savoir là où elle s'arrête ? Il est permis de faire trois suppositions. La première, lorsque l'évolution terrestre de la victime arrivera à son terme légal, qui fut précipité par l'assassin, la deuxième, lorsque l'évolution terrestre de l'assassin arrivera également à son terme, si elle n'était pas appelée à précéder celle de sa victime, et s'il n'y met ou si l'on n'y met fin par anticipation, tel que le suicide ou la peine de mort. La troisième, si la lutte continuait sur un autre plan, ce serait jusqu'à l'heure de la réincarnation, si toutefois les âmes réincarnées n'étaient appelées à se rencontrer de nouveau sur le plan physique et à poursuivre ainsi une lutte acharnée dans un but que nous ignorons; mais où le mal, après avoir triomphé en assouvissant ses mauvais instincts, paie d'une persécution terrible jusque dans l'au-delà la lâcheté de son action, qui ne serait que le triomphe final du bien sur le mal.

El Boquete 2 août 1906.

TATY.

LA CROIX ET LA ROSE

Essai d'interprétation du symbole de la R + C

(Suite.)

RÉUNION DES DEUX SIGNES R + C.

La Rose-Croix, réunion de la Rose et de la Croix, eut en Égypte une figuration première qui se nommait le *Lotus de la Vie* et qui se composait (fig. 26) de la croix haussée plongeant dans le calice d'un lotus.

Le lotus remplaçait la rose symbolique. C'était le soleil représenté par la croix, sortant de son sein.

Lorsque sur le soleil (Ra), figuré par un disque, on plaça la croix, les quatre âmes du soleil, on eut la première figuration de la Rose-Croix. Peu à peu le cercle fut orné de points brillants pour figurer son scintillement (étamines de la fleur), il se fragmenta en palmettes (pétales), lança des germes (pistil).

« Tous les symboles de l'occultisme, pentacles et talismans sont de mystérieux emblèmes empruntés aux formes et aux couleurs et adaptés harmoniquement à certains usages, d'après les lois des analogies universelles. »

« La rose, de par sa forme sphérique, a été prise de

tout temps comme le symbole de l'unité. Le gracieux arrangement de ses pétales arrondis représente le cercle mystique des innombrables évolutions des mondes sidéraux dans l'infini des espaces. »

« La grâce merveilleuse est l'image de la splendeur des œuvres divines de la création. Sa forme parfaite, l'harmonie qui préside à sa composition, retracent la forme admirable et l'harmonie de l'univers. Le parfum délicieux et suave qu'elle émane, est la révélation de la vie qui réside en toutes choses. »

« C'est pourquoi les mages de la Rose-Croix ont pris la rose pour emblème de l'initiation, adoptant ainsi l'œuvre royal, par excellence : la rose, chef-d'œuvre de la création végétale et reine incontestée de nos parterres fleuris (1) ».

Il est extrêmement curieux de suivre les migrations et les transformations successives que subit la Rose-Croix.

Le signe, pour ainsi dire vieux comme le monde, adopté par les initiations de tous les temps, de toutes les races, se dresse devant le Christianisme naissant.

Le nouvel arrivant l'absorba et le transforma à sa façon, mais ses anciens possesseurs voulurent encore plus jalousement le conserver ; la lutte, pleine de ruses, s'engagea.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, nous voyons sur des tombes en mosaïque de Thabarca (2)

(1) Docteur Ely Star.

(2) Bibl. d'arch. africaine, 1897. Tombes en mosaïque de Thabarca (du Coudray de la Blachère).

la représentation d'un coq, d'un agneau, d'une rose (une des figurations de la R + C). Dans les premiers siècles, la croix (1) n'est jamais figurée. Cette rose-croix est un symbole de résurrection assez fréquemment représenté à cette époque.

Une autre dalle porte l'agneau et la barque supportant la rose. — La fragilité de l'existence humaine, si éphémère, qui dure comme une fleur portée sur le vaisseau de la vie, unie à la croix (l'agneau).

Sur une troisième est le dessin d'un vase d'où partent des branches de rosiers et où boit une colombe, au-dessous du chrisme cantonné de quatre roses.

Puis un navire, voiles ouvertes, vogue au milieu des roses.

En somme, tout cela ne sont que les anciens signes christianisés. Dès que Constantin aura mis la croix dans ses étendards, nous verrons le signe crucifère s'étaler de plus belle — le Tau d'ignominie se transformera en croix latine, — Ra et ses rayons circulaires recevront en leur centre l'Homme-Dieu dans l'ostensoir. Croix et forme rayonnante (rose) vont alors inonder le monde. Pendant des siècles on oubliera que ces signes ont toujours existé; les peuples, la foule croiront qu'ils datent seulement du jour du sacrifice. Mais comme une chaîne dont les anneaux ne sont jamais brisés, circule toujours à travers les siècles, quelques Initiés, détenteurs de la vérité, qui savent le sens exact à donner aux sym-

(1) Le plus ancien Chrisme est celui à 6 branches. Celui à 4 remonte à l'invention de la croix. L'adjonction de l'alpha et de l'oméga est encore plus récente.

boles, qui s'opposent à l'accaparement du signe universel au bénéfice d'un seul parti, ce qui doit servir de guide et de ralliement à l'Humanité entière, ne saurait être l'enseigne d'une fraction unique, s'en prévalant pour opprimer les autres.

Les fidèles du culte solaire, les défenseurs des idées spiritualistes de toutes les races avaient adopté la *rose-croix* ou une de ses formes et nous avons vu que la race blanche, la Celtique surtout, n'avait presque eu que ce symbole comme marque religieuse et surtout nationale. Il était donc acclimaté sur la terre gauloise, inscrit sur les monuments, sur les diverses pierres levées, sur les bijoux, les armes. C'était la marque du courant initial, des premiers occupants du sol des Gaules.

Mais du Sud, avec le Christianisme envahissant, s'établit un autre courant de pareils symboles, d'une marche plus ardente, plus impétueuse. Les signes semblables n'eurent pas de peine à se confondre, l'œil fut satisfait, mais au fond des cœurs, des intelligences, des castes, la lutte gronda toujours sourdement, avec des intermittences de volcan en furie et sous le couvert de la Croix lumineuse et auréolée à *sens divers*.

Suivre historiquement cette lutte est possible, malgré certaines obscurités difficiles à percer. Avant d'esquisser cet éternel combat, nous préférons donner les raisons de la lutte.

Le monde sera toujours divisé entre ceux qui possèdent et mangent à leur faim et les déshérités qui se serrent le ventre. — Celui qui possède est avare et

orgueilleux, celui qui désire est envieux et haineux.

C'est la « lutte pour la vie » et l'aspect de l'humanité sous son jour naturel, — matériel, — pourrait-on dire.

Si certains cherchent à devenir les chefs des favorisés, d'autres esprits s'efforcent d'adoucir les misères de leurs frères, de leur indiquer des formules sociales, d'où une partie de la douleur humaine est exclue; ils crient Égalité en attendant que Liberté ne soit pas un vain mot.

Les chefs des puissants adoptèrent la croix, mirent la religion et ses ministres de leur côté. Les apôtres des idées libératrices prirent pour guide la Croix de Lumière, et même souvent comptèrent dans leurs rangs des prêtres et des moines méritant vraiment ce nom, car ils pratiquèrent comme leur Maître la pauvreté et l'immolation de leur personne.

Aussi comprendra t-on la difficulté à suivre l'histoire du *bon* signe, qui est constamment mêlée à celle du *mauvais*; le *mauvais* étant, aussi bien autrefois que maintenant, celui qui passe pour le *bon*.

Ceci nous fait presque parler d'une manière déguisée et inintelligible, ce qui, du reste, est arrivé pendant tout le moyen âge, où en semblable matière ou s'exprimait avec un double sens.

Jésus-Christ vint au monde à Bethléem, et Bethléem est le pays des roses; le Christ naquit dans les rosiers, ici à la fois symbole de gloire, de beauté, de rayonnement, mais aussi de souffrance; l'adorable fleur est soutenue par une tige d'épines!

Nous l'avons déjà dit, la rose ne fut pas une fleur

juive, c'était une fleur des gentils. Elle signifiait pour eux le plaisir, la volupté ; ils ne voyaient que par le lys, ils le chantaient dans les palais, dans le Temple.

Dès le début, on voit donc la guerre se déclarer entre les deux symboles.

Le lys, signe de la puissance, de la domination, s'impose, car il se confond avec le bâton à bouton de lotus, avec le sceptre antique, et finalement entre dans les armes des rois (1). Pour lui donner une antithèse, le mysticisme proclame la Vierge, lys de pureté. Cette fleur devient l'emblème de toutes celles qui font vœu de virginité.

Fleur céleste d'un côté, insigne du pouvoir terrestre qui écrase, de l'autre.

Mais la rose qui, soit sous sa forme réelle, soit sous ses formes dérivées et emblématiques (2), était avec la croix le signe des Initiés, des réformateurs, des continuateurs du Christ, n'avait pas disparu. Aussi lorsque saint Bernard prêcha la première croisade à Clermont, en Auvergne (3), « fit-il distribuer à tous ceux qui s'engagèrent à délivrer le Saint-Sépulcre *un carré de laine blanche broché d'une croix rouge*

(1) On a beaucoup écrit sur les origines de la fleur de lys héraldique. — La Croisière primitive, devenue Chrisme, ★ est une des origines connues.

Ce genre de croisière est à la fois croix et rose.

On pourrait donc à la rigueur admettre que la fleur de lys est un genre de rose-croix. Mais rose-croix de pouvoir, monarchie, domination, dogmatique, religieuse.

(2) Fig. 27. Le bâton-feu. — Union de la Croix et d'une forme circulaire. — Variété de la baguette des augures, des crosses épiscopales plus tard.

(3) Encore une coïncidence symbolique d'avoir choisi l'Auvergne, vraie terre gauloise, patrie du Tau et de la Rose.

qui se portait sur l'épaule gauche; en grimoire, une croix rouge ou une croix avec une rose et un rescor ou ricor, c'est-à-dire un souvenir.

« Le signe de reconnaissance que saint Bernard avait donné aux croisades devait se lire : *Rescor libere sepulcre*, souviens-toi que tu dois délivrer le sépulcre. Pendant longtemps, on n'était considéré comme un homme fait que lorsqu'on avait visité les saints lieux. Le pèlerin *rose-croix* était donc considéré comme le *nec plus ultra* de la perfection, le parpoli homme par excellence, et, dans chaque corporation, on lui confiait de préférence les fonctions de *garde* et de *juge*, ou, selon le style du temps, de *prévost*. Dans le rite écossais, le septième grade a le titre de prévost; dans le rite français, il a gardé celui de *rose-croix*. »

« Jadis, aux *rose-croix* incombait la tâche de prononcer ces secrètes sentences des *Saintes Vehmes*. Aussi le *rose-croix* était-il représenté par un *amour bourreau*, c'est-à-dire armé de verges, monté sur un *char rouge* (roux car) et fouaillant impitoyablement deux filles nues, les *bras liés*, dont le *corps brûlant* est couvert de *gerçures*. »

« Ainsi le *Rose-Croix* remplaçait tous les officiers du vicomte y compris le bourreau, quand il se pratiquait un crime chez les Farfelus (1). »

Les croisades ont lieu et le contact de l'Occident avec l'Orient a pour résultat d'introduire plus intime-

(1) La préface de Poliphile, par Claudius Popelin. *Revue britannique*, 1884. Les épées de bourreaux portaient une marque *rose-croix* en général.

ment dans le symbolisme chrétien les figurations propres aux pays lointains parcourus par les croisés. Le gnosticisme avait déjà essayé de modifier le christianisme dans ses bases, l'antiquité lui avait passé tout son ésotérisme qui s'était rajeuni sous de nouvelles formes, mais ce fut en frappant à ce tombeau, qu'elle pensait délivrer, que Rome rapporta le ferment de révolte qui allait se manifester d'abord chez les Templiers, puis chez les Albigeois, les Vaudois et enfin aboutir à la Réforme et au triomphe de la libre-pensée, après les victoires de la Révolution préparée par les Encyclopédistes.

Les Templiers sont issus des croisades, ils devaient défendre le Saint-Sépulcre. Que n'a-t-on pas dit en bien et en mal sur eux ? A notre avis, on peut facilement résumer le jugement à porter sur eux. A l'origine ils remplirent exactement la mission pour laquelle ils avaient été créés. Devenus puissants et riches, ils s'en éloignèrent. Dispersés et vivant dans des pays où le climat et les mœurs des indigènes finissent par donner une mentalité spéciale, ils se laissèrent aller à des écarts condamnables, que l'on voit parfois se produire, de nos jours, chez ceux que l'on nomme les coloniaux. Enfin, au moment de l'expiation, ils se ressaisirent, et la plupart de ceux qui payèrent pour les fautes accumulées de l'ordre, furent des hommes dignes, des martyrs.

On possède des jetons provenant des templiers (1),

(1) L'étendard des chevaliers du Temple, d'après Colonna, était carré. Il portait un globe céleste et une urne à feu reliés

portant des roses à 4 ou à 8 feuilles d'un côté. Du reste, la grande croix rouge dont étaient ornés leurs vêtements (croix et rouge de la rose) les rattachait à la filiation rose-croix comme symbolisme.

On sait, et c'est prouvé, qu'ils s'initièrent même que trop aux différents rites orientaux, et ne craignirent pas d'introduire dans leur ordre des cérémonies et des pratiques étranges.

Sur certains monuments provenant d'eux, on voit tout le symbolisme oriental de la R + C. (Tau-croisière, Cercles enchaînés, etc.). On peut donc dire, sous le signe Rose et Croix, les croisés ont créé les Templiers. D'abord homme de foi et de désintéressement, ils tournent à la richesse et à la basse magie; leur signe crucifère se transforme en signe de goétie. Néanmoins, ils conservent parmi eux des esprits éclairés, qui déjà rêvent de secouer le joug de Rome, d'introduire le libre examen dans la doctrine étroite du dogme; ce sont les points brillants, les signes lumineux qui, en étoiles, en chaînes brisés, s'étalent sur leurs monuments (1). Avec la croix de leur supplice, ils léguèrent à leurs vengeurs un nouveau tau symbolique, environné de rouges flammes en volutes, qui en firent une rose de sang.

La Papauté, sous le prétexte de sauver la religion, ne convoitait que les biens de l'ordre; elle couvrait donc ses agissements de la — *Mauvaise Croix* — laissant la bonne à ses victimes qui, néanmoins, pour la foule

par des feuilles de pervenche. Six pals de rameaux de pervenche le frangent.

(1) *Le Coffret d'Essarois du duc de Blancas*, par Migne.

allaient passer pour les suppôts de l'enfer (ça se renouveltera au supplice de la Pucelle).

Il se forma lors de la destruction de l'ordre deux clans rivaux parmi ceux qui promirent de venger les Templiers. Ceux qui jurèrent mort à la Papauté, parce qu'elle s'emparait des biens des victimes, qui continuent actuellement leur œuvre dans les loges, mais ne sont en rien des Roses-Croix, et ceux qui, sans haine et sans désirer les biens matériels, poursuivent la *Grand Œuvre* (1) de l'émancipation humaine, œuvre toute de désintéressement et de sacrifice; mort lente sur la croix, pour obtenir la vrai fleur d'immortalité, la *rose mystique*.

Comment se sont manifestées ces réactions? D'abord par les Vaudois, les Albigeois, les Troubadours, les Cours d'amour d'une part, le Tiers-Ordre de Saint-François, la guerre de Cent Ans, Jeanne d'Arc et Colette de Corbie, la guerre des Deux Rose d'une autre, et nous en passons.

Puis ce sont les différentes fraternités Rosicru-ciennes, les philosophes, les cabbalistes, la Réforme et la Renaissance.

La Révolution d'Angleterre et la résistance de la Hollande posent les bases de la Révolution française; Jacobins et Illuminés vont se détruire mutuellement et même de nos jours le problème n'est pas résolu! La Croix religieuse unie à la couronne blanche de la vierge s'impose encore aux foules, les asservit, essaie

(1) Le véritable grand œuvre est tout moral, son or est spirituel.

de les maintenir en tutelle, leur offre un dogme absurde en pâture, repousse toute idée, toute justice : « Croire ou se démettre. » « Obéir ou périr. »

A côté, les faux rose-croix ne cherchent qu'à assouvir leurs intérêts; leur devise est : « la vie est courte, jouissons. » Si le faible est flatté, c'est qu'on a besoin de son appui momentané, sous la forme d'un bulletin de vote quelconque.

Et entre ces deux branches d'étau se débat vainement le vrai rose-croix, celui qui crie : « aimons-nous les uns les autres », et « nous sommes tous enfants du même père et avons tous droit à une place à la table et à manger à notre faim. » Mais patience, les Temples crouleront, les loges se fermeront et l'humanité, un jour assise sous le soleil répandant ses quatre âmes, mangera à sa faim. On verra les vieilles roses celtiques orner le festin; comme jadis, elles seront l'emblème de la Liberté !

On a suffisamment discuté et versé des flots d'encre pour savoir de quelle époque date la maçonnerie. Pour mieux assurer son indépendance, pour faire croire qu'elle est seule la fleur rare de la libre-pensée, la variété nouvellement créée, les francs-maçons répudient tout ce qui est antérieur à 1717.

Ils seraient donc le rare exemple de génération spontanée que présenterait le monde, et comment un ordre qui prétend diriger l'univers peut-il logiquement se passer d'ancêtres ?

Les ouvrages de E. Aroux, malgré les critiques dont ils ont pu être l'objet, ont accumulé un vrai monument de documents sur la lutte de l'esprit humain

contre l'oppression papale. Il a évoqué le Dante et son Enfer, et ce n'est pas par un pur hasard, mais bien par suite d'un symbolisme voulu, que la statue de ce grand homme — universel, — se dresse devant le collège de France, un des Temples de la pensée moderne (1).

Vers 1312, la massenie albigeoise, le Temple et les Gibbelins s'associèrent.

« Ce fut une idée de conservation et de propagande qui enfanta la massenie du Saint-Graal, association mystérieuse dont les membres avaient pour mission de recouvrer le vase de vérité aux caractères lumineux, où avait été reçu le précieux sang du Sauveur ; autrement dit, de ramener l'Église chrétienne aux temps apostoliques, à la fidèle observation des principes de l'Évangile (2). »

Ce Saint-Graal est donc un symbole, et tous les grades, tous les termes employés dans l'association vont aussi être figurés, et secrets.

La dame, c'est l'église rêvée.

Les cours d'amour, les troubadours et les romans de chevalerie viennent compléter les efforts de ces vraies sociétés secrètes, et les dernières productions à clefs, seront les immortels Gargantua et Pantagruel de messire Rabelais.

(1) Un portrait du Dante Alighieri, peint à Florence à la fin du treizième siècle par Giotto et découvert en 1840, nous le montre tenant une branche de roses fleuries à la main.

Les armes de Luther qui symbolise la Réforme, étaient un cœur percé d'une croix entourée d'une rose.

(2) *Les Mystères de la Chevalerie*, Aroux.

La rose paraît dans le roman de Perceforêt, où le chevalier vainqueur reçoit de la reine un *chapeau de roses*, qui est « un trésor pour les amoureux ». Ces fleurs sont l'Église nouvelle.

Dans le roman d'Amadis, une prisonnière jette une rose baignée de ses larmes à son amant. — (Encore ici la rose est l'Église).

Le roman de la Rose, de Guillaume Lorris, continué par Jean de Meun, dit Clopinel, est une allégorie dans laquelle il faut surmonter beaucoup d'obstacles pour conquérir une belle rose (L'Église nouvelle).

Clémence Isaure, en 1490, institue les jeux floraux à Toulouse : un des prix était une rose, les autres une violette, un souci d'or ou d'argent ou plutôt une églantine d'or.

Dans le nord de l'Europe, vers la même époque, la rose devenait aussi un symbole pour divers partis : la guerre des deux roses, de 1453, est des plus connues, Yorck avait la rose blanche et Lancastre la rouge (1).

« La société féodale était gouvernée par une législation qu'on pourrait appeler le Code de la propriété ; la société nouvelle lui substituera peu à peu le Code du travail. »

Le Christ avait proclamé l'égalité des hommes ; les conséquences furent l'abolition de l'esclavage, ou la substitution d'une société nouvelle à l'antique.

(1) Nous citons l'ouvrage *la Pucelle et les Sociétés secrètes de son temps*, par Francis Andrée. Sans admettre toutes les idées émises dans ce livre, il est néanmoins fort intéressant d'y suivre la lutte des partis à cette époque et l'influence des Sociétés secrètes.

Mais la parole du Sauveur fut mal comprise; à l'esclavage le moyen âge avait substitué le servage et la *Parole doit être accomplie* en entier, elle vibre encore (1).

Si Rome fit presque toujours alliance avec les barons et les puissants, si les couvents eurent leurs serfs, le bon germe cherchait un terrain et il le trouva chez des moines pieux, réellement épris du bien de l'humanité. Nous pouvons sourire de leur idéal, même le condamner, il était nécessaire à l'époque où il sévit. C'est de ces fraternités, ou plutôt des idées de travail et de paix qu'elles répandirent que devaient surgir les corporations (2), les communes, l'homme libre ayant conquis son individualité. Non que la règle suivie dans les couvents comportât toutes les grandes choses, mais elle était la sauvegarde de l'intelligence et du savoir à cette époque de barbarie. Après l'an 1000 commence le grand règne de « la pierre bâtie »

(1) On ne réfléchit peut-être pas suffisamment à ce qu'est la création. Il est écrit : Dieu dit et créa, ceci cela. Cela signifie que par son Verbe il donna l'ébranlement initial, mais *qui se continue*, jusqu'à évolution complète du monde.

De même lorsque le Christ a proclamé certaines vérités, il ne s'ensuivait pas qu'elles auraient leur exécution immédiate mais bien dans le temps. Ainsi : « Tous les hommes sont égaux » signifie que peu à peu l'égalité existera. « — Aimez vous les uns les autres » indique qu'à mesure que les mœurs s'adouciront, l'amour du prochain s'étendra sur la terre pour y régner en maître.

Ce qui est certain c'est que *tout* ce qui a été dit s'accomplira, même le règne de l'*Eglise* du Christ. Reste à savoir quelle sera cette Eglise, celle de Rome, ou celle non encore créée, dite de la *Miséricorde* ?

(2) Le compagnonnage est issu des confréries des maçons artisans.

Les corporations s'affirment, sont la continuation des anciens collèges romains (1), où toutes les initiations avaient trouvé accès.

Sous les Romains, l'île de Bretagne possédait un grand nombre de collèges d'architectes. Ils furent détruits par les Pictes, les Scots et les Saxons, mais remplacés plus tard par d'autres venus de France, d'Italie, d'Orient et d'Espagne.

— « François d'Assise, par la création d'un ordre monastique, basé sur la pauvreté collective et le nomadisme individuel, reconstituait au treizième siècle la milice créée en Gaule au premier siècle par saint Lazare et saint Florus; il ressuscitait cette armée d'ermites voyageurs qui avait opéré, sans bruit et sans heurt, la transformation de la société païenne en société chrétienne et substitué lentement l'autorité morale des successeurs de saint Pierre à l'autorité matérielle et despotique des Césars romains. »

— « Ce Celte de l'Ombrie avait su, au début du treizième siècle, endiguer le torrent déchaîné des passions populaires, en idéalisant les souffrances, en poétisant les instincts. La communauté, rêvée par les pauvres, l'égalité réclamée par les Pastoureaux, la fraternité prônée par les Vaudois, au douzième siècle, il les avait vu possibles et les avaient créées en donnant, par son Tiers-Ordre laïque, une règle à tous les affamés de dévouement, à tous les altérés de justice, à tous les prêcheurs d'abnégation. »

(1) Collège de corporations. — Les Templiers, les Frères pontifs, furent grands constructeurs.

— « François d'Assise était bien l'homme providentiel, il arrivait juste à l'heure où toute la Celtique avait besoin d'un centre ». On reconnut en lui l'Elu d'en haut, ou le suivit. Son œuvre eut une portée politique dont il n'avait peut-être pas entrevu l'importance. »

— « Par les *Fraternités* de tertiaires laïques, on groupa tous les éléments de race gauloise, épars dans toutes les provinces et dans toutes les nations du globe comme jadis au premier et au deuxième siècle, les ermites de l'église de Gaule avaient syndiqué tous les Celtes disséminés dans l'Empire romain (1). »

Qu'actuellement le Tiers-Ordre soit un danger pour l'émancipation intellectuelle, c'est fort probable; ce n'est plus qu'un des rouages de la grande machine papale, mais pendant les premiers siècles de sa création, il rendit, comme nous l'avons dit, de grands services et contribua fortement à la constitution future d'une humanité libre.

Nous allons par quelques lignes marquer les relations qui ont pu exister entre le Tiers-Ordre et les factions appartenant aux deux Rose qui se disputaient la France. C'était bien lutte de sociétés secrètes : Franciscains contre Templiers Rose-Croix. Mais avant, nous pensons qu'il est utile d'exposer notre manière de voir sur l'histoire de l'enchaînement logique de l'évolution de l'humanité.

Parallèlement, l'Univers évolue matériellement et moralement (Vie sociale).

(1) *La Pucelle*, par Francis Andrée.

Son évolution morale s'accomplit par l'homme, grâce aux différents conducteurs, penseurs, apôtres, qui viennent donner l'impulsion nécessaire. Ils s'appellent : Orphée, Krisna, Bouddha, Hermès, Zoroastre, l'Homme-Dieu, sont ou mythiques ou historiquement prouvés. En dehors de ces Maîtres, surgissent aux moments propices des hommes dont la manière de voir fait autorité, ils résolvent pratiquement la voie tracée par les maîtres, ils s'entourent souvent de disciples.

Connaître la vie de ces grands hommes, qui forment une chaîne, c'est connaître l'histoire *véritab*le de l'Humanité. Non l'histoire des petits faits, des batailles, des intrigues, mais le récit précis du vrai but pour lequel les hommes sont sur terre, la fin pour laquelle ils ont été créés. Elle est simple : « ils ont perdu la Lumière et doivent la retrouver. » Un voile couvrait l'Isis antique, à peine s'il est soulevé, il reste encore beaucoup à faire pour entrevoir *Celle qui est Tout*. Ces *Pôles de l'Humanité*, comme disent les Arabes, peuvent être connus, ou rester inconnus, tout en faisant sentir leur influence. Ils accomplissent leur mission sur terre, orientent la barque suivant ce que *réclame leur époque*. C'est très important à considérer, car ce qui a sauvé une génération peut être considéré comme un très mauvais système pour une autre, et c'est ce qu'oublient bien des gens qui jugent l'histoire avec un regard étroit et ne savent pas se transporter dans le siècle, dans le milieu qui comportait les mesures qu'ils critiquent.

Ce sont ces hommes d'élite, vrais guides de la

société, qui sont les véritables Rose-Croix. Ils ont appartenu à tous les milieux : certains n'ont fait partie d'aucune fraternité, d'autres ont pu y entrer mais leur modestie les a empêchés de s'en prévaloir, ils ont tenu secrète leur affiliation ; s'ils en ont eu une, jamais ni tablier, ni camail à bijou ne les a fait distinguer dans un lieu public (1).

Vers la fin de la guerre de Cent Ans, on voit les Templistes albigeois, dont le but est de se séparer de Rome. Ils sont les précurseurs de la Réforme ; la papauté et les vices du clergé sont leurs ennemis. Ils rêvent d'une Église libre, d'une Humanité régénérée. Leur église est *une rose symbolique*.

Les Franciscains (Tiers-Ordre) ont pour idéal une Humanité unie en Dieu, et dirigée maternellement par l'Église.

Enfin, les Templiers d'Albion représentent le parti terrien, les anciens Templiers. Ils veulent renverser la puissance de Rome, qui contrebat leur propre puissance ; ils veulent surtout ruiner la puissance matérielle de l'Église, s'emparer de ses biens.

Ces trois groupements, d'intérêts si opposés, sont forcés de s'appuyer sur le peuple pour réussir et chacun tend en somme à l'émanciper à sa façon : les Templistes, du joug clérical ; le Tiers-Ordre, des

(1) Ils sont les envoyés de l'au-delà, des *missionnés*, ils sentent qu'ils ont un rôle capital à jouer.

L'exemple le plus simple et le plus complet est la vie du Christ. On sent que peu à peu il a conscience du rôle qu'il doit jouer. Lorsque sa vie publique s'affirme il voit tout ce qu'il doit faire, tout ce qui en résultera.

brutalités féodales ; les Templiers, des accaparements cléricaux.

— « On oublie que saint Bernard et François d'Assise sont deux anneaux brillants de la chaîne monastique qui relie les Gaules druidiques à la France chrétienne et que les théologiens de l'école de Saint-Victor sont les mystérieux traits-d'union entre l'apôtre de la Vierge et celui de la Pauvreté (1). »

Ne rions pas de ces paroles, car à voir la tournure des événements nous sommes à la veille d'une société organisée comme la rêvait le saint de l'Ombrie avec l'amour et surtout la foi, la foi qui transporte les montagnes, en moins !

Le socialisme (1) à peine a poussé ses racines que le communisme semble réclamer sa place au soleil. Tout en commun, la vie de un pour tous et de tous pour un. Mais c'est l'idéal de jadis revenu, c'est le monde transformé en un immense couvent, ne travaillant que juste pour satisfaire ses besoins matériels limités au strict nécessaire. Lorsque le cœur plane dans le ciel et que le corps erre sur terre c'est suffisant, l'homme est alors plus ange que bête. Si l'inverse existe, l'âge monacal, l'ère communiste ne saurait subsister, un guide, devient nécessaire pour donner la vraie formule du moment à suivre ; on l'attend.

— « Hardis pionniers de l'âge moderne, les compagnons de saint Bernard ont appris aux peuples celtiques à travailler en regardant le Ciel ; les mys-

(1) A remarquer que les socialistes ont pris l'églantine comme emblème.

tiques de saint Victor leur ont ensuite enseigné à penser sans quitter la Terre; François d'Assise est venu enfin les préparer à se relever de la glèbe sans heurt et sans révolution. Ces peuples, qui devaient leur existence et leur conservation aux moines, entrèrent dans leur chrysalide sous l'habit gris cendré du tertiaire franciscain pour en sortir deux siècles plus tard avec le brillant justaucorps du bourgeois (1). »

Au moment où l'auteur de ces lignes citées écrivait la bourgeoisie, qui avait supplanté la noblesse (féodalité) était peut-être un grand progrès, mais déjà elle est menacée dans sa base. Karl Marx a posé la formule : « le capital appartient à celui qui produit. » En ces mots est tracée toute la physionomie de la société future. A la part d'effort de chacun correspondra une part de bien-être, de possession proportionnée.

Ce ne sera pas le Paradis retrouvé sur terre, mais une nouvelle étape de l'humanité dans son développement.

(A suivre.)

TIDIANEUQ.

(1) Francis Andrée, *loc. cit.*



La Confession du Fou

(suite)

Oh ! ce ne fut pas sans regretter bien souvent de n'avoir pas accompli les dernières volontés du mourant que je vécus les premières journées et surtout les premières nuits qui suivirent notre deuil.

Tenu en éveil par l'insomnie, l'oreille aux aguets, les yeux grands ouverts fixant les ténèbres épaisses, haletant au moindre bruit, au plus faible craquement des meubles, je m'attendais toujours à voir apparaître mon père drapé en un grand linceul, l'œil flamboyant, la face trouée sur des mâchoires sans lèvres, et tendant ses mains squelettiques vers moi dans les ténèbres, ses mains crispées, crochues qui devaient me saisir, me happer, m'emporter..., mais les nuits succédèrent aux nuits et, avec nos regrets, notre douleur, la hantise de mes terreurs vaines s'évanouit. J'avais entièrement chassé de mon esprit la scène pénible qui avait précédé la mort de mon père, quand soudain la cause occulte de nos malheurs se manifesta en coup de foudre.

Six mois s'étaient à peine écoulés depuis le décès !

Un soir, l'hiver gémissait alors à notre porte, hurlait dans les grands arbres dépouillés du parc. Nous étions réunis autour de l'âtre brillant et goûtions, dans la tiédeur enveloppante d'une atmosphère de paix, de bonheur, la joie de vivre au milieu de nos enfants.

Ma mère, assise dans un fauteuil près du feu, faisait jouer le plus jeune avec des petits bouts de papier diversement coloriés ; ma femme, non loin d'elle, tricotait de mignons chaussons roses pour notre troisième bébé qui allait naître (celui que je vais... ah ! misère) ; et moi, assis devant une table, j'initiais notre aîné dans l'art ingrat de la calligraphie.

Nous l'avions appelé Pierre, comme son grand-père, qui avait été son parrain. C'était un tout petit bout d'homme, déluré et volontaire, aux joues roses, aux yeux brillants, au corps déjà rablé, aux mollets rebondis et fermes. Cet ange avait cinq printemps et ses lèvres purpurines, ses grands yeux d'azur, tout son petit être exubérant souriait à la vie, à la vie qui sourdait dans ses veines, sous son épiderme d'albâtre, en filets d'azur, en jaspures d'améthystes.

L'enfant tenait à la main un crayon et ses doigts inhabiles traçaient des traits indécis sur une ardoise, quand soudain le crayon tomba sur la feuille de schiste..., et nous vîmes le clair visage de notre Pierre se contracter douloureusement, s'assombrir, ses joues roses devenir affreusement livides, ses yeux angoissés se lever vers les cieux, cependant qu'un cri faible mais douloureusement déchirant sortait de ses lèvres devenues aussitôt exsangues.

Nous nous précipitâmes sur lui, on lui demanda avec insistance ce qu'il avait... et toujours depuis d'une voix lasse (oh ! cette voix...) il répondit : « Bobo ! là ! là ! » et sa main, sa petite main diaphane de malade, désignait sa poitrine, tandis que ses regards instinctivement se levaient au plafond, vers le ciel...

On fit venir un médecin, celui-là même qui avait soigné mon père pendant sa dernière maladie.

Et l'homme de l'art, un ancien médecin militaire, après avoir ausculté l'enfant, répondait en secouant la tête : « Je ne vois rien au ventre, aucun organe attaqué, le cœur seulement... très faible... très faible... C'est à n'y rien comprendre..., on dirait vraiment que l'enfant s'épuise par un excès de dépense de force vitale. »

Et notre petit Pierre s'éteignit ainsi... « de consommation », suivant l'analyse médicale du médecin des morts, l'été suivant, vers la même époque où mon père était décédé.

Ah ! ce fut un coup terrible, certes, quand nous étendîmes ce petit corps anémié, desséché, aux os trouvant la peau parcheminée, dans son dernier berceau, le cercueil ; mais quel père ne comprendra notre douleur effroyable, désespérée, quand, l'année suivante, notre cadet mourut à son tour du même mal secret et alla reposer près de son frère aîné, près de son grand-père, dans la funèbre crypte familiale.

Ces deux morts terribles avaient été si foudroyantes, si inattendues, que je n'avais pas même eu la pensée de me ressouvenir des paroles menaçantes de mon père, quand, un jour, j'entrais dans la chambre qu'il

avait habitée et où ma mère seule pénétrait, pour procéder uniquement, avec un zèle pieux, aux soins de son entretien.

Elle seule avait voulu en avoir la clef et elle la conservait sur elle précieusement. Elle avait transformé cette chambre mortuaire à un sanctuaire, à un oratoire où elle allait souvent penser, pleurer et prier pour son cher disparu.

Ce jour-là, un clerc du notaire de la famille était venu pour faire signer un acte à ma mère. Celle-ci était en prière dans la chambre. Je dus l'appeler et la trouvais occupée à chercher dans un secrétaire quelques notes acquittées jadis par mon père et dont elle avait besoin.

L'âge et nos deuils récents avaient affaiblis sa vue. Elle m'invita à chercher avec elle, parmi les liasses de papier rangées, dans les tiroirs, et qu'elle ne fut pas ma surprise, mon émotion, ma terreur, de découvrir au cours de nos recherches un pli jauni fermé et cacheté, qui m'était destiné.

Sur l'enveloppe, je reconnus tracée d'une main ferme, l'écriture de mon père et je lus :

« A mon fils, à mon enfant bien aimé. »

Je montrais la lettre à ma mère, qui ne s'était jamais doutée qu'un testament particulier existât ; je trouvais là, parmi des notes acquittées, des baux depuis longtemps expirés, d'antiques papiers inutiles, et je décachetais cet écrit posthume en tremblant.

Dès les premières lignes, je compris. Mon père, durant sa vie, ayant craint de ne pouvoir, par suite d'un accident, d'une circonstance forfuite, me révéler

le terrible secret de notre famille, l'avait couché sur le papier et me conjurait de me soumettre à ses ordres *in extremis* qui étaient ceux qu'il m'avait donné de vive voix à son lit de mort.

Alors, soudain, en une seconde tout le passé, le passé maudit, repassa devant mes yeux obscurcis par des larmes amères de regrets. L'agonie de mon père, ses révélations, sa fin, la mort horrible de mes enfants, notre désespoir, notre deuil, notre vie brisée, inutile, sans but, et je compris, je compris enfin jusqu'à quel point ma confiance en des théories scientifiques, matérialistes avait causé notre malheur...

Mais il était temps encore, le destin ne s'était accompli qu'à demi, le mal n'était pas entièrement consommé, je vivais... et mon dernier né, une fillette, notre suprême joie, nos rêves de toute heure, nos extases quotidiennes vivaient aussi !...

Oui, il était temps encore, mais il fallait agir !... agir sans retard... Je n'hésitais plus... Il fallait sauver notre enfant !... Comprenez-vous cela, juges et aliénistes, bourreaux qui m'avaient condamné... sauver mon enfant ! mon enfant !...

Tout fut prêt en quelques heures...

Une échelle pliante pour pénétrer de nuit au cimetière, un levier de fer pour soulever la pierre du caveau, des clefs anglaises pour déviser les écrous, un marteau et des ciseaux à froid pour éventrer le cercueil au besoin, enfin un couteau, un bienheureux couteau !

Le soir même, à l'heure du repas, ô mortel souvenir ! un frisson glacé s'empara soudain de ma pauvre

femme et je reconnus avec effroi les premières atteintes du mal horrible, du mal caché. O horreur ! Le vampire invisible à quelques pas de nous aspirait la vie de cette malheureuse !... Oh ! savoir, savoir cela, et ne rien pouvoir, rien ! rien !... Si pourtant..., obéir aux ordres du mourant..., commettre le sacrilège !... Réunissant alors toute mon énergie, tout mon sang-froid, j'eus la force de sourire, de plaisanter, de donner du courage à ma pauvre femme qui se sentait déjà irremédiablement atteinte.

Je l'aidais à se mettre au lit puis, sous prétexte d'aller quérir notre ami, le docteur, je sortis de la villa avec mes outils...

La nuit était d'une merveilleuse pureté..., et c'est ce qui nous perdit ! Ah ! pourquoi Dieu permit-il que l'air fut paisible et embaumé cette nuit-là, que le ciel étoilé comme les yeux d'or d'un être immense et invisible, dans les ténèbres lointains, contempla, impossible, mon œuvre de délivrance !...

Comme un insensé, titubant dans l'ombre, les dents serrées, les yeux fous, une sueur glacée au front, je me dirigeais vers le cimetière, pliant le dos sous le poids de mes outils.

Bientôt j'aperçus la noire silhouette des ifs et des cyprès se découpant en mille dentelures d'ombre sur le velours plus clair des cieux et sur la blancheur livide du long mur de clôture d'où surgissaient d'espace en espace des crucifix lumineux sous la blanche clarté lunaire, les croix de marbre dominant le faite des chapelles des tombeaux.

Au pied du mur qu'entourait un fossé assez pro-

fond, mais heureusement à sec, je plaçais mon échelle et, poussé par une ardeur fébrile confinant à la folie, je montais...

Bientôt je fus sur la crête du mur...

La ville des morts m'apparut alors tout entière couchée à mes pieds...

Les tombes blêmes, scintillant sous leurs couronnes de perles où s'accrochaient, éclairs livides, flammes fugitives d'argent, les rayons de l'astre glacé, surgissaient en des rectangles de neige sur le sol de ténèbres.

Parmi les fûts noirs des cyprès, les colonnes à demi-brisées, les urnes funéraires découvertes de leur étoffe de marbre évoquaient des visions de spectres immobiles, figés, comme surgissant brusquement de leur tombe.

Les parois des chapelles dressaient sous la clarté de la lune projetant parmi l'ombre des ifs funèbres, mouvante sous le vent, des pans déchiquetés de linceul qui semblaient flotter, en s'approchant et en reculant tour à tour.

Les souffles nocturnes frissonnant dans les frondaisons ténébreuses emplissaient ce lieu d'éternel silence, de sinistres gémissements, de terrifiants chuchots ; et sur le sol, dans les herbes hautes, des choses hideuses, des êtres aux aspects protéens, reptiformes, larviques, paraissaient se mouvoir, glisser, ramper en de longs et sourds frémissements.

Halluciné par mon idée fixe, prêt à affronter les plus horribles, les plus infernales créations des imaginations sans frein, spectre parmi des spectres, âme

en peine parmi la foule invisible des âmes en peine, je sautais sur la tombe la plus rapprochée et m'élançais dans la direction de notre caveau serrant frénétiquement contre ma poitrine mes funèbres outils.

Entravé par des croix de bois invisibles dans l'herbe haute, je tombais à genoux plusieurs fois, saignant de la face et des mains, agrippés dans ma course forcenée par les fils aigus des couronnes, les pointes des grilles de fer, les branches invisibles des rosiers et des églantiers jaillissant d'un sol engraisé par plusieurs générations, et retombant sur les tombes en cascades ténébreuses de feuillage.

Enfin j'atteignis le tombeau, et, haletant, pénétrait dans la chapelle ; puis je soulevais à l'aide de mon levier de fer la pierre tumulaire qu'un seul homme n'eut pu, de sang-froid, déplacer.

Un souffle tiède et humide au relent fade d'eau croupie s'exhala aussitôt, m'obligeant à reculer. A la hâte j'allumais un flambeau pris sur l'autel de la chapelle et projetait sa clarté diffuse dans la crypte...

J'aperçus alors placé sur des madriers de fer à diverses hauteurs, les boîtes oblongues des cercueils..., puis avec un affreux serrement de cœur, deux cercueils plus petits, ceux de mes enfants... ! M'agrippant des coudes et des genoux, je pénétrais dans le trou, et saisissant une corde que je venais de fixer autour du bloc de marbre de l'autel et qui devait me servir à remonter, je me laissais glisser rapidement. Au même instant, la bougie que je tenais à la main s'éteignit et je me trouvais dans

la plus profonde obscurité à côté des cadavres, du vampire... !

.
Alors une terreur effroyable, indicible, inouïe me saisit. Il me semblait que des mains de marbre, des mains de squelettes se promenaient sur mon corps... Je voulus crier, appeler... Impossible ! Un son rauque sortait seul de mes lèvres figées m'épouvantant encore davantage... et je tombais inanimé au fond du caveau de la crypte.

La fraîcheur du sol m'arracha à mon évanouissement.

Les hallucinations funèbres avaient cessé.

Je ne ressentais rien qu'un grand froid, un froid glacial qui m'agitait convulsivement, par brusques secousses et me faisait claquer des dents.

Autour de moi les ténèbres, le silence, la mort... Je me redressais péniblement et, à tâtons, je cherchais sur le sol visqueux, la bougie que j'avais laissé choir dans ma chute.

Je la retrouvais enfin et l'allumais.

La clarté soudaine chassant les ténèbres de la crypte m'aveugla.

Je fus un assez long temps sans pouvoir distinguer les cercueils et les murs du caveau qui m'entouraient. Des disques vermeils, bleus et jaune d'or, en des vibrations lumineuses, s'interposaient entre mon regard et les objets environnants.

Un à un cependant, les lueurs circulaires, les nimbes éclatants, s'effacèrent et j'aperçus, comme dans une brume pourpre, les bières de mes ancêtres.

Il y en avait cinq. Je reconnus celle de mon père à ses ferrures encore nettes, non rouillées. Mais elle se trouvait à une certaine hauteur du sol, placée sur les madriers de fer.

Je dus me résoudre, pour exécuter mon dessein, pour ouvrir le cercueil, à le pousser, à le jeter sur le sol de la crypte.

Sous mes efforts, la lourde boîte oblongue céda, glissa lentement sur ses supports, oscilla sinistrement un instant, puis plongea dans le vide.

Le bruit de sa chute fut horrible.

J'entends encore — après tant de souvenirs d'épouvante, d'inexprimables terreurs — le craquement lugubre, le coup sourd, terrifiant, inouï, que laissa échapper la caisse funèbre sous le poids du cadavre rebondissant en son intérieur.

Le cercueil était tombé sur son couvercle et je dus le retourner pour l'ouvrir.

J'essayais d'abord avec mes clefs anglaises, mais tremblant, affolé, je ne pus parvenir à déviser les écrous.

(A suivre.)



Médecine occulte et empirique chez les Arabes

DES QUATRE HUMEURS ET DES QUATRE DEGRÉS

Il est dit dans le Pentateuque, au sujet de la création du premier être, que son corps fut composé de quatre choses qui se transmirent ensuite par hérédité : le chaud, le froid, l'humide et le sec. En effet, il fut composé de terre et d'eau, d'un esprit et d'une âme.

La sécheresse lui vient de la terre, l'humidité de l'eau, la chaleur de l'esprit et le froid de l'âme.

Ensuite le corps du premier être créé a reçu quatre catégories (humeurs) sans lesquelles le corps ne peut subsister, et aucune de ces catégories ne peut subsister sans les autres : ce sont la bile noire, la bile jaune, la pituite et le sang.

Le siège de la sécheresse a été placé dans la bile noire, celui de la chaleur dans la bile jaune, celui de l'humidité dans le sang et celui du froid dans la pituite. Chaque fois que dans un corps il y a équilibre

en ces quatre natures, qu'aucune d'elles n'est en excédent ou en diminution, la santé du corps est toujours excellente.

Mais si l'une augmente ou diminue par rapport aux autres, ou qu'elle envahisse le corps tout entier, alors viennent les maladies qui amènent la mort. En effet, nous voyons dans les corps de la chaleur, du froid, de l'humidité et de la sécheresse, et nous comprenons comment ils subsistent quand ces éléments s'équilibrent et comment ils dépérissent quand ces éléments sont en quantités inégales.

Tous ceux qui sont clairvoyants trouveront cela dans le Pentateuque et dans le recueil de mes livres. S'ils ne le voient pas, c'est qu'ils sont comme ceux dont Dieu a dit dans le Koran : « Ce ne sont pas les yeux qui sont aveugles, mais les cœurs qui sont dans les poitrines ne veulent point voir (1). »

Lorsque dans les choses, la chaleur est en faible quantité (2), par exemple la chaleur de l'eau en ébullition, celle du corps humain, celle qui existe à l'état normal dans le foie et dans la chair, on dit qu'elle est du premier degré. Si cette chaleur est moyenne, c'est-à-dire intermédiaire entre celle que nous venons d'indiquer et la chaleur excessive, telle, par exemple, que celle du cœur de l'homme plongé longtemps dans une étuve, de l'eau fortement bouillante ou encore celle de... (3), etc. : on dit qu'elle est du second de-

(1) BERTHELOT et HOUDAS, *La Chimie au moyen âge*.

(2) GABER, *Le Livre des Balances, le Livre de la Concentration*.

(3) Lacune du texte arabe.

gré. Lorsque la chaleur est plus considérable, c'est-à-dire aussi forte que possible, par exemple celle de l'homme qui a une violente fièvre chaude, celle de l'eau qui fait cuire à l'excès, celle de l'euphorbe, du baume, du poivre, etc. : on dit alors qu'elle est du troisième degré. Il n'y a pas de chaleur supérieure (en général). Cependant vous pourrez en trouver de plus forte, mais seulement dans les poisons. Ainsi la piqure de la tarentule et du scorpion..., la chaleur du feu brûlant lui-même, celle du poison des vipères et autres de même nature, est appelée du quatrième degré. Sachez cela.

Si vous voulez savoir quelle nature renferme une chose et ce quelle contient de chaleur, de froid, d'humidité et de sécheresse, vous vous reportez au nom que la conjonction des astres a fourni le jour de sa naissance, et vous voyez ensuite (dans le tableau) ce que ces lettres donnent de rangs, de degrés, de minutes, de secondes, de tierces, de quarts et de quintes : vous connaîtrez alors ce que cette chose renferme de chaleur, de froid, de sécheresse et d'humidité.

Le tableau auquel Jâber fait allusion est indiqué dans le même ouvrage ; il comprend quatre colonnes verticales dans lesquelles sont reparties, suivant un certain ordre, les lettres de l'alphabet arabe : celles-ci étant au nombre de vingt-huit occupent ainsi sept lignes horizontales. Chacune des colonnes verticales est affectée à l'une des natures élémentaires (chaleur, froid, sécheresse, humidité), chacune des lignes horizontales correspond à un degré de ces qualités d'au-

tant moins accentué que la lettre considérée est placée plus bas sur le tableau. L'auteur indique ensuite la marche à suivre pour établir par ce procédé le degré de chaleur, de froid, de sécheresse et d'humidité d'un corps déterminé. Il suffit, pour cela de connaître le nom qui lui a été donné, d'après la conjonction des astres, le jour où il a été découvert. On additionne alors les degrés représentés par chacune des lettres, d'après des règles que l'auteur formule d'une façon précise (1).

C. B.

RATE

On utilise surtout la rate de hérisson, de porc-épic, de renard et de mouton dans les affections de cet organe, surtout à la suite des fièvres paludéennes. On administre la rate (*thihal* ou *thihan*) cuite ou séchée, pilée et mélangée à du miel, ou encore on l'applique toute fraîche sur la partie malade.

Chirkh Daoud écrit : « La rate est froide et sèche au 3° degré. Elle engendre la mélancolie et elle excite la sévérité. »

Abd Errezzaq écrit : « La rate est un mauvais aliment qui engendre l'atrabile. Pour guérir un individu de la rate, on attache dans sa demeure une rate de mouton et un papier qui porte le nom du malade. La rate se dessèche et celle du malade aussi. La rate de renard agit de même façon. »

D'après Chirkh Siouti, il y a vingt-trois manières

(1) G. COLINS, *Abderrezzaq El-Jezdîrî*. Thèse.

de guérir les affections de la rate. Nous n'en décrivons que deux : « Pour guérir une personne dont la rate est enflée, faites-lui un mélange de concombre de vinaigre fort et de rata de hérisson ; faites-lui en prendre tous les matins à jeun ; le jour du dimanche et du mercredi vous lui ferez un écrit (*Kitba*, amulette) qu'il portera sur lui pendant sept jours et il guérira avec l'aide de Dieu.

« Voici ce qu'il faudra lui écrire :

« Pour guérir les moutons ou les empêcher de prendre la maladie, il faut leur faire des fumigations avec de l'assa foetida, du harmel et de l'encens, leur faire manger de la rate de hérisson ou de renard et leur accrocher au cou l'écrit suivant (1) :

C. B.

(1) L. ARNOLD, *Organothérapie arabe*.



Une Bruges musulmane : Kairouan ⁽¹⁾

...De très loin, au milieu de l'interminable plaine désertique, où pas un arbre ne rompt la monotonie fuyante des horizons bleutés, où luisent de çà de là sous le soleil, entre les touffes d'herbes desséchées, les flaques irisées des *sebkhas* (2) miroitantes, voici que surgit une apparition imprévue de remparts, de terrasses et de dômes d'une éclatante blancheur et qui semble irréaliste tant elle contraste précisément avec le paysage ; pourtant, à mesure que l'on avance, loin de s'effacer, la vision grandit et s'accuse : dans la majesté pacifique et quasi débonnaire de ses vieilles murailles crénelées, derrière lesquelles s'entasse la multitude harmonieuse des coupoles et des minarets à faïences bleues, *Kairouan*, la ville sainte de l'ancienne Ifriqyâ, étale à nos yeux au milieu de la plaine noyée de soleil le vaste et paisible recueillement de ses cinquante mosquées, et semble tout entière age-

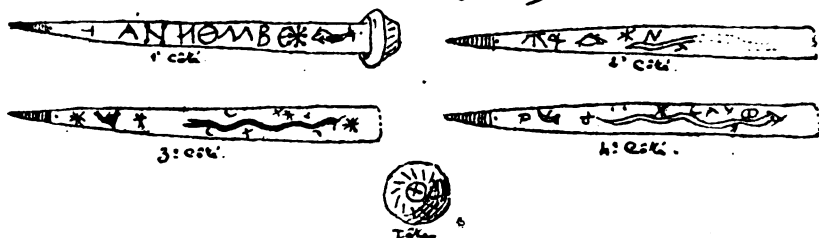
(1) Extrait de la *Revue*, 12, Av. de l'Opéra, un des périodiques les mieux faits de France et que nous recommandons spécialement à nos lecteurs.

(2) Lacs salés.

nouillée dans l'attitude liturgique de la prière musulmane, les bras tendus vers la Mecque lointaine. .

Comme, de longues minutes après, nous parvenons au pied des murailles régulières et monotones, flanquées de tours rondes, qui semblent si exactement enfermer la ville que pas une maison n'étale dans la plaine vide et mamelonnée la clarté de sa terrasse et la verdure de son jardin, une clameur inattendue, et

Clou du prince de Saint-Georges Spinelli.



tout d'abord étrange, s'élève tout à coup du plus profond de ce silence torpide dans lequel la chaleur du jour semble avoir enseveli la Cité Blanche ; et comme un lointain murmure de ruche en éveil lui répond sourdement.

C'est à peine si, mal prévenus, nous avons pu discerner, tout au fond, vers la droite, sur l'étroite plateforme du grand minaret qui domine la ville, une fugitive apparition blanche, et l'éclair rutilant d'une draperie rouge sang, qui devait être l'étendard du *muezzin*; déjà disparu, le fantôme jetait encore aux quatre coins de l'espace, des a voix rauque, l'appel à

la prière de trois heures, et les formules sacrées se dispersaient lentement en une indistincte et traînante vocifération !...

Mais soudain, de toutes parts, une grande clameur répondant à cette clameur enveloppe la ville d'un manteau de sonorités imprécises qui font penser



maintenant à des carillons et à des psalmodies ; cela éclate par instants comme si les voix étaient toutes proches, et par d'autres, cela s'atténue comme emporté par le souffle d'une brise imperceptible ; tandis que, mystérieuses et brèves, de nouvelles apparitions surgissent et disparaissent derrière les rebords à créneaux des minarets qui dressent au-dessus des innom-

brables terrasses désertes l'essor recueilli de leurs coupoles menues, éclatantes sous l'azur intense du ciel en feu. Cette agitation dure des minutes, s'apaisant parfois pour reprendre plus brève en quelque coin de la ville ; à la fin, tout se tait de nouveau ; le silence redevient maître de l'heure ; et la Ville Sainte de Sidi-Okba, retournée à sa torpeur, continue de vibrer sous l'ardent soleil immobile.

A l'intérieur de l'enceinte, une fois franchi *Bab-Djelladin* (la Porte des Peaussiers), mais le pauvre aspect des maisons entassées, l'impression de majesté silencieuse et discrète que suggérait de loin la vieille cité ne se dément pas ; à travers le dédale paisible et clair-obscur des ruelles étroites et fuyantes, une foule recueillie circule sans hâte et sans paroles, d'un pas qui semble processionnel ; les vieillards à la longue barbe blanche et les jeunes gens aux faces de bronze maigres se frôlent, se croisent ou se suivent presque sans se voir, comme perdus en quelque profonde méditation ; à peine si, de temps à autre, des amis se rencontrent et, s'arrêtant, avant la première parole, accomplissent gravement les rites des salutations, les mains étreintes, après l'accolade, puis portées à la bouche avec le simulacre d'un baiser. Plus d'un, même, tout en poursuivant son chemin, égrène entre ses doigts les perles rapides d'un chapelet furtif, tandis que ses lèvres répètent sans lassitude la silencieuse formule mentale de la prière indéfinie.

Et nul ne détourne même le regard au passage de l'étranger, nul ne prête attention à la présence du

Roumi; si peu ne suffit pas à interrompre le grand rêve infini des croyants !

Aussi nous est-il aisé de parvenir, au travers des rues de plus en plus étroites et solitaires, jusqu'aux quatre portes closes de la Grande Mosquée, massive et toute blanche sous son vêtement de chaux éclatante : et, sans peine, ayant montré le talisman que le Contrôle civil délivre aux visiteurs et devant lequel s'incline le gardien du temple, personnage silencieux, méfiant et quémandeur, nous pénétrons dans l'enceinte vénérée, la mémoire pleine du passé, évoquant déjà l'ombre farouche et dominatrice du fondateur de la ville et de la mosquée, Sidi-Okba l'Impérieux ; et tout de suite, nous sommes saisis d'une impression nostalgique et pénétrante : la paix infinie de la vaste cour dallée où l'ombre se joue en silhouettes bistrées qui s'allongent à mesure que le soleil, imperceptiblement, descend vers l'horizon ; le mystère attirant des cinq cents colonnes antiques vaguement aperçues vers la droite ; la masse alourdie et comme branlante du minaret qui étale au fond de la cour, en face de nous, la vétusté de ses pierres et l'inquiétant aplomb de sa base trapue ; l'immobilité agenouillée de quelques Arabes enveloppés dans la blancheur de leurs burnous, et abîmés dans la profondeur de leur oraison, tout cela respire un air de recueillement intime et majestueux qui impose dès l'abord sa molle séduction, et qui attire doucement, vers la bienheureuse mélancolie d'une éternité de silence et d'extase, dans la joie subtile des clartés douces et des rêveries effacées, et

dans la vibrationalanguie d'une lumière d'Orient...

A pas retenus, comme si nous craignions de troubler la blanche paix de cet asile, nous traversons la vaste cour dallée, construite au-dessus d'une citerne immense, que remplissent les eaux du ciel par un regard percé en son milieu, et dans laquelle on puise par des ouvertures marquées de vieux piédestaux romains creusés à l'intérieur, qui sont les margelles de ce puits ; un sourd frémissent monte du sol vers nous, comme si les dalles gémissaient sous nos pieds troublées dans leur éternelle quiétude, et nous nous hâtons vers la porte basse qui donne accès à l'escalier et à la terrasse du minaret.

Sombre, étroit, ne prenant jour que par de rares meurtrières percées au travers de l'énorme muraille, le vieil escalier de pierre aux marches usées par les générations successives des muezzins qui le parcourent depuis tant d'années, nous amène tant bien que mal, une fois franchie sa dernière porte vermoulue et gémissante, sur la plate-forme supérieure où, tantôt, retentissait dans les plis de l'étendard l'appel à la prière ; et par les intervalles des créneaux, nous contemplons soudain la ville, à nos pieds, sereine, misérable et splendide, au milieu de l'immense plaine qui l'environne à l'infini d'une ceinture de néant, à peine limitée vers l'horizon par de vagues et lointaines montagnes, déjà mal distinctes dans les brumes ardentes du soir caniculaire.

La grande mosquée, *Djama-Sidi-Okba*, dont les vastes bâtiments et les terrasses désertes s'étendent au-dessous de nous, occupe l'une des extrémités de

la ville; et la masse ombreuse et muette des minarets élancés, des dômes aux arêtes vives et des maisons étroites au milieu desquelles les cours intérieures plaquent des trous de ténèbres, s'étale sur notre droite, à l'abri du rempart tout prochain, et le débordé même, dans le faubourg des *Zlass*, par delà lequel, isolé au seuil du désert, se dresse l'ensemble confus et majestueux des constructions qui encerclent la mosquée du Barbier, *Djama-Sidi-Sahab*.

Ainsi, dans cet amas chaotique de constructions uniformément blanchies, et qui dorent aux rayons plus chauds du soleil couchant celles de leurs surfaces que l'ombre n'a pas encore gagnées, le regard ne trouve guère à s'arrêter que sur des asiles religieux: les *Koubas*, de la lourde masse polygonale de leurs dômes, marquent les tombeaux vénérés des *marabouts*; les *Zaouïas*, pacifiques asiles, abritent de studieux adolescents qui grandissent à l'ombre du Prophète, en apprenant par cœur, l'une après l'autre, pour des psalmodies qui ne finiront plus, les surates du Coran; les minarets, du paisible élancement de leurs quatre faces égayées de faïences brillantes, et terminées par une coupole menue, se dressent au-dessus des mosquées et semblent veiller de haut sur la ville, comme pour implorer la bénédiction d'Allah et appeler de loin sous la protection de leur ombre sainte les pèlerins égarés sur les routes du désert et leur dire, ainsi qu'il est gravé au seuil de la *Djama-Sidi-Sahab* :

« Entrez ici en paix, à l'abri de toute crainte... »
Tout autour des mosquées et des zaouïas s'entasse

avec une sorte de tendresse respectueuse et craintive la multitude anonyme des habitations; les rues dans cette foule de bâtisses disparates et sans harmonie, se distinguent à peine, vaguement indiquées par l'ombre du soir qui les noie de mystère, et du haut de notre plate-forme, elles paraissent désertes et silencieuses; pas un être humain ne se montre dans la somnolente cité qui semble prolonger de son silence le silence infini du désert au milieu duquel se dresse la paix de son enceinte... A peine si, en fixant mieux le regard, de pâles silhouettes immobiles se devinent accoudées au rebord des terrasses, et muettes, rêvant indéfiniment devant le calme doré du beau soir qui commence...

Au delà de l'enceinte, vers l'immensité qui enserme la ville de toutes parts, comme pour la séparer du monde, mettre la paix de ce pieux asile sous l'inviolable sauvegarde de l'isolement, et la préserver à jamais des vaines agitations, nous distinguons encore une cité après la cité; tout autour des murailles, de quelque côté que se porte le regard, les champs incultes se hérissent d'une infinité grise de petites pierres plantées verticalement en terre: chacune de ces pierres marque le sommeil éternel d'un croyant, et nul ne peut accéder à la ville des vivants qui n'ait traversé la ville des morts, toujours accrue, toujours silencieuse.

Du point où nous sommes, à l'heure où la multitude de ces petits sépulcres presque confondus les uns avec les autres semble une lointaine grève sur laquelle viendrait mourir de tous côtés le flot immo-

bile de la plaine, dans la mélancolie vespérale, une grande douceur monte de ces vagues tombeaux, s'épand sur la ville et vient jusqu'à nous, apaisante et persuasive, comme pour nous rendre plus sensible l'âme alanguie et pénétrante de la Ville Sainte et nous faire deviner le charme essentiel de la vie musulmane, lentement écoulée dans l' « ombre chaude » des sanctuaires, à écouter le silence, à savourer le parfum immédiat de vivre et l'arome lointain d'espérer les éternelles félicités du Paradis !...

Quand nous redescendons, c'est l'heure de la prière, encore ; la voix du muezzin, qui clame au-dessus de nos têtes emplit l'étroite et tortueuse cage de l'escalier de sonorités gutturales, et nous nous hâtons vers la colonnade qui se remplit peu à peu de fidèles.

(A suivre.)





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

La Physiologie du Médium

Théorie. — En principe, l'être humain est un producteur de force nerveuse. L'absorption des aliments donne à l'organisme du chyle, la respiration oxyde certains éléments de ce chyle devenus globules du sang et le sang va porter dans l'organisme la force et la matière nécessaires à l'entretien de toutes les cellules. La force nerveuse dérive de l'action du sang sur des cellules non moins déterminées.

Luys prétend que c'est dans le cervelet que se fait cette transformation du sang en force nerveuse et nous acceptons provisoirement cette manière de voir.

Quoiqu'il en soit, c'est la force nerveuse qui est *l'unique moteur de l'organisme*, les muscles (striés ou lisses), les artères et les veines, le cœur et les organes splanchniques, tout est mû uniquement par le moyen

du système nerveux, par la force nerveuse en circulation dans les nerfs.

Cette force nerveuse est accumulée en réserve dans une série de ganglions qui constituent le système du *grand sympathique*, véritable accumulateur organique.

L'étude de l'anatomie et de la physiologie du grand sympathique est la vraie clef des phénomènes psychiques, ainsi que de certains états morbides comme l'épilepsie et la grande hystérie.

Aussi devons-nous insister sur ce point.

Le nerf grand sympathique est formé surtout de masses ganglionnaires appelées *plexus*.

Il y a un plexus au niveau du cou (plexus cervical) un plexus au niveau du cœur (plexus cardiaque) et un autre plus gros au niveau de l'estomac (plexus solaire).

Ces masses ganglionnaires sont des réserves de force nerveuse. Mais où est puisée cette force nerveuse ?

Dans les centres gris antérieurs de la moelle. — C'est, en effet, dans ces centres gris antérieurs de la moelle épinière que viennent plonger les racines des ganglions du grand sympathique. Ces centres sont moteurs, c'est donc une force motrice qui s'accumule dans le grand sympathique.

Avant d'aller plus loin, voyons d'où vient cette force motrice.

Le cervelet a trois cordons ou conduits : l'un le *cordon cérébelleux supérieur* plonge dans le cerveau (noyau rouge de Stelling), l'autre le *cordon cérébelleux*

inférieur plonge dans la moelle épinière (centres gris), enfin le *cordon cérébelleux moyen* réunit les deux moitiés du cervelet en formant le pont de Varole.

Si le cervelet est le point de production de la force nerveuse, on comprend qu'une partie de cette force va se diriger vers le cerveau par le cordon supérieur et une autre partie de cette force va se diriger vers la moelle et le grand sympathique par le cordon inférieur.

Une fois chargé de force nerveuse, le grand sympathique va utiliser cette force pour mettre en mouvement les gros organes splanchniques, les glandes, les artères et les veines, enfin tout cet immense système de la vie organique.

Tous les organes qui continuent à fonctionner pendant le sommeil naturel sont sous la dépendance du grand sympathique.

Par contre, tous les organes qui dorment et se reposent pendant le sommeil naturel sont sous la dépendance du système nerveux conscient ou cérébro-médullaire. Il faudrait dire cérébral, car la moelle est un organe mixte conscient avec le système cérébral, et inconscient avec le système de la vie organique.

Cette force nerveuse qui circule dans les nerfs du grand sympathique, comme dans les dépendances du cerveau, peut ne pas rester enfermée dans l'organisme.

Pareille aux ondes hertziennes, cette force peut franchir les bornes matérielles de l'organisme, *s'exté-*

rrioriser et agir soit par influence, soit par action directe hors de l'être humain.

Cette extériorisation de la force nerveuse peut être soit un fait naturel, soit le résultat d'un entraînement. L'être humain qui possède cette propriété est spécialement utilisé dans l'étude des phénomènes psychiques sous le nom de *médium*.

Nous avons maintenant une première idée de la constitution physiologique d'un médium.

Physiologiquement, l'état médianimique est caractérisé par la prédominance du système nerveux du grand sympathique sur le système nerveux conscient.

A mesure que le système du grand sympathique prend par lui une partie de la force destinée au système conscient, la tension des centres de la vie organique augmente et l'intensité des fonctions cérébrales diminue.

Quand la prise de force du sympathique devient encore plus considérable, le fonctionnement des centres cérébraux s'arrête et il y a *sommeil*.

Le sujet ou médium endormi possède le maximum d'extériorisation possible et c'est le cas des médiums produisant les grands phénomènes psychiques de matérialisation et autres connexes.

Il y a, en réalité, une foule d'états médianimiques qui peuvent prendre naissance où commence la prédominance du système sympathique sur le système conscient et le sommeil.

Ce qu'on a appelé la conscience subliminale, l'inconscient, etc., est justement le remplacement de la

conscience cérébrale par l'intelligence du nerf grand sympathique. Beaucoup de médecins, en lisant cette dernière phrase, s'écrieront que nous disons une énormité, car ils nient l'intelligence des centres sympathiques.

Nous maintenons notre opinion avec la certitude que l'avenir nous donnera raison.

PAPUS.



LE ZOHAR

Nous avons déjà annoncé l'apparition de ce magnifique monument de l'Esotérisme ; elle marque une date dans l'histoire spirituelle de l'humanité, date prévue et prédite par les vieux rabbins. La culture religieuse de toute l'Europe vient de la Bible, et la Kabbale n'est que l'explication du sens caché de l'Ancien Testament ; il suit de là que cette tradition est plus conforme à notre mentalité, répond mieux à nos besoins mystiques, nous guide plus sûrement vers la Lumière unique que toute autre. D'ailleurs ses enseignements purs ne sont pas contraires à la révélation évangélique ; ils en sont bien plutôt la préface, ils la corroborent, ils l'appellent, et ils préparent admirablement notre cœur, par leur austérité et leur complexité, à s'épanouir dans le Soleil messianique. C'est d'ailleurs parmi les Kabbalistes qu'on trouve les reconnaissances les plus nobles de la divinité de Jésus ; les ouvrages du chevalier Drach sont très instructifs à ce sujet.

Le Zohar tient à peu près dans l'occultisme d'Israël la place que les Upanishads occupent dans l'occul-

tisme brahmanique. Ce sont des notes prises dans la tradition orale ; on n'y trouve qu'un plan général assez vague ; beaucoup de points de vue s'y succèdent sans lien systématique ; et lorsque l'étudiant veut, avec ces matériaux vénérables, se construire une science bien coordonnée, il faut qu'il cherche dans la masse de ces documents ceux qui peuvent lui être utiles ; dans ce cas, les notes mises au bas des pages de la présente traduction lui rendront grandement service.

Ce premier volume, que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs de l'*Initiation*, s'ouvre par une très savante étude bibliographique de M. Émile Lafuma-Giraud. Il comprend le texte des Préliminaires du Zohar et les trois sections Cereschith, Toldoth Noah et Lekh-Lekha.

Les symboles qu'emploie la Kabbale sont multiples ; les trois règnes de la nature les fournissent tour à tour ; mais quand elle traite de la théogonie et de la cosmogonie, c'est l'homme qui devient la principale et, pour ainsi dire, l'unique image des rapports de Dieu avec le monde. Les panthéistes jugeront cette méthode un peu naïve ; le reproche que reçoivent, en effet, le plus souvent nos religions occidentales de la part de leurs sœurs aînées est la grossièreté ou l'étroitesse de leurs symboles ; il est difficile de justifier ce point de vue sémite et catholique, car les conceptions sur quoi il se base apparaissent comme tout à fait imaginaires à des cerveaux aussi métaphysiques que ceux des initiés d'Extrême-Orient. Il n'en est rien cependant ; on peut admirer les shemas froids et nets

du taoïsme, les luxuriantes synthèses de l'Inde, les vertigineuses abstractions où se complaît l'esprit des vieux sages impassibles ; les Roues tourbillonnantes, les Lilith, les Leviathan, les Sephiroth, les cinq Personnes de la Kabbale, ne représentent pas moins des êtres aussi réels, aussi vivants, aussi actifs dans le travail quotidien de l'Existence universelle que les agents invisibles qui gouvernent l'Aryen ou le Jaune.

Les conversations entre initiés qui constituent l'affabulation du Zohar ont été classées par ses rédacteurs inconnus dans l'ordre de succession des livres de l'Ancien Testament ; le volume premier dont nous nous occupons aujourd'hui contient, dans la section des Préliminaires, une série d'enseignements préparatoires à toute initiation. On y indique d'abord la place que la communauté d'Israël, sous le symbole de la rose, occupe dans le monde ; ensuite on établit les principes métaphysiques du Cosmos : l'infini d'En-haut (Mi = qui ?) et l'infini d'En-bas (Mah = quoi ?) réunis par *Eleh* ou par l'Univers dont Israël est le cœur. Les lumières reçues par les « petits enfants » (initiés) leur viennent de l'école invisible céleste dont le chef est le Messie ; et quand ces petits enfants sont devenus grands, après leur mort physique, ils continuent à s'occuper du monde suivant ses besoins : les formes sous lesquelles ils apparaissent à leurs continuateurs sont les mêmes que celles qu'indiquent l'Évangile et les Rose-Croix de 1610, notamment Julianus de Campis.

La section *Bereschith* commente les paroles de la genèse jusqu'au déluge. Là encore les enseignements

de l'Évangile sont préfigurés d'une façon frappante. La partie la plus profonde de cette section ne se couvre de l'autorité d'aucun rabbin; les idées qu'elle renferme semblent donc appartenir à la plus ancienne tradition et peuvent remonter à la captivité de Babylone et peut-être même jusqu'à Moïse. La géographie du monde invisible y est minutieusement décrite; mais elle s'ouvre par une page admirable, que nous ne pouvons résister au plaisir de mettre dès maintenant sous les yeux de nos lecteurs :

« Il est écrit : *Bereschith* (1), par le commencement. Avant toutes choses, le Roi a permis la transformation en un éther transparent (2), fluide impondérable, pareil à la lumière provenant des corps phosphorescents. Ensuite par un mystère des plus secrets de l'Infini, ce fluide se métamorphosa en un gaz dépourvu de toute configuration aériforme, ni blanc, ni noir, ni rouge, ni vert, ni d'aucune couleur. Ce n'est que quand Dieu fit prendre à la matière des contours (3) qu'il donna naissance à cette variété de couleurs qui, en réalité, n'existent pas dans la matière, n'étant dues qu'aux modifications que subit la lumière selon les corps qu'elle éclaire. Dans la lumière, il existe une onde qui est la cause efficiente de la variété des couleurs en ce bas monde. Ainsi, par un mystère des plus secrets, l'Infini frappa avec le son du Verbe, le vide, bien que les ondes sonores ne

(1) *Gen.* I, 1.

(2) Cf. *Tigounè Zohar*, XV.

(3) Mot à mot : « Quand il traça un cordeau ».

soient pas transmissibles dans le vide (1). Le son du Verbe constituait donc le commencement de la matérialisation du vide(2). Mais cette matérialisation serait toujours demeurée à l'état d'impondérabilité si, au moment de frapper le vide, le son du Verbe n'eût fait jaillir le point étincelant, origine de la lumière, qui constitue le mystère suprême et dont l'essence est inconcevable. C'est pour cette raison que le Verbe est appelé « commencement », attendu qu'il est l'origine de toute la création, etc.

En suivant le texte de Moïse, pas à pas, les rédacteurs du Zohar traitent presque toujours des questions pratiques qui s'y rattachent. Ainsi, en décrivant les invisibles bons et mauvais, il décrit la forme, les noms et les correspondances des quatre grands anges dont le blason inaugure les quatre Évangiles. A l'occasion du péché d'Adam, on expose une théorie du mariage ; à propos de Caïn et d'Abel, une théorie du sacrifice ; à propos d'Hénoch, une théorie de la magie, des sciences occultes et de la science ésotérique.

La section *Toldoth Noah* s'occupe des causes et des moyens du déluge ; elle en décrit les effets sous le symbole de l'Arche, il est parlé de la mystérieuse Shekinah, épouse éternelle du sage, ce qui semble, chez les Kabbalistes, tenir la même place que la Vierge Sophia dans le système de Boehme. Il faut cependant reconnaître que la doctrine juive est beau-

(1) C'est que le Zohar entend par l'expression « frappa sans rien frapper », c'est-à-dire rien n'existait qui pût être frappé. Le Zohar enseigne donc ici une création *ex-nihilo*.

(2) Cf. fol. 16^b.

coup plus compliquée, beaucoup plus savante, si l'on préfère, qu'aucune des révélations catholiques ou hérétiques du mysticisme chrétien. La Shekinah aime l'âme de l'homme juste, et comme le Verbe l'aime elle-même, Il va avec elle, et l'âme bénéficie de cette double présence divine. Ainsi, ces vieux rabbins nous apparaissent comme des logiciens consommés ; ils avaient, à un haut degré, le sens de la vie, le sens de l'organisme ; pour eux, tout est un être organisé ; les neuf palais, les sept terres, les sept cieux, les colonnes du monde, la pierre centrale ; ils y voient des individus : démons, anges, ou Dieu ; c'est ce que montre la belle description des Séphiroth dans la présente section ainsi que la conférence de R. Siméon sur la répartition des effets des bonnes œuvres : les paroles, les gestes, le son de la prière vont chacun à son rang, la fumée, l'odeur, des sacrifices également ; la bonne volonté de l'homme va seule au plus haut point, vers la Volonté suprême.

D'ailleurs les pratiques cultuelles sont considérées par le Zohar comme une sorte de magie ; car il enseigne que ce qui se fait ici-bas sur terre, se fait aussi dans les cieux ; et cependant, dans la section troisième, consacrée tout entière à Abraham, R. Eléazar dit que l'astrologie, que ce patriarche étudia jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, est une science vaine. On peut en conclure que, dans la pensée de son fondateur, Israël devait former un noyau distinct du reste du monde, en vue d'un certain travail, pourvu de lumières spéciales, guidé par un aspect particulier de l'Absolu.

Tout ce que l'homme accomplit donc matériellement se répercute dans l'Invisible ; c'est la raison pour laquelle la prière, l'étude de la doctrine secrète, l'observance des lois du mariage étaient si importantes pour les Israélites. Ainsi Dieu est toutes les nuits dans l'Héden ; c'est pourquoi les rabbins se levaient à minuit pour étudier. Les âmes sont créées par couples ; et l'épouse que l'homme se choisit doit être, en condition normale, son âme-sœur ; de même que les deux époux s'aiment sur le plan physique, de même dans l'interne, la Shekinah ou présence divine, cohabite avec l'âme de l'homme :

« Toutes les âmes dans ce monde, dit R. Hizqiya, qui constituent le fruit des œuvres du Saint, béni soit-il, ne forment, avant leur descente sur la terre, qu'une unité, ces âmes faisant, toutes, partie d'un seul et même mystère. Et lorsqu'elles descendent en ce bas monde, elles se séparent en mâles et femelles ; et ce sont les mâles et les femelles qui s'unissent... Lorsque les âmes descendent en ce monde, l'âme mâle et l'âme femelle sont unies ensemble. Ce n'est qu'après leur descente en ce monde qu'elles se séparent, chacune de son côté, et vont animer deux corps différents, celui d'un homme et celui d'une femme. Et c'est le Saint, béni soit-il, qui les unit de nouveau ensuite, lors du mariage. La charge des unions entre les hommes et les femmes n'est confiée à aucun chef céleste ; c'est le Saint, béni soit-il, lui-même, qui les opère, — car c'est lui seul qui sait le faire d'une manière convenable. Heureux le sort de l'homme qui mène une vie convenable et marche

dans la voie de la vérité ; car il unit une âme avec une autre, telles qu'elles l'étaient avant leur descente sur la terre... (1) »

Ces quelques aperçus ne peuvent donner qu'une idée bien incomplète et bien vague des richesses contenues dans ce livre ; ce sera une tâche ardue que de les dénombrer toutes ; il faudrait qu'un disciple obscur et laborieux ait la patience de faire pour ce livre ce qu'Abraham de Frankenberg a fait pour Jacob Bœhme : un répertoire des passages de la Bible cités, une table alphabétique des matières donnant l'index de page pour tous les sujets traités, une liste des noms propres, un répertoire des termes de Kabbale employés sous leur forme hébraïque. L'orientaliste, l'exégète, le théologien se réjouiraient de voir leur besogne ainsi facilitée ; mais les maîtres de la doctrine secrète trouveraient peut-être que c'est un peu encourager la paresse.

Quoi qu'il en soit, telle qu'elle est, cette traduction est une grande belle chose ; qu'il me soit permis de souhaiter ici que les noms de l'auteur, Jean de Pauly, qui lui a donné la vie intellectuelle, — de l'éditeur, M. Lafuma, qui lui a donné la vie matérielle, ne soient jamais oubliés de tous ceux qui tireront dans l'avenir quelque profit de la contemplation de cette pure lumière. Mais aussi qu'ils se souviennent du docteur Marc Haven, qui a su lui donner, sous le voile de l'incognito, qu'il me pardonnera de lever, la vie cardiaque, sans quoi rien ne résiste au temps.

(1) *Zohar*, I, 85 b.

Le temps et l'espace m'ont un peu manqué pour dire l'indispensable ; j'espère pouvoir prochainement combler ces lacunes et aider plus efficacement le lecteur, que l'aridité des vieux textes découragerait.

SÉDIR.



LA KABBALÉ PRATIQUE

(Suite)

Feu et flamme.

Une fumée épaisse voile la contrée, avant que la flamme éclate, où elle couve en cachette; enfin le feu flambant se développe, continue à dévorer graduellement tout le matériel. La flamme devient toujours plus pure, plus pure et plus pure, reçoit sa blancheur originale et retourne aux demeures de la lumière. Telles sont les lois de l'ordre. La flamme après s'être élevée sur tout ce qui est combustible continue à causer la décomposition entière, et si elle a enfin nettoyé la lourde masse des corps de tout le matériel, et si elle a réuni les commencements originaires des choses avec leur essence, elle s'élève invisible à nos yeux dans des régions plus hautes et donne aux corps cette liberté et cette activité, dont ils étaient privés sous la lourde masse des corps.

L'Ordre.

L'ordre visible et l'invisible sont liés entre eux

d'après les lois éternelles dans une chaîne et cette liaison donne à l'homme la notion d'une unité indivisible, qui est la cause de toute activité.

Plus la plus haute intelligence, il n'y a ni un supérieur, ni un inférieur; elle voit dans la grande œuvre de la nature un grand un

La Chaîne.

La chaîne devient une chaîne, comme un anneau touche l'autre; — par cela une unité, parce que le chaînon le plus bas est en liaison avec le chaînon le plus haut et fait un entier. — Une chaîne d'un million de chaînons n'est pourtant qu'une seule chaîne.

La Réfraction de rayons.

Si des nuages épais se trouvent entre le soleil et l'objet, le pur rayon ne pénètre pas sur l'objet; les rayons sont dispersés des deux côtés, l'ombre couvre l'objet. Plus le mur séparant entre le soleil et l'objet est diaphane, plus il y a lumière, moins il y a de réfraction, plus le rayon est pur.

Le Tout. (L'Entier.)

Si tout est un entier, tout une chaîne, chaque chaînon appartient à l'entier et l'anneau, à qui cette chaîne est attachée, est lié immédiatement à chaque chaînon. La grande chaîne, qui attache les esprits à Dieu, se compose de chaînons qui sont d'une volonté pure, une volonté pure conduit à l'unité et à l'entier.

Le Tout dans Tout.

Tout est en tout, partout Dieu et ses forces, la séparation n'est qu'organique, n'est qu'apparente; partout il y a des tangentes des forces à des forces, et de forces à une force originaire. — Considère la chaîne de pensées divines, expressions du premier chaînon jusqu'au dernier. — L'éternité est un, présence; le passé et l'avenir le sont pour celui, à qui des nuages couvrent la pleine vue de la chaîne. La partie, qu'il voit, est pour lui la présence; la partie qu'il a vue, le passé, et celle qui est couverte par les nuages, l'avenir. Qui voit la chaîne à la fois, pour celui la chaîne n'a ni passé ni avenir, présence un. S'attacher à cette chaîne signifie prendre part à toutes les forces.

Imite ces puissances pures, qui montrent leur force devant les yeux de Dieu; attache-toi à l'unité et tu prendras part à tout ce qui est grand et bon.

Le Crapaud.

Considère le crapaud! Il devient venimeux et s'enfle, et tire son poison de la terre. L'orgueil, qui gonfle les hommes, les rend semblables, au crapaud. Dans le soleil il est séché, et tout le venimeux, qu'il tire de la terre, se consume. Le soleil spirituel consume le poison de l'âme qu'il tirait du terrestre.

L'Ascension.

Considère les lois de la nature dans l'homme, s'il

monte un escalier, l'homme se courbe en avant, telle est la loi de l'équilibre. Seulement, celui qui redescend, lève la tête en haut. Considère ce symbole ! l'humilité est nécessaire pour l'ascension ; celui, qui est fier, descend. Considère toi-même, et tu trouveras, si tu montes ou si tu descends.

RÊVES DE NOMBRES

1

Je croyais que c'était vers midi et mon œil s'ouvrit, et je vis des ouvriers qui travaillaient au temple de la vertu et creusaient des cavernes pour y enchaîner le vice. J'aidai à travailler de midi à minuit, et lorsque je me considérai moi-même, je ressentais que je ressemblais à un enfant de 3 ans.

2

Lorsque la deuxième nuit s'approchait du matin, il me paraissait, que des amis de la Divinité m'enseignaient l'étude des sciences et la pratique de la vertu. On fit de moi un ami des hommes, on m'apprit à vénérer les lois, aimer les rois et estimer le plus humble, parce qu'il est un homme. Je suivis une lumière flamboyante et elle conduisit à la connaissance des vertus. Le luxe et l'orgueil furent décrits comme des vices, dont les attrait éblouissent la populace ; des préjugés ne sont pas pour le sage, était écrit au-dessus du seuil de l'école, et la vraie sagesse n'est qu'en Dieu.

3

Le troisième matin, je rêvais que le soleil était à midi ; j'étais un garçon de 5 ans ; un temple magnifique, érigé à la Divinité, était éclairé avec 6 lumières. Non loin de ce temple une vallée se trouvait, et là la paix, la vérité et la réunion régnaient. Cette vallée était un tétragone oblong, et dans la longueur elle s'étendait de l'orient vers l'occident, et dans la largeur du midi vers minuit. La sagesse et la force soutenaient les halles du temple ; l'envie, la calomnie et l'intempérance n'étaient pas connues, un saint silence régnait, uni avec l'intelligence et l'amour.

4

Le quatrième matin, je rêvais : Dans un palais magnifique je fus conduit de la chambre du milieu dans une grande halle, où 9 lumières se trouvaient et une grande lumière dans laquelle une grande lettre était écrite avec du feu rouge dans un feu blanc, et amour, vérité et sagesse furent l'interprétation de la lettre, qui était la septième. Alors, je vis un génie tutélaire ; celui-ci me donna une petite boîte faite des plus beaux coraux et une clef d'ivoire qui ouvrait la boîte. Je vis aussi à côté fleurir une branche, et celle-ci ombrageait un tombeau ; 3 grandes colonnes allaient de la terre au ciel, et le génie tutélaire me dit : « Sagesse, force et beauté sont les colonnes » qui soutiennent l'univers. Alors, il me paraissait que je fus transporté dans l'endroit où les israélites sauvèrent leur arche de l'alliance du temps de leur persécution et je vis écrit au firma-

ment avec de grandes lettres : Fais de ton cœur un temple de Dieu ; et l'ange qui m'accompagnait me dit que je n'étais âgé que de 7 ans. Mais lorsque je me réveillai du rêve, il était midi.

5

Le matin du cinquième jour, je rêvais que j'entrai par une grande porte, située vers midi, dans la ville de la paix ; je vis la montagne du Libanon où les grands cèdres se trouvaient et des voix d'anges annonçaient le nom de Jéhovah. Un des anges me cria : Je te donne un an pour ouvrir et un an pour fermer, et lorsque je me réveillai, je demandai, quelle heure il était, et une voix me répondit qu'il était 1 heure pour ouvrir et 7 pour fermer.

6

Dans la sixième nuit, je vis dans le rêve un ange qui cherchait des yeux différents hommes et qui en choisissait, et il me cria et dit : « Viens travailler. Je le suivis par le sombre et par des chemins inconnus et enfin je me reposai à un arbuste épineux brûlant ; là, j'étais assis jusqu'à la pointe du jour, et lorsque je demandai à mon compagnon quelle heure il était, il me répondit : Parmi les hommes la nuit s'approche et pour toi l'heure, dans laquelle tu quitteras la sombre caverne. »

ECKARTSHAUSEN.





PARTIE LITTÉRAIRE

Étienne Bellot

La gloire philosophique du dix-neuvième siècle brillera éternellement dans l'histoire de la pensée humaine. Nulle autre époque n'a compté autant d'écoles riches et prodigues de vérités et de grandeurs, autant de génies si heureusement inspirés.

Les célèbres époques grecques pâlissent sous l'éclat de ces lumières fécondes et salutaires.

Et la gloire du positivisme brille dans ce siècle étincelant d'une flamme de première grandeur, de toute élévation, de toute noblesse.

Depuis l'origine du monde humain, l'intelligence avait exercé sur les arts une action exclusivement utilitaire, cependant qu'en philosophie elle poursuivait l'œuvre chimérique de la science pour soi.

La tradition grecque avait été oubliée et Platon et Aristote avaient détrôné Épicure et Zénon.

Métaphysiciens de toutes les époques étaient en

mal d'absolu, non pour mettre leurs découvertes au service de l'humanité, mais pour la stérile gloire de déchiffrer les énigmes de la nature. L'œuvre de la métaphysique s'élevait à de telles hauteurs que les plaintes et les douleurs de notre pauvre monde atteignaient rarement les fidèles de la divine science.

Et toutes leurs entreprises, si riches et si puissantes, échouèrent sur les écueils perfides du humisme et du kantisme.

La gloire de l'école positive est d'avoir posé parfaitement le problème philosophique à l'intelligence humaine. Notre science doit être exclusivement pratique et utilitaire. Actuellement la métaphysique est l'art de la philosophie.

Il nous importe peu que la substance soit unique ou nombreuse ou inexistante, qu'elle soit de l'étendue et du mouvement, ou des atomes de force ou toute autre entité, l'humanité veut connaître les phénomènes et leurs lois (modes de l'être en soi) et sa suprême espérance scientifique est la révélation des lois des êtres. Quelle que soit la substance, les phénomènes observés ne changent pas et leurs relations dans l'espace et le temps peuvent seules intéresser la société humaine. Que demain nous révèle le substratum des métaphysiciens, l'existence sociale sera-t-elle modifiée, nos peines et nos charges auront-elles diminué, l'humanité sera-t-elle plus heureuse, si cette révélation ne se complète pas de la parfaite connaissance des lois de vivre de ce substratum ?

La théorie positive est cependant entachée de humisme et de kantisme. L'influence autocratique

du maître s'y fait rigoureusement et rudement sentir.

Incontestablement la science humaine doit être utile et pratique. Nous ne connaissons pas de plus noble pensée que celle si connue d'Auguste Comte : « Savoir pour prévoir afin de pourvoir. »

Résout-elle complètement le problème philosophique ? C'est la gloire d'Étienne Bellot d'avoir prouvé le contraire en donnant au monde savant la solution intégrale.

L'erreur fondamentale des positivistes est d'avoir cru trouver, au point de vue philosophique et scientifique, la théorie définitive — alors que leur école est provisoire, transitive. Présentement, le positivisme est l'école de la vérité, mais il doit laisser la parole à l'avenir. Les lois fondamentales de la philosophie première doivent être acceptées par tout penseur, mais à titre utilitaire et pratique. Les problèmes humistes et kantistes seront résolus par l'expérience.

Le positivisme triomphe actuellement du matérialisme en rejetant toute synthèse objective, en posant l'irréductibilité des phénomènes, mais cette victoire n'est que provisoire, demain peut la transformer en complète déroute. Il reste donc la théorie scientifique du passé et du présent ; il s'immortalise par sa synthèse subjective des sciences abstraites en vue d'une solution utilement et pratiquement humanitaire. Et c'est son plus beau titre de gloire.

Étienne Bellot accepte donc le positivisme, mais il le considère comme une étape transitoire quoique nécessaire. Il met toute sa foi de penseur en l'avenir. Et c'est ainsi qu'il se rattache au matérialisme.

Sa philosophie seconde apparaît clairement : *Nous devons observer les phénomènes, en connaître les modes, les relations, en tirer des lois qui nous permettront de réaliser immédiatement la grande conception positive — et dans l'avenir, par l'expérience, la synthèse objective du monde cosmologique et du monde biologique.* Et l'œuvre philosophique d'Etienne Bellot se complète par une remarquable systématisation de la sociologie. C'est ici qu'éclatent en pensées consolantes et lumineuses sa grande âme et son grand cœur. *Les phénomènes sociaux ne sont pas immuables, ils sont déterminés par l'état des mondes ; on ne saurait circonscrire la société future dans les limites des humanités passées.* Il croit donc à la perfectibilité absolue et intégrale par la raison humaine et il se rattache manifestement à la grande école philosophique socialiste. Qu'on nous permette d'écrire ici même la pensée fondamentale de cette sociologie toute vibrante d'amour, de foi et de science, elle résume admirablement l'œuvre sociologique à laquelle E. Bellot a souscrit et qu'il a aidée de toutes ses forces de savant et d'artiste. *L'évolution sociale est liée à celle de l'intelligence humaine. Dans la marche ascendante, le milieu cosmologique s'améliore, le travail et l'amour s'organisent rationnellement. Les plaisirs physiques diminuent, les plaisirs spirituels augmentent. La philosophie stoïque est résolue épicuriennement. Une harmonique synthèse sociale définitive est possible et réalisable.* Le collectivisme est institué sur des bases scientifiques et il reprend sa véritable place dans la science de la société humaine :

organisation logique du travail. L'évolution et l'état définitif des autres parties essentielles du monde social sont aussi nettement déterminées.

Nous pourrions terminer cette courte étude, la philosophie d'Étienne Bellot est maintenant connue théoriquement et pratiquement. Cependant il nous est cher d'insister davantage sur l'indépendance philosophique de notre penseur, qualité vraiment rare en ces temps de classicisme et de tradition. Tous les occultistes nous comprendront et applaudiront à cet hommage sincère et mérité.

Étienne Bellot montre toute l'étendue de sa foi philosophique quand, rompant avec les savants officiels, il vient chercher dans le champ des observations occultes de nouveaux éléments de science et de vérité.

Il fait partie de la grande école expérimentale de l'occultisme. Il sait qu'il trouvera là de nouveaux phénomènes, de nouvelles lois, tout aussi réels que ceux du monde dit physique, et il songe à une vaste synthèse harmonique de ces deux mondes réconciliés.

Et sa pensée s'arrête-t-elle-là ? N'espère-t-il pas que l'expérience nous fera connaître un au-delà avec des lois immuables comme celles de notre monde terrestre ? Le scepticisme ébranle peut être sa croyance de penseur. Étienne Bellot n'a jamais fait connaître son intime pensée sur ce sujet capital. Il a toujours, cependant, rejeté cette espérance en tant que simple hypothèse : son inutilité la condamnait. La morale épicurienne le charme particulièrement. Cela ne doit en rien nous étonner. Tout vrai savant ne peut ad-

mettre une théorie qui ne repose même pas sur un principe, fonction de notre cerveau, mais sur une tradition mensongère colportée par quelques fourbes et puissants pasteurs de peuples.

L'espoir peut cependant habiter son cœur. N'aime-t-il pas de toute son âme d'artiste et de penseur les hommes, ses frères. Et la disparition de la personnalité n'est-elle pas un des grands cauchemars de l'humanité ?

Quoi qu'il en soit, Étienne Bellot peut espérer que l'expérience nous révélera quelque autre monde, paradis des contes bibliques ; mais, parfait positivisme, cet espoir ne saurait lui faire oublier notre monde terrestre. Il se souvient trop de certain proverbe fameux, et son altruisme est trop grand, trop éclairé pour peupler on ne sait quel chanaan chimérique de plaisirs inépuisables, cependant que chaque minute, chaque lieu de notre triste planète réclame aux échos insensibles un peu plus de bonheur, pour notre pauvre et lamentable humanité.

Le poète se sent saisi d'un auguste plaisir à magnifier l'œuvre. Il voudrait saisir sa lyre d'airain et, en termes rares et précieux, en célébrer les beautés morales et savantes ; mais la raison lui ordonne de n'en rien faire. Rien ne chante dit-elle, la gloire du penseur comme l'œuvre elle-même. Simplement et comme magnification supérieure nous la voulons synthétiser.

Admettre le problème et la solution positivistes et les déclarer provisoires. Étendre à l'infini le champ des observations expérimentales et tout attendre de

l'Expérience (synthèses objectives, résolution des problèmes humistes et kantistes). Unir toute évolution à celle de l'Intelligence. Instituer un état social parfait sur des bases scientifiques.

Gloire aux penseurs qui veulent donner le Bonheur à l'Homme par la Science et la Beauté et qui, non contents de concevoir, vont à travers le monde répandre prodigusement, salutairement les trésors de leur Verbe. Poète, pasteur, apôtre, ce sont les grands pionniers de l'évolution sociale, les fameux architectes des cités futures, les chefs victorieux des luttes libératrices.

Ce sont les Phares de l'Humanité.

André TSCHUI.



LE SPECTRE !

Un paysan descend dans sa cave sans lumière. A peine est-il arrivé au bas de l'escalier, qu'il recule épouvanté à la vue d'un spectre, qui le regarde de ses yeux étincelants.

« Qui vive ! » s'écrie-t-il par trois fois.

N'obtenant pas de réponse, il remonte, court arracher son vieux fusil dans l'armoire, revient plus vite encore après avoir chargé son arme et pan ! voilà le spectre, qui vole en éclats dans toutes les directions.

La famille munie de lanternes pénètre dans la cave et trouve dans tous les coins les morceaux de gâteau aux prunes moisi, criblés de plomb.

Dr MIRUS.



LES MAGICIENNES

3^e SONNET

Blonde aux yeux châtons

Les tons roux de la feuille aux derniers jours d'automne,
Le sable ensoleillé des plages aux mers bleues,
Et le mousseux nectar qui pétille et chantonne,
Sont moins riches et purs que l'or de ses cheveux.

Ses yeux sont plus profonds que l'onde qui moutonne,
Plus jaspés que l'agate, plus troublants que l'adieu,
Sa voix incantatrice émeut... et l'on frissonne...
Être aimé de Circé, c'est être presque un dieu !...

Mais la magicienne, idéalement belle,
Pour « les hommes de chair » est farouche et mortelle,
Elle ne peut aimer qu'un maître en ses amants.

Et quel que soit son nom : Isis, Maya, Cybèle,
Sa beauté s'abandonne à celui qui l'appelle :
Ambrosie au seul Sage, et poison aux déments.

COMBES, LÉON.

(*Orbes et Gemmes.*)



UN SECRET PAR MOIS

Contre les Mouches et Moucherons.

Le crin de cheval étendu auprès de la porte (en travers) et par le milieu de la maison, les chasse. — La coupe-rose et la nielle en parfum en fait autant. Si vous pendez à votre cou une petite éponge imbibée légèrement de vinaigre, les moucherons ne vous toucheront pas. Si vous pendez au faite de la maison une grosse éponge imbibée de vinaigre, tous les moucherons s'y assembleront.

DÉMOCRITE.

L'École Hermétique.

Le succès progressif obtenu par l'École hermétique depuis plusieurs années nous incite à indiquer le caractère de l'enseignement de cette école, au moment où va s'ouvrir une nouvelle période de fonctionnement.

Chaque jour un plus grand nombre d'intelligences s'intéressent soit aux faits psychiques, soit aux théories émises pour l'explication de ces faits, soit à l'histoire des anciennes initiations et au symbolisme des sociétés initiatiques contemporaines.

Or, on ne peut saisir toute la valeur d'un fait psychique sans une instruction technique préalable et c'est cette instruction critique qui est organisée à l'École hermétique.

Étude critique des faits psychiques. — Hypnotisme, magnétisme, faits spirites, par le professeur Dace.

.*.

La théorie de l'occulte tient une grande place dans l'enseignement de l'école. Un cours d'*Astrologie* élémentaire par Phaneg, permettra de former des étudiants connaissant les principes de cet art, mais le cours de *Haute Magie* du docteur Rozier, qui obtient chaque année un tel succès, forme la synthèse de l'enseignement théorique de l'école. Cette année des cours de vacances ont été faits par le docteur Rozier, et le succès a répondu à cette nouvelle tentative. C'est dans une grande salle annexe située, 10, rue du Petit-Pont, que le docteur Rozier donne ses cours aux élèves de l'école.

Mais les chercheurs qui veulent approfondir les enseignements traditionnels de l'occulte se trouvent en présence de deux traditions :

- 1° La tradition kabbalistique des Gnostiques, des Alchimistes et des Rose-Croix ;
- 2° La tradition orientale des Indous.

Il appartient au caractère français de rechercher avant tout la netteté dans tout ordre d'enseignement. Or, il est impossible de rien comprendre à la tradition kabbalistique, si l'on ne possède pas les éléments indispensables de la langue hébraïque, de là la nécessité d'un cours d'*Éléments de lecture de l'hébreux*. Ce cours sera fait soit par Sedir, soit par Papus.

De même, nous assistons souvent à ce curieux phénomène de gens prononçant avec pédantisme des noms sanscrits qu'ils sont incapables non seulement d'écrire, mais encore de lire. Cela conduit à des erreurs amusantes qui font sourire les orientalistes, peu enclins à croire à un ésotérisme enseigné par des gens qui ne savent pas lire la langue sacrée de leurs mystères. Voilà pourquoi nous organiserons un cours de *Lecture de la langue sanscrite* (Caractères Dévanagari). Ce cours sera fait par Papus.

∴

La théorie des traditions orientales, indoues ou chinoises est familière au professeur Sédir qui a conquis une place si éminente par ses travaux si profonds. Sa fidélité à la tradition chrétienne en est encore plus fortifiée et ses nombreux élèves suivront ses enseignements cette année encore. Les cours d'histoire de la tradition sont, en général, réservés aux élèves de seconde année.

Voilà pourquoi les cours se rapportant aux Initiations antiques seront faits en loge Martiniste.

Les cours de Symbolisme maçonnique et d'histoire de la Franc-Maçonnerie seront faits dans des loges désignées à cet effet.

∴

Enfin, des cours annexes : Alchimie, Tarot, Tempéraments, Graphologie seront aussi organisés.

L'École hermétique donne des cours, le soir, à 9 heures, rue Séguier, 13, Paris. Les élèves anciens ou nouveaux payent un droit d'inscription de 2 francs et un droit de 2 francs par mois, payable mensuellement, pour suivre tous les cours sans exception.

Les cours pour 1906-1907 sont organisés de la façon suivante :

Étude des faits psychiques. — Professeur Ed. Dace.

Astrologie élémentaire. — Professeur Phaneg.

Haute-Magie. — Professeur docteur Rozier.

Hébreu. — Professeur Sédir ou Papus.

Sanscrit. — Professeur Papus.

Mystique chrétienne. — Professeur Sédir.

Symbolisme et histoire initiatique. — Professeur Papus.

∴

Physiognomonie et tempéraments. — Papus.

Graphologie. — Bellot, maître de conférences.

Alchimie. — Merlin, maître de conférences.

Faits Psychiques. — Beudelot, maître de conférences

Les cours ont lieu les lundis, mardis, mercredis et jeudis, à 9 heures du soir.

Une affiche placée à l'école fait connaître les jours de chacun des cours.

Les inscriptions des nouveaux élèves sont reçues à l'école, les lundis et jeudis soir, avant le cours.

Les cours commenceront le jeudi 4 octobre, à 8 h. 1/2 du soir.

FAITS PSYCHIQUES

Un enfant de dix ans avait mauvais caractère, répliqueur, obstiné, n'apprenant rien, ne pensant qu'à jouer ; il dormait toujours sur son dos, parfois sur le côté gauche et jamais sur le côté droit. Il y a deux ans, il lui vint un gros bouton sur le front à gauche et un autre dans le dos, et ne pouvant reposer sur le dos il dormait sur son côté droit ; en outre, l'orientation du lit ayant été changée il advint qu'il dormait avec la tête en est, pieds en ouest, tandis qu'avant, l'orientation était en sens opposé. Il continua à dormir ainsi, en prit l'habitude et son caractère est complètement changé.

Ne pouvant attribuer pareil changement à la seule et insignifiante suppuration de deux simples boutons tout à fait bénins (en Égypte pendant l'été tout le monde a de ces boutons, dit boutons du Nil, qui guérissent sans soins et sans médicaments dans l'espace de huit jours) comme il n'y eut ni magnétisme, ni suggestion, ni auto-suggestion, je présume que la différente position et la différente orientation du corps tenues en dormant pourraient bien être la cause ou pour le moins une des causes du pareil rapide changement qui commença trois mois après que l'enfant dormait autrement.

A ceux qui s'intéressent de science et d'humanité d'étudier et résoudre la question.

ODORICO CEPICH.

Des amis discutant sur la vue, l'acuité, les lunettes, la question me fait rappeler le cas suivant :

Il y a vingt-cinq ans, un voisin me pria de lui donner des leçons de dessin, naturellement j'ai commencé par la géométrie. ce pendant l'été, de 6 à 7 p. m.

Cet homme avait une mémoire prodigieuse, tout ce qu'il lisait s'imprimait dans son cerveau, en lisant un long article pour la seconde fois, il le récitait presque textuellement et encore il prétendait que depuis quelque temps sa mémoire avait diminué.

J'étais enchanté ; en quatre mois, mai à août, et pendant quatre ou cinq heures de leçon par semaine, il en apprit plus que d'autres n'en apprennent dans un an.

Mais en septembre, les journées étant plus courtes, je lui donnais la leçon après le souper entre 7 et 9 heures du soir et à mon grand étonnement, j'ai constaté qu'il n'apprenait rien malgré toute sa bonne volonté, les progrès étant nuls ; parfois il ne savait pas la leçon du jour précédent.

Pourquoi donc ce qu'il étudiait pendant le jour il le retenait facilement et par contre ce qu'il étudiait pendant la nuit, après le souper, ne lui profitait que peu ou point ? Je pense que la digestion n'en peut être la cause, car dans toutes les écoles les élèves étudient aussi bien après le dîner et souper.

En étudiant la question qui m'embarrassait grandement, j'ai remarqué que cet homme était anisométrique à l'excès, myope à gauche et presbyte à droite, que le jour il lisait avec l'œil presbyte à une distance de 45 à 50 centimètres, tandis que la nuit il lisait avec l'œil myope à une distance de 12 à 15 centimètres et disait souffrir de mal de tête. Il me semble que la différence entre la lumière de jour et la lumière d'une lampe ne peut avoir d'influence ou pour le moins une aussi grande influence sur la mémoire, et si réellement cette influence existe, elle devrait être largement compensée, vu que personnellement l'étude de nuit dans le silence absolu m'a plus profité que l'étude de jour ; causes : tapage des enfants et des voisins, roulements des voitures, bruits de toute sorte et par suite distractions continuelles.

Voulant tenter une expérience et empêcher que la myopie et la presbytie de cet homme n'augmentent, je l'ai persuadé qu'en lisant à grande distance pendant le

jour et à trop courte distance pendant la nuit sa vue se fatiguerait, qu'il risquerait de la perdre, qu'il faut absolument y remédier ; j'ai choisi moi-même un verre convexe pour son œil presbyte et un verre concave pour son œil myope de manière qu'il puisse lire facilement avec les deux yeux à la distance de 30 centimètres et le résultat fut surprenant, sa faculté de retenir fut égale pour tout ce qu'il lisait la nuit comme le jour et l'intéressé me déclara que ce qu'il lit avec les deux yeux il le retient plus facilement que lorsqu'il lisait avec son seul œil droit pendant le jour.

Est ce un cas tout spécial ?

Le nerf optique de l'œil myope est-il plus influencé par la vision éloignée naturelle ou artificielle et, par suite transmet-il plus nettement les émotions développant la mémoire ?

Les lunettes peuvent-elles opérer ce miracle ? Les illettrés et les aveugles ont pourtant très bonne mémoire.

Y a-t-il d'autres causes ? Je serais heureux et reconnaissant de le savoir.

ODORICO CEPICH.

CAS ET MODES DE VOYANCE

Les faits sont les faits et *Honni soit qui mal y pense*

Un lecteur du *Messenger* nous écrit :

J'ai une jeune parente de 18 ans anémique et strumeuse (lisez à tempérament scrofuleux ; mais strumeux, terme de jargon médical, c'est bien supérieur, vu que le vulgaire ne comprend pas...)

Différents médecins se sont occupés d'elle depuis plusieurs années et ont édicté leurs prescriptions en disant : « C'est de l'anémie ; il y a une grande faiblesse de constitution ; il faudrait l'air de la mer », etc.

Un dernier docteur, lui, n'y est pas allé de main-morte : « elle n'a plus qu'un poumon et encore est-il en fort mauvais état », a-t-il dit au père.

..

Je me suis pour lors rappelé les paroles de P. : « Si vous saviez ce que nous guérissons peu souvent !... J'admire mes confrères qui vous ont aussitôt diagnostiqué une maladie d'intérieur, — alors qu'au fond nous n'en savons presque jamais rien... »

Et, sans la moindre indication à l'appui, j'ai envoyé des cheveux de la malade à Mlle Bar, de Saint-Quentin en lui demandant tout simplement : « Que pensez-vous de la personne à qui appartiennent ces cheveux ? »

Je copie la réponse signée docteur F... : « Il y a un certain temps déjà que c'est comme ça. La personne a des contractions nerveuses avec de la faiblesse des os et du sang. La débilité est même grande ; *mais il n'y a rien de tuberculeux*. L'état organique est tout autant à soigner que l'état général. Je ne pourrai répondre de la guérison que quand on aura fait un ou deux traitements, dont voici l'indication... Suivre 22 jours et récrire. »

..

Mais il y a aussi des voyantes (?) et des guérisseuses (?) dans notre bonne ville de T... : leur nombre même ne manque pas.

Entre parenthèses P., d'une façon générale, les couvre de sa protection. — « Que voulez-vous, dit-il, pas n'est besoin qu'elles soient instruites ; elles jouissent de dons naturels — que je n'ai pas, — mais qu'il est bon d'utiliser... »

Quelqu'autre alla donc de son côté trouver Mme H..., personne renommée, déjà poursuivie par la Faculté et condamnée aux instigations de la dite, — ce qui n'a fait qu'augmenter la foule de ses consultants, lesquels arrivent chez elles dès six heures du matin tous les jours.

*
* *

Voici comment cette dernière met en œuvre sa faculté (alors que P., lui, n'apporte qu'un simple effort de volonté) :

Versant une cuillerée de café dans un bol, elle vous dit : « Soufflez dessus un instant en pensant « fortement à celui ou celle pour qui vous venez » (notez qu'elle ne vous questionne pas au préalable et que personne chez elle n'est là pour vous faire causer); après quoi, elle jette le café et présente au feu le bol sans l'essuyer. Il y reste alors des maculatures qu'elle considère avec fixité en concentrant toute son attention, le bol tenu entre ses mains.

Et alors, dans le cas présent : « Il y a longtemps que la personne a ça. Elle a des humeurs au cou, — des deux côtés ; elle en a aux jambes aussi. — Mais *elle n'est pas tuberculeuse* ; ça, *j'en réponds*. — Elle est très nerveuse et a des maux de tête. Encore des douleurs dans les côtés et dans les omoplates. Puis de l'inflammation dans les intestins. — On lui fait prendre du jus de viande, boire du lait et manger des œufs ; cela ne lui vaut rien... »

Toujours un peu défiante, et comme on ne le lui demandait pas, Mme H... ne formula aucune prescription.

∴

Conclusion : Deux personnes consultées, sans voir la malade et sans nulle indication la concernant, font des réponses suffisamment concordantes et paraissant très près de la vérité, du moins en ce qui concerne les détails extérieurs. Maintenant sont-elles dans le vrai en déclarant qu'il n'y a pas de tuberculose ? Mme H... a-t-elle raison de critiquer l'alimentation au jus de viande, au lait et aux œufs prescrite par le médecin ?

La malade pourrait-elle être guérie en suivant l'ordonnance Bar docteur F... ou celle que serait susceptible de donner Mme H... ? — C'est délicat à présumer, d'autant plus que les parents ne s'astreindront malheureusement guère à suivre régulièrement un traitement quelconque, dans l'état d'avachissement et d'abandon moral où ils se trouvent ; car il y aurait fort à dire là touchant les méfaits de l'alcool, au point de vue de la famille.

∴

La morale à tirer de ces faits rapportés est que la vision

psychique existe bien réellement ; qu'on en pourrait tirer fortement parti pour le diagnostic et le traitement des maladies ; que nos médecins, — ces attardés, — sont coupables, dans leur ignorance et leur aveuglement fanatique, de nier à priori ce qu'ils n'ont pas étudié et qu'ils auraient tant raison d'utiliser dans leur pratique médicale ; et qu'enfin il est monstrueux que des tribunaux attentent chaque jour à la liberté des citoyens en voulant enlever à ceux-ci le choix de leur *guérisseur*, et en condamnant sans examen et en bloc des gens que le moyen-âge emprisonnait ou brûlait... de même sans façon. — Comme les mauvais exemples sont plutôt et plus persévérément suivis !

L. G.

Le Messager a été induit en erreur avec l'information du journal *le Peuple*. Le docteur Encausse (Papus) ne va pas en Russie. C'est un bateau monté par un journal russe à l'endroit du tsar, en vue de ridiculiser celui-ci.

L. G.

Les Pionniers du spiritisme en France

Ouvrage publié par souscription

« Le moment ne serait-il pas venu (dit Ed. Grimard dans la magistrale étude qu'il a écrite pour le livre dont nous allons parler) de chercher à établir le bilan de notre situation intellectuelle, morale, spirituelle surtout ? Nous sommes arrivés à l'un de ces tournants de l'histoire humaine, où se multiplient les problèmes, où s'entre-choquent les opinions, où se crée un milieu de nature complexe et confuse et d'où il importe, cependant, que surgisse, sinon la vérité absolue, du moins telle idée synthétique et directrice capable d'indiquer aux pèlerins terrestres, si prompts à s'égarer dans leur marche, une rationnelle et normale orientation... »

C'est pour essayer de répondre à ce besoin que nous présentons aujourd'hui au public :

Les Pionniers du Spiritisme en France.

Documents pour la formation d'un livre d'or des sciences psychiques, recueillis par J. MALGRAS.

Cet ouvrage comprend deux parties :

1^o *La Page des Aînés*, suivant l'expression de Camille Chaigneau, où sont représentés, par des extraits de leurs œuvres relatives au spiritisme ou inspirées par lui, tous les grands hommes de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, tels que Honoré de Balzac, Mme de Girardin, Jean Reynaud, Boucher de Perthes, Allan Kardec, Alexandre Dumas père, Th. Gauthier, Jacques Babinet, J. Michelet, George Sand, Victor Hugo, J.-B. André Godin, Villiers de l'Isle-Adam, Louis Figuier, Ch. Fauvety, Eug. Nus, Aug. Vacquerie, Ch. Lomon, Sadi Carnot, etc., etc.

2^o *Les Contemporains* (et c'est la partie la plus importante de l'ouvrage) qui ont bien voulu exposer dans des études, pour la plupart inédites, leur opinion sur le spiritisme et la science psychique.

Parmi ceux-là viennent se ranger, outre les Victorien Sardou, Flammarion, professeur Richet, colonel de Rochas, Vauchez et autres, nombre de personnalités marquantes appartenant toutes au monde des intellectuels : des membres de la Presse littéraire ou de la Presse spirite, des écrivains connus, des poètes, des conférenciers, des artistes, des savants, des médecins, de hauts fonctionnaires et professeurs de l'Université, des officiers supérieurs de l'armée, d'anciens parlementaires, des gens du monde, etc., etc.

Le spiritisme n'a guère plus d'un demi-siècle d'existence, et déjà son histoire est considérable. Peu de spirites — nous parlons des nouveaux — la connaissent. Mais où trouver cette histoire ? Quel en est l'historien ?

Nous croyons que l'ouvrage, si consciencieusement préparé par M. Malgras, sans avoir la prétention d'être cette histoire, sera du moins la première pierre de l'édi-

fice qui sera élevé un jour à la gloire de notre antique doctrine, passagèrement éteinte pendant de longs siècles et qui vient si merveilleusement de ressusciter et de se rajeunir au souffle des temps nouveaux.

Une grande lacune sera en partie comblée, au moins en ce qui concerne la France, berceau du fondateur du spiritisme. Les autres nations nos sœurs nous imiteront, nous n'en doutons pas.

Que les spirites français donnent donc le premier élan. Qu'ils considèrent que les *Pionniers du spiritisme* ne sont pas l'œuvre particulière d'un écrivain spirite, mais que c'est l'œuvre de tous les spirites puisque c'est celle de leurs principaux porte-paroles.

Quant à ceux qui ignorent encore presque tout de la science psychique, ils trouveront dans ce livre des exposés clairs et précis des principes les plus importants sur lesquels elle est établie et ils y verront que cette science, si décriée de la masse ignorante et pour laquelle la science officielle a jusqu'ici affiché tant de dédains, est pourtant l'étude de prédilection de tout ce qui constitue, en France (comme à l'étranger, d'ailleurs), la Haute Intellectualité.

C'est là un point dont s'est très judicieusement rendu compte M. P. Leymarie; et c'est pourquoi il vient avec confiance proposer une souscription pour la publication, à fin octobre, de cet intéressant ouvrage qui sera offert aux trois cents premiers souscripteurs au prix de 6 francs. Au delà de ce chiffre l'ouvrage sera vendu 8 francs en un fort volume de luxe, in-8° raisin, d'environ 600 pages (gravures comprises), orné de nombreuses photographies hors texte. (Ajouter au prix de 6 francs, 1 fr. 25 pour l'étranger; 0 fr. 85 pour la France, port et emballage).

On peut adresser dès maintenant les souscriptions à M. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques à Paris ou à M. Malgras, 9, rue des Vosges à Roubaix (Nord).

LIVRES NOUVEAUX

Le premier volume de la traduction du Zohar par Jean de Pauly vient de paraître chez Leroux : nous lui réservons une étude spéciale, nous bornant aujourd'hui à recommander à tous nos lecteurs ce magnifique monument de l'Ésotérisme. La collaboration de trois hommes de cœur a été nécessaire pour que cette œuvre admirable puisse voir le jour. C'est un cœur fortement trempé qu'il a fallu à l'éminent auteur, Jean de Pauly, pour poursuivre à travers des difficultés de tout ordre, l'acquisition de cette science profonde, de cette délicatesse d'analyse, de ce jugement philosophique qui lui conquerront l'admiration des linguistes de toute l'Europe. C'est d'un cœur épris de lumière et inaccessible à toute considération d'intérêt que M. Lafuma a veillé à la lente et coûteuse élaboration de ce monument intellectuel. C'est de son cœur ardent et humble que le docteur Marc Haven a tiré la patience minutieuse, nécessaire à la mise au point parfaite des épreuves du texte, de la traduction et des notes, et l'inlassable activité qui a réuni les zèles hésitants et fait taire les oppositions.

Ces trois noms doivent être associés à toujours dans la mémoire reconnaissante de tous ceux qui vont pouvoir se désaltérer à longs traits à l'une des sources les plus pures et les plus antiques de la lumière, ici-bas.

S.

* *

ETIENNE BELLOT. — *Notes contemporaines*, par R. BUCHÈRE, avocat à la Cour d'appel de Paris. Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel.

Le poète moderne se plaint de l'indifférence des foules. Notre monde n'écoute plus les mille symphonies de la nature : gazouillis d'oiseaux, rires de ruisseaux, plaintes de sylphes et les couchers de Phébus et les

beautés de Phébé n'ont plus de charmes pour notre siècle prosaïque. Les temps ne sont plus où tout un peuple se réunissait, le soir, pour ouïr les mélodieux chants de quelques raps des errants. Plus de collège de la gaie science, plus de Clémence Isaure, les lyres de nos bardes résonnent dans un désert de silence et de mort.

Le poète moderne n'a pas médité sur cette admirable et féconde pensée de Goethe *emplissez votre cœur et votre âme des idées et des sentiments de votre époque* et il a conçu et exprimé traditionnellement. En effet que nous importent les pastorales d'antan, les madrigaux d'autrefois, les mièvreries, les sentimentaleries de nos portelyres érotiques. Comment veulent-ils que l'homme d'aujourd'hui soit sensible aux charmes des fleurs et des oiselets, aux beautés des choses ! L'heure quiète est passée. Pas un cœur, pas une âme qui ne soient torturés par les graves problèmes de la nature.

Peu d'esprits ne sont pas tourmentés par le mystère d'une autre vie, peu d'âmes que le néant n'effraie pas, pas un homme qui ne soit atteint durement par les misères de la présente existence. Que les poètes chantent tous ces espoirs, toutes ces terreurs, toutes ces misères et ils ne tarderont pas à retrouver les foules enthousiastes des cieux attiques.

Certains poètes l'ont compris et ils ont mis leur lyre au service de l'Humanité. Le devoir de tout penseur est de signaler ces bardes, très rares encore, à l'attention et à la sympathie du grand public. Notre éminent confrère R. Buchère ne conçoit pas autrement cette mission de chaque artiste, et c'est pourquoi il nous a donné, en langue harmonieuse et claire, une admirable synthèse de l'œuvre humanitaire et sociale du poète Etienne Bellot.

Penseur positiviste, Etienne Bellot, a rejeté l'hypothèse d'une seconde vie pour ne s'occuper exclusivement et pratiquement que de la présente existence. Le système social actuel avec ses dogmes historiques, ses vices et ses crimes ne pourrait satisfaire le penseur et rationnellement il a conçu le socialisme. Dans ses études humanitaires, Etienne Bellot n'est pas parti socialiste, il est arrivé socialiste. Dès ce moment, ce penseur a été pour

les déshérités, pour les exploités de cette vie : il en sera le pasteur, l'apôtre.

Poète, il chantera leurs rêves, leur misères, il saura les poèmes qui apaisent, qui consolent, il rythmera les chants qui jaillissent des poumons anonymes de la foule aux heures de révolte et de combat. Philosophe, il jettera les bases du monde futur : le chanaan des parias modernes. Dramaturge, publiciste, romancier, conférencier il restera farouchement l'éducateur des masses ignorantes, polémiste et politicien il en sera l'inébranlable défenseur.

Artiste, il posera la rédemption du Peuple par l'Art.

Tel est le poète que R. Buchère a voulu faire connaître au grand public. Son étude est fortement et véritablement documentée. Avec le talent qu'on lui connaît, en des pages lumineuses et sincères, il a synthétisé l'œuvre littéraire d'Etienne Bellot, il en a déterminé la méthode et la manière d'être, insistant sur son but farouchement social, il nous a montré un poète luttant pour l'affranchissement des peuples, un poète qui veut son rôle dans la vaste société humaine. Conception sublime qui assure à son auteur une place première dans le grand temple de la gloire.

ANDRÉ TSCHUL.



Ephémérides Perpétuelles, par E. C..., ancien élève de l'Ecole Polytechnique. — 1 volume in-4° avec 8 grandes planches hors texte. — Prix : 6 francs. — Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Les récents travaux scientifiques ont attiré l'attention des savants sur le rôle des actions cosmiques dans la météorologie et dans les manifestations physiques du globe. Même un groupe de chercheurs reprenant les idées des anciens sur la généralité de l'influence cosmique, reconstituent sur des bases nouvelles et expérimentales l'antique science des astres.

Mais toutes ces études nécessitent une prompte détermination des positions des planètes pour toute époque

passée et à venir sans recourir à des calculs longs et savants. Les *Ephémérides perpétuelles* comblent la lacune qui existe à cet égard. Avec cet ouvrage, on peut en quelques instants et par des moyens à la portée d'un enfant, puisqu'il s'agit simplement d'appliquer un rapporteur sur des graphiques après relevé de quelques nombres dans des tables, on peut obtenir toutes les coordonnées des astres pour une date quelconque.

Le soin qui a présidé à l'établissement et l'impression des tables et des planches recommande particulièrement l'ouvrage.

BIBLIOGRAPHIE

Nouveau Traité d'astrologie pratique, par JULEVNO (1). —

L'A. B. C. de l'astrologie, par JULEVNO (2).

Voici réunis en un beau volume in-8° le Cours élémentaires d'Astrologie de notre habile rédacteur Vénus. Nos lecteurs seront bien heureux sans doute de retrouver sous cette forme l'exposé si clair, si simple qu'ils ont suivi pas à pas dans la Revue et qui a permis à beaucoup d'entre eux l'étude d'un art que l'on ne croyait accessible qu'aux prix d'efforts considérables. Nous n'avons pas à leur faire ressortir toutes les qualités d'un ouvrage qu'ils ont appris à connaître; ils en désiraient assez l'apparition en un volume, et sous cette forme ils en apprécieront encore mieux la valeur, comme ils la trouveront aussi d'un usage plus courant.

Nous pouvons assurer, en tous cas, qu'il n'existait pas encore de manuel d'astrologie à la fois aussi simple, aussi méthodique, aussi complet que celui de Julevno. Sans déprécier en rien la valeur des traités auxquels nous étions accoutumés jusqu'ici, nous pouvons remarquer qu'ils avaient développé plus spécialement une partie seulement de la Science; chez Haatan c'étaient les théories premières ou les correspondances ou les signifi-
ficateurs divers; chez Fomalhaut, l'érection du thème;

(1) Un volume grand in-8° de 5 francs.

(2) Un volume in-8° de 2 fr. 50, tous deux à la bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel à Paris.

chez Flambart, le premier jugement de son ensemble, et ainsi des autres. Ici tout se tient, rien n'est sacrifié ; le débutant, d'un bout à l'autre est conduit par la main dans toutes les parties de la pratique élémentaire et trouve à sa portée tous les documents, toutes les tables, toutes les instructions indispensables à l'interprétation comme à l'érection du thème.

A côté de ce traité méthodique, nous ne pouvons trop recommander l'A. B. C. du même auteur ; plus accompli encore, peut-être dans ses 77 pages que le *Traité* dont il constitue, du reste une excellente introduction. Cet abrégé si bref est cependant si complet aussi qu'il permet déjà à toute personne absolument étrangère à l'astrologie, de dresser en très peu de temps un thème, et même d'en établir une interprétation sommaire mais très satisfaisante. *Les Directions* mêmes y sont exposées sous leur forme la plus rudimentaire, mais assez bien pour permettre à chacun de se faire une idée de la marche d'un thème, ce qui est l'objectif principal de l'astrologie.

Cet excellent petit manuel est donc particulièrement apte à donner à tout le monde, par la pratique, une notion aussi juste que complète de la science astrologique ; tous ceux qui s'y intéressent applaudiront avec joie à cette bonne œuvre de propagande qui vulgarise sans fausser ni mutiler.

M. Sédir a édité chez lui, rue Girardon, une brochure extrêmement intéressante sur l'ésotérisme chrétien. Cette brochure est éditée au profit d'un étudiant pauvre. Elle sera envoyée à nos lecteurs qui enverront directement une somme quelconque à partir de deux francs.

..

Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs habitant Paris un excellent chiromancien, M. Desbarolles, le fils du célèbre Desbarolles. Il demeure 99, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris.

Le *Voile d'Isis* lui consacre un article très intéressant.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (d'Angers). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2^e Edition.*

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.*

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux, avec 13 Figures.*

— *Le Magnétisme des animaux. Zoothérapie. Polarité.*

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE pour Tous. — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme. Mon Procès.*

PSYCHOLOGIE EXPERIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le Syndicat de la Presse spiritualiste de France.

A 20 centimes

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine, par un LETTRE CHINOIS.* — III. *Extrait de la Correspondance (Congrès du libre exercice de la médecine).* — IV. *Articles de journaux sur le même sujet.*

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique, d'après l'œuvre de M. Simonin, avec 1 Fig.*

JOURNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine, Pratique médicale chez les Anciens.*

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. Catalogue des ouvrages de langue française.

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, le Zouave, JACOB, LUY, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUE, CAGLION-FRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LEON DENIS, DURAND (de GROS), DURVILLE en 1901, DURVILLE en 1872, 1887, 1901, 1903, ELIPHAS LEVI, G. FABIUS, DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, l'abbé JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIBEAULT, LUY, MESMER, MOUROUX, D^r MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSEGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les *Portraits et Photogravures* sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500 exemplaires, assortis ou non, 50 0/0 de remise:

100	—	—	40 0/0	—
50	—	—	33 0/0	—
25	—	—	25 0/0	—
10	—	—	10 0/0	—

H. DURVILLE. — *Physique magnétique*, avec Portrait, Signature autographe de l'Auteur, Têtes de chapitres, Vignettes spéciales et 56 Figures dans le texte. 2 Volumes reliés. 6 fr.
— *Théories et Procédés*, avec 8 Portraits, Têtes de chapitres, Vignettes et 55 Figures. 2 Volumes reliés. 6 fr.

Ecole pratique de Massage et de Magnétisme, fondée en 1893, autorisée en 1895.
Directeurs : H. DURVILLE et les docteurs ENCAUSSE (PAPUS), MOUTIN et RIDET, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e.

L'Ecole forme des masseurs et des magnétiseurs expérimentés dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins et met la pratique du Massage et du Magnétisme à la portée des gens du monde. Les cours ont lieu du 25 octobre au 1^{er} juillet de chaque année.

Pour favoriser son développement, l'Ecole est devenue un Etablissement de la Société magnétique de France, fondée par M. H. Durville, en 1837. (Demander les statuts qui sont envoyés contre 1 franc.)

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e. Bibliothèque roulante, prêt à domicile.

Cette Bibliothèque se compose d'environ 7.000 volumes sur le Magnétisme et l'Hypnotisme, l'Occultisme, le Spiritisme et les diverses branches du savoir humain qui s'y rattachent. Demander le catalogue qui est envoyé contre 0 fr. 20

Le Journal du Magnétisme, du Massage et de la Psychologie, fondé par le baron du Potet en 1815, paraît tous les trois mois en un fascicule de 64 pages grand in-8^e, imprimé sur deux colonnes, sous la direction de H. DURVILLE, 23, rue Saint-Merri. Ab. 4 francs par an pour toute l'Union Postale.

Le service est fait à titre de Prime à tous les abonnés de l'Initiation qui en font la demande, à la condition de s'abonner directement à la Librairie initialique.

La Revue graphologique paraît tous les mois sous la direction de A. DE ROCHETAL.
Ab. : France, 6 francs par an ; étranger, 8 francs ; le numéro, 0 fr. 50, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Vin blanc et rouge de Touraine, 60 à 80 francs la pièce de 225 litres. LUCIEN DENIS, 64, rue George-Sand, Tours.

Mme Berthe, *Somnambule lucide*, 23, rue Saint-Merri, Paris. Reçoit le jeudi et le dimanche de 10 heures à midi ; les autres jours, de 1 à 4 heures.

VIENT DE PARAÎTRE :

Magnétisme Personnel ou Psychique

ÉDUCATION DE LA PENSÉE

DÉVELOPPEMENT DE LA VOLONTÉ

Pour être Heureux, Fort, Bien portant et Réussir en Tout.

Avec Têtes de chapitres, Vignettes spéciales, Portraits
et 32 Figures explicatives.

Un Volume, reliure souple, Deuxième Édition.

par **H. DURVILLE**

Prix : 10 francs, à la *Librairie initialique*, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e.

Les annonces sont reçues à l'administration de l'Initiation,
23, rue Saint-Merri, au prix de 1 franc la ligne.

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

73^m VOLUME. — 21^m ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 1 (Octobre 1906)

PARTIE EXOTÉRIQUE

La Clairvoyance (suite) (p. 1 à 5) G. Phaneg.

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Les Matérialisations du médium Miller (p. 6 à 13). Papus.

Notes sur quelques sépultures d'enfants de l'époque préhistorique jusqu'au moyen âge (illustré)
(p. 14 à 33) Eug. Toulouze.

La Régénération et la Messe (illustré) (p. 34 à 44) Erlich.

La Croix et la Rose (suite) (illustré) (p. 45 à 65). Tidianeug.

Une Bruges musulmane : Kairouan (illustré)
(p. 66 à 76) Martial Douët.

Magie expérimentale (p. 77 à 79) Taty.

Un Secret par mois. — Ordre martiniste. — L'Ecole hermétique. —
Le Fantôme de 1816. — El Conde de Das. — Revue des revues. —
L'affaire Reuss.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VI^e. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE
PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Essai historique sur la Clairvoyance

(Suite.)

Crésus envoya des messagers qui devaient interroger les oracles, le centième jour après leur départ, sur ce qu'il faisait ce jour-là dans son royaume. La Pythie de Delphes répondit : « Mes sens sont frappés de l'odeur d'une tortue qu'on fait cuire avec de l'agneau dans une chaudière d'airain. » C'était exact. (M. Rouxel.)

Dans le *Plutus* d'Aristophane, un des personnages raconte que le sacrificateur ayant éteint les lampes, lorsque lui et ses compagnons furent entrés dans le sanctuaire, leur commanda de dormir et de se taire. Il ne put réussir à s'endormir, et vit, à travers son manteau, le dieu s'asseoir auprès de Plutus et lui toucher la tête et les yeux.

Cicéron raconte qu'une coupe d'or ayant été dérobée dans le temple d'Hercule, le dieu apparut en songe à Sophocle et lui indiqua le coupable. Sophocle avertit l'Aréopage qui fit arrêter le sacrilège. Celui-ci con-

fessa son crime et le temple fut depuis appelé temple de Jupiter Accusateur.

Rolline, dans son *Histoire ancienne*, dit que l'empereur Trajan envoya au dieu d'Héliopolis une lettre cachetée à laquelle il désirait une réponse sans l'ouvrir. L'oracle répondit qu'on lui renvoyât un papier, tout blanc bien cacheté. Trajan fut dans l'admiration : il n'avait rien écrit dans la lettre qu'il avait envoyée.

Ne voyant pas l'utilité de continuer ces citations qu'on peut trouver facilement, je me contenterai de dire quelques mots sur le démon ou génie que Socrate voyait à côté de lui, et dont il suivit souvent les conseils. Platon, Apulée, Maxime de Tyr et d'autres auteurs ont parlé longuement de Socrate et de son génie. Un phénomène extraordinaire, dit Socrate lui-même, s'est manifesté à moi, dès mon enfance. C'est une voix qui ne se fait entendre que pour me détourner de ce que j'avais résolu de mal. C'est elle qui s'est toujours opposée à ce que je me mêle des affaires de la République, et sachez bien que depuis longtemps je serais mort si je m'en étais mêlé. Il n'y a pas lieu de s'étonner, dit Apulée dans son livre intitulé *Du Dieu de Socrate*, que Socrate, homme déclaré sage par Apollon lui-même, connût et cultivât son génie particulier dont il avait besoin lorsqu'il lui fallait des présages et des révélations divines.

Il cite comme exemple le fait suivant :

Un jour, Socrate était assis avec Phèdre à l'ombre d'un arbre épais, le génie lui recommanda de ne pas franchir la rivière de l'Ilissus, avant d'avoir calmé par une rétractation l'amour dont il avait excité le cour-

roux. On pourrait donner beaucoup d'autres exemples de la clairaudience et de la clairvoyance de Socrate ; car non seulement ses oreilles, mais encore *ses yeux* lui révélaient la présence de son démon (Apulée).

Avant de terminer ce très court aperçu de la clairvoyance dans l'antiquité, que j'aurais facilement pu, comme je l'ai dit, faire durer davantage, je voudrais citer l'opinion d'Aristote sur les visions et les songes qui ne se réalisent pas. Entre autres choses, il en donne la raison suivante : « Il n'est pas étonnant, dit-il, que, parmi les visions, il y en ait plusieurs qui ne se réalisent pas. Souvent les pronostics qui nous présagent le vent ou la pluie ne s'effectuent pas ; il suffit qu'un mouvement inattendu change l'atmosphère, de même les circonstances subséquentes peuvent détruire ce qui naturellement devait arriver au moment du songe. » Je crois que cet enseignement est très conforme à ce qui nous est enseigné. Lorsqu'un cliché se présente, en effet, au voyant, son existence est à ce moment parfaitement réelle, mais une cause très minime peut le briser et déchirer pour ainsi dire le plan de l'événement qui devait se réaliser.

On le voit, ainsi que je le disais en commençant, l'histoire ancienne est une mine inépuisable de faits de clairvoyance, de lucidité. Ces faits étaient mêlés à la vie de chaque jour, et Virgile pouvait écrire dans l'Enéide que toute l'Italie allait consulter les oracles. Ce que j'ai dit de Rome et de la Grèce peut s'appliquer à l'Égypte, à l'Inde, aux Gaules, au monde entier.

Voici maintenant, à titre de curiosité, les neuf

divisions principales des formes que la clairvoyance a revêtues dans l'antiquité (1) :

- 1° La géomancie, divination par la terre ;
- 2° L'hydromancie, divination par l'eau, les pluies, les sources, aspects de l'eau dans un vase ;
- 3° L'aéromancie, étude des phénomènes aériens ;
- 4° La pyromancie, étude des flammes du sacrifice ;
- 5° L'astrologie ;
- 6° La métoposcopie, la chiromancie, les songes : étude des phénomènes présentés par l'homme lui-même ;
- 7° La botanomancie, étude des plantes dans laquelle rentrait la baguette divinatoire ;
- 8° La zoomancie, divination par les animaux morts ou vivants ;
- 9° Le hasard (aruspicine, astragalomancie, etc.). Les sorts, devenus chez les chrétiens les « sorts des saints » ou bibliomancie. On cherchait au hasard un passage dans la Bible et on l'appliquait à une demande quelconque. La clef de saint Jean est encore bien connue de nos jours.

.
L'astragalomancie consistait à jeter en l'air de petites baguettes, des osselets sur lesquels on avait écrit quelques mots. Les différents arrangements qu'ils prenaient en tombant, révélaient la volonté des dieux.

G. PHANEG.

(1) *L'Art de la Divination* (E.-N. Santini).

ERRATUM

Dans mon dernier article sur les miroirs magiques, des renvois indiquant la source de certains renseignements ont été omis. Plusieurs enseignements sur l'homme occulte et la théorie des miroirs ont été empruntés aux ouvrages de Papus et au livre de Sédir : *les Miroirs magiques*, qui va être réédité chez Chacornac.

G. PHANEG.

PENSÉE

Chaque être vivant est une association d'êtres vivants. Chaque partie a sa vie propre. Plus ces parties diffèrent, plus il y a de divisions dans le travail, et plus l'animal est parfait.

TUHAUT.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Les Matérialisations du médium Miller

EXPÉRIENCES PERSONNELLES

Grâce à l'obligeance de « Bonne Maman » Noggerath et de M. Letort, nous avons pu, le dimanche 14 octobre, assister à une séance du fameux médium Miller. Disons de suite que notre attente a été **am-**plement satisfaite et que Miller a montré les **facultés** médianimiques les plus extraordinaires que nous ayons rencontrées jusqu'à présent.

Voilà pourquoi nous tenons à joindre notre témoignage public à celui des chercheurs qui ont pu étudier le même médium, persuadé que la multiplicité des observations ne pourra que mieux permettre de faire éclater la vérité. La séance avait lieu chez Mme Naggerath. Un coin du petit salon était transformé en cabinet noir par deux rideaux doublés.

J'avais eu l'extrême honneur d'être placé très près du cabinet noir, car j'occupais la seconde place à partir du rideau et Léon Denis occupait la première.

Nous étions nombreux, à tel point qu'il avait fallu se serrer très fort et que le contrôle des assistants était ainsi des plus faciles, nul ne pouvant bouger sans déplacer ses deux voisins. Enfin, grâce à l'énergie de notre hôtesse et grâce à la méthode avec laquelle M. Letort a tout dirigé, la discipline des assistants fut parfaite et permit le développement normal d'une fort belle séance.

Ajoutons que les faits ne se passent pas dans l'obscurité complète et que la lumière placée au fond de la salle permettait de voir les contours des têtes des assistants et de vérifier immédiatement tout déplacement de l'un d'entre eux.

La séance se divisa, comme d'habitude avec Miller, en deux parties : la première avec le médium assis parmi les assistants à côté du cabinet bien visible toujours, et la seconde avec le médium en transe dans le cabinet.

Nous avons noté une série de faits que nous qualifierons de complètement probants et une autre série de faits qui, pour nous, sont bien dus à l'invisible, mais qu'un observateur peu au courant de ces questions pourrait demander plus complets. Ajoutons tout de suite que nous avons appris ultérieurement que Miller avait été déshabillé avant la séance chez notre confrère Gaston Méry et avait été habillé avec les habits de Méry, puis redéshabillé après une superbe séance. Cela fait tomber toutes les objections que pourrait formuler un observateur peu habitué aux faits de matérialisations.

Le médium étant assis au milieu de nous, le cabi-

net étant vide de tout être vivant et le médium restant éveillé, plusieurs apparitions nettes, mais de faible densité, se montrent successivement entre les plis du rideau ou au milieu des assistants du premier rang.

Chacune de ces apparitions parle, et chaque fois le timbre de la voix diffère. La parole est proférée à 1 mètre ou à 1 m. 50 du médium et ce dernier y est parfaitement étranger.

Parmi les faits les plus remarquables, nous citerons les suivants :

1° Le médium étant hors du cabinet et bien visible, un bras bien formé, terminé par une main mobile et visible de tous les assistants, apparaît à 2 mètres du sol environ. Le tout descend tout doucement et touche la tête de Léon Denis, puis celle de Mme Noggerath.

2° Une apparition obtenue dans les mêmes conditions déclare se nommer Marie Laffineur. Elle demande à sa mère présente à la séance de venir l'embrasser. Mme Laffineur se lève, dérange Léon Denis qui se lève aussi, et je vois parfaitement l'apparition poser ses lèvres sur le visage de Mme Laffineur pendant que tout le monde entend un baiser bien sonore. Mme Laffineur déclare avoir senti des lèvres chaudes, bien qu'elle ait été embrassée à travers une gaze fluide. Le médium était, bien entendu, loin de l'apparition, il était à côté de Mme Noggerath et n'a pas bougé, regardant, comme nous tous, ce phénomène.

3° Une autre apparition sort des rideaux, dit son

nom et annonce qu'elle va aller embrasser une personne de sa connaissance dans la salle. Je vois l'apparition s'avancer vers moi, elle arrive à 50 centimètres à peine, lorsqu'elle se coupe en deux sur place : la partie inférieure devient brusquement horizontale et touche nos pieds, nous la voyons mais nous ne sentons pas de résistance ; la partie supérieure du corps reste verticale mais s'abaisse brusquement, puis, sur place, et comme rentrant dans le plancher, *tout disparaît instantanément*. Tout cela s'est passé à quelques centimètres de Léon Denis et de moi et c'est un des faits les plus nets parmi ceux que j'ai pu constater.

4° Le médium étant toujours dehors, une voix de femme se fait entendre dans le cabinet. Elle dit en anglais au médium d'entrer entre les rideaux et la seconde partie de la séance commence aussitôt.

Je ne parle pas d'autres apparitions venues pendant cette première partie, parce que l'on trouvera tout cela au procès-verbal de M. Letort. Je note seulement les faits exceptionnels par leur netteté et excluant toute objection de fraude.

Le médium est entré dans le cabinet et il s'y est assis. Le rideau gonfle fortement de notre côté alors que le médium est assis au côté opposé. Ce gonflement est produit par des souffles d'air qui remplissent le cabinet où un travail intense se devine.

Tout à coup les rideaux s'écartent tout à fait, et tout le monde constate que le cabinet est occupé par plusieurs formes humaines bien matérialisées, ayant chacune une auréole lumineuse qui éclaire la figure.

Je compte quatre de ces formes très nettes et une cinquième moins nette. J'en vois trois qui parlent en même temps, et l'on entend les paroles. Cela dure environ 11 secondes, puis les rideaux sont baissés des deux côtés en même temps et tout disparaît.

Au bout de quelques instants, les rideaux s'écartent de nouveau devant nous et nous apercevons très nettement deux formes humaines dans le cabinet. La forme la plus proche de nous sort du cabinet disant : *Do you see me* (me voyez-vous?) *Do you see me well* (Me voyez-vous bien ?), et je vois en effet une belle négresse qui s'avance vers Léon Denis, lui prend la tête entre ses deux petites mains noires et l'embrasse sur le front.

Comme cela se passait à 20 centimètres à peine de ma figure, j'ai très bien vu même la poitrine bien fournie de la négresse qui est un des guides du médium, et Léon Denis prétendait avec juste raison qu'il aurait été difficile de simuler des avantages féminins aussi bien caractérisés que ceux de cette apparition, qui ne cesse de parler et qui se montre et se dissout avec une rapidité foudroyante.

Nous voyons aussi se manifester le phénomène si bien décrit par Charles Richet : Une forme semblable à une tête de chameau comme masse et allongement se manifeste dans le haut des rideaux, non loin du plafond ; cette forme parle et, tout en parlant, elle descend jusqu'au ras du sol sans cesser d'être visible, et elle parle toujours. Arrivée au ras du sol, elle augmente de volume et, sortant positivement du plancher

devant le rideau, nous voyons se former sous nos yeux une matérialisation complète.

Elle disparaît comme elle s'est formée.

Entre temps, des formes plus nettement formées à mesure que la séance s'avance, se constituent, disent leur nom, parlent à un spectateur et disparaissent. C'est ainsi qu'une petite fille très rieuse nous amuse de ses propos et de ses chants, puis vient s'asseoir sans façon sur les genoux de maman Noggerath.

Léon Denis et moi sommes gratifiés d'une apparition grande et forte qui déclare être Mme la duchesse de Pomar. Son accent particulier me frappe beaucoup.

Les rideaux s'écartent et nous voyons paraître la forme d'un homme superbe. Il a au moins la tête de plus que le médium et il marche sans bruit très aisément. Il sort du cabinet, s'avance au milieu de nous, à 1 mètre à peine de moi, et nous fait un speech moral en anglais en agitant les bras et en prononçant fortement chaque parole. Son discours dure bien cinq bonnes minutes, pendant lesquelles nous avons le loisir de bien contempler sa forme.

Pendant qu'il parle, je remarque un lien fluidique qui rattache cette apparition au cabinet où le médium en transe s'agite et tousse. Quel arsenal il faudrait pour truquer des faits pareils !

Je laisse de côté beaucoup d'autres phénomènes aussi intéressants, les voix des formes qui chantent avec nous, les rires des enfants concordant avec la toux du médium, enfin une foule de faits que relatera le procès-verbal.

J'ai vu les principaux médiums d'Europe et je me souviens encore des intéressantes séances de Sambor à Saint-Petersbourg. Eh bien, tous sont des enfants devant Miller. Les facultés de cet homme sont véritablement prodigieuses et je le tiens pour le plus fort des médiums à matérialisations du monde (*The Greatest in the World*).

Ce que j'ai vu renferme tous les caractères possibles de vérité et je ne doute pas qu'avec un médium de cette force des expérimentateurs honnêtes et non aveuglés par des idées préconçues ne fassent faire aux idées spiritualistes un pas décisif.

En terminant, abordons un point des plus importants.

Il est incontestable que le bruit fait par les expériences de Miller en Europe sera énorme.

Or, comme il existe toute une classe d'abbés laïques qui vivent du matérialisme et comptent en vivre longtemps encore dans les diverses chaires d'Europe et dans certaines Loges françaises, ces expériences vont les contrarier fortement.

De là les représailles.

Tout d'abord, des insinuations doucereuses vont être faites sur la mentalité des assistants. Mais devant le nombre de ceux-ci et leur unanimité concernant la réalité des faits, on s'attaquera directement au médium.

Si l'on ne peut préparer un piège avec de la mouseline et des masques de soie disposés d'avance sur un assistant et jetés au bon moment dans le cabinet des matérialisations, on trouvera bien le moyen de

raconter que c'est Miller lui-même qui fait les grandes matérialisations en construisant des mannequins pour les autres.

Or, s'il faut un demi-mètre cube d'objets pour construire un mannequin, combien de volume prendraient les objets nécessaires à la construction des quatre apparitions simultanées que nous avons vues dans la séance ?

Puis quelle merveilleuse faculté de ventriloque, art qui demande la pleine lumière pour produire l'hallucination visuelle qui montre la bouche fermée lorsqu'une voix se fait entendre. Miller saurait ainsi être un prestidigitateur fantastique, un artiste changeant d'habits plus vite que Frégoli, et le faisant seul alors qu'il faut trois aides à Frégoli, un ventriloque sans pareil, sans compter le reste.

Non, la vérité est plus simple. Miller est un véritable médium, donnant sa vie pour produire des phénomènes aussi nets que prodigieux pour un observateur impartial ; et en multipliant les procédés de contrôle scientifiques, comme l'a fait, m'a-t-on dit, Gaston Mery chez lui, on verra enfin clair dans ces curieux faits de matérialisations, qui vont révolutionner autant que le radium la science matérialiste contemporaine.

Qu'il nous soit donc permis d'adresser toutes nos félicitations à Miller et tous nos remerciements à maman Noggerath et à M. Letort, pour l'immense service qu'ils ont rendu à la science sans épithète.

PAPUS.

Notes sur quelques Sépultures d'Enfants de l'Epoque préhistorique jusqu'au Moyen Age.

La sépulture, en général, a été de tout temps un devoir naturel ; pratiquée chez tous les peuples et depuis les temps les plus reculés de la préhistoire, elle a été la préoccupation constante des hommes.

Nous pouvons affirmer, d'après nos investigations personnelles, que depuis l'époque néolithique jusqu'à nos jours, les hommes se sont toujours fait un devoir de donner à leurs morts une sépulture honorable. Aux époques les plus lointaines, les peuples les plus barbares ne manquèrent jamais de prendre grand soin de la dépouille de l'ancêtre et le plus grand soin à la construction de la sépulture devant protéger les restes aimés. Les préhistoriques, les païens et les chrétiens attachaient une importance très grande à ensevelir les corps, les plus grands soins étaient apportés à cette opération, choix très judicieux et tout particulier d'un sol sec et léger autant que cela était possible, bonne exposition au soleil, éloignée des lieux

humides (1), chambre mortuaire ou dolmen renfermant le cadavre, construite en pierres dures choisies avec soin et apportées souvent de fort loin (si la région où se construisait le tombeau n'en possédait pas).

A l'époque néolithique, la chambre mortuaire était fermée et couverte avec le plus grand soin par d'énormes blocs de pierre, afin de protéger le cadavre contre la violation des carnassiers ou des animaux fouisseurs, qui, en pénétrant, eussent outragé le mort et bouleversé le mobilier funéraire.

D'autres fois, l'ensemble de la sépulture était couvert d'un amas de terre plus ou moins élevé, de forme arrondie, protégé par des pierres de diverses dimensions disposées les unes près des autres, ainsi que notre pavage moderne, moins la régularité des points de jonction.

Grâce à nos études assidues des champs de sépultures de Lutèce, nous pouvons affirmer que pendant toute l'époque païenne on confiait les restes humains à la terre, en les enfermant dans un sarcophage en pierre, ou dans un cercueil composé de planches de

(1) Voici un exemple du profond respect que les Gallo-Romains de Lutèce vouaient aux restes mortels des hommes. Il y a vingt et quelques années, entre l'abside de Saint-Julien-le-Pauvre et la rue du Fouarre, à Paris, nous faisons la découverte d'une sépulture isolée, située dans un sol humide. Les personnes chargées de l'inhumation du cadavre sur ce point, choisi contre toutes les coutumes du moment, ne trouvèrent rien de mieux, pour isoler le mort de la bourbe résultant du voisinage de la Seine, que d'ouvrir une grande fosse très large et d'y apporter plus de 2 mètres cubes de sable au milieu duquel ils déposèrent le mort accompagné de quelques poteries, croyant fermement le protéger ainsi contre la bourbe et le contact des eaux du fleuve.

chêne ou de châtaignier de 0 m. 12 à 0 m. 14 d'épaisseur, reliées par des clous de 12 à 15 centimètres de longueur. D'autres restes étaient brûlés sur le bûcher; pour cette opération on creusait une fosse de 0 m. 80 à 1 mètre de profondeur, on l'emplissait de bois de toutes grosseurs sur lequel on déposait le cadavre, le feu était allumé et entretenu jusqu'à parfaite incinération, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ne restât que des os plus ou moins fragmentés. Ces restes étaient recueillis avec soin au milieu des cendres et du charbon de bois et déposés dans des urnes cinéraires, en terre cuite le plus souvent; ces dernières étaient confiées à la terre.

Ces différentes opérations accomplies, on comblait la fosse à incinération, au fond de laquelle on abandonnait le charbon et les offrandes diverses qui avaient été déposées près du mort sur le bûcher. C'est ainsi que dans la fosse d'un bûcher, et au milieu de charbons de bois, dont quelques-uns étaient de la grosseur du bras, nous recueillîmes quelques très petits fragments d'ossements humains, les restes d'un cheval brûlé avec son maître et quelques débris de poteries déposées avec leurs offrandes sur le bûcher (1).

Il est bien entendu que nous ne sommes affirmatifs sur les deux modes d'inhumation que pour les champs de sépultures païennes de Lutèce, où nous rencontrâmes simultanément des squelettes entiers et des ossements incinérés déposés dans des urnes

(1) Ce bûcher, exploré par nous, était situé en bordure de la chaussée antique, entre la rue Cassini et le boulevard de Port-Royal, dans l'axe de la rue Nicolle.

en terre cuite de forme ovoïde (*Archives Toulouse*).

D'un squelette incinéré, on ne retrouve guère que des omoplates brisées, des humérus, des radius, des têtes de fémur, des condyles et leur poulie, le sacrum presque toujours bien conservé, les iliaques brisés, les tibias fragmentés, quelques vertèbres arrondies par le feu, des fragments de crânes, le conduit auditif et l'apophyse mastoïde bien conservée, des portions de maxillaires ; dans ces inventaires d'urnes cinéraires, les dents ne se rencontrent jamais ; détachées de leur alvéole pendant l'incinération, elles se perdaient sans doute dans le brasier et tombaient au fond de la fosse, où elles restaient mêlées aux charbons.

Que le lecteur veuille bien nous pardonner cette digression et nous permettre de lui fournir la preuve de la sollicitude des Néolithiques de la vallée de la Seine, au confluent de la Seine et du Loing, pour leurs chers morts.

Le village de Saint-Mammès est situé au confluent de la Seine et du Loing, à 1.500 mètres environ de la forêt de Fontainebleau. Les maisons occupent au nord une position ravissante sur les bords de la Seine, en face des abris sous roches escarpées de Champagne et de la Celle-sur-Seine, fort riches en souvenirs de l'époque néolithique ; au sud, elles bordent la rivière du Loing, faisant face aux Sablons et à la gare de Moret. Le territoire cultivé s'élève en pente douce vers le *Bois Prieur* et le *Calvaire*, point culminant du pays, d'où l'on voit se dérouler sous les yeux le délicieux panorama de la petite ville moyennageuse de Moret.

La surface du sol de Saint-Mammès est absolument couverte de silex, au-dessus desquels s'élèvent, sur de nombreux points, de gros blocs de grès lustrés, qui font le désespoir des cultivateurs, dont ils gênent le travail de culture. En 1891, au lieu dit les *Montelièvres*, un propriétaire voulut débarrasser son terrain d'un gros bloc de grès qui l'empêchait de labourer ; il le déplaça en partie, mais devant l'impossibilité de l'enlever, il renonça à son projet et laissa retomber la masse sur le côté, l'enfouissant à 0 m. 50 dans le sol, non sans avoir rencontré une hache en silex qu'il offrit à M. Lioret, le distingué historien de Moret et conseiller général du département de Seine-et-Marne.

Instruit de ces détails, je résolus d'explorer la roche, espérant y rencontrer quelques documents intéressant l'histoire des anciens habitants de la région.

Le 1^{er} mai 1894, après avoir reconnu avec la sonde, le périmètre de la roche cachée sous les terres, nous ouvrimés une tranchée sur le côté nord, et à 1 m. 10 de profondeur nous fîmes écrouler une partie d'un mur construit en pierre sèche, sur lequel portait une partie de la roche formant couvercle au-dessus du dolmen ; bientôt nous découvrîmes quelques fragments de crâne. Tous ces débris, de même que ceux que nous recueillîmes quelques heures plus tard, étaient fragmentés par le poids des terres infiltrées par les eaux pluviales dans la chambre mortuaire.

La sépulture de Saint-Mammès appartient à un type spécial déjà signalé sur quelques points, mais qui se rencontre toutefois assez rarement ; aussi avons-

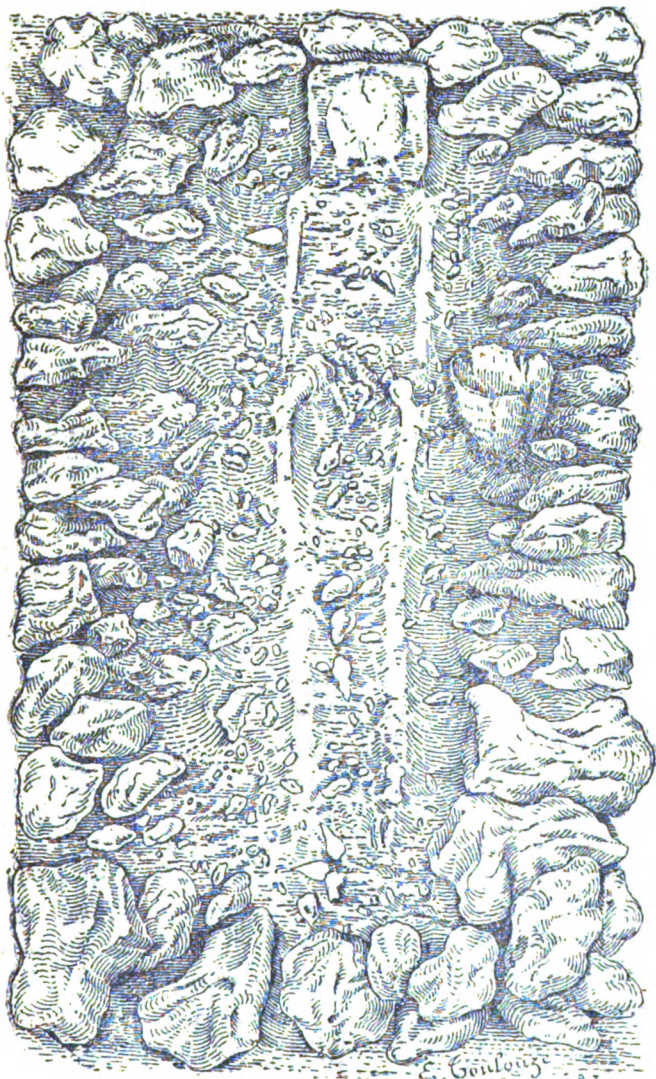


FIG. 1. — Dolmen de Saint-Mammès (Seine-et-Marne).

nous cru utile d'en faire une rapide description et publier deux vues d'ensemble de la sépulture.

La chambre sépulcrale ne mesure que 1 m. 75 de longueur totale, sur 0 m. 90 de largeur ; elle est limitée par des murs formés de pierres calcaires de toutes grosseurs.

Le fond en est dallé au moyen de pierres blanches, non cimentées, au milieu desquelles s'en fait remarquer une plus belle, plus unie, bien taillée d'équerre, de forme carrée, qui supportait la tête du cadavre, ainsi qu'un oreiller (fig. 1).

Toute la sépulture était recouverte d'une grosse roche soudée sur un pouding — mélange naturel de petits cailloux réunis par un ciment — dont on peut évaluer le poids à 10.000 kilogrammes ; les préhistoriques, voulant profiter de cette pierre de grande dimension, située au point où ils se proposaient de construire la sépulture, n'avaient trouvé rien de mieux que de fouiller le dessous du couvercle futur et de construire la chambre mortuaire en pierres d'un faible volume.

En définitive, la chambre sépulcrale de Saint-Mammès n'est autre chose qu'un fort beau dolmen minuscule, qu'une crypte, dont les parois, au lieu d'être constituées par des blocs dressés verticalement, sont formées par de petits murs en pierres sèches.

Les matériaux employés dans la construction du dolmen de Saint-Mammès ne se trouvent pas sur le point même où s'élevait la sépulture, mais on les rencontre sur les hauteurs des environs, notamment au

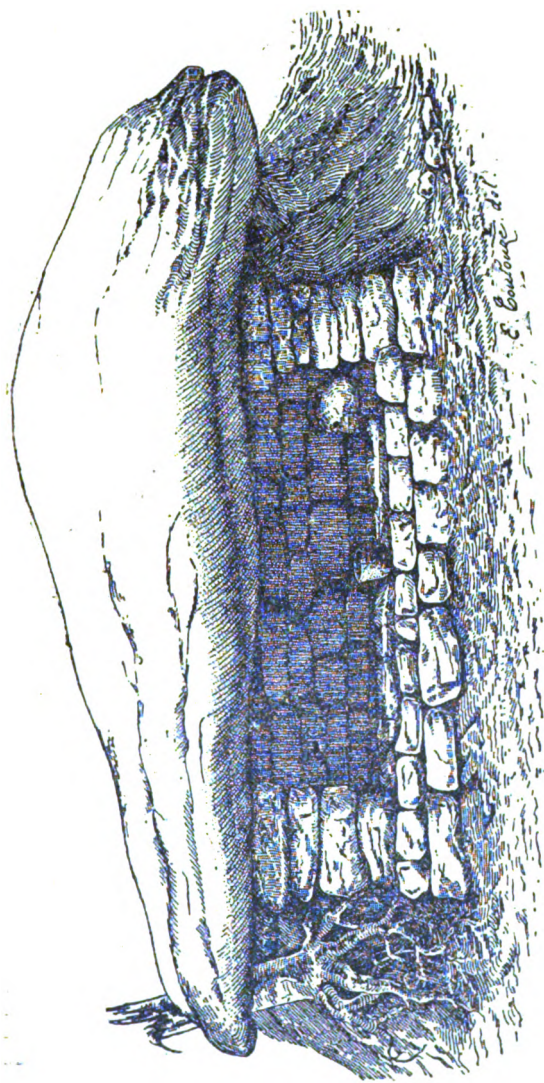


FIG. 2. — Dolmen de Saint-Mammès (Seine-et-Marne), découvert par E. Toulouze, le 1^{er} mai 1894.

lieu dit *le Calvaire*, situé à 800 mètres environ de l'endroit exploré, en face de Moret.

Toutes les pierres ayant servi à daller le fond de la sépulture avaient été soumises à une température si élevée que la couleur primitive de la roche s'en est trouvée altérée.

Pour obtenir cette température, on allumait un brasier dans la fosse même, car nous y avons retrouvé deux morceaux de charbon de bois remarquablement conservés, et qui montrent que le combustible employé devait être du bois de chêne.

Cette coutume d'allumer du feu dans les sépultures, avant d'y déposer les cadavres, a été signalée plus d'une fois. Quand il s'est agi de dolmens ou allées couvertes, plus étendus, on a pu supposer qu'on allumait du feu, pour établir un courant d'air, afin de ventiler la chambre sépulcrale et en chasser les miasmes avant d'y pénétrer pour y déposer de nouveaux cadavres. Mais cette explication ne saurait être admise pour le dolmen de Saint-Mammès, car l'exiguïté de la chambre ne permet pas de croire qu'on eut l'intention d'y déposer plus d'un mort (1).

Il y a tout lieu de penser que nous sommes en présence d'un rite funéraire particulier à cette région.

(1) Non loin de Saint-Bandry et de Laversine, villages situés à trois heures de Soissons et à quelques kilomètres du célèbre village de Cœuvres, nous reconnûmes un dolmen dont chaque mur de côté était formé d'une pierre monolithe du poids de 4 à 5.000 kilogrammes ; c'est-à-dire quatre pierres pour former la chambre et une de même volume pour couvrir l'ensemble du monument funèbre, le tout caché sous une épaisseur de terre de 0 m. 50 ; la hauteur de la chambre était de 1 m. 65 environ.

On apportait le même soin à l'ensevelissement des adolescents et des jeunes enfants qu'à celui des adultes.

Avec les quelques débris de squelette dont il a été question plus haut, nous avons rencontré un mobi-

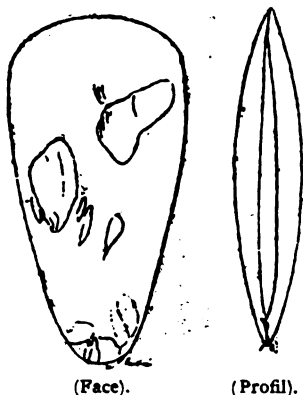


FIG. 3 et 4. — Hache en silex, découverte dans le dolmen de Saint-Mammès (Seine-et-Marne).

lier funéraire assez intéressant, qui va nous permettre de déterminer l'âge auquel appartient cette sépulture : il consiste en un vase, une hache de forme et d'un poli admirables (fig. 3 et 4), une pointe de flèche taillée en amande, et trois silex taillés en forme dite *couteau*. Le vase était placé vers le flanc gauche du mort (voir les fig. 1 et 2) ; la hache se trouvait auprès de l'humérus droit, et les couteaux gisaient sous le cadavre lui-même (voir *les Archives E. Toulouse*).

Le vase, auprès duquel a été trouvée une dent de

bœuf ou d'aurochs, est tout à fait caractéristique de l'époque néolithique : la terre en est sèche, manquant de silice, si nécessaire à la solidité de l'ensemble de la poterie, mal lavée, mal corroyée, cuite à une température insuffisante pour vitrifier la faible partie de silice contenue dans la pâte. La terre contient de petites pierres, qui ne font que contribuer à la désagrégation de la poterie, surtout si cette dernière est exposée à l'humidité.

A ce moment déjà, l'homme ne se contente plus seulement de façonner des poteries employées aux besoins de la vie domestique ; il cherche des formes gracieuses qu'il rencontre dans la flore qui croît sous ses yeux ; il adopte la forme de la fleur de campanule des bois, qui se rencontre sur le bords des chemins, dans les clairières de la forêt et sur les sentiers tracés par lui dans les bois ou les plaines.

L'homme, puisant la forme esthétique dans ses impressions imaginatives, ne peut s'affranchir des effets produits sur lui par le monde extérieur. Tout ce qu'il entreprendra sera le résultat des sensations terrestres ; son esprit gardera de préférence ce qu'il y a de beau dans la nature. Appliquant ses impressions artistiques à l'art des potiers, l'homme primitif produira ses premiers éléments de décoration d'après ce qui frappera son regard autour de lui ; nous ne tarderons pas à le voir, à l'époque où il fondera le bronze, emprunter au règne végétal la forme de ses armes ; plus près de nous, hier pour ainsi dire, nous voyons les architectes égyptiens s'inspirant du règne végétal pour les belles compositions de leurs chapiteaux géants. Au moyen

âge, nos architectes empruntaient à la flore : la grande chelidoine, le mûrier, le figuier, la vigne, l'acanthé, l'arum, le chardon, le persil, etc., pour composer les magnifiques sculptures décoratives de nos cathédrales et des plus petites églises de village.

La hache polie de notre jeune adolescent offre un tranchant remarquable sur lequel on ne peut promener les doigts qu'avec précaution. Son bel état de conservation autorise à penser qu'elle n'a jamais servi avant d'être déposée dans la tombe, près du jeune guerrier. Peut-être s'agit-il d'une de ces haches natives, spécialement fabriquées pour être placées à côté des cadavres des guerriers, soucieux de l'avoir dans la main, d'être armés pour la chasse ou être prêts au combat, au moment de la résurrection. Les dimensions de notre hache atteignent 0 m. 19 en longueur et 0 m. 06 en largeur.

Le taillant offre un développement de 0 m. 062 et les côtés offrent un plan de 0 m. 005 à 0 m. 006 de largeur (*Archives E. Toulouse*). Ce monument a été fort bien percuté d'abord et habilement poli, cette dernière opération a été très longue mais admirablement réussie.

Enfin le tout a été obtenu dans un silex blanc grisâtre d'une grande finesse.

La petite pointe de flèche trouvée au milieu des restes humains a été taillée avec le plus grand soin.

Les trois silex, taillés en forme dite couteau, sont des lames qui rappellent les couteaux qu'on trouve le plus communément, c'est-à-dire qu'ils ne présentent pas ces fines retouches qu'on observe sur un certain

nombre de lames néolithiques (*Arch. Toulouse*).

Quant aux ossements de notre jeune adolescent, ils ne nous fournissent guère d'indications utiles. Étant données les faibles dimensions des fémurs, dont le plus complet manque de tête et des condyles, ce que nous pouvons affirmer, c'est que le sujet était de petite taille, sans qu'il soit d'ailleurs possible d'évaluer cette taille en chiffres. Cependant, d'après quelques fragments d'humérus et de tibia, on peut affirmer que notre jeune néolithique était bien peu robuste.

Ce que nous venons de dire de la taille se trouve confirmé par les dimensions de la fosse, ou intérieur de la chambre mortuaire elle-même, qui ne dépassait pas en longueur 1 m. 75 et le sujet étendu (ainsi qu'on le voit par notre dessin) ne la remplissait pas complètement. La longueur *approximative* du squelette était donc, tout au plus, de 1 m. 50 à 1 m. 55.

La tête se trouve réduite à un morceau de frontal, à deux pariétaux incomplets ou à quelques fragments divers. Ces quelques fragments réunis accusent que le crâne devait être brachycéphale.

Le frontal, qui mesurait environ 142 millimètres de courbe antéro-postérieure et 148 millimètres de diamètre transverse maximum, offre, en avant, une glabelle saillante et des arcades sourcilières très proéminentes à leur partie interne, dont l'épaisseur est de *douze millimètres* ; en dehors, elles s'atténuent et ne forment plus de saillie au niveau des apophyses orbitaires externes. La voûte crânienne est légèrement surbaissée (*Archives E. Toulouse*).

En général, tous les os longs de ces néolithiques

recueillis à Saint-Mammès et ses abords accusent une gracilité très particulière aux individus de cette région, ce qui semble indiquer que cette race était peu robuste.

L'épaisseur de tous les fragments de crâne ne mesurent que 4 ou 5 millimètres d'épaisseur.

Notre jeune néolithique était horrible, il avait un frontal de 3 à 4 centimètres dépourvu de cheveux, une glabelle épaisse et saillante, qui couvrait les yeux et les protégeait puissamment ; chez l'adulte, le front était renversé et la seule partie du visage qui ne fût pas couverte de poils, tout le crâne ainsi que les joues étaient couverts d'une toison longue, abondante et sale, emmêlée, hérissée, de manière qu'on ne pouvait apercevoir, au milieu de cette toison plus ou moins touffue, que deux arcades sourcilières épaisses, larges et saillantes, garnies de poils noirs ou rouges encadrant deux yeux bestiaux, féroces, mobiles ainsi que ceux de nos grands singes, toujours préoccupés d'une surprise, inquiets d'un danger, d'une attaque de l'ennemi ; on pense bien que l'Ève de ce singulier Adam ne lui cédait en rien pour la laideur de sa personne. Les mamelles pendantes, flasques, assez semblables à celles des grandesguenons, ne faisaient encore qu'augmenter sa laideur à son manque de beauté. Enfin elle ne différait de son mâle que par l'absence de barbe sur le visage, mais tous deux étaient d'une malpropreté repoussante au milieu de leur cabane ou de leur grotte encombrée d'ossements d'animaux, déchets de cuisine qui répandaient une odeur épouvantable de chairs putréfiées.

Les ablutions ne devaient les préoccuper que médiocrement, surtout dans les saisons froides; ils ne possédaient, pour contenir de l'eau, que de mauvaises poteries d'une faible capacité, façonnées à la main avec une terre insuffisamment cuite et qui ne pouvait leur rendre de grands services.

Les tubercules de la couronne des dents étaient usés, mais démontraient qu'ils étaient jeunes encore, ce qui indique qu'ils rongeaient des matières dures, comme des os, qu'ils broyaient des fâines, des noisettes, etc. ; les grandes et les petites molaires étaient souvent cariées jusque dans la pulpe et les racines, ce qui devait déterminer une inflammation très douloureuse pour ces malheureux néolithiques.

C'est vers l'époque où vivait notre préhistorique de Saint-Mammès que l'homme devient agriculteur, qu'il connaît le lin, dont il confectionne du fil pour fabriquer des étoffes et des filets de pêche ; il connaît le blé, l'orge à six rangs, le pavot dont il mâche avec délice les graines laiteuses, *rencontrées par nous dans le sous-sol d'une grotte de la Garde de Dieu, enlevée par les travaux des chemins de fer de Paris-Corbeil-Montereau (Seine-et-Marne).*

ÉPOQUE DU BRONZE

Le 26 février 1898, nous reconnûmes et explorâmes, en compagnie de M. Bergeron-Champonaire de Moret, une grotte, située au sommet de la déclivité qui regarde la délicieuse vallée de la Celle-sur-Seine (Seine-et-Marne), au fond de laquelle serpente un pe-

tit ruisseau bordé d'ancolie et le chemin qui conduit au hameau de la Thurelle et au château des anciens seigneurs de Graville.

Après quelques travaux effectués pour dégager les bords de l'entrée, etc., nous ne tardâmes pas à constater que l'entrée de la grotte avait été réduite de hauteur par un travail de construction, et cela afin d'en défendre l'accès trop facile, de ne laisser que le passage strictement nécessaire aux habitants, et de les protéger contre les carnassiers et autres ennemis du dehors, etc.

A l'entrée de la grotte nous rencontrâmes une sorte de dallage en pierre caillasse apportée du plateau de la Brie, grandes et minces de 0 m. 07 à 0 m. 09 d'épaisseur, se superposant fort bien l'une sur l'autre. Ces pierres, retirées une à une par notre collaborateur M. Bergeron, laissèrent à découvert un sol formé d'une terre fine, légère et mêlée de cendres de bois; les premières pelletées de terre amenèrent un fragment de pariétal humain, puis des côtes, un humérus assez bien conservé, quelques fragments de crâne, un morceau d'un pariétal et le conduit auditif; plus loin, nous trouvâmes la tête d'un fémur avec le grand et le petit trochanter. Tous ces ossements appartenaient à un adulte. Puis, dans le voisinage de ces restes d'adulte, nous trouvâmes la partie inférieure d'un fémur, des côtes, les ossements d'un tarse, le fragment inférieur d'un tibia, un calcaneum; tous ces ossements, d'une gracilité extrême, appartenaient à un enfant de six à sept ans, inhumé auprès de l'adulte.

La gracilité de ces deux squelettes semble nous

apprendre que ces deux sujets appartenaien à une race sans grande force musculaire.

A quelques centimètres plus loin, vers l'intérieur de la grotte, et au-dessous de ces restes humains nous découvrîmes une couche épaisse de cendre de bois, dans laquelle nous recueillîmes des petits morceaux de bois de chêne, non brûlés, d'une conservation extraordinaire, mais n'ayant plus que la consistance du liège, cédant sous la pression de l'ongle ; dans cette même cendre, mais plus près du corps de l'enfant, nous rencontrâmes une noisette entière d'une conservation remarquable, ainsi que quelques fragments de ce fruit de balanifère ; nous devons ajouter que les terres et les cendres de la grotte étaient bien protégées contre la pluie.

Au milieu d'os longs de grands mammifères et de fragments de poteries, nous rencontrâmes 15 à 18 litres de coquilles d'hélices terrestres d'une conservation extraordinaire.

Ainsi que nous, plusieurs chercheurs bien connus rencontrèrent des noisettes en quantité considérable dans des sépultures et jusque dans la bouche du mort.

Un article publié dans l'*Indicateur de l'archéologie* de M. de Mortillet, en octobre 1872, s'exprime ainsi :... *La tête reposait sur une couche d'écorce, tandis que la poitrine et les épaules étaient pressées entre des planches... Il portait des bracelets et des anneaux au cou, aux poignets... Sur la poitrine était posé un plat en cuivre de forme ovale, couvert de noisettes parfaitement conservées. Deux noisettes avaient été poussées entre les dents du squelette.*

En 1854, M. Keller, dans une fouille d'une sépulture néolithique, constate la découverte *d'une énorme quantité de noisettes, mais la coquille est brisée et vidée... ce fruit devait, dit l'auteur constituer un aliment essentiel.*

(Fouille au village de Meilen, près du lac de Zurich.)

Faute de renseignements plus étendus sur les sépultures d'enfants, nous nous trouvons dans l'obligation de franchir une longue suite de siècles pour arriver à l'époque gallo-romaine, qui va nous offrir quelques coutumes sur les usages mortuaires à l'époque païenne, tout d'abord, et chrétienne ensuite.

A l'époque gallo-romaine, une voie de grande communication partait de Lutèce (côté méridional), franchissait le mont Lucotitius, se dirigeant par Montrouge vers Génabum ; nous avons été à même d'en étudier un tronçon de 25 à 30 mètres de longueur, dans les jardins de la Maternité à Paris (XIV^e arrondissement), et de constater qu'elle était bordée de sépultures de chaque côté et même assez loin de ses abords.

Cette voie que nous reconnûmes en 1884, ne mesurait pas moins de 8 mètres de largeur et l'empierrement 0 m. 50 d'épaisseur. Nos recherches sur le territoire de Montrouge nous permettent d'affirmer, qu'au lieu dit « *Les hautes bornes* » elle ne mesure plus que 3 m. 50 à 4 mètres au plus, avec un empierrement de 0 m. 30 composé de quartz-silex de toutes grosseurs, variété compacte qui fournit la pierre à fusil, la pierre à briquet des fumeurs et qui se ren-

contre en assez grande quantité aux abords de la voie romaine à Montrouge.

Les constructeurs gallo-romains avaient donc pour ainsi dire les matériaux sous la main.

Des femmes et des enfants se partageaient ce même champ du repos, ainsi que des gens de pauvre condition (1), inhumés non loin de grands et illustres citoyens, si on en juge par les restes de monuments somptueux qui recouvraient leurs dépouilles. Il semble que les inhumations se faisaient au hasard, vers le milieu du champ de sépulture, et qu'il n'y avait pas de chemin tracé, ainsi que cela se pratique dans nos cimetières; nous devons excepter la voie romaine qui semble le traverser diagonalement du nord-est au sud-ouest. Les limites de ce champ de sépultures constatées jusqu'à ce jour s'étendaient du haut de la rue Saint-Jacques (côté droit) à la tranchée du chemin de fer de Sceaux (place de l'Observatoire), du côté droit du faubourg Saint-Jacques jusque et au-dessus de la rue Cassini et les numéros impairs de l'avenue de l'Observatoire. Les rues Nicole, l'impasse de ce nom, le boulevard de Port-Royal, les bâtiments et les jardins de la Maternité occupent une partie de l'emplacement du champ de sépultures païennes dit de Saint-Jacques. Des découvertes ultérieures apporte-

(1) Apportés la nuit ou le soir sur la *Sandapila* par les *Vespillones*, accompagnés misérablement dans la terre d'un mobilier funéraire simplement composé d'une écuelle commune en terre grise ou rouge brique grossière, contenant tout au plus une mâchoire de porc ou de sanglier.

Dans les Gaules, au temps de Grégoire de Tours, cette coutume d'inhumer sur le bord des routes et à la suite des faubourgs des villes et des villages existait encore.

1906] NOTES SUR QUELQUES SÉPULTURES D'ENFANTS 33
ront peut-être des modifications au plan que nous
venons de tracer.

En 1878, en plein cimetière, à quelques mètres de l'impasse Nicole, bordée par le marché de ce nom ou de Port Royal, dans un terrain vague, propriété de M. Landau, nous étions témoins de la découverte d'un petit sarcophage en pierre calcaire assez grossièrement taillée, de 0 m. 96 de largeur. Ne sachant trop ce qu'il pouvait contenir, il fut dégagé avec de grandes précautions du scellement de mortier et de fragments de pierres qui le fixaient bien horizontalement au sol. Cette opération terminée, on souleva le couvercle et un spectacle des plus intéressants s'offrit aux yeux des témoins convoqués, et qui étaient, suivant notre souvenir : MM. Audran de Kerdrel, Bardoux, ministre de l'Instruction publique, Broca, Haimard (l'abbé), Landau, Quicherat, le terrassier Robert, Ponton d'Amécourt, le prince Napoléon, Eug. Toulouze, baron de Wismes, le directeur du Val de Grâce accompagné de ses nombreux élèves, etc.

E. TOULOUZE.

(*A suivre.*)



La régénération et la Messe

I. — L'EXODE.

Imaginons une sphère de vie, un point central d'émission, puis les deux forces contraires qui procèdent de celui-ci, attractive et répulsive.

Les deux forces agissent à la fois simultanément et alternativement sur ces corps contenus dans la sphère lesquels leur servent de point d'application dans une mesure relative à la masse de ces corps, à leur éloignement du point central.

L'attraction et la répulsion, agissant selon une mesure proportionnelle, y produisent l'équilibre et l'harmonie.

Si, par une cause quelconque, l'une de ces deux forces vient à dominer dans un corps au détriment de l'autre, l'équilibre est nécessairement rompu dans ce corps ; si cette force dominante est la force répulsive, il en adviendra que ce corps, cédant de plus en plus à la force dominante, roulera aux limites de la sphère et, par répercussion, pourra être la cause de perturbations profondes pour le système tout entier.

C'est d'abord le Père qui crée l'humanité de son Fils en nous par le Saint-Esprit et la Vierge céleste.

Il est aussi le travail du converti qui creuse en ses ténèbres et à qui se révèle progressivement la lumière cachée.

C'est encore la domination du Christ, à qui le moi s'identifie pour réaliser l'équanimité de Boëhme.

Il offre encore le spectacle des luttes incessantes que l'âme en Christ se livre à elle-même et à l'adversaire pour se dégager de la tyrannie de celui-ci et se conserver au Royaume.

Puis la génération du corps glorieux dont les éléments sont extra-terrestres, ce corps glorieux décrit symboliquement par la Jérusalem céleste de l'Apocalypse, car pour nous ce livre scellé est la description des phases initiatiques que traversent les âmes individuellement et les collectivités spirituelles.

Enfin c'est le spectacle de la nourriture spirituelle. La messe offre précisément le symbole extérieur de cette manducation du Verbe ; elle est la Cène extérieure, mais la cérémonie n'offre que le pain et le vin. L'âme se nourrit intérieurement du corps et du sang du Christ, elle se nourrit de sa parole écrite extérieurement ou entendue intérieurement, puis de sa présence et enfin de la volonté du Père.

Nous expliquerons ceci plus loin autant qu'il sera nécessaire.

C'est considérée à ce point de vue que nous parlerons de la Régénération, par la suite, pour en découvrir les principaux rapports avec la messe dont l'identité de principe est évidente.

Au centre, au plus profond rayonne Celui qui est le Principe et la Fin de toute perfection, de tout achèvement.

En dehors de l'action religieuse extérieure, le grand courant d'amour central agit en chacun de nous. C'est même cette action intérieure qui est l'achèvement de l'œuvre préparatoire des religions extérieures.

Car, on le doit comprendre, il ne s'agit pas de monter ou de descendre dans l'espace physique, il ne s'agit pas de nous approcher du soleil matériel pour atteindre un paradis de grossière conception, mais bien d'une transformation totale de l'être interne et externe et opposée à la dégénérescence primitive.

Un exposé schématique de la constitution humaine nous en permettra l'entendement.

Le triangle supérieur est l'image de Dieu agissant en trinité : d'abord le corps spirituel qui est appelé à devenir le corps glorieux est la Vierge, la mère du Christ, puis l'âme et l'intelligence spirituelle et ces trois sont un : le Verbe-Christ.

Le triangle inférieur est la Psyché que nous connaissons susceptible de modifications profondes et que génèrent les énergies sidériques. Elle est l'organe d'action de la personnalité terrestre.

Cette personnalité terrestre n'est pas la Volonté, le Moi véritable que nous avons représenté entre la tête et la queue du serpent, mais simplement le résultat de l'action de l'âme sur le milieu et des réactions de celui-ci sur l'être psychique. Celui-ci, en tant qu'organisme prêté par la nature, est périssable.

Autour de l'âme inférieure qui n'a pris naissance qu'après la chute s'enroule le serpent, brûlent les feux cosmiques de Boëhm, le moi véritable est aussi avec le principe de cette forme dans le Verbe où elles n'avaient aucune mesure ni quantité.

Cette connaissance du Bien et du Mal ne pouvait, par la suite, pour chacun des membres d'Adam sans que l'âme extérieure soit détruite pour en revêtir le moi d'une autre, car chacune de ces âmes est une forme de vie à expérimenter. Il a donc fallu que la Mort soit introduite dans l'homme pour expérimenter le Relatif.

Qu'on ne croie pas cependant qu'Adam eût ignoré quoi que ce fut hors la souffrance s'il n'eût pas extériorisé sa volonté, car, soutenu alors directement par la puissance divine, sa constitution spirituelle aurait pu supporter toutes les impressions du Possible universel.

Ainsi la Mort était donc nécessaire et nécessaire la Réincarnation, comme le disent les Védantins et les Kabbalistes.

La volonté adamique extériorisée fut donc la cause de cette expérimentation en mode obscur.

En nous a agi cette volonté lors de la Dégénérescence ; elle agit encore au temps précédant chaque incarnation, et nul ne peut connaître à quelle étape il va dans le Chemin de l'Expérimentation.

Mais le Verbe agit continuellement : à celui qui est nouveau dans vie élémentaire et qui se soumet à la volonté du Verbe exprimée dans les Révélations religieuses, plusieurs siècles d'expériences peuvent lui être évités.

A celui qui touche au Terme, l'action du Verbe est bien plus intense encore. Il prépare la Délivrance prisonnier du serpent, gardé par le mystérieux Kéroub de la Bible, mais il est appelé à s'affranchir de ce joug du serpent, du *Spiritus mundi*, comme nous l'avons signifié par sa position dans notre schéma.

Ainsi se comprend aisément l'involution adamique ; le Moi, uni au Verbe-Christ dans la Vierge, se porta au dehors du triangle, excité par les mauvais désirs que suggéra le Serpent ; l'Esprit rentra dans le *Non manifesté*, et Adam précipité dans la nature astrale fut obligé de revêtir l'âme inférieure, le triangle renversé, de sorte que le Moi devint prisonnier de son propre égoïsme et du *Spiritus mundi*.

Il ne nous appartient pas de réléver ici les conséquences fatales de la rétroversion de la volonté en l'Adam universel et en chacun de ses membres ; ce qu'en ont dit les Maîtres et ce que l'étudiant aura déjà observé suffit, le reste se découvre dans l'Interne.

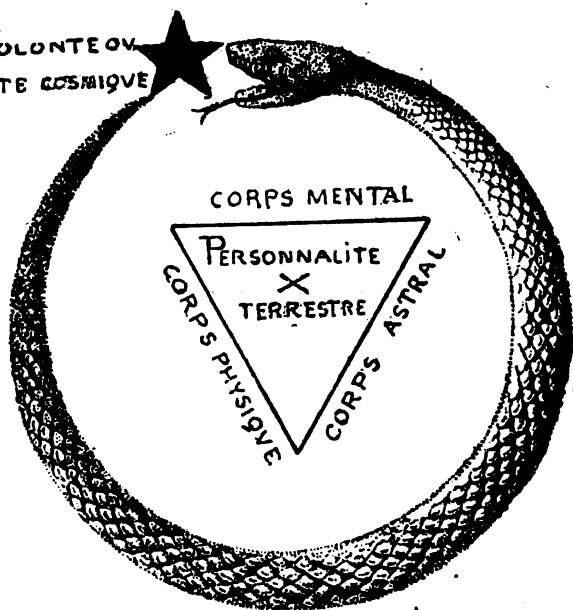
Lorsque, suivant les allégories sacrées, le serpent Nahasch présenta à la faculté féminine d'Adam le fruit de l'arbre du Bien et du Mal, il lui promit la divinité : *et eritis sicut dii*.

Quoique la définition du mot « Dieu » soit assez incomplète, nous l'accepterons cependant comme l'appellation d'un principe recteur d'une sphère de vie.

Cette sphère de vie dans laquelle Nahasch voulait enfermer la passivité d'Adam et par elle Adam tout entier était cette âme figurée plus haut par le triangle inférieur.



VOLONTÉ OU
PERSONNALITÉ COSMIQUE



SPIRITVS MVNI

C'est seulement là qu'il aurait pu connaître le Mal, car, malgré les subtilités des spéculations philosophiques, Adam ne pouvait connaître le mal autant qu'il restait uni à Dieu; voici pourquoi :

Hors Dieu, en qui est l'Absolu, tout évolue dans le Relatif, par conséquent de différente qualité et quantité d'où l'imperfection et le mal (apparent) à des degrés divers.

S'arrêtant là, les philosophes disent que le Mal était nécessaire autant que le Bien et que l'Absolu, auteur du Relatif, est nécessairement l'auteur du Mal comme du Bien.

Ici déjà ils se trompent, car le Bien peut être considéré comme un accroissement continu, dans un sens général, pour chaque être en soi, et l'évolution est cet accroissement sans arrêt ni recul.

Tandis qu'au contraire le Mal est une décroissance, une perte, une division, et la cause de cet état fut la chute des Anges, que nous ne ferons qu'indiquer ici comme créatrice de la Nature astrale.

Le Mal qui fut à l'origine, et qui est encore maintenant la révoltée de l'individu à la collectivité, de l'inférieur au supérieur, a séparé le moi adamique du triangle supérieur verbal en qui tout était avec une égale qualité et mesure.

Le mal, que nous connaissons tous dans la tentation, possède un charme qui nous subjugué et engourdit nos meilleures résolutions, et nous avons trop souvent un exemple de ce qui se passait en Adam avant qu'il n'ait succombé.

De ceci il résulterait que l'impression produite en

Adam, dans le temps de son union avec le Verbe, par une forme extérieure, se fondait harmonieusement à la volonté qui va s'introvertir, et alors commence la Régénération.

II. — LE PROCÈS CHRISTIQUE.

D'après ce que nous avons dit de la Chute, on peut comprendre la Régénération à un triple point de vue : ou bien comme naissance de l'Esprit ou germe du Christ selon saint Paul, dans l'âme extérieure qui en devient consciente à la conscience, ou comme le passage de la volonté du monde extérieur, naturel, au monde intérieur, spirituel, ou comme la Régénération proprement dite de l'âme extérieure dans son mental, ses désirs et son astral.

Ce procès triple se fait simultanément. Il est bon de remarquer, cependant, que le Verbe commence la grande Œuvre et que la volonté, seule, n'y peut rien.

Non seulement l'âme extérieure ne peut connaître de quelle distance elle est éloignée de la maison du Père dans son voyage dans le Monde, mais encore l'œuvre serait impossible à la volonté humaine, car il est nécessaire que les formes divines involuent en l'âme pour que celle-ci puisse aller au Verbe.

Voici en quels termes saint Jean révèle ce mystère : « Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la

volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme. mais de Dieu même. » (Jean, I, 12, 13.)

Pour que ce corps perturbateur puisse reprendre sa place, et par là cesser d'être un obstacle à l'harmonie générale, il faudra que du point central parte une certaine somme de force attractive supplémentaire dirigée spécialement sur lui.

Ainsi, par cette figure, on peut apercevoir analogiquement ce qu'est la chute adamique et ce que peut être la Régénération.

En Adam agissaient l'amour et la colère, dit Boëhm, la colère devint prépondérante et l'arrêt de sa chute fut le plan matériel coagulé (qui n'existait pas tel avant) où l'irradiation d'amour du Logos central s'étend depuis d'une façon toute spéciale.

Ce que nous appelons « chute », le *Sepher Bauschit* le traduit par la transformation d'Adam אדם, l'Homme universel, en אִישׁ l'homme divisé, où le feu multiplicateur figuré par la lettre ו s'est introduit.

Le plan matériel coagulé est celui où s'est arrêté la divisibilité et celle-ci fut spirituelle et corporelle.

Le Verbe, pour agir, a dû s'adapter aux conditions où l'homme s'était placé, il a dû agir par la multiplicité également avant d'amener les créatures à l'unité finale.

Les religions sont les modes opératoires de ce Verbe sur les collectivités humaines ; c'est pourquoi on découvre dans l'histoire de tous les peuples le polythéisme précédant le monothéisme.

Le peuple hébreu, quoi qu'il paraisse, n'a pas fait exception, cependant que ses fonctions dans l'ordre

universel lui imposassent formellement le monothéisme.

Nous ne voulons pas dire par là que le désir ne doive se porter vers le Royaume, car, ainsi que répond Guichtel à la volonté créaturelle : « Tu sais cependant bien que ce n'est pas au devant du porcher que Dieu le Père se précipite, mais à la rencontre de cette volonté convertie qui conçoit dans son cœur un désir et qui se dirige vers Lui avec une humilité profonde, et bien qu'il soit encore loin, il l'embrasse, la baise et l'habille. » (*Theosophia practica*, chap. II, 60.)

La volonté doit donc s'intérioriser, porter son désir au plus profond de l'âme et non ailleurs, car, dit encore le Grand Illuminé : « Le lecteur peut facilement comprendre par cette figure que Dieu est bien plus près au dedans de lui-même que hors de lui dans les constellations de l'empyrée. Tout se réduit à retourner notre âme, à diriger notre convoitise intérieurement, à désirer Dieu et à ne pas cesser jusqu'à ce que la chère Sophia avec le Saint-Esprit rencontre le désir de notre âme et la conduise graduellement. » (*Theosophia*, chap. I, 25.)

Mais diriger son désir vers le Royaume n'est pas un entraînement de la même sorte que ceux qui ont trait à tel développement mental ou astral dans lesquels l'Hindou excelle, et vers lesquels beaucoup d'Européens ont tendu dans un but d'appropriation.

Celui qui s'entraîne à diriger des courants astraux, par exemple, pour développer la clairvoyance, ou aider au dégagement astral, ou dans tout autre but, ne le fait que pour son utilité ou sa curiosité

propre, sa volonté opère encore en mode involutif, individualisateur et ne quitte pas la convoitise première extérieure.

Tandis que celui qui dirige son désir vers l'interne quitte avec son désir ce monde externe pour faire parvenir sa conscience, sa volonté là où nulle créature n'habite ainsi que le dit Boëhm : « Mon cher Disciple, si tu pouvais dérompre ta volonté pour une heure de toutes les créatures et l'élever jusque-là où il n'y en a aucune, elle serait revêtue par-dessus de l'éclat le plus sublime de la gloire divine et elle goûterait en toi l'amour le plus doux de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'aucune langue ne saurait exprimer. Elle ressentirait en toi des paroles inexprimables de sa grande miséricorde, elle éprouverait en toi que la croix du Christ serait changée en toi en un bienfait, elle la préférerait à toute la gloire et à tous les biens du monde (1).

Comme on le voit, le Royaume n'est pas une convoitise terrestre, puisqu'en cédant à cette dernière, la Désintégration arrive plus profonde, ce n'est pas non plus le Néant du Nirvâna bouddhique puisque la vie ne peut avoir d'autre but qu'elle-même et sa plénitude, mais il est précisément cela, la vie personnelle intimement unie à l'Impersonnel où chacun vit en tous et par tous, où tous les mondes sont ouverts en l'universalité du Verbe.

La Régénération offre de son grand Mystère Central un sextuple aspect à travers l'extérieur du tempérament astral.

ERLICH.

(1) Vie supersensuelle.

LA CROIX ET LA ROSE

Essai d'interprétation du symbole de la R + C

(Suite.)

Sous les fils de Philippe le Bel les fraternités franciscaines se relâchèrent; ce fut une femme, Colette de Corbie, qui, dès 1410, s'occupa de les réorganiser. — « L'ordre des Mineurs avait été, dans la pensée de son fondateur, l'incarnation monastique du peuple, l'ordre des Prolétaires. Le Franciscain, partout, se faisait peuple pour former le peuple en société chrétienne en introduisant l'esprit de la troisième règle, celle du Tiers-Ordre, dans *la commune* et *la corporation*, ces deux institutions essentiellement démocratiques et ennemies de l'organisation oligarchique de la féodalité. »

On fit surtout appel aux femmes, aux *Pauvres Dames*, nommées *Clarisses* (1), les fraternités devaient renfermer les deux sexes.

(1) Du nom de leur fondatrice Claire Scifi, amie mystique de François d'Assise.

Nous voyons ici paraître une des origines de l'émancipation de la femme. On lui permet de disposer de sa personne, de s'isoler et de travailler ensuite activement pour la société. On lui reconnaît des droits égaux à l'homme, elle fait partie des conseils du Tiers-Ordre.

La maçonnerie n'en est qu'à la *maçonnerie d'adoption* et retarde de six siècles sur le Tiers-Ordre qui, de nos jours, est encore l'ordre qui lui fait échec avec celui encore plus redoutable des Jésuites (1).

Donc, d'un côté, des fraternités de femmes *du Tiers-Ordre* (les Discrètes); d'autre part, les *dames damées*, dont une des plus en vue fut la duchesse Marguerite, et enfin les *dames foées* (fée, loges des dames), influencées par les politiques, les juifs puissants, les astrologues. Certaines seront sous l'influence templière, mais d'autres se rapprocheront sans peine des influences franciscaines, car si elles aimaient le plaisir, elles préféreraient par-dessus tout leur liberté.

Telle était la situation à l'époque où commence le rôle de Jeanne d'Arc.

La lutte entre les défenseurs du Temple et les Franciscains va donc surtout se ressentir des influences féminines contraires.

En 1415, à Azincourt, Henri V de Lancastre, exécuteur des ordres du Temple, avait anéanti toute la noblesse *féodale* française. Les milices bourgeoises

(1) Il est à remarquer que, comme fonctionnement secret, la Maçonnerie, le Tiers-Ordre, l'ordre de Loyola ont des points communs puisés aux Kouans musulmans. — La fréquentation des Musulmans par les Templiers en est une des causes.

allaient pouvoir faire leur apparition désormais sur les champs de bataille. Les rois allaient s'appuyer sur le peuple pour terrasser enfin, sous Richelieu, la nouvelle noblesse qui s'était reconstituée.

Il est connu que la mission de Jeanne d'Arc devait se terminer lorsqu'elle aurait fait sacrer Charles VII à Reims, ou du moins *ce qui lui restait à faire* n'était pas ce qu'on lui fit faire.

Le rêve de la Pucelle, ou mieux les instructions de ceux qui la dirigeaient dans l'ombre, était d'établir le royaume Celte. Donc de réunir la France avec l'Angleterre sous le même sceptre. Les hauts barons terriens d'Angleterre s'allièrent bien avec elle et offrirent la couronne au roi, mais le parti Lancastre, le parti Templier, celui qui avait hérité des richesses du Temple et d'où sortira l'Angleterre industrielle, était plus puissant. C'est lui qui fit périr Jeanne.

Dans ces derniers temps, certaines brochures ont prétendu révéler la « Vérité sur Jeanne d'Arc » et des auteurs d'un certain parti ont présenté l'intervention de l'héroïne comme néfaste pour la France, l'ont accusée d'avoir empêché la réunion de l'Angleterre et de la France. C'est le contraire qu'elle désirait faire, mais n'a pu y parvenir.

Elle voulait de Charles VII, *roi des Gaules*, faire un roi d'Angleterre, tandis qu'on voulait donner la couronne de France à Henri VI, qui n'était *roi de France* que de titre.

Jeanne, le roi sacré, avait pour seconde mission de conduire en Orient une vraie Croisade pour y détruire la source des intrigues et des hérésies. Elle groupait

sous sa bannière et sous celle du roi des Celtes toutes les fraternités, tous les peuples de même sang : Gaule cisalpine, Bohême, Galatie, Galilée, Galice, Portugal, pays de Galles, Écosse, Angleterre druidique, France, etc.

Par une coïncidence qui n'a rien d'étrange, car les choses logiques finissent par se réaliser, actuellement une sorte d'alliance pareille s'est établie. Nous voyons unis : Angleterre, France, Espagne, Portugal, Italie.

Les idées templières s'étaient surtout affirmées en Angleterre avec Wickleff; chez les Slaves avec Jean Huss et Jérôme de Prague. Jean Gerson les combattit.

La mort de Jeanne fut fatale aux Lancastre, qui avaient adopté la *rose rouge*. Ils furent condamnés par les hauts barons d'Angleterre à disparaître.

Charles VII ayant dédaigné le cercle d'or, orné de *roses blanches*, symbole des ducs de Normandie que les émissaires des lords lui offrirent à Chinon, perdit l'occasion qui s'ouvrait à lui pour devenir roi d'Angleterre; elle passa au duc d'York, qui opposa ses droits d'héritier légitime à ceux des Lancastre usurpateurs.

Ce fut la guerre *des Deux-Roses*, le léopard et la licorne s'entre-dévorèrent.

La couleur gauloise était le *rouge*; comme les Lancastre templiers en voulaient à la terre gauloise, ils l'adoptèrent.

Le *blanc*, couleur des druides, symbole de haute domination, lui était opposé.

On peut donc résumer cette période, où tous les

partis prennent la *rose* et la *croix* comme symbole, en disant que ce signe est alternativement l'apanage de partis contraires, qui néanmoins contribuent à l'émancipation générale de l'humanité.

Le Tiers-Ordre (1) crée l'homme libre, éveille l'idée d'égalité et de liberté, mais son rôle est dépassé lorsqu'il veut l'humanité sous la seule direction de la Papauté. Le rêve est beau, mais la terre jusqu'ici n'a porté qu'une papauté trop occupée des choses terrestres.

Les Rose-Croix templiers réagissent contre la Papauté, créent le libre examen, introduisent l'industrie, favorisent son essor, s'adonnent à l'étude des

(1) Les signes de reconnaissance du Tiers-Ordre consistaient en anneaux portant soit 3, soit 5 croix. — Les tabliers et tableaux maç. du grade de Rose-Croix portent trois croix.

Fig. 30. Sont des marques franciscaines : monogrammes séparés par la Croix des Chevaliers de Saint-Jean, les héritiers, *spirituels*, seulement, des Templiers.

Un cordon était le signe des Tertiaires. — Les Templiers possédaient aussi des cordelettes noires dans leurs scènes d'initiation. — Les brahmanes de l'Inde se distinguent à leur cordon. Il est même de toutes les initiations. L'antiquité s'en servit ainsi que de la couronne de boules, qui est devenue notre chapelet, grâce à l'adjonction d'une croix. Chapelet ou rosaire avec croix, autre forme de la Rose-Croix (Croix-feu et boules-émanations, prières).

Sur les scapulaires *bruns*, qui maintenant sont surtout le signe de reconnaissance de ceux qui sont affiliés au Tiers-Ordre, est reproduite une bénédiction écrite de saint François qu'il adresse à son disciple Léon. Un grand T (tau) coupe la formule en deux. T mystique, à sens secret.

Il n'est pas jusqu'au monogramme des Jésuites H qui ne soit aussi un signe très ancien, car hiéroglyphiquement, les Égyptiens rappelaient quelquefois l'idée de Dieu *grand* et *fort* par deux I réunis par un trait, soit I-I et surmonté de la Croix de vie.

sciences qui émanciperont l'intelligence humaine (1).

Si les juifs étaient contre Rome, ils n'aimaient guère mieux les Templiers et leurs successeurs; ils craignaient de perdre leur haute situation financière. Aussi ne favorisèrent-ils soit les uns ou les autres qu'au mieux de leurs intérêts.

Enfin, tous les ambitieux, les craintifs, étaient affiliés aux deux clans et faisaient pencher la balance du côté qui leur paraissait le plus profitable. On pouvait ne pas aimer le pape sans pour cela aimer les Anglais.

Si certains hauts barons anglais repoussaient la rose rouge des Lancastre, ils n'allaient cependant pas à Jeanne, qui après tout battait sans merci les Godam.

On peut donc déjà indiquer que toutes les Rose-Croix issues de la Rose-Croix templière (les roses-croix franc-maçons en sont les descendants actuels) ne peuvent être de vrais rose-croix. Car leur signe est marque de propriété territoriale, ils édifient matériellement, ils admettent la richesse individuelle.

Ne sont pas plus rose-croix ceux qui couvrent de ce signe une religion quelconque. La vraie rose-croix est la clef qui doit ouvrir la porte de la vraie Lumière, à laquelle les dogmes tout faits ne sauraient conduire.

Pour être réellement possesseur de ce signe, il faut une si haute intelligence, une telle indépendance, un amour si grand du bien, une charité si forte envers son semblable, qu'il ne peut être l'apanage que de maîtres

(1) Le fameux Gilles de Retz était grand-maître Rose-Croix et occultiste-astrologue.

isolés paraissant çà et là dans le temps, groupant quelques disciples qui s'efforcent de continuer leur œuvre après leur mort, jusqu'à ce qu'un nouvel Elu renouvelle l'impulsion de l'Œuvre de la miséricorde.

Comme disent les musulmans, ces grands sages parfois sont connus, mais pendant de longues années entrent dans le sommeil le plus souvent.

ÉTUDE DE QUELQUES BIJOUX ROSE-CROIX

Avant de conclure, nous avons cru bien faire d'intercaler dans notre travail deux études sur deux bijoux mac. : rares qui, chacun en son genre, renferment le symbolisme rosicrucien.

Pour la description du premier, nous nous sommes adressé à notre ami, l'éminent cabbaliste, le docteur Marc Haven, si connu des lecteurs de *l'Initiation* et reproduisant intégralement la description qu'il a bien voulu nous transmettre.

Ce bijou a ceci d'intéressant, c'est qu'il émane d'une branche Maç. : dont le but principal était l'étude des secrets de la Nature, en s'aidant de la cabbale et de la magie; il sort donc des banalités politiques.

NOTES SUR UN BIJOU MAÇONNIQUE (n° 1).

Cette croix, trouvée par notre ami Tidianeux, est le bijou commun à tous les hauts grades d'un rite réformé relevant de l'Écossisme, *Rite Écossais*

philosophique, fondé en 1776 dans le sein de la loge le *Contrat social*, par le docteur Boileau, adepte des doctrines de Pernéty (1).

On trouve un bijou très analogue pour le grade de *Chevalier d'Orient et d'Occident* (17^e degré de l'Ecosisme). Le bijou de ce grade est en effet composé des mêmes métaux, or et argent : il est en forme d'heptagone, ce qui correspond à l'étoile à sept branches que nous trouvons ici ; au milieu se voit l'Agneau de Dieu, couché sur le livre de l'Apocalypse, scellé de sept sceaux. Seule, la forme de croix manque ; mais c'est à partir de ce grade (17^e) que les bijoux prennent

(1) Antoine-Joseph Pernéty, né le 13 février 1716 à Roanne, mort en 1801 à Valence (Drôme), ancien bénédictin, protégé par Frédéric II qui le nomma conservateur de la bibliothèque de Berlin, initié au swedenborgianisme, fonda en 1760 à Avignon la société des *Illuminés d'Avignon* et en 1770, dans la même ville, le *Rite hermétique*, maçonnerie qui avait pour but les travaux concernant la transmutation. Le centre administratif de ce système prit le nom de *Grande loge écossaise du comtat venaisin*. Elle envoya des commissaires à Montpellier, à Narbonne et à Paris, et sous leur direction, des chapitres relevant de cette grande loge hermétique se fondèrent dans ces villes, où des rites nouveaux prirent naissance ; tels les Philalèthes, le rite écossais philosophique à Paris, les Philadelphes de Narbonne, l'*Académie des vrais maçons* à Montpellier. Le rite hermétique conférait seulement 6 grades, au début : ces grades étaient : vrai maçon, vrai maçon dans la voie droite ; chevalier de la clé d'or, chevalier de l'Iris, chevalier des Argonautes, chevalier de la Toison d'or.

Dans le rite écossais philosophique, les grades furent portés au nombre de douze ; mais comme les trois premiers grades formaient une seule section, ainsi que les trois derniers, il restait en somme huit grades effectifs : Rose-Croix d'Heredom de la Tour (en 3 parties), chevalier du Phénix, chevalier du soleil, chevalier de l'Iris, vrai Maçon, chevalier des Argonautes, chevalier de la Toison d'or, et le grade administratif (en trois parties).

la forme cruciale qu'on rencontre dès le 18^e degré, Rose-Croix de Heredom (ou mieux de Heredum), de Killwinning et dans les suivants les symboles de l'Apocalypse y figurent aussi; les quatre figures de l'œil entouré de rayons aux pointes de la croix correspondent au Tétragramme et à I. N. R. I. caractéristique, on le sait, du dix-huitième degré écossais. Ce bijou a donc été fait d'après le type des deux bijoux du 17^e et du 18^e degré, en réunissant leurs emblèmes.

Le symbolisme spécial des signes alchimiques rappelle le caractère nettement hermétique des travaux auxquels se livraient les adeptes de ce rite. Clavel, dans son *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, en plaisantant sur l'obscurité des termes alchimiques, cite à ce sujet le fragment d'un discours prononcé dans une loge de ce rite par Goyer de Jumilly, où cet orateur se réclame de Nicolas Flamel, du Cosmopolite et du Philalèthe comme des maîtres vénérés de l'ordre. Notre bijou porte aussi la trace évidente de ces préoccupations hermétiques : les trois signes, soufre, sel et mercure, sont faciles à reconnaître; deux d'entre eux ont le type classique; le troisième, le sel, est à peine modifié, la croix est au-dessus du cercle ☉ au lieu d'être incluse dans le cercle, comme d'habitude ⊕; ce n'est pas là une difficulté.

Pour les signes placés autour du soleil, ce sont, malgré leur forme un peu spéciale, les signes planétaires.

Mars est simplifié ♀ au lieu de ♂.

Vénus un peu déformée, ♂ au lieu de ♀.

La lune est du type ordinaire ☾.

Jupiter est déformé au lieu de ♃.

Saturne est déformé au lieu de ♄.

Mercure est indiqué par le caducée au lieu de ☿ son signe habituel : mais le caducée est fréquemment employé comme symbole de Mercure : quelquefois même les ailes seules suffiront à désigner Mercure (1).

Les trois objets groupés en bas en un trophée relèvent, eux, du symbolisme architectural de la maçonnerie plutôt que de l'hermétisme. La toise se trouve dans plusieurs bijoux et sur les tabliers de différents grades écossais ; la clef, reproduite dans les emblèmes des grades de maître secret, maître Irlandais, patriarches des croisades et grand commandeur, est, suivant le degré, la *clef des plans*, ou celle du coffret contenant le cœur d'Hiram. D'une façon générale, la clef est le symbole de la doctrine secrète, traditionnelle (Voir la gravure de Guillaume Postel, in *Clavis Absconditorum*). La toise est le symbole du savoir officiel, de la science divulguée. Le serpent qui les unit est le lien mobile des choses, le rapport qui unit le mystère au fait ; il est représentatif de l'intuition : le serpent était le plus rusé des animaux, dit la Bible. Si la toise et la clef avaient été placées en croix entourées d'un serpent se mordant la queue, le sens eût été différent et plus élevé ; ce symbole aurait indiqué le temps et l'espace enveloppés dans l'éternité ; mais, là n'est pas le cas ; nous avons affaire à

(1) Voir le *Dictionnaire des signes alchimiques* de Planis-Campy.

Plancha III.

Fig. 1

1776 Bijoux des Lois
Rite de l'ancien catholicisme
et de l'ancien réformisme.
La Cour de Rome.

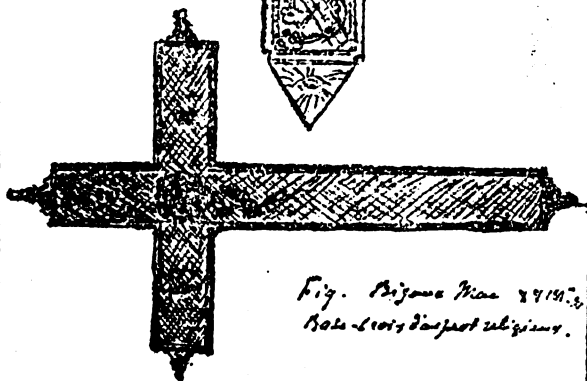
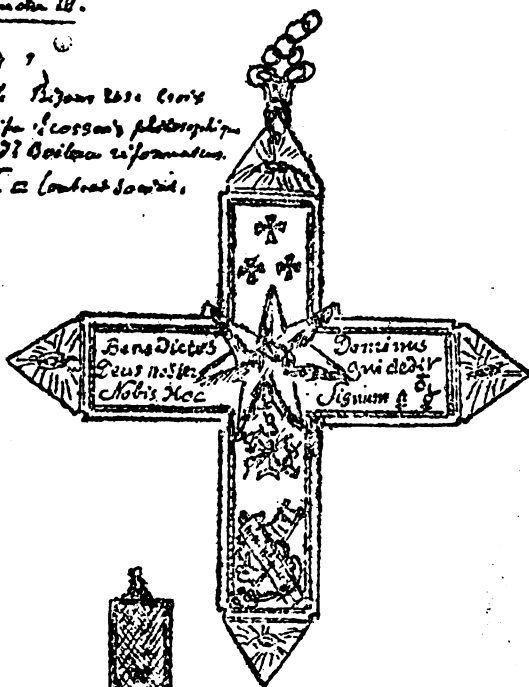


Fig. 2. Bijoux des Lois 1776.
Rite de l'ancien catholicisme.

un symbolisme plus intellectuel et purement alchimique, où l'on reconnaît encore la pensée de Pernéty.

En tout cas, ce trophée précise le degré auquel correspondait ce bijou ; c'était le degré le plus élevé, administratif (32° degré de l'Ecossisme, qui porte encore le nom de chevalier du serpent d'Airain), divisé en trois parties, comme nous l'avons dit. Il est à peu près sûr, d'après la comparaison que j'ai pu faire de cette croix avec celle qui orne les armoiries du rite (1), que la croix seule, sans trophée, était le bijou spécial du premier degré, triple, et que pour les sept degrés supérieurs on ajoutait, gravé sur la croix, dans la branche inférieure, l'aigle blanc et noir à deux têtes, le Soleil dans le triangle, la monade hiéroglyphique ou, comme ici, la toise avec la clef et le serpent, suivant que le bijou devait s'appliquer au troisième, cinquième, sixième ou huitième degré par exemple.

La Rose-Croix restait ainsi le bijou général, et les assemblées portaient le nom de chapitres pour tous les degrés ; cette manière de procéder était fort répandue à cette époque : chez les *Philadelphes* de Narbonne, dont le rite procède aussi de Pernéty, on trouve également huit grades dont les quatre supérieurs portent

(1) Sur l'*ex-libris* des archives de ce rite, pièce communiquée par notre excellent confrère le docteur Bouland et qui a fait le sujet d'une étude dans une revue, j'ai retrouvé cette même rose-croix et, de plus, les symboles des huit grades de l'ordre, ce qui a confirmé entièrement mes hypothèses sur l'origine et le sens de ce bijou. Les signes du grade administratif, en particulier, se voient dans le quartier supérieur à droite, tels qu'ils sont ici sur la branche inférieure de la croix.

le nom de premier, second, troisième et quatrième chapitres de la Rose-Croix.

Dans mon étude sur l'ex-libris du rite écossais philosophique, j'ai donné quelques autres détails sur les symboles et les devises de ce rite.

Docteur MARC HAVEN.

NOTE SUR UN BIJOU MAÇONNIQUE N° 2 (FIG.)

Cette seconde croix est en ébène, entourée d'une monture dorée, terminée par 4 petits ornements en boule. D'un côté, une rose de corail terminée par une petite tige dorée. Les trois lettres dorées L. E. C. Liberté, Égalité, Charité.

Cette croix, déjà ancienne, sort du modèle ordinaire adopté généralement par les titulaires du dix-huitième degré.

Elle ressemble, à s'y méprendre, à une de ces croix qui pend au bas des chapelets de la plupart des religieux.

Ceux qui adoptèrent ce genre voulurent assurément donner le change.

Si réellement, à un moment, une influence religieuse (Jésuites) a essayé de se faire sentir dans la F.·. M.·., ce bijou, à notre avis, pourrait en être une trace.

CONCLUSIONS

Nous croyons avoir suffisamment accumulé de matériaux pour essayer d'édifier notre thèse. En pre-

mier lieu, nous avons rapidement décrit ce qu'était la langue des signes, la cosmoglyphie; établi la persistance, à travers le temps et les races du globe, de certains symboles, racines à la fois des idées, des formes, des sons, des nombres.

A ce que nous avons déjà pu dire, nous ajouterons que la science commence à produire ces signes en relation exacte avec les phénomènes physiques qui les occasionnent : un son, une note engendre une figure. Nous ne sommes pas éloignés du jour où une figure produira un son. Telle hymne religieuse peut se traduire par telle forme de cathédrale. On arrivera avec la même précision à transcrire en musique un morceau d'architecture logiquement composé.

Rentrons dans notre sujet qui ne comporte que l'étude de la Croix et de la Rose.

Le *point*, c'est l'*existence*. Il n'a pas d'existence matérielle, mais néanmoins *il est*, il fixe quelque chose dans l'espace, il différencie un lieu donné.

L'*Absolu*, qui est partout et nulle part, en choisissant un point pour *centre* d'une manifestation quelconque, *s'affirme* donc, c'est le Dieu manifesté, créateur. De ce point va, par expansion, sortir un monde. De ce point vont s'élancer, dans tous les sens, les diverses manifestations, à la façon des rayons lumineux projetés par un point brillant. Ce qui fixera la source initiale sera le croisement de deux axes; ceux perpendiculaires jouissant de propriétés spéciales. C'est la polarisation de la lumière, le mouvement de révolution des astres, la direction de l'aiguille aimantée.

Donc la croix est bien la manifestation palpable, scientifique de la création, de l'existence, de la présence de l'Univers dans l'espace, d'un astre dans le firmament, d'un point déterminé du sol sur la surface terrestre (1).

Le point initial ayant été déterminé, c'est circulairement que se sont propagées les diverses vibrations dont il était le centre : Ondulations de l'eau ébranlée, ondulations sonores, électriques, anneaux colorés, etc.

De l'expansion et de la contraction est résultée la rotation générale, chaque monde, chaque astre, chaque atome tournant pour son compte ; le résultat est une danse de cercles enchaînés.

Prenons notre système solaire. Le Soleil est le calice, il porte pistils et étamines, et autour de lui gravitent les planètes, décrivant leurs courbes fermées presque dans un même plan. Pour un observateur placé à grande distance, il lui semblerait voir une fleur lumineuse, une immense pièce de feu d'artifice, une rose lumineuse. La nature ne se répète jamais exactement, mais néanmoins réédite toujours les mêmes procédés en en faisant varier les détails.

Dans le règne minéral elle usa des axes et des croisières. Dans le règne végétal, la courbe régna en maîtresse, elle gradua ses productions, réalisant dans la rose, une des plantes au sommet de la hiérarchie, ses combinaisons les plus savantes, employant le triangle,

(1) Les anciens Augures, avant de commencer leur interrogation des astres avec leur bâton augural, divisaient le firmament (univers) en quatre parties en croix (ancien signe de croix). Bâton augural ou lituus.

le pentagone, le décagone. Variant son œuvre depuis l'églantine, à la forme type, jusqu'aux variétés aux pétales multiples.

La rose est une *fleur de sacrifice*; au besoin, elle transforme les organes matériels, de reproduction, en simples organes de beauté, d'harmonie (pétales).

Aussi les Rose-Croix (1) l'adoptèrent-ils comme symbole, et cependant elle n'était qu'une de leurs douze plantes initiatiques (2), mais aucune autre n'alliait si intimement la beauté, l'harmonie, le parfum. Elle s'imposait d'elle-même et était imposée par la *Force extérieure* qui conduit nos actions.

Et n'en était-il pas de même des douze pierres mystiques? Aucune, malgré toutes ses vertus, ne pouvait rivaliser avec le diamant pour l'éclat, pour la lumière émise. C'est encore lorsque sa taille réalise la rose qu'il est à l'apogée de sa gloire.

Nous ne reviendrons pas sur les preuves historiques, ethnographiques, métaphysiques, religieuses, concernant la rose et la croix. Ces symboles furent de tout temps employés, spécialement par la race blanche, et pour la rose surtout par la race celtique.

L'existence des Frères Rose-Croix, sans être contestable, offre cependant certaines difficultés pour être établie d'une façon historique. Nous voulons dire par cela que l'on connaît fort bien la filiation de plusieurs sociétés de Rose-Croix, reste à savoir si tous ceux qui

(1) Sociétés des Rose-Croix.

(2) Les autres étaient : le fuschia, l'arnica, l'aconit, l'edelweiss, la gentiane, la mandragore, le pas d'âne, la verveine, l'armoïse.

se donnèrent ce titre étaient de vrais Rose-Croix. C'est peu probable, les vrais initiés se cachent, agissent en — inconnus —. De nos jours, ceux qui s'intitulent Rose-Croix abondent, ils n'en ont que le bijou en strass acheté 8 fr. 75 chez le marchand d'oripeaux.

Le vrai Rose-Croix doit posséder trois vertus difficiles à trouver réunies en une seule personne :

- 1° Être de mœurs pures;
- 2° Chercher à pénétrer les secrets de la nature;
- 3° Se sacrifier, s'immoler pour le bien et l'évolution des autres.

La tige pleine d'aiguillons de la rose est là pour rappeler combien sera longue et douloureuse une pareille existence.

Que, de 1378 à 1413, Rosencreutz ait réellement existé, que ce nom ait été le nom d'un maître rose-croix, ou qu'il ait changé son nom en celui-là, en raison du symbole de l'ordre, peu importe. En initié, il ne pouvait prendre autre chose que la croix qui avait été adoptée par toutes les initiations antiques, et en savant — en mage — comme on dit, il savait qu'il devait y joindre une forme circulaire.

Tous les spiritualistes, tous les conducteurs d'âmes, avaient sur les plus anciens monuments laissé leur signature, cercle et croix (fig. 28).

La chaîne, la succession de ceux que l'on nomme Rose-Croix peut s'établir. Chaque maître, aux diverses époques, fit des disciples, mais cette transmission d'idée souvent ne se fit pas oralement, c'est souvent seuls, en étudiant les œuvres de ceux qui les avaient

précédés que beaucoup de cœurs, prédestinés, sentirent se révéler en eux l'aptitude à la mission pour laquelle ils avaient été créés.

Lumière provenant de leurs devanciers et lumière qu'ils puisaient comme en eux, venaient renforcer leur puissance.

Cette transmission se fait donc aussi bien visiblement, naturellement, qu'invisiblement.

L'Univers a un but ; triple est son évolution. La matière évolue ; de la matière primordiale les combinaisons chimiques les plus variées continuent à sortir.

Le monde animé évolue, et la forme sans cesse se modifie. Le monde intellectuel évolue aussi, mais la forme dernière qui le couronnera sera le règne de l'Amour.

Si de grands savants, de grands législateurs naissent, c'est pour aider à cette transformation du monde ; ils sont le cerveau dans lequel se développera l'Idée-germe qui flotte et s'implante au moment voulu. Mais le bien-être matériel n'est qu'un moyen. Le but de l'humanité est de sortir de sa gangue, de se spiritualiser, de devenir immortelle au terme des réincarnations. Pour atteindre ce sommet élevé des hommes purs, de grands penseurs surgissent, çà et là, et donnent à l'humanité le coup de barre nécessaire à sa direction.

Ils l'ont sortie des terreurs du fétichisme, ils ont aboli l'esclavage, proclamé l'égalité des hommes, établi l'égalité de la femme avec l'homme, ils brisent les dogmes tout faits, ils adoucissent les rigueurs de

la guerre et s'efforcent d'atteindre à sa suppression ; ils écrivent sur le fronton de leurs temples : « Aimons-nous les uns les autres. »

Et le Père créa le monde, et le Fils en l'homme incarna le Verbe, et mourut pour sauver son œuvre ; le règne futur est celui du Saint-Esprit. C'est celui de l'humanité régénérée s'acheminant vers l'absorption, la réintégration finale.

Les frères Rose-Croix dans leurs écrits ont toujours dit qu'ils étaient les Annonciateurs de la venue du Saint-Esprit, et un jour par an ils se réunissaient au Temple du Saint-Esprit... Leur couleur était le vert.

A première vue, ces quelques lignes ne paraissent que l'énonciation d'un fait, mais en réfléchissant nous nous apercevons que nous avons la clef qui ouvre la ligne de conduite des Rose-Croix. Ils attendent le règne du Saint-Esprit, c'est le : « Que votre règne arrive », du *Pater*, et tant qu'ils n'auront pas atteint leur Idéal, ils lutteront, c'est leur mission. Ils sont bien personnels, leur but est divin. Ils ne feront alliance, ni avec Rome, ni avec la Mecque, ni avec Moscou, pas plus qu'avec aucune association secrète ou politique ; ils peuvent donner des conseils, orienter des mouvements, mais ils puisent leur mot d'ordre dans l'Invisible, c'est par l'œil du ventre (1) qu'ils voient la conduite qu'ils doivent suivre. Souvent aussi ils perçoivent les formes lumineuses qui correspondent à chaque pensée, à chaque son, à chaque sentiment (2).

(1) Sixième sens.

(2) La colonne de feu de Moïse, par exemple.

En astral, les vieux initiés de l'Inde, de tout temps, avaient vu se dresser la Croix lumineuse, éblouissante dans ses cercles rouges animés en forme de fleurs (1), sous les vibrations résultant du choc des paroles créatrices. On peut dans les trois plans considérer la R + C.

1 ^{er} Sens Divin	{	Croix	{	Création. Résurrection. Vie éternelle.
		Rose-Soleil		
2 ^e Sens Astral	{	Croix	{	C'est le soleil-croix. La polarisation, différenciation. C'est le soleil rond. Enchaînement des cercles. Vibration, chaleur, vie continue alternant avec la mort.
		Rose-Soleil		
3 ^e Sens Terrestre	{	Croix	{	Rédemption. Homme-Dieu. Nature vivante. Beauté. Harmonie. Amour.
		Rose		

On a prétendu que l'on avait placé la rose mystique (symbole féminin) sur la Croix du Sauveur pour la profaner d'une manière sacrilège.

Ceux qui prétendent cela devaient ignorer, à moins d'être de mauvaise foi, que la R + C était un signe des plus anciens et qui n'avait rien affaire avec la croix du supplice.

La croix est bien un signe mâle, créateur, le phallus peut la remplacer. La rose est bien un signe femelle (2).

Cependant à elle seule elle contient les deux organes (pistil et étamine).

(1) Consulter *les Incantations*, par Sédir.

(2) Le phallus ou sa reproduction sur les tombeaux signifiait foi en la résurrection. Quand on y adjoignit la croix, on ne fit que confirmer cette idée.

L'églantine a 5 pétales, soit 2, nombre féminin, et 3, nombre masculin, -- ou 1, nombre créateur et 4, l'être engendré, — 5, la vie universelle, reflet direct de 4 et indirect de 2.

On pouvait lui appliquer ce qui avait été dit du lotus: « Ra (le soleil) l'a créée et le lotus l'a créée. »

Le Créateur par le Verbe a créé la Rose, mais la Rose, symbole de la femme (la Vierge prédestinée), a créé (mis au monde) le Sauveur, Celui qui a ouvert le ciel.

Si la bonté est l'émanation du cœur, si l'âme exerce son action d'une manière invisible, le parfum est bien l'âme de la rose. Comme la lumière autour du soleil, il s'irradie autour de la fleur, répand une nouvelle vie, éveille des sensations inconnues dans le cerveau de ceux qui le respirent.

Croix de lumière et rose-soleil sont donc les deux plus grands symboles de l'humanité, soit sous leur forme simple ou sous celles, très multiples, qui en dérivent.

Aussi tous ceux qui, même sans aucune initiation, savent ce qu'ils signifient et s'enrôlent résolument sous leur bannière, sont des Maîtres ou des frères Rose-Croix; par contre, ceux qui s'intitulent tels, mais s'écartent des règles intransigeantes prescrites par ces signes, en perdent le titre.

Leur rose ne dure que ce que durent les roses; le doux parfum devient pourriture aussitôt, les vrais Rose-Croix poursuivent le Grand Œuvre de miséricorde et d'Immortalité.

TIDIANEUQ.

Une Bruges musulmane : Kairouan

Sans un mot, avec la crainte de troubler du bruit de nos pas ou de nos paroles étrangères le recueillement de la cérémonie, nous nous arrêtons au seuil de la mosquée, sous le portique ; et dans la pénombre nous distinguons à peine, entre les mystérieux alignements de vieilles colonnes grecques et romaines qui évoquent l'image de quelque forêt pétrifiée, les fidèles accroupis en cercle au pied de chaque pilier et scandant le rythme intérieur de leur prière individuelle des gestes sacrés qui successivement les prosternent et les relèvent, les bras vers le ciel, pour les prosterner à nouveau de tout leur long sur les nattes, dans un complet anéantissement devant la majesté de l'Unique !...

Tout d'un coup, une voix grave et lente s'élève du fond du sanctuaire, près du *Mirhab* obscur, et commence à psalmodier sur un ton monochrome une longue phrase, à laquelle répondent avec la même largeur mélancolique d'autres voix unies ; de la façon la plus imprevue, ce dialogue des croyants à la

louange d'Allah nous transporte soudain au fond de quelque chartreuse d'Europe, dans les ténèbres anxieuses de l'office de nuit, tant est frappante l'analogie de ces chants orientaux et musulmans avec ceux de nos moines !... Cela dure des instants pareils à des siècles, comme si l'esprit, emporté sur le lac illimité des sonorités sans relief, perdait la notion de l'être et pénétrait ainsi peu à peu dans l'éternel... Et tous ces hommes blancs, abîmés en leurs impassibles extases, sembleraient à la longue irréels, n'étaient les lueurs brillant par éclairs dans leurs yeux profonds, où se jouent, comme en des pierrieres, les mille reflets tremblants de petites cires allumées au lustre immense qui marque le milieu de l'édifice d'une auréole de lumière douce...



Mais, en contraste, voici bien un autre aspect de la vie religieuse dans la Sainte Cité.

C'est le vendredi ; la nuit tombe et les lueurs étranges de quatre énormes torches fumantes illuminent la petite zaouïa de *Si-Ben-Aïssa*, toute remplie de vapeurs aromatiques montant en nuages épais de deux réchauds à charbon incandescents sur lesquels des nègres versent par instants des poudres résineuses...

Nous sommes chez les *Aïssaouas* et, sans souci de l'étranger dont la présence se justifiera par l'obole qui lui sera demandée tout à l'heure, les mystères de

l'office qui va se célébrer pour la joie extatique des initiés se préparent fiévreusement, au milieu du bruit infernal que font sans discontinuer une douzaine de vociférateurs et de musiciens noirs armés de longs tambours et de tam-tams, et assis à terre en un cercle allongé autour des réchauds à parfums...

De tout ce bruit, à la longue, se dégage une mélodie suraiguë, sans cesse reprise par des voix neuves, et si frénétique qu'une sorte de folie semble déjà transfigurer les faces grimaçantes des adolescents bronzés qui remplissent la zaouïa. Devant la porte, rangés en file suivant leur taille, les plus grands à gauche, les plus petits à droite — et il y a là des enfants de cinq ans! — une trentaine d'Arabes, les bras aux bras, suivent le rythme de mélodie dans un balancement uniforme et continu de la tête et des épaules, du torse et des jambes, qui fléchissent alternativement; peu à peu, les mouvements s'accroissent, les corps semblent se disloquer, les têtes se détacher des bustes, et les yeux hagards, les corps moites, l'étrange balancement continu, suivant la voix des chanteurs et le fracas égal des tambourins et des tam-tams dans l'opacité croissante des aromates épanchés...

Tout petits, dans un coin, derrière le *Maître* de la Confrérie, immense vieillard pontifical, à la longue barbe blanche, dont le regard se perd au loin et dont les lèvres s'agitent en silence, nous haletons déjà, presque gagnés de l'espèce de frénésie qui monte à la longue de ce fracas impitoyable et soudain, dans les ténèbres, derrière une sorte de grillage que

nous n'avions pas soupçonné, des hurlements éclatent à nos oreilles, suraigus, inhumains !...

Des faces échevelées de vieilles femmes, dont les yeux luisent dans l'obscurité, apparaissent confusément aux grilles qu'elles secouent de toute la vigueur noueuse de leurs mains décharnées, à peine distinctes au sein de la pénombre tragique !...

Alors, dans un redoublement d'ardeur, les tambourins et les tam-tams haussent encore le ton de leur vacarme, les chanteurs s'excitent, et le groupe des danseurs amplifie l'hystérie de ses mouvements rythmiques, tandis que le nuage de parfums s'épaissit autour de la lueur des torches... L'instant est venu... Le *Maître* fait un signe ; deux indigènes surgissent devant lui, tout secoués de tremblements convulsifs, mais le visage éclairé d'une sorte de lumière intérieure et les yeux perdus en extase ; sans interrompre les contorsions de leurs membres qui continuent la danse sacrée, on les dévêt peu à peu du turban, du haïk, de la gandourah... Les voici presque nus, le torse agité de tressaillements inconscients... L'un après l'autre, ils s'avancent vers le *Maître*, s'inclinent, baisant son turban, recueillent pieusement le geste sacré qui les convie... et se livrent aux aides : alors commence l'horreur bien connue des ces exercices par lesquels les adeptes de *Sidi-Ben-Aïssa* pensent gagner le Paradis ; au premier patient, on enfonce sous la peau des clavicules deux lames d'épée de combat dont on nous fait préalablement effleurer les pointes ; au second, une lame semblable au creux de la gorge ; la peau forme séton, soutenant

les lames qui pendent.. pas une goutte de sang ne perle, pas un gémissement ne s'entend, les masques demeurent impassibles; mais les torses deviennent tout à coup luisants de sueur, les ventres tressaillent et les jambes fléchissent, comme si les malheureux allaient défaillir; néanmoins dans la clameur de la prière dont on les enveloppe, dans l'ardente et sauvage curiosité de tous les yeux désorbités qui se fixent sur eux, dans l'atmosphère frénétique qui les baigne, ils vont, tournant autour du cercle des musiciens... Aux quatre coins de la mosquée, ils s'arrêtent pour qu'un frère, armé d'un énorme maillet de bois, enfonce plus avant dans leur chair la lame des épées frappant sur les poignées de toutes ses forces et rythmant les coups de vociférations sacramentelles... Tous les assistants lui répondent alors par des cris formidables, que dominent encore les glapissements sauvages des femmes invisibles aboyant maintenant comme des possédées !...

Le tour accompli, les deux victimes, pâles et chancelantes, sont revenues devant le *Maître*; un silence absolu tombe soudain, effrayant, qui nous glace... Le vieillard s'avance d'un pas, lève au ciel un visage étrangement suppliant où transparait un mélange indéfinissable de pitié et de férocité; puis, la main gauche maintenant sous un linge l'épaule embrochée, il arrache d'un coup chacune des lames et reçoit successivement dans ses bras les patients épuisés, sur lesquels il prononce à mi-voix les prières qui offriront leurs mérites à l'Éternel !...

Et le fracas des voix et des instruments reprend

avec une vigueur nouvelle, toujours scandé de cris et de déhanchements, tandis que deux nouveaux fidèles s'offrent à leur tour...

Mais c'en est trop pour des nerfs occidentaux... Nous n'y tenons plus; une angoisse physique nous étreint à la gorge, il semble que nous allons étouffer si nous restons dans cette atmosphère de folie et d'effroi !...

En hâte, sans souci des Arabes que nous bousculons, nous gagnons la sortie... Et c'est un enchantement, au seuil de cet antre de cauchemar, de retrouver la pureté infinie d'un ciel profond dans lequel les premières étoiles qui scintillent doucement mettent leur éclat sur la pâleur veloutée du soir...

..

... Dans la clarté vibrante du soleil matinal, il semble qu'une grande joie baigne à présent la ville recueillie dont les mille koubas éclatantes jettent vers l'azur la blancheur de leurs facettes et le reflet bleu clair de leurs faïences...

La paix du jour descend sur les étroites rues plus qu'à demi-désertes; et seule, la Grande-Rue présente quelque animation avec son grouillement de marchands et d'acheteurs qui circulent entre les étalages bariolés de viandes et de légumes aux couleurs crues et s'engouffrent à droite dans l'étroitesse ombreuse de l'entrée des *Souks*.

La chaleur qui augmente peu à peu finit d'ailleurs bientôt par devenir torride, et, au fur et à mesure, il

semble que la foule des Arabes s'évanouisse dans les profondeurs fraîches, et que, de nouveau, prise de l'universelle torpeur, Kairouan s'endorme au rêve infini de sa paix millénaire.

Dans l'enceinte exquisement déserte et délicieusement ornée d'arabesques et de faïences de la mosquée du *Barbier*, où le hasard vient de nous amener, nous retrouvons l'impression de fraîcheur, de recueillement et de sérénité qu'avait effacée en nous, la veille au soir, l'étrange fanatisme des disciples de *Sidi-Ben-Aïssa*.

C'est tout à fait hors de la ville, vers le Nord, que s'étend l'ensemble imposant des constructions qui entourent la mosquée proprement dite. De loin, à l'extrémité d'une route plantée d'arbres malingres et dévorés de soleil, une masse compacte de terrasses et de coupoles blanches se dresse, inondée de lumière, sur le fond gris et miroitant de la plaine infinie où s'en vont les lentes caravanes de chameaux, et sur l'azur brutal du ciel de midi. Toute une sourde activité bruit imperceptiblement dans ces espaces dénudés qu'il nous faut traverser, pauvres gens qui circulent, vieilles femmes courbées sous de trop lourds fardeaux, lents attelages de mules, et les bandes d'enfants nus qui mendient aux touristes, et les aveugles lamentables, immobiles au bord du chemin, une sorte de gamelle aux mains, psalmodiant sans fin ni trêve leur imploration. Puis soudain, le seuil franchi de la mosquée, tous ces bruits s'éteignent, toute cette activité disparaît, une sorte de rêve commence, très silencieux, très doux et plein de fraîches clartés...

Voici la première cour, toute ombreuse sous une rangée d'arcades soutenues par des chapiteaux byzantins et qui s'abrite avec une sorte de tendresse craintive au pied du minaret. Protégés de l'ardeur du jour, des croyants se sont étendus à l'ombre et



demeurent immobiles, la tête à demi couverte de leurs burnous, les yeux clos; pas un ne fait un geste à notre passage, nul bruit ne vient répondre à l'écho de nos pas intimidés, tout dort, tout rêve...

Un degré à franchir et nous pénétrons dans une sorte de vestibule à coupole, absolument désert, au delà duquel s'ouvre l'aveuglante clarté d'une seconde cour ensoleillée qu'entoure sur ses quatre faces une

manière de cloître à arcades mauresques, supportées par d'élégantes colonnes et tout ornées de vieilles faïences qui caressent tendrement le regard; ici, le silence est plus profond encore et semble plus nourri, plus débordant, plus mystérieux...

Accroupies sur les dalles, des formes muettes, que drape la blancheur immaculée de leurs burnous aux capuchons relevés, égrènent entre leurs doigts maigres l'ambre doré de leurs chapelets... Un vieillard marche lentement, les yeux fixés sur la porte ouverte et sombre de la mosquée qui brille à peine, en face de nous, d'une lueur de cierges allumés et de reflets profonds d'étoffes et de tapis; mais ses pieds nus n'éveillent aucun écho et sa marche semble celle d'un fantôme; dans le pan du ciel qu'encadre la cour, des cigognes passent avec un bruit d'étoffes froissées et, parfois, des pigeons blancs s'abattent doucement sur les dalles brûlantes...

Le sanctuaire lui-même paraît tout d'abord trop petit pour le cadre qui l'entoure; une salle carrée, sur laquelle s'écrase la masse à demi obscure d'une coupole tout ajourée de fines moulures en stuc et revêtue de vieilles peintures décoratives assez barbares, étant la sauvegarde de ses quatre murailles ornées de faïences disparates aux reflets éteints, bleu pâle et jaune soufre, autour du tombeau fameux de *Sidi-Sahab*, le compagnon chéri de Mahomet, dont les restes dorment là, depuis tantôt dix siècles, leur bienheureux sommeil dans la divine paix d'une atmosphère de vénération infinie et d'inlassable piété!... Du seuil de ce *marabout*, sacré pour tout

l'Islam, nous contemplons sans entrer, pour ne pas fouler de nos semelles impures l'amoncellement de tapis qui couvrent le pavé, le haut sarcophage de bois sculpté, peint d'émeraude et d'or, drapé de soies vertes et rouges, qu'encadre une sorte de baldaquin autour duquel s'entasse la somptuosité de cent étendards d'étoffes précieuses aux hampes dorées surmontées du croissant de cuivre; ces richesses dans la pénombre se revêtent d'une série de colorations chaudes et profondes qui se devinent sans se préciser et dans la caresse desquelles le regard se plaît à imaginer des reflets de métaux, des chatoiements de tissus à peine indiqués, malgré la tiède clarté de mille cires brûlant à des lustres de cristal taillé trop européens et trop modernes, et dont la présence choquerait en pareil lieu si l'impression d'ensemble et le sens intime des choses n'écartaient l'esprit de critiquer la sensation qui l'entraîne. Une odeur subtile de vieux bois et d'aromates précieux s'exhale de ces trésors, paisible, infinie, pénétrante, qui semble le parfum même de la suite lointaine des minutes lentement écoulées autour de ce cercueil glorieux... Et les deux Arabes qui demeurent prosternés en adoration au pied du tombeau, nous les croirions volontiers abîmés dans leur muette prière depuis des temps infiniment anciens!...

Au retour, un instant arrêtés sur le bord du bassin des *Aglabites*, nous contemplons la masse paisible de ces ondes qui, aujourd'hui comme il y a huit ou neuf siècles, aux temps de la grande prospérité de Kairouan, capitale du Maghreb, reflètent silencieuse-

ment les verdure environnantes; et il nous semble un instant saisir l'âme de l'Islam dans le symbole des eaux éternellement paisibles qui répètent à l'infini les mêmes jeux de lumière alternativement obscurs et lumineux, le scintillement nocturne des étoiles succédant à l'éclat forcené du soleil, les hivers pluvieux aux torrides étés, sans que les jeux rythmiques de ces apparences successives agitent d'un seul frisson intérieur l'intime quiétude de leur fluidité!...

Maintenant, c'est l'heure de s'éloigner, sans doute pour jamais, de la Cité dressée comme un mirage dans la plaine déserte et solitaire. Un regret nous saisit pour la brièveté de notre séjour aux lieux où le temps doit paraître éternel...

... Et voici que, derrière nous, au moment même où nous nous éloignons, le drapeau s'agite sur le grand minaret; les voix des muezzins, se répondant de l'une à l'autre mosquée, parviennent jusqu'à nous, familières, et, quelques minutes, au travers du steppe désolé, les appels à la prière poursuivent notre fuite de leurs accents impérieux, lointains et nostalgiques...

MARTIAL DOUËL.



Magie expérimentale

Les Indiens en général sont presque tous sorciers. Une « bruja » ou soi-disant sorcière indienne me racontait un jour qu'il était très facile de reconnaître un assassin entre mille. Sa présence, me disait-elle, fera saigner les blessures; s'il se retire, l'hémorragie cessera. Donc en faisant approcher du mort ou du blessé toutes les personnes suspectes, immédiatement l'on peut infailliblement découvrir l'assassin en examinant simplement les blessures de la victime. Malheureusement, ce n'est pas toujours que le criminel vient contempler le cadavre de sa victime. Cependant, je voulus m'assurer par moi-même de la véracité des faits avancés par la sorcière, et l'occasion m'en fut donnée, hélas, au moment le plus inattendu. Le 8 juin dernier, vers 4 heures du soir, l'on vint m'avertir que mon ami Jules M... venait d'être frappé mortellement de quatre balles dans le dos, non loin de sa propriété; l'on ignorait totalement qui pouvait être l'assassin. Le lendemain, à 8 heures du matin, l'état du blessé n'avait fait qu'empirer. J'avi-

sais une vieille Indienne, qui, songeuse, s'était retirée à l'écart et paraissait absolument étrangère à ce qui se passait dans la grande salle de l'Hacienda, où sur un lit de camp était étendu le blessé. Je m'approchais d'elle et lui demandais son avis. « L'assassin est dans l'assistance, me dit-elle, car le guérisseur n'a pu arrêter l'hémorragie. » A l'aide de la méthode abyssinienne, je connus immédiatement le coupable. Je l'appréhendais immédiatement, je le fis attacher et je le sommais de dire la vérité. Il nia tout d'abord, puis soudain, voyant que l'on examinait les blessures, il se mit à genoux, avoua, et demanda pardon à sa victime agonisante. Immédiatement remis à l'autorité, il fut conduit sous bonne escorte à la prison du village de El Boquete. Tant qu'il fut présent au pied du lit de la victime, les blessures saignèrent abondamment; sitôt qu'il fut emmené, le blessé reprit vie et donna aux siens un vague espoir de salvation. Malheureusement, le chirurgien ne put extraire les balles, dont une avait brisé une vertèbre; onze jours après ce lugubre drame, mon pauvre ami Jules M... succombait après une cruelle agonie; mais, il eut au moins la consolation passagère de voir son assassin arrêté, lui quémander le pardon et être emprisonné.

Sa vengeance est terrible, car l'Indien, auteur de ce lâche assassinat, est en train de dépérir au jour le jour. Il ne dort pas, me racontait-on encore hier, le défunt le poursuit partout. S'il mange, sa victime est à ses côtés qui lui retire la cuiller de la bouche; s'il se couche, à peine ferme-t-il les yeux que sa victime

le secoue rudement, une main de squelette l'appréhende à la gorge, il entend la voix qui l'appelle et lui reproche son forfait; et c'est ainsi que peu à peu il succombera. Il demande d'être envoyé au loin, au pénitencier de P... mais là où il ira, il sera la proie de sa victime, sa victime le poursuivra, car avant de mourir, Jules M... me dit : « Je le poursuivrai sans trêve et sans relâche, partout, sur terre et là-bas. Ce sera son châtiment. Que la justice des hommes laisse son crime impuni, mon astral suffira au châtiment. » J'attends chaque jour d'apprendre l'épisode de ce lugubre drame...

El Boquete, 1^{er} août 1906.

TATY.



UN SECRET PAR MOIS

Pour pouvoir ferrer sans peine un cheval fougueux et rétif, mettez-lui dans l'oreille droite, ou mieux dans les deux oreilles, une petite pierre ronde et serrez l'oreille avec les mains, la bête ne bougera plus. Si on pend aux crins d'un cheval des grosses dents de loup, il se lasse bien moins vite. S'il hennit trop, attachez-lui à la tête une pierre percée, il se corrigera peu à peu.

MIZAULD.

Ordre martiniste.

Sous peu paraîtra la liste des délégations et des loges de l'ordre dans les divers pays.

On se rendra compte ainsi des progrès accomplis silencieusement par l'ordre depuis ces dernières années.

Dès que notre imprimerie personnelle sera organisée, ce bulletin sera envoyé aux délégués.

. ,
Dans le numéro d'août de la revue *l'Acacia*, le F. Ch.-M. Limousin a affirmé plusieurs choses erronées concernant Papus. Ce dernier a envoyé une réponse qui n'a pas paru dans le numéro suivant du journal *l'Acacia*.

En attendant cette apparition, nous publions cette réponse, pour que nos délégués à l'étranger puissent la connaître et la commenter.

« Dans le numéro de juillet-août de votre si intéressante revue *l'Acacia*, vous me faites l'honneur de me citer, en accompagnant la reproduction de mon article de remarques qu'il m'est indispensable de rectifier.

« Vous dites : « Papus n'est pas franc-maçon régulier » ; qu'en savez-vous ?

« Vous ai-je jamais demandé votre âge, pour que vous veniez affirmer que je ne suis pas né ?

« L'essence de la Franc-Maçonnerie véritable n'est pas la recherche de la publicité des gazettes. Ce besoin de crier sur les toits une qualité qui ne tire sa force véritable que de la prudence a fait bien du tort à la Maçonnerie française pour que je pense inutile d'insister.

« Que je sois un ignorant sur les questions maçonniques, cela est fort possible, puisque je m'en suis beaucoup occupé et qu'à mesure qu'on creuse un sujet, on s'aperçoit qu'on en sait bien peu comparativement à ce qu'on ignore.

« Mais la « science positive » spéciale du F. Limousin aurait dû lui faire éviter une seconde erreur : c'est celle de croire que j'écris aussi sous le nom de Teder.

« Teder est un écrivain maçonnique connu par ses travaux historiques. Il dirige une revue à Londres paraissant sous le titre de I. N. R. I., et je ne possède malheureusement pas son érudition en histoire maçonnique.

« Mais que le F. Limousin s'informe et il apprendra qu'une nouvelle circulaire a été envoyée par la Grande Loge d'Angleterre, il y a quelques mois, et que cette nouvelle circulaire insiste pour que les maçons « réguliers » des loges françaises soient laissés à la porte des loges affiliées à la grande Loge d'Angleterre.

« Il ne m'appartient pas de confier ce document à des maçons non affiliés à la grande Loge d'Angleterre et qui sont considérés par elle comme des profanes, mais que le F. Limousin fasse demander ce document et il sera édifié.

« Quant à la création en France d'une grande Loge faisant de la véritable maçonnerie, que le F.°. Limousin se rassure.

« Toutes les formalités seront remplies pour que les membres de cette formation soient reçus à Londres, aux États-Unis, au Canada et en Allemagne. Mais il est clair que si je ne suis pas maçon régulier, je n'en ferai pas partie, ce qui tranquillisera le F.°. Limousin sur l'importance de cet essai.

« En terminant, permettez-moi, T.°. C.°. F.°, de vous assurer de la sympathie que m'inspirent vos travaux et vos efforts depuis les nombreuses années que j'ai le plaisir de vous lire.

« D^r GÉRARD ENCAUSSE (PAPUS). »

École hermétique.

Les cours de l'École Hermétique ont été inaugurés devant une salle comble. Ils sont très suivis cette année.

En voici le programme :

Lundi, *Dace* : Constitution humaine.

Mardi, *Sédir* : Ésotérisme des Évangiles.

Mercredi (40, rue du Petit-Pont). *Docteur Rozier* : Interrogations.

A l'École (cours technique) *Merlin* : Alchimie astrologique.

Jeudi, 8 h. 45, *Papus* : Éléments de sanscrit.

9 heures, *Papus* : Étude des tempéraments.

Samedi, *Phaneg* : Astrologie élémentaire.

Les inscriptions sont reçues à l'École les lundis et jeudis. Droit d'inscription, 2 francs ; droits de cours, 2 francs par mois.

LE FANTÔME DE 1816

Le fantôme qui a fait son apparition en plein champ sous le roi Louis XVIII, a remué toute l'Europe; il a fait jaser les gazettiers, intrigué la Cour et fait pleurer le roi même.

En compulsant des revues, notices, brochures et livres, nous avons pu comparer les récits afin d'authentifier la véracité, d'un honnête laboureur, médium inconscient, qui ne s'occupait ni de politique, ni de religion, encore moins de magie.

Le *secret d'État* qu'il a dévoilé au roi n'a jamais pu germer dans le cerveau de *Martin de Gallardon*, ainsi qu'il s'appelle, cet homme a répété ce qu'a dit le fantôme; il ne l'a répété qu'à Louis XVIII, et les circonstances qui ont accompagné ce singulier événement ont été décrites par deux célèbres aliénistes de l'époque : les docteurs Pinel et Royer-Collard.

Nous avons fouillé les œuvres de ces médecins et n'y avons trouvé nulle allusion, mais ils ont, par ordre, établi un rapport, dont l'original a disparu des archives nationales, comme a disparu le laboureur Martin; en effet, il y avait trop d'intéressés et trop d'intérêts compromis.

Le docteur Royer-Collard est décédé en 1825, il occupait de hautes fonctions : professeur de médecine légale, inspecteur général des écoles de médecine, membre de l'Académie et médecin en titre du roi. Royer-Collard a laissé deux fils : Albert, jurisconsulte, mort en 1865; Hippolyte, professeur d'hygiène, mort en 1852.

Le docteur Pinel, mort en 1826, a beaucoup écrit sur l'aliénation mentale, et sa gloire réside en ce qu'il a traité humainement les fous, qui, avant lui, étaient considérés dans les asiles comme des sujets dangereux; au lieu de la contrainte rude de jadis, il employa des moyens doux. Pinel a laissé un fils, qui embrassa la carrière de son père; il est mort en 1859.

Il est possible que les héritiers de Royer-Collard et de Pinel aient pu trouver dans les papiers de ces savants une copie de ce rapport célèbre, dont il est resté un exemplaire existant entre les mains d'un littérateur contemporain actuel.

Le 13 mars 1816, on amena à Charenton un paysan du nom de Thomas Martin, âgé de 33 ans, afin d'y être examiné par les médecins de l'établissement, MM. Royer-Collard et Pinel, d'après le réquisitoire du ministre de la Police.

Les deux aliénistes, après un long et minutieux examen, conclurent que Martin ne possède nulle trace d'affection mentale, ni de maladie.

Ils questionnent, et voici les réponses que leur fit le laboureur :

« Le 15 janvier dernier, j'étais occupé dans mon champ à jeter le fumier avec une fourche, lorsque, tout à coup, je fus distrait par des paroles prononcées à côté de moi ; j'aperçus un homme qui me dit : « Il faut aller trouver le roi et lui dire qu'il est en danger. »

« Cet homme était d'une taille à peu près égale à la mienne, enveloppé d'une redingote blonde fermée, chapeau rond, souliers à cordon ; figure effilée, délicate, voix douce ; il ne marchait pas.

« Étonné, je lui dis : « Puisque vous en savez si long, « que n'y allez-vous vous-même ; pourquoi vous adresser « à un pauvre comme moi, ne sachant s'expliquer. »

« Il dit fermement : « Ce n'est pas moi qui irai, ce sera « vous, faites ce que je vous commande. »

« Aussitôt je vis ses pieds quitter la terre, s'élever à deux pieds environ, sa tête s'abaissa et il disparut comme si son corps se fût fondu.

« Saisi de frayeur, je voulus quitter mon champ, mais une force invincible me retenait malgré moi, et mon ouvrage fut terminé en moins de temps qu'il n'aurait fallu.

« Trois jours après, le 18 janvier, je descendis à la cave, l'inconnu était debout devant moi, je m'enfuis en laissant tomber la lampe.

« Le 20 janvier, dans la foulerie, il était encore là, je m'enfuis.

« Le 21, aux vêpres, en prenant l'eau bénite, l'inconnu était à côté de moi, il en prit aussi et me suivit à mon banc, assista aux vêpres et sortit en m'accompagnant.

« A l'église, il n'avait pas de chapeau, ni sur la tête, ni dans les mains, mais à la sortie, il l'avait sur la tête.

« Avant de rentrer à la maison, il me dit : « Acquittez-vous de votre message, faites ce que je vous dis. » Il disparut.

« Le 21 janvier, le fantôme me dit encore la même chose, en ajoutant : « Le temps presse. »

Martin fait ce récit devant le curé, puis devant l'évêque.

Le 30 janvier, l'inconnu dit :

« Votre commission est bien commencée, mais ceux qui l'ont entre les mains n'en feront rien. J'étais présent lorsque vous avez fait votre déposition, l'évêque vous a dit de me demander mon nom et de quelle part je venais. Mon nom restera inconnu, je viens de la part de celui qui m'a envoyé, et celui qui m'a envoyé est au-dessus de moi. »

Ce à quoi Martin dit :

« Comment vous adressez-vous toujours à moi pour une commission comme celle-là, moi, un paysan ? »

L'inconnu répliqua :

« C'est pour abattre l'orgueil. »

Peu à peu, Martin s'habitua à la venue de ce fantôme, et, d'après le récit qu'il fit aux médecins, il n'éprouva plus aucune crainte lorsque l'apparition lui dit :

« Pressez votre commission, on ne fait rien, ceux qui ont les affaires en main sont enivrés d'orgueil. La France est en délire, elle sera livrée en proie à toutes sortes de malheurs, une grande partie du peuple périrait et on n'aurait de paix qu'en 1840. »

Ceci est dit en 1816.

Le 8 mars, Martin entre chez le ministre et le fantôme se trouva à son côté, lui recommandant de ne point fléchir.

Le ministre débute en disant à Martin qu'il a fait arrêter cet inconnu, ce soi-disant fantôme.

« Je n'en crois rien, réplique le fermier, car je l'ai vu à l'instant et il a disparu. »

Le ministre affirme de nouveau l'avoir fait arrêter.

« Puisque vous l'avez, faites-le venir, je le reconnaitrai. »

On n'en fit rien et Martin, rentré à son hôtel, voit de nouveau le fantôme qui lui dit :

« On vous a dit qu'on m'avait fait arrêter, dites à celui qui vous a tenu ce langage qu'il n'a aucun pouvoir sur moi. »

Le 9 mars, Martin est au lit, et son compagnon, l'officier de gendarmerie, dans le lit à côté.

L'inconnu se présente, Martin avertit l'officier ; celui-ci ne voit rien.

Le fantôme dit que Martin recevra la visite d'un docteur.

Martin fit part de cette communication à son compagnon qui n'avait vu ni entendu le fantôme.

Une personne entre, et dès que le fermier l'aperçoit, il dit :

— Vous êtes assurément le docteur annoncé.

— Comment le savez-vous ?

— Le fantôme m'a prévenu.

Et Royer-Collard dit explicitement dans son rapport au ministre :

« J'interromps le récit de Martin pour rapporter à Votre Excellence qu'effectivement, en vertu de ces ordres, M. Pinel, l'un de nous, se transporta le 9 mars auprès de Martin pour l'examiner. »

Le fermier reçoit encore cet avertissement du fantôme :

« On va prendre des informations sur vos relations antérieures. »

Martin écrit le fait à son frère, qui demeure au village de Gallardon, le même jour, 12 mars.

Il est à observer que le préfet de Chartres n'écrit au curé de ce village que le 16 mars.

Royer-Collard et Pinel n'omettent rien dans l'enquête faite sur la famille et les antécédents de Thomas Martin.

Ce rapport est un modèle de précision et de sincérité scientifique ; il constate que ce fermier jouit de toutes ses facultés et qu'on ne trouve rien parmi ses ascendants, gens tranquilles, sobres et honnêtes. Martin n'a jamais

été traité pour aucune maladie par aucun médecin. Son caractère est excellent en tous points.

Constatons, en passant, devant l'authenticité et la véracité de ce rapport médical, combien les faits ont été travestis par les pamphlétaires, les littérateurs d'occasion et des politiciens de cette époque.

Le fantôme apparaît maintes fois et Martin en rend compte à son frère, disant :

« L'inconnu m'est apparu et m'a dit :

« Je vous ai mandé que je ne reviendrai plus vous voir, j'aurais une grande douleur si mes démarches étaient inutiles. On peut faire examiner l'affaire par les docteurs en théologie. On verrait si elle est réelle. Ayez confiance, vous n'éprouverez nulle peine. »

Le rapport continue :

Le 31 mars, Martin se promène dans le parc de l'établissement de Charenton et voit de nouveau le fantôme devant lui, qui parle ainsi :

« Il y aura des divisions et des discussions à mon sujet, on dira que je suis un être fantastique, un être réprouvé; pour vous convaincre que je suis un être réel, approchez et prenez-moi par la main. »

Martin lui prit la main, et la sentit serrer la sienne comme par des mains ordinaires.

Aussitôt l'apparition ouvrit sa redingote blonde du haut en bas, et qui était toujours fermée; en cet instant Martin fut ébloui par une brillante lumière.

Le fantôme referma sa redingote, la lumière disparut, mais il dit :

« Le réprouvé ne peut paraître sans porter au front la marque de sa réprobation; examinez le mien et voyez si vous apercevez quelque chose de semblable. »

Martin n'y découvrit rien d'extraordinaire.

Un surveillant de Charenton avait prié Martin de le recommander au fantôme que l'on appelait l'ange Raphaël: l'apparition n'attendit pas que le fermier le lui recommandât, il le prévint, disant :

« On vous a chargé de me demander ma protection, répondez à celui qui vous a donné cette commission que tous ceux qui garderont la loi divine seront sauvés. »

La mission du fermier de Gallardon allait prendre fin,

un agent du ministre de la Police arriva à l'établissement de Charenton, on lui confia Martin qui ignorait le but de son voyage; le soir il revint et raconta au directeur ce qui lui était arrivé ce jour-là, 2 avril, il avait été conduit chez le roi Louis XVIII.

Martin fit son récit au directeur et le lendemain au docteur Royer-Collard.

Les deux narrations sont identiques.

« Au préalable, le fantôme le prévint qu'il allait paraître devant le roi, et que tout ce qu'il aurait à lui dire lui serait donné dans l'instant et que les paroles dont il aurait besoin lui arriveraient d'elles-mêmes. »

Ceci se passait chez le ministre de la Police, qui fait amener Martin au château par un homme de confiance; le ministre les précède chez le roi.

Louis XVIII reçut le fermier et lui dit :

— Martin, je vous salue.

Le ministre se retire.

Martin dit au roi ce que l'apparition lui avait chargé de dire et découvrit plusieurs circonstances secrètes qui avaient eu lieu pendant l'exil du roi, circonstances oubliées, mais dont le récit rappela le souvenir à 23 ans de date.

Martin révéla des complots formés contre le roi, ne nomma personne, mais les désigna de façon à ne pas se méprendre.

Le roi, vivement ému, pleura abondamment, leva les yeux, disant :

— Voilà des choses qui ne doivent être connues que de vous et de moi.

Martin voyant pleurer le roi, lui promit le secret absolu et pleura. Il parlait avec une facilité d'élocution peu ordinaire, il lui semblait qu'un autre parlait en lui, et assure que les secrets dévoilés par lui étaient inconnus avant d'être en présence du roi.

Cette facilité d'élocution disparut, et Martin dit au roi :

— Sire, ma commission est accomplie, je n'ai plus rien à vous dire.

Martin partit le même jour, 3 avril, dit Royer-Collard; il a tenu sa promesse et a suivi le genre de vie antérieur

sans rien dévoiler à personne et sans plus voir le fantôme.

Les deux docteurs apprécient les faits et discutent, ils écartent l'imposture et concluent à l'honnêteté absolue de cet homme, qui n'est ni fou, ni fourbe, ni illuminé; ce n'est même pas un ambitieux, ni un intéressé.

Il n'a été le jouet d'aucun intrigant, il a été livré à ses propres inspirations, il est au-dessus de tout soupçon de la part des praticiens de Charenton, du directeur et des chefs qui l'ont vu à Paris, qui l'ont surveillé de la part du ministre de la Police et du roi.

Martin a donc réellement éprouvé les sensations qu'il rapporte : il a vu et touché, il a entendu lorsque d'autres, placés dans les mêmes conditions que lui et jouissant de leur bon sens, ne voyaient, ne touchaient, n'entendaient rien.

Il annonça des faits qui se passaient après, sans qu'il eût aucun moyen d'en être averti, il prévint des enquêtes avant que le préfet les ordonnât, etc., etc.

Quant aux prédictions et révélations faites au roi, les docteurs n'en parlent pas, disant : « Nous ne pouvons ni ne devons les soumettre à notre discussion. »

Les savants et consciencieux rapporteurs concluent que Martin n'est point un aliéné, qu'il jouit d'une santé parfaite, qu'il n'a nulle altération des facultés intellectuelles et affectives : ni délire, ni exaltation, ni hypocondrie (1), ni monomanie, ni hallucination.

Les personnages qui ont été mêlés à cette tragédie de 1816, et qui ont entendu Martin affirmer l'existence, faits et gestes du fantôme sont : le curé de Gallardon, nommé La Perruque; l'évêque Charrier de la Roche; le préfet De Breteuil; le ministre de la police, Decazes; le lieutenant André; un étudiant en médecine; le directeur de Charenton, Toulhac du Maupas et les docteurs Royer-Collard et Pinel.

Après la mort de Louis XVIII, les journaux affirment que Mathieu de Montmorency vit Martin de Gallardon et que celui-ci lui aurait confié le secret du roi. D'autres disent que de La Rochefoucauld et Talleyrand-Périgord

(1) Neurasthénie comme on dit actuellement.

ont été envoyés par Charles X pour entendre Martin et savoir son secret.

Les journaux royalistes calomnient Martin et sa famille. Ceux qui ont eu le loisir d'étudier de près cette affaire, sont convaincus que le fermier de Gallardon a été empoisonné.

Martin s'en fut, un jour de fête religieuse, faire un pèlerinage à Chartres; en partant pour sa neuvaine il dit qu'il n'en reviendrait pas; il prédit sa mort, qui arriva dans des circonstances assez mystérieuses.

Si Martin de Gallardon n'a pas su garder par devers lui le secret du roi, l'on comprend que les *Légitimistes* l'aient fait disparaître, car ce secret était des plus intéressants :

1° Martin aurait été chargé par l'apparition de dire en personne à Louis XVIII que celui-ci aurait eu la pensée de tuer le roi Louis XVI à la chasse;

2° Que lui-même, roi de France, était un usurpateur, attendu que Louis XVIII n'était pas mort au Temple et vivait encore;

3° Que la chute de la branche aînée des Bourbons ne tarderait pas. Elle arriva, comme l'on sait, en 1830.

Or, si Louis XVIII était taxé de roi illégitime, Charles X était aussi peu légitime... et, si Martin a parlé, il en est mort.

DOCTEUR BÉCOUR.

(*La Vie Nouvelle.*)

BIBLIOGRAPHIE

El Conde de Das.

On nous adresse une intéressante petite brochure publiée à Montevideo, et en même temps que nous remercions pour l'envoi, nous voulons en dire quelques mots, car elle nous fait connaître un personnage curieux qui

présente plus d'un point d'analogie avec notre Cagliostro. Comme lui, membre des plus hautes fraternités maçonniques connues, sans parler des centres occultes inconnus, comme lui doué de pouvoirs étranges rappelant ceux des frères de la Rose-Croix, le comte de Das, passé d'un pays à l'autre, surtout dans les deux Amériques, faisant le bien et suscitant naturellement bien des haines et des calomnies ; c'est à ces calomnies que répond la petite brochure qui nous a été envoyée. Elle prouve que le comte de Das est docteur en médecine et fait voir que son initiation aux hauts grades maçonniques est raillé, que les phénomènes produits par lui l'ont été en séance publique et ne peuvent être mis en doute. Du reste, mieux que toutes discussions, les paroles suivantes du comte de Das prouvent son caractère de véritable initié : « Bénis soient mes persécuteurs, car, s'ils ont empoisonné mon existence actuelle, ils m'ont mis à même de goûter l'immense satisfaction du devoir accompli. »

G. PHANEG.

REVUE DES REVUES

Le Voile d'Isis publie une série d'intéressantes études philosophiques et occultes. Parmi ces dernières, je recommanderai à nos lecteurs les pages consacrées au Plan astral, par M. Combes, c'est une très claire synthèse des enseignements traditionnels. M. Combes a eu le bon esprit de se souvenir que la tradition ne s'invente pas. Tant d'autres l'oublient !... Des enseignements sur la graphologie officielle sont très bien résumés par M. A. de Rochetal. Nos lecteurs connaissent le défaut de la cuirasse des graphologues non occultistes : c'est de ne pas faire la synthèse des sciences divinatoires et de rechercher seulement les manifestations de l'écriture, par exemple sans étudier la main qui a tenu la plume. La

partie d'astrologie est magistralement tenue par M. Barlet, dont les articles seront certainement très appréciés. — De Bosc nous signalerons les études sur l'occultisme oriental, le végétarisme, la lévitation, etc. Nous signalons aussi la publication d'une œuvre inédite d'E. Levi, *Dernières Paroles d'un voyant*, dans laquelle il y a beaucoup à glaner, en particulier de belles et précises définitions.

Les Annales des Sciences psychiques, dans leur numéro du mois d'août, donnent une très minutieuse relation sur la médiumnité d'une Mme Smead par le professeur James H. Hyslop. Ce sont surtout des manifestations de personnalité seconde, de ce que l'Ecole occulte appelle des « étages » de la personnalité. — Il s'agit surtout de très nombreux détails donnés sur la planète Mars. Je suis persuadé que ces communications inter-planétaires sont possibles, mais je ne pense pas qu'elles puissent avoir lieu à l'aide d'un médium en France.

L'Echo du merveilleux du 1^{er} septembre renferme un certain nombre d'articles intéressants ; entre autres l'article de G. Méry qui fait ressortir avec raison la maladresse et l'ignorance des soi-disant mages hindous qui s'étaient faits forts de retrouver le cadavre de l'abbé D. Il est certain que ni la physiognomonie, ni l'astrologie, ne pouvaient servir dans ce cas. La double vue ou clairvoyance seule avait quelques chances, car il y a de nombreuses preuves de réussite dans des cas analogues. G. Malet raconte un fait curieux parvenu à sa connaissance. Dynamisé par un sentiment de haine, l'esprit d'un suicidé tente de tuer un jeune homme qui échappe à peine. Il pourrait se faire que cela devienne une véritable bantise. Ce ne serait pas la première fois.

Dans le numéro du 13 septembre, à lire des lettres et des discussions à propos de Miller, le médium à matérialisations bien connu. — Certaines personnes semblent s'étonner de voir ce médium renoncer à donner des séances. Quand on sait ce qu'est un médium et ce qu'est une assistance mondaine, on devrait s'étonner plutôt de trouver des médiums.

M. Borderien, dans un article fort bien fait, rappelle que le merveilleux a été observé plus d'une fois dans la

vie de Pascal et relate le fait curieux d'un talisman porté par cet énorme esprit dont on connaît la profonde logique. On lira encore avec intérêt les comptes rendus de séances en Italie par J. Amédée. Bien qu'il s'agisse de faits assez ordinaires, il y a cependant quelque chose de particulier, de spécial dans le médium dont il parle. C'est indéfinissable mais réel.

La Revue spirite. Toujours très bien faite, cette bonne revue garde le rang qu'elle a su prendre depuis bientôt 50 ans parmi les journaux spiritualistes. Elle publie des études d'une philosophie très élevée, et accorde à la théorie la part qui lui revient, sans cependant négliger les récits et comptes rendus d'expériences.

Dans son numéro de septembre, je signalerai la continuation du long travail de M. Grimard sur le christianisme. Bien que n'étant pas toujours de son avis, j'ai souvent rendu hommage à son érudition profonde, à sa sincérité absolue, à sa connaissance approfondie de la partie historique de l'Évolution de l'idée religieuse. Cette fois-ci encore, dans le jugement sur l'empereur Julien et sur les querelles ridicules de théologie qui séparaient les chrétiens de cette époque, nous sommes entièrement avec M. Grimard.

De M. C. Flammarion on pourra lire une conférence sur l'astronomie, dont la conclusion est que notre planète n'a aucune supériorité dans notre système solaire et que nous vivons dans un absolu sans limite, sans commencement ni fin. Cette dernière affirmation me paraît une erreur de conception. Comment ce qui est matériel pourrait-il être absolu, infini, sans limites ? Toute matière est, selon moi, forcément limitée, l'espace existe toujours, sauf dans le plan divin. M. P. Heidet traduit du *Light* un fait d'écriture directe entre deux ardoises, donnant plusieurs preuves d'identité ; il cite aussi une expérience personnelle du même genre avec le médium *Evans*.

La Revue du spirilisme donne une étude de M. Delanne sur Miller. Après avoir décrit les séances auxquelles il a pu assister, M. Delanne remet à un prochain article les discussions des différentes hypothèses qui ont été émises pour expliquer les faits. Dans un article sur la puissance

des forces psychiques, je relève deux idées, à mon sens erronées, et sur lesquelles on pourrait peut-être dire quelques mots. La première idée est que la religiosité est née, dans les races préhistoriques, de la terreur que devaient inspirer les phénomènes naturels. Je ne le pense pas. Tout au plus les forces naturelles ont-elles servi à développer le germe qui était en l'homme et qui dormait sans doute, mais certainement toute âme humaine a en elle-même, au début de son évolution, le germe de la croyance au Père, qui se développe ensuite dans le cours de ses épreuves et de ses travaux.

La deuxième idée, c'est que les religions primitives obstruaient la marche de l'humanité. C'est impossible à mon sens. Le Ciel n'a pas déposé dans l'âme humaine la petite étincelle qui doit devenir une grande flamme pour l'arrêter dans son évolution, mais bien pour l'aider. Même les formes religieuses les plus grossières étaient bonnes et donnaient aux hommes de grands soutiens. Toutes les fautes des hommes, chargés pendant deux mille ans de répandre l'idée *chrétienne*, n'ont pu empêcher le règne du Christ dans les âmes qu'il a choisies et qu'il a trouvées prêtes, peut-être par suite de leurs efforts, pour trouver la Vérité dans les formes matérielles, qui étaient peu à peu présentées à leur étude.

M. J. Maxwell examine les séances de la villa Carmen, avec une minutie de détails et une maîtrise qui n'avaient pas été atteints jusque-là. Son travail est le plus complet paru jusqu'à ce jour sur cette question. C'est un document. Le *Bulletin de la Société de Nancy* est toujours très bien rédigé et intéresse également les spirites et les occultistes. Dans son numéro de juillet-août, nous trouvons une étude de M. L. Revel sur la Théosophie dans ses rapports avec la science. L'auteur, après avoir établi que, plus de vingt ans avant les théories actuelles sur la matière et l'atome, les écrivains théosophistes, entre autres Mme Blavatsky et Mme Bétant, avaient émis des idées absolument semblables, rappelle que l'enseignement occulte se compose de deux choses : la tradition et l'intuition. Cette intuition n'est pas la faculté banale que l'on observe habituellement, mais une connaissance d'ordre spécial. M. Revel examine

ensuite avec beaucoup d'autorité plusieurs points spéciaux de la science, sur la cohésion, sur la vie de la matière, la conscience, l'unité d'intelligence chez les êtres vivants, la vivisection, etc.

Le Progrès spirite a donné plusieurs articles à lire : « le Progrès, par Laurent, de Fazet ; » une Maison hantée à Neuville (Ain) ; « le Vice et la Vertu, dans certains nombres de faits bien observés ».

La Paix universelle, dans son numéro de septembre, reproduit une conférence sur la réincarnation, par M. Bouvier. La conférence est basée sur des idées traditionnelles, très justes et éclairées par un grand nombre de faits personnels à l'auteur. Il termine par ces quelques lignes, dont la précision et l'importance n'échapperont pas à nos lecteurs : « La réintégration me semble prouvée *philosophiquement*, par la longue tradition des enseignements religieux par les philosophes des siècles passés et les penseurs modernes ; *moralement*, par la diversité des caractères et des positions sociales ; *théoriquement*, par la déduction que l'on peut tirer des faits philosophiques et moraux ; *scientifiquement*, par l'expérimentation et l'observation des faits qui peuvent être contrôlés, de sorte que pour nous il y a, dans cette conception des vies successives, une large part de vérité et pour moi une certitude *absolue*, basée autant sur l'expérience que sur le resouvenir. Ce n'est pas seulement un acte de foi, mais aussi un acte de raison. » A. BOUVIER.

La Résurrection, dirigée par Alb. Jounet, continue son œuvre d'avant-garde. A remarquer un Essai sur la résurrection et les apparitions d'après l'Évangile de Jean. Il y a là des théories tirées de l'Évangile, sur l'état de l'homme après la mort, qui sont très profondes et très initiatiques.

La Science astrale publie le thème astrologique du 23 juillet au 22 août. E. Verrier donne une très bonne et très utile étude sur les maladies zodiacales et planétaires. Si les renseignements sont donnés *après vérification*, ils pourront être très utiles dans les études horoscopiques, même onomantiques.

Nous avons reçu un certain nombre de revues étrangères pour lesquelles nous remercions. Citons :

El Siglo Espirita, Mexico; *la Verdad*, Buenos-Aires qui reproduit *l'Isis dévoilée*, de Blavatsky, et le *Light* de Londres, qui contient toujours une grande variété d'articles intéressants pour toutes les écoles spiritualistes.

G. PHANEG.

Avis aux Martinistes

Nous avons reçu des communications et des placards diffamatoires contre un membre des loges de Berlin, le F.°. Reuss. Le F.°. Reuss étant dignitaire du Rite Ecosais, du Rite de Misraïm et d'autres obédiences, il appartient exclusivement aux chambres de justice de ces Rites de trancher tout différend entre ce F.°. et ses administrés.

Jusqu'à ce qu'un jugement régulier intervienne, le F.°. Reuss trouvera auprès des F.°. des Rites auxquels il appartient la protection qui lui est due. S'il est attaqué dans son honneur par un journal français, il lui suffira de se souvenir qu'il existe en France des tribunaux de droit commun. Pour nous, nous ne tomberons pas dans un piège tendu à la naïveté de ceux qui ignorent les dessous politiques de la lutte entre les Ob.°. anglaises et allemandes en Afrique.

Bon Vin rouge et blanc garanti naturel et purs raisins au prix de **30 francs** l'hectolitre, logé. Louis REBUFFAT, viticulteur à Aubais, *Gard*.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (d'Angers). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2^e Edition.*

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.*

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux, avec 13 Figures.*

— *Le Magnétisme des animaux. Zoothérapie. Polarité.*

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE pour Tous. — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme. Mon Procès.*

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le Syndicat de la Presse spiritualiste de France.

A 20 centimes

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine, par un LETTRÉ CHINOIS.* — III. *Extrait de la Correspondance (Congrès du libre exercice de la médecine).* — IV. *Articles de journaux sur le même sujet.*

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique, d'après l'œuvre de M. Simonin, avec 1 Fig.*

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine, Pratique médicale chez les Anciens.*

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. Catalogue des ouvrages de langue française.

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, le Zouave, JACOB, LUY, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LÉON DENIS, DURAND (de Gros), DURVILLE en 1901, DURVILLE en 1872, 1887, 1901, 1903, ELIPHAS LEVI, G. FABIUS, DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, l'abbé JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIEBEAULT, LUY, MESMER, MOUROUX, D^r MOUTIN, PAPUS, PARCELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSEGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les *Portraits et Photogravures* sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500 exemplaires, assortis ou non,	50 0/0 de remise:
100	— — — 40 0/0 —
50	— — — 33 0/0 —
25	— — — 25 0/0 —
10	— — — 10 0/0 —

H. DURVILLE. — *Physique magnétique*, avec Portrait, Signature autographe de l'Auteur, Têtes de chapitres, Vignettes spéciales et 58 Figures dans le texte. 2 Volumes reliés. 6 fr.
— *Théories et Procédés*, avec 8 Portraits, Têtes de chapitres, Vignettes et 55 Figures. 2 Volumes reliés. 6 fr.

École pratique de Massage et de Magnétisme, fondée en 1893, autorisée en 1895.
Directeurs : H. DURVILLE et les docteurs ENCAUSSE (PAPUS), MOUTIN et RIDET, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e.

L'École forme des masseurs et des magnétiseurs expérimentés dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins et met la pratique du Massage et du Magnétisme à la portée des gens du monde. Les cours ont lieu du 25 octobre au 1^{er} juillet de chaque année.

Pour favoriser son développement, l'École est devenue un Etablissement de la Société magnétique de France, fondée par M. H. Durville, en 1887. (Demander les statuts qui sont envoyés contre 1 franc.)

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e. Bibliothèque roulante, prêt à domicile.

Cette Bibliothèque se compose d'environ 7.000 volumes sur le Magnétisme et l'Hypnotisme, l'Occultisme, le Spiritisme et les diverses branches du savoir humain qui s'y rattachent. Demander le catalogue qui est envoyé contre 0 fr. 20

Le Journal du Magnétisme, du Massage et de la Psychologie, fondé par le baron du Potet en 1845, paraît tous les trois mois en un fascicule de 64 pages grand in-8°, imprimé sur deux colonnes, sous la direction de H. DURVILLE, 23, rue Saint-Merri. Ab. 4 francs par an pour toute l'Union Postale.

Le service est fait à titre de Prime à tous les abonnés de l'Initiation qui en font la demande, à la condition de s'abonner directement à la Librairie initiatique.

La Revue graphologique paraît tous les mois sous la direction de A. DE ROCHETAL.
Ab. : France, 6 francs par an ; étranger, 8 francs ; le numéro, 0 fr. 50, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Vin blanc et rouge de Touraine, 60 à 80 francs la pièce de 225 litres. LUCIEN DENIS, 64, rue George-Sand, Tours.

Mme Berthe, *Somnambule lucide*, 23, rue Saint-Merri, Paris. Reçoit le jeudi et le dimanche de 10 heures à midi ; les autres jours, de 1 à 4 heures.

VIENT DE PARAÎTRE :

Magnétisme Personnel ou Psychique

ÉDUCATION DE LA PENSÉE
DÉVELOPPEMENT DE LA VOLONTÉ
Pour être Heureux, Fort, Bien portant et Réussir en Tout.
*Avec Têtes de chapitres, Vignettes spéciales, Portraits
et 32 Figures explicatives.*

Un Volume, reliure souple, Deuxième Édition,
par H. DURVILLE

Prix : 10 francs, à la Librairie initiatique, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e.

Les annonces sont reçues à l'administration de l'Initiation,
23, rue Saint-Merri, au prix de 1 franc la ligne.

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

73^{me} VOLUME. — 21^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 2 (Novembre 1906)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Crystal-Gazing (p. 97 et 98). **G. Phaneg.**

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Parlements et stylements (p. 99 à 107). **Albert Jounet.**

Régularité maçonnique (p. 108 à 124). **Tèder.**

Notes sur quelques sépultures d'enfants de l'époque préhistorique jusqu'au moyen âge (illustré)

(suite et fin) (p. 125 à 143). **Eug. Toulouze.**

La Confession du fou (suite et fin) (p. 144 à 158). **Léon Combes.**

Maçonnerie égyptienne (suite) (p. 159 à 165). **X.**

PARTIE INITIATIQUE

Théorie de la matérialisation (p. 166 à 170). **Papus.**

La Kabbale pratique (suite) (p. 171 à 181). **Eckartshausen.**

Un Secret par mois. — Ordre martiniste. — Un Miroir magique. —
Notre Congrès. — Livres nouveaux. — Revue des revues.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VI^e. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

CRYSTAL-GAZING

Comme suite à mon étude sur les miroirs magiques, je crois intéressant de rechercher un peu en détail et, spécialement pour les miroirs de cristal, dans quelles conditions les visions sont obtenues, leur théorie, ce dont il faut se défier, et à quoi elles peuvent servir. J'emprunterai un certain nombre de détails aux articles parus dans le *Boderland*, il y a quelques années.

Le *Crystal-Gazing* est, en effet, surtout pratiqué en Angleterre.

Parlons d'abord des conditions d'expérimentation. Elles sont très simples. Prenez n'importe quel objet poli, une boule de verre, un bouchon de carafe non travaillé, un morceau de bois noir verni, etc. Asseyez-vous dans un angle obscur, arrangez le miroir de façon à ce qu'il ne reflète rien et fixez-en attentivement le centre. Regardez *dans la profondeur* et non *à la surface* de l'objet. Si au bout de quelques minutes vous ne voyez rien, mettez votre miroir de côté et vous essayez un autre jour. Ne vous découragez

pas et n'y mettez aucune ardeur, aucun enthousiasme. Autrement, il y aurait de la fatigue.

Maintenant, quelles personnes auront le plus de chance de réussir ?

Évidemment les sensitifs, les nerveux, mais non pas les malades, comme sont tentés de le croire les physiologistes officiels. Réussiront aussi ceux qui ont le don de visualisation et qui remarquent facilement les détails, qui vous diront très bien, quinze jours après une visite : Avez-vous remarqué que le collier du chien de Mme une telle était rouillé ? En un mot toutes les personnes qui peuvent voir *en elle* nettement peinte une scène de roman, un tableau de la veille, etc.

Quelle est la meilleure théorie du *Crystal-Gazing* ? C'est la réunion de plusieurs explications. On a parlé de la suggestion ; certaines visions peuvent en effet lui être attribuées. D'autres ont mis en avant l'objectivation d'impressions qui n'ont agi que sur l'inconscient ; c'est vrai aussi, dans certains cas. Quelques personnes ont cru pouvoir expliquer les visions par l'action d'un point de repère, c'est-à-dire un reflet dans le cristal. Enfin dans beaucoup de visions il y a certainement clairvoyance. Examinons les différents cas.

(A suivre.)

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Parlements et Stylements

Les Parlements (certes, bien le mot de la chose), des réunions de *parlants*, gouvernent le monde.

Le personnage en saillie, en éclat dans les modernes assemblées législatives, leur homme de gloire n'est pas l'écrivain, mais l'orateur. Et ce qui plane sur les luttes politiques, c'est la harangue plutôt que le style.

La science ne paraît, néanmoins, guère approuver cette domination exclusive des assemblées et de la parole.

Les assemblées sont des foules et en ont la psychologie. Or, la science a démontré que, souvent, cette psychologie résorbe les aptitudes personnelles supérieures dans les facultés collectives moyennes (1). Et quant à la parole, déjà l'observation courante, la scientifique davantage encore, lui reprochent une influence plus vague, moins sérieuse et plus apte à nous décevoir que celle de la page méditée.

Pour formuler de bonnes lois, la science préférerait une compagnie peu nombreuse où l'écrivain aurait le pas sur l'orateur.

(1) Voir la *Psychologie des Foules*, par Gustave Le Bon.

Faut-il, alors, rêver l'abolition des Parlements ? Je suis très éloigné de le croire, et j'en donnerai les raisons. De grands esprits l'ont, pourtant, rêvée. Victor Hugo évoque un avenir « où il n'y aura plus d'autre assemblée que l'assemblée des créateurs et des inventeurs, découvrant et promulguant la loi, ne la faisant pas, l'assemblée de l'intelligence, de l'art et de la science, l'Institut ». On connaît aussi la boutade dédaigneuse de Flaubert, « Le gouvernement doit être une classe de l'Institut et la dernière de Toutes. » Et, ce qui est moins connu, un plan idéal de lord Beaconsfield, le fameux romancier, premier ministre anglais, supprime le Parlement et en cède les fonctions à la presse.

Victor Hugo, Flaubert, lord Beaconsfield enlèvent ainsi à l'orateur la primauté politique et la confèrent à l'écrivain.

Cela est évident pour le projet anglais. Car le romancier de *Coningsby* et de *Sybil*, en substituant la presse au Parlement, y réservait sans doute le principal rôle aux écrivains politiques de talent, de brillant mystère et de haute allure, tels que lui-même. Et pour l'Institut, bien que les discours y tiennent leur place d'apparat, sa force et son ascendant vivent surtout dans les livres et les pièces des littérateurs, les mémoires des savants et les partitions, édifices, toiles, statues où les artistes écrivent, en vocabulaire musical ou plastique, leur pensée.

Mais, je le répète malgré l'avis des trois glorieux auteurs, je n'estime pas qu'il faille rêver l'abolition des Parlements.

D'abord ils possèdent le pouvoir de fait. Ils sont entrés dans les habitudes des peuples. Et leur suppression disloquerait toute la machine politique. Puis la science, qui les accuse, leur octroie d'assez belles circonstances atténuantes.

Elle trouve, à une assemblée nombreuse, les vices de la psychologie des foules mais, par contre, les vertus de cette psychologie.

Plus mobile, plus banale, intellectuellement, qu'une élite de penseurs qui burinent en silence leurs conceptions, une assemblée nombreuse peut se laisser aller, pathétiquement, à d'instinctives grandeurs, à des générosités confuses et rédemptrices auxquelles cette élite s'abandonne moins.

Et la parole avoue demeurer inférieure, communément, à l'écrit, pour la vigueur de substance, les fermetés d'analyse, les stables et méditatives clartés. Elle s'avoue, du reste, moins facile à examiner avec réflexion. Mais, et la science en tombe d'accord, la science peut se prouver enviable aux écrits quand elle répand les idées justes avec une improvisation joyeuse, une largesse qui les mêlent, comme de plein-pied à la vie, ou quand, au choc des interrupteurs, elle sort en trouvailles ironiques, attérantes ou, enfin, lorsqu'elle s'éperd en sublime et que son bruit, éphémère et énivrant, œuvre, lui aussi, des pages éternelles.

..

Donc le meilleur me paraît que, sans abolir les Parlements et à côté d'eux, l'on forme des *Stylements*.

Il ne s'agissait point de transporter tout le pouvoir politique à l'Institut, comme l'espéraient Flaubert et Victor Hugo, ou à la presse, comme lord Beaconsfield y songea.

Ni, d'ailleurs, de prendre pour stylement l'Institut entier ou la presse entière. Car ce seraient des groupements trop nombreux et, surtout, pas assez spécialisés. Il faut s'abstenir, à cet égard encore, de suivre servilement les projets de lord Beaconsfield, Flaubert et Victor Hugo. Une institution future, dont l'idéal ne fait que passer en de grands esprits distraits par d'autres et plus tenaces, plus personnelles contemplations, ne revêt pas en eux son caractère spécial, définitif. Elle emprunte des formes déjà connues qui répondent mal à sa destinée. C'est pourquoi, en rendant hommage aux précurseurs illustres, nous devons les écouter moins que l'avenir qu'ils perçurent troublement.

Je pense donc qu'il vaudrait mieux, pour constituer le nouvel organisme, choisir dans l'Institut, la presse et, hors de ces deux groupes, dans les différentes associations intellectuelles, et parmi les libres personnalités, les littérateurs, les savants, les artistes qui réuniraient ces deux mérites : le don d'élever les idées au style et l'amour connaisseur, intelligent des idées politiques et sociales.

J'attribue ici au mot style un sens à la fois sévère et large qui n'embrasse que les expressions d'élite mais de tout genre : Phrases de durable écrivain, âpres et limpides formules de savant, symboles d'art. (Des tableaux, des statues, des drames musicaux,

l'architecture de monuments et de salles peuvent symboliser, suggérer une politique.)

Pour le mode de nomination, le meilleur serait, à mon sens, un mode complexe : Une partie renouvelable tous les cinq ans et nommée par les suffrages des écrivains, savants, artistes, membres ou non du Stylement ; et une partie à vie, se recrutant elle-même.

Il s'exciterait une émulation entre ces deux parties : Ce qui détournerait les électeurs de l'une d'adopter pour candidats, et les membres de l'autre, de chercher pour collègues les notoires médiocrités. Détournement qui ne fut pas toujours habituel au corps électoral et aux académies.

— On pourrait ne donner d'abord au Stylement que voix consultative près du Parlement.

On verrait, plus tard, s'il convient d'étendre les droits de l'Institution nouvelle. Et, afin de mieux distinguer les allures des deux organismes politiques, et d'accentuer, spécifier le caractère du nouveau venu, les membres du Stylement ne délibéreraient, ne voteraient que *par correspondance ou par voie de presse*.

Aucune règle, à coup sûr, ne leur défendrait de se visiter, de se réunir, de se parler. Mais visites, réunions, causeries n'auraient qu'une valeur amicale, absolument officielle. De même rien ne leur interdirait de prononcer des conférences en public mais à titre de goût et de pratique personnels n'ayant pas le moindre rapport avec leurs fonctions.

Comme *Stylementaire* on n'existerait que par écrit.

— Le procédé de vote à distance rendrait les délibérations inaccessibles aux vices de la psychologie des foules et permettrait de recevoir un effectif de membres plus abondant que les principes scientifiques ne l'autoriseraient sans cette condition.

— A côté de l'activité oratoire, fluctuante, passionnée du Parlement s'érigerait donc un effort plus pensif, plus solide, qui porterait à son sommet la fulguration fixe du style et la projetterait sur les flots des législations : la tour du phare auprès de la mer.

..

La collaboration aux Stylements attirerait davantage les grands écrivains que celle aux Parlements.

Car un grand écrivain qui entre dans un Parlement ou persistera à se hanter de son labeur littéraire et, alors, négligera les séances, les discussions et n'y jouera qu'un rôle léger, apparent, disproportionné à son génie ; ou prendra à cœur le Parlement, y vivra et, alors, négligera sa création littéraire, en gaspillera les immortels éléments au périssable chaos des séances.

On a pu se féliciter, pour *la Comédie Humaine*, qu'un échec électoral ait repoussé Balzac du Parlement et, pour *la Légende des Siècles* et *les Contemplations*, que l'exil en ait éloigné Victor Hugo.

Avec le Stylement, ces conflits de travaux, ces périls disparaissent. Le vote par correspondance ne dérange pas plus le grand écrivain devenu stylementaire que les lettres qu'ils envoyaient de Paris en

Pologne ou de Guernesey en France ne dérangeaient Balzac et Hugo.

— Le Stylement ne serait pas une institution d'aristocratie factice et morbide. Ouvert, évidemment, aux écrivains de toute origine, populaire ou non, il pourrait, de plus, se tenir en relations avec le Referendum consultatif et professionnel du peuple entier !

Quelle riche et vivace source de renseignements et de force pour des stylistes puissants !

— On admettrait dans l'Institution les divers partis. Elle devrait être composée d'après le principe de la représentation proportionnelle.

Et, par la coutume d'obliger les idées au style, de les élever à la beauté profonde, on aurait chance d'établir l'harmonie et la paix entre elles toutes. Car c'est dans leur laideur et leur vulgarisme superficiel que les idées s'opposent et se haïssent. Mais, quand on les élève à la beauté, on ne veut perdre aucune de ces beautés. On désire l'accord de ces attirantes et multiples perfections. Et quand, de plus, c'est à une beauté profonde qu'on les élève on devine, en cette profondeur, l'unité suprême des perfections, l'insondable et magnétique Absolu... On entrevoit la possibilité de réconcilier les nations, les classes sociales, les écoles d'art et de philosophie, même la libre pensée et la croyance. Les libres-penseurs moraux et nobles attaquent Dieu au nom de ses attributs : la vérité et la justice. Et les croyants défendent, parfois aveuglément, Dieu contre la vérité et la justice, attributs divins.

Il suffit donc de faire prendre aux libres-penseurs nobles et moraux, conscience de leur incrédulité pour les amener à une foi relative, et, aux croyants, conscience de leur foi, pour les amener à la tolérance et au progrès.



Ce que j'ai dit jusqu'à présent se réfère à des Stylements nationaux, en particulier à celui de France.

Il pourrait y avoir un Stylement international.

Plusieurs pacistes ont proposé, et, il y a quelques mois, *La Ligue des Droits de l'Homme* réclamait la fondation d'un Parlement international. Un Stylement se montrerait plus aisé à créer dès aujourd'hui, sans préjudice de l'autre fondation, remise à une époque ultérieure.

En effet, le vote par correspondance offrirait moins d'inconvénients, entre collègues de différents peuples, qu'une assemblée et ses passions. Imaginez que les fâcheuses scènes, le tapage d'écoliers en délire et les pugilats qui ornent quelquefois l'intérieur des Parlements nationaux, viennent à orner aussi l'intérieur d'un Parlement du monde, et redoutez (combien plus graves et plus terribles ici) les conséquences : Peut-être une guerre européenne.

Il me semble donc préférable de commencer par un Stylement.

L'Union internationale des Académies, qui existe déjà, en aiderait la formation.

Quand les peuples seraient accoutumés à s'en-

tendre grâce aux votes à distance et à de calmes écrits, alors on risquerait le Parlement mondial, que continuerait à surveiller, à modérer la sagesse Stylementaire.

*
* *

J'ai cru devoir publier mon projet. S'il intéresse les écrivains, les savants, les artistes, des moyens ne manqueront pas, en ce siècle d'enquêtes et de Lignes, pour le propager et l'accomplir.

Sa réalisation tardât-elle, je suis convaincu qu'il porte en lui des virtualités robustes, un succès futur. Précisément parce que les démocraties s'étalent et foisonnent, un principe de sublimation leur est nécessaire. Elles affluent, pareilles à ces énormes amas de faits que la nature verse au savant, à l'écrivain, à l'artiste et qui ont besoin que l'intelligence exaltante les ordonne en chefs-d'œuvre de science, de poésie, d'art. Elles ressemblent aux matériaux du style, elles demandent le style.

ALBERT JOUNET.



Régularité maçonnique

Leytonstone (Essex), 10 nov. 1906.

A M. le docteur Papus, à Paris.

MON CHER DIRECTEUR,

Vous savez que, pour l'*Acacia*, revue maçonnique très savante, le Pirée ne cesse pas d'être un homme, le très catholique Charles II un antipapiste, et le fameux comte d'Harnouester — qui n'a jamais existé — le second Grand-Maître d'une maçonnerie que personne ne nous envie.

Voici qui est mieux : la même revue, dans son dernier numéro, affirme positivement — on est positiviste ou on ne l'est pas — que je suis Papus, que vous êtes Teder ; que nous sommes, vous et moi, comme dirait un hugolâtre connaissant son classique :

Toujours la même fleur sur une même tige.

Vous ne vous doutiez pas de cela, je m'en doutais encore moins ; mais il paraît — ceci est encore du positivisme — que nous nous trompions et que nous

gagnerons beaucoup l'un et l'autre à imiter ainsi le Grand Architecte de l'Univers qui, lui, si je m'en rapporte autant à l'*Acacia* qu'à M. Jogand-Pagès, ne serait pas autre chose, sous les noms multiples dont il est décoré, qu'un vulgaire symbole masquant simplement la personnalité malicieuse du fr. Machin, grand Patriarche de la maçonnerie universelle.

Ce symbolisme spécial, dont le secret ne saurait être gardé par des bavards, s'appelle de l'« Ésotérisme positiviste » et l'on assure que cette belle science transcendante, savamment cultivée dans les plates-bandes du 44 de la rue Beaunier, tire le plus pur de ses principes des travaux profonds du célèbre philosophe Tartempion, lequel ne vivait pas sous les Ptolémées, mais dont les manuscrits — presque aussi admirables qu'introuvables — portent la preuve indéniable que les comtes d'Harnouester, dont le nom glorieux continue à briller dans le Calendrier annuel du *Grand-Orient de France*, ont été créés à la même époque que ceux à dormir debout.

N'ayant pas la science chronologique de l'*Acacia*, je ne puis désigner autrement cette époque; cependant je crois savoir qu'en ce temps-là les poules avaient encore des dents.

Vous vous rappelez l'ombre de cet homme fameux qui, armé de l'ombre d'une brosse, passait son temps à brosser l'ombre d'un carrosse. L'*Acacia* vous le dira : Scarron a tout uniment, sous ces mots symboliques, voulu désigner le grand Tartempion, père de « l'Ésotérisme positiviste », si cher aux philosophes de la Taverne et du Caboulot.

Nous devons accepter cela comme pain bénit : la parole onctueuse de l'*Acacia*, qui fait la pige avec l'évangile du *Saint-Office*, est de celles dont un maçon régulier, en capucin bien appris, doit faire ses choux gras.

Je vous entends d'ici, mon cher ami : vous allez me demander, dans votre candeur naïve, ce que c'est qu'un *maçon régulier*. En vérité, voilà une chose à laquelle je répondrais immédiatement et sans ambages si j'avais les connaissances hystériques de l'*Acacia*. Le malheur est que le fr. Cuvier dans son *Histoire naturelle*, a oublié de faire mention de ce genre humanimal. Le fr. Darwin lui-même est muet à cet égard dans son *Origine des espèces*. J'en suis donc réduit, pour vous répondre, à imiter le pauvre Jacques Bonhomme et à tâcher de raisonner en prenant l'exemple sur son gros bon sens.

Un degré maçonnique, quel qu'il soit, est toujours conféré par une autorité qui a dû, comme dirait M. de La Palisse, le recevoir de quelque part. Si donc nous remontons à l'origine, nous nous trouvons forcément en présence d'un monsieur qui, s'arrogeant un droit, a inventé un premier degré et l'a conféré à d'autres individus. Immédiatement, on comprend que le droit de ce monsieur était commun à tous les hommes et peut encore être exercé, en toute légitimité, par n'importe qui.

L'homme — pape, roi, conquérant, usurpateur, berger ou autre — qui inventa le premier degré maçonnique, en devint naturellement, lui ou sa descendance, l'unique propriétaire, au même titre que le

monsieur qui inventa la pâte de guimauve en devint, au moins pour un temps, le seul vendeur ; mais on pourrait observer avec beaucoup de raison que si une invention quelconque, comme la pâte de guimauve par exemple, peut tomber un jour dans le domaine public, rien dans les lois humaines ne dispense un degré maçonnique, invention pour laquelle on n'a jamais payé un seul droit à l'État, de devenir la propriété de tout le monde.

L'inventeur du premier degré maçonnique se bâtit une maison et posa son degré comme étant le seul *régulier* ; puis deux autres degrés naquirent on ne sait trop comment qui furent greffés sur le premier, et ainsi fut créée la maçonnerie symbolique dite *régulière*. Des concurrents, artificiels ou non, jouant ou ne jouant pas un rôle, s'établirent au coin du quai et furent, eux aussi, à leur point de vue comme au point de vue du droit strict, absolument *réguliers* ; mais au point de vue de l'autre maison, jalouse par intérêt ou... par adresse, ils furent *irréguliers* au premier chef. Vous voyez d'ici le pôle négatif se disputant avec le pôle positif d'un même aimant !

De nos jours, un membre de l'Ordre inventé de la Légion d'honneur, qui traiterait d'*irrégulier* un membre de l'Ordre inventé du Mérite Agricole, se ferait moquer de lui. Naturellement, on objectera que ces deux ordres dérivent d'une même source gouvernementale. Eh bien, précisément, en maçonnerie, où il est d'usage que, pour être admis dans les hauts grades, il faut d'abord posséder les trois grades symboliques, toute la question est de savoir au juste l'ori-

gine des degrés et rites divers qui ont l'air de se manger le nez entre eux. Or, à l'heure actuelle — et ce que je dis ici n'est pas une chose vague — il n'y a pas un maçon français sur dix mille banqueteurs ou coureurs de places qui connaisse cette origine et qui pressente le but poursuivi par l'inventeur de tel ou tel degré, de tel ou tel rite, ou de telle ou telle association profane maçonniquement gouvernée.

Bien entendu, je fais une toute petite exception en faveur de nos confrères de l'*Acacia*, qui, savants au delà du possible, au lieu d'éliminer cette indiscrete question, sont très capables de la résoudre par des subtilités d'une belle envergure, tout en faisant des personnalités dont je suis loin de nier les grands avantages, puisque je reconnais volontiers qu'elles ne servent jamais qu'à masquer la tangente par laquelle on veut s'esquiver.

Puisque les demi-mots ne suffisent pas toujours, nous allons mettre de gros points sur les i, sans craindre d'être encore une fois accusé d'attaquer la *Grande Loge d'Angleterre* comme le fr. . R. Freeke Gould a attaqué le *Grand-Orient de France*. Faire de l'histoire impartiale n'est pas s'en prendre à qui ou quoi que ce soit ; c'est faire œuvre louable, c'est remplir envers les hommes, tous les hommes, *maçons* ou *profanes*, un devoir auquel Paul-Louis Courier, dont on a peut-être entendu parler à l'*Acacia*, accordait avec bonhomie le qualificatif de sacré.

Avant 1717, en Angleterre, il existait sûrement une Franc-Maçonnerie ; ceci est incontestable et demeure incontesté. En 1723 paraissent les fameuses *Consti-*

tutions des Francs-Maçons du clergyman presbytérien G. Anderson. Elles sont dédiées par le fr.°. Désaguiers, prêtre anglican, *homme-lige de Georges I^{er}* et député du Grand-Maître duc de Wharton, au duc de Montagu, ancien Grand-Maître (1). Ces *Constitutions* contiennent une histoire de la Maçonnerie, l'énumération des *Anciens devoirs*, les *Règlements généraux*, etc., de la « *très ancienne et très honorable Fraternité* » — le tout censément « *tiré de ses Archives générales et de ses fidèles traditions de plusieurs siècles* »...

Eh bien, je pose comme un fait certain — parce que je suis en mesure de prouver ce que j'avance — qu'une foule de choses sont radicalement fausses dans le travail d'Anderson, travail d'ailleurs traité de « *rapsodie* » et de « *jonglerie* » par Lessing (2). Il va de soi que cette belle œuvre fut adoptée par les amis de son auteur se constituant en *Grande Loge* et, ainsi, ce qui était écrit resta comme un article de foi devant lequel les nouveaux venus, dans la suite, durent s'incliner sans chercher à remonter aux sources où Anderson, aussi malin que Numa Pompilius, disait avoir puisé.

Où sont les Archives dont Anderson a parlé ? Nulle part. Il ne connut même pas celles qui, en 1720, avaient été « *brûlées par quelques frères scrupuleux* » ; et les Registres de la *Grande Loge d'Angle-*

(1) J'observe que ce fr.°. duc de Wharton, Grand-Maître de la maçonnerie anglaise, mourut capucin, dans un couvent de Bilbao.

(2) Ernst und Falk, 5, Gespräch.

terre ne commencent qu'en 1723. A ce sujet, le fr. Gould dit ceci :

« Conséquemment, en ce qui a rapport à l'histoire des six premières années du NOUVEAU Régime, nous dépendons uniquement du récit fait par le docteur Anderson dans ses *Constitutions de 1738* — rien de quoi que ce soit touchant les comptes rendus de la Grande Loge, à part les *Règlements généraux de 1721*, n'ayant été inséré dans la primitive édition de 1723 (1) »...

Anderson dit qu'après le rébellion de 1716 (*disons nous, un mois après le Traité de la Triple Alliance du 4 janvier 1717*) les quatre vieilles Loges londonniennes (*auxquelles on ne donne ni noms ni numéros et que l'on n'a jamais désignées que par les enseignes des tabagies où quelques vieux frères se réunissaient*) tinrent un meeting à la *Taverne du Pommier*, se constituèrent en *Grande Loge*, résolurent d'avoir une Assemblée et une fête annuelles, et enfin décidèrent de choisir un Grand-Maître parmi eux, jusqu'à ce qu'ils eussent l'honneur d'avoir un frère noble à leur tête (2).

La date de ce meeting n'est pas donnée. Mais l'Assemblée et la fête eurent lieu en 1717, *le jour de la Saint-Jean-Baptiste*, au cabaret *l'Oie et le Gril*, où Antony Sayer, gentilhomme, fut élu Grand-Maître des maçons, tandis que le charpentier Jacob Lamball et le capitaine Joseph Elliott furent élus Grands Surveillants... Et ainsi, *au moyen de ces hommes de paille*, fut fondée la *Grande Loge dite d'Angleterre*.

(1) Gould, IV, 279.

(2) Gould, IV, 279-80.

L'histoire de 1717 à 1723, racontée en 1738 par Anderson, paraît si cocasse à Gould lui-même, qu'il ne peut se défendre d'écrire : « L'histoire de la *Grande Loge*, de 1717 à 1723, comme elle est narrée par Anderson, est, *pour ne rien dire de plus*, très insuffisamment attestée (1). » Et dans une note, il montre que l'information fournie par Anderson *dérive d'ouï-dire*, car *celui-ci ne fut affilié à la Maçonnerie qu'après l'élection, en 1721, du duc de Montagu comme Grand-Maître* ; et alors, depuis près de deux ans déjà, des « frères scrupuleux » avaient brûlé une foule de documents maçonniques ayant un caractère officiel !

A présent, puisqu'une Maçonnerie anglaise existait longtemps avant 1717, où sont les documents par lesquels les quatre petites Loges londoniennes qui ont fondé la *Grande Loge d'Angleterre*, ont pu se croire autorisées à faire ce qu'elles ont fait ? — Nulle part.

Si ces Loges existaient vraiment, où sont les pouvoirs qu'elles ont dû donner aux quelques personnes qui ont agi en leur nom ? — Nulle part.

Que sont devenues ces quatre Loges après la formation de la *Grande Loge* ? — On n'en sait rien, et l'on nous trompe quand, sans preuve aucune, on nous dit que l'une d'elles devint la *Loge l'Antiquité*.

Où est la preuve que la *Grande Loge* a été réellement l'œuvre de ces fameuses quatre Loges demeurées inconnues ? — Nulle part.

(1) Gould, IV, 292.

Où est le procès-verbal de l'organisation de la *Grande Loge d'Angleterre* ? — Nulle part.

Où sont, dans les Registres commencés seulement en 1723, les informations relatives à l'origine de la *Grande Loge* ? — Nulle part.

Tout est dans les nuages — et je m'étonne qu'à l'*Acacia*, où l'on n'élimine jamais les points difficiles, on n'ait encore rien trouvé de vague dans les origines de la *Grande Loge d'Angleterre*.

Les quatre vieilles Loges londoniennes, qui se détachèrent de l'ancienne Maçonnerie pour fonder un « *Nouveau Régime* », sont seulement *Nominum umbra* — une ombre de noms. C'est encore l'ombre de l'homme, l'ombre de la brosse et l'ombre du carrosse illustrées par Scarron. On ne sait ce que sont ces Loges restées anonymes ; on ne sait rien de leur vie antérieure, rien de leur vie postérieure, et leur histoire entière, commencée dans les ténèbres, finie dans les ténèbres et contenue dans quatre lignes ténébreuses, apparaît, après le *Traité de la Triple Alliance*, comme une jolie mystification, comme une colossale fumisterie, comme un mythe.

Eh bien, je prétends qu'une *Grande Loge* née dans ce brouillard — qu'elle soit d'Angleterre ou d'ailleurs, — incapable de fournir son acte de naissance, incapable de prouver d'où l'on dit qu'elle sort, est un corps *bâtard, irrégulier* — d'autant plus que le fr. Gould, son historien, appelle la Maçonnerie de cette *Grande Loge* un « *Régime nouveau* ».

Si, contrairement à la saine logique, ce « *Régime nouveau* », non autorisé par le « *Régime ancien* », a

pu et peut être considéré comme *régulier*, il coule de source que tout le monde a le droit de fonder, en suivant l'exemple donné, un « *Régime nouveau* » qui sera *régulier* aussi.

Je ne crains pas de répéter que la *Grande Loge d'Angleterre*, irrégulièrement constituée, n'ayant aucuns papiers à fournir pour établir la légitimité de sa naissance, a dû forcément et à bon droit être considérée comme un corps *irrégulier* par la Maçonnerie du *Régime ancien*, avec laquelle cependant tout s'est *régularisé* — ne l'oublions pas — *par le traité survenu en 1813 entre les grandes puissances maçonniques de la Grande-Bretagne*.

Passons maintenant en France. D'où la Maçonnerie moderne française tire-t-elle son origine ? Le savez-vous, savants de l'*Acacia* ? Le Grand-Orient n'en sait rien. On raconte simplement aux bons maçons français, dont on s'est payé et dont on se paye bien souvent la tête, que c'est le comte de Derwentwater qui, délégué par la *Grande Loge d'Angleterre*, fonda en 1725 la Maçonnerie en France. Mais nulle preuve n'est donnée à cela. C'est un article de foi imposé par les classiques de la Maçonnerie : il faut croire à l'intervention de Derwentwater comme Sangrados croyait jadis aux bienfaits de la saignée.

Si vraiment Derwentwater, petit-fils adultérin de Charles II, avait introduit la Maçonnerie en France, cette Maçonnerie n'aurait pu être celle de la *Grande Loge d'Angleterre*, c'est-à-dire celle de Désaguliers et d'Anderson, *puisque Derwentwater*, condamné à

mort le 18 mai 1716 à Londres et fugitif depuis le 11 décembre de la même année, *était un catholique romain et un partisan des Stuarts; tandis que Désaguliers et Anderson*, les principaux fondateurs du nouveau régime maçonnique anglais de 1717, *étaient tous deux prêtres protestants au service de la dynastie nouvelle d'Angleterre.*

En outre, on peut prouver, au moyen des Registres de la *Grande Loge d'Angleterre*, peu connus de nos chers confrères de l'*Acacia* ni des historiens maçonniques français, que Derwentwater n'a jamais été chargé par elle de la représenter en France; tandis qu'on peut prouver par $a + b$ que c'est chez la duchesse de Portsmouth, ancienne femme de police française et ancienne maîtresse de Charles II, que fut définitivement constituée à Paris, le 3 avril 1732, dans la rue de Bussy, la première Loge française dépendante, sous le n° 90, de la *Grande Loge de Londres*. Le duc de Richmond, ancien Grand-Maître anglais et petit-fils de Charles II autant que de la duchesse de Portsmouth, fut le réel fondateur de cette Loge, et je mets ici l'*Acacia* au défi d'oser démontrer que tous les historiens qui ont passé ce fait certain sous silence en le remplaçant par des contes échevelés, ne se sont pas payé la tête de leurs lecteurs.

Une autre histoire est racontée officiellement aux bons maçons de France. En 1736, leur disent les savants professeurs du Grand-Orient, *quatre Loges* existaient à Paris; elles se tenaient, elles aussi, comme les *quatre Loges* fantastiques de Londres

en 1716-17, non pas au quatrième étage d'une maison honorable, mais dans les sous-sols de divers estaminets dont l'honorabilité n'est pas très sûre. Le 24 décembre, ces *quatre* Loges françaises « se réunissent et élisent pour leur Grand-Maître Mylord comte d'Harnouester, qui succéda ainsi à lord Derwentwater, que les frères avaient choisi à l'époque de l'introduction de la Franche-Maçonnerie à Paris (1). Le chevalier écossais Ramsay remplissait les fonctions d'Orateur dans cette assemblée d'élection »...

Cette bonne histoire, qu'on trouve dans tous les classiques de la Maçonnerie française, est — vous vous en doutez bien — la continuation de la mystification des *quatre* Loges londoniennes réunies en février 1717, après le *Traité de la Triple Alliance*, pour former une *Grande Loge* dite d'Angleterre et nommer un Grand-maître. Mais, en France, on surenchérit : on prétend que le lord Derwentwater, qui n'a jamais eu un seul pouvoir de cette *Grande Loge*, a été Grand-maître en France, alors qu'il n'y avait même pas de *Grande Loge française* ou *Anglo-française*. On va plus loin encore : on affirme que les *quatre* Loges parisiennes formèrent une *Grande Loge* en 1736 et nommèrent un Grand-maître qui fut « Mylord comte d'Harnouester ». Eh bien, voici une chose qui n'est pas vague, que je n'ai jamais dissimulée, que j'ai dénoncée à plusieurs reprises, et qui devrait indigner les écrivains sincères de l'*Acacia* : LES COMTES D'HARNOU-

(1) Avant Derwentwater, ou plutôt avant 1725, une Franche-Maçonnerie avait existé en France.

ESTER N'ONT JAMAIS EXISTÉ !!! J'affirme donc que ceux d'entre les maçons qui, chargés d'instruire leurs frères, désignent encore un comte d'Harnouester comme ayant été le deuxième Grand-Maître de la Maçonnerie française, ont été trompés, ou bien, consciemment, trompent leurs élèves, dans un but que l'*Acacia*, qui n'élimine jamais les points scabreux et dont la tâche est d'instruire sans blaguer, ne manquera pas de faire connaître à ses lecteurs avant la publication du nouveau Calendrier du *Grand-Orient*.

C'est le fr. Lalande, le grand astronome du *Dictionnaire des Girouettes*, qui, le premier, en 1773, dans un article sur la *Franche-Maçonnerie*, a donné la volée à cette fable abracadabrante, rééditée comme histoire authentique par tous les historiens maçonniques français. Or, de deux choses l'une : ou bien le fr. Lalande, écrivant soixante-trois ans après des événements qu'on lui conta ou qu'il lut dans l'*Almanach des Cocus*, s'est, tout astronome qu'il était, laissé bêtement monter le cou, ou bien c'est lui-même qui, dans une intention qu'on pourrait aisément démêler, a jugé nécessaire de duper les maçons qui allaient le lire et le rééditer. Dans les deux cas, si Lalande a ou n'a pas été dupe, il y a eu forcément un dupeur.

Il résulte de ce qui précède que l'origine de la Maçonnerie française n'étant pas connue des maçons français, ils ne peuvent, sans se faire moquer d'eux, parler de *régularité* ou d'*irrégularité*.

Où sont les documents par lesquels, en 1736, les quatre Loges parisiennes qui ont formé, dit-on, une

Grande Loge à Paris, ont pu se croire autorisées à faire ce que l'on dit qu'elles ont fait ? — Nulle part.

Si ces Loges existaient vraiment, où sont les pouvoirs qu'elles ont dû donner aux quelques personnes qui ont agi en leur nom ? — Nulle part.

Que sont devenues ces quatre Loges après la formation de leur *Grande Loge* ? — On n'en sait rien.

Où est la preuve que la *Grande Loge de Paris* a été réellement l'œuvre de ces fameuses *quatre* Loges demeurées inconnues ? — Nulle part.

Où est le procès-verbal de l'organisation de la *Grande Loge* en 1736 ? — Nulle part.

Où sont, dans les Archives maçonniques de France et de Navarre, les pièces authentiques relatives à l'origine de la Maçonnerie moderne française ? — Nulle part.

Ici encore tout est dans les nuages — et je me demande où l'*Acacia* pourrait trouver quelque chose de *régulier* dans toute cette affaire, à moins qu'il n'existe, en « Éсотérisme positiviste », un dogme établissant la *régularité maçonnique française* sur le même pied que la *régularité papale*, grâce à d'invisibles Lettres-patentes venues du Très-Haut auquel l'*Acacia* ne croit pas.

Cependant, si l'on exige d'un homme un acte d'État civil pour prouver la *régularité* de sa naissance; il me semble qu'on est en droit d'exiger les actes de naissance, non pas seulement du *Grand-Orient*, mais de toute la Maçonnerie moderne française. Si, pour nous répondre, on se contente de remplacer ces actes, qui n'existent pas, par des sottises, des fables, des fumis-

teries, je dis qu'on se moque simplement des maçons qui veulent savoir d'où ils viennent et où on les mène.

Admettons l'intervention de Derwentwater en 1725. Sa maçonnerie, au point de vue de la *Grande Loge de Londres*, est sûrement *irrégulière*, puisque cette *Grande Loge* n'a jamais donné un seul pouvoir au catholique romain Derwentwater, dont le nom ne figure d'ailleurs sur aucun Registre de la Maçonnerie moderne anglaise. Si c'est le duc de Richmond qui, dûment autorisé par la *Grande Loge de Londres*, a fondé la première Loge anglo-française n° 90 du « *Régime nouveau* » dans l'hôtel de sa grand'mère, rue de Bussy, la maçonnerie de cette Loge peut être *régulière* pour la *Grande Loge de Londres*; mais il ne faut pas oublier que celle-ci, au point de vue de l'ancienne Maçonnerie anglaise représentée par la *Grande Loge d'York*, était absolument *irrégulière*.

De toute façon, l'origine de la Maçonnerie moderne française pue l'*irrégularité*, d'autant plus qu'on pourrait prouver qu'antérieurement au *Traité de la Triple Alliance* de 1717, il a existé en France une Maçonnerie aux yeux de laquelle la moderne, faisant fi des anciens serments, a dû être d'une *irrégularité* certaine.

Si nous arrivons maintenant à la naissance du *Grand-Orient*, c'est bien pis : nous nous trouvons en présence d'un enfant bâtard, issu de parents eux-mêmes bâtards. Je sais bien que rien ne réussit comme le succès et que le succès est un excellent dégraisseur ; mais les grands succès comme les grands dégraissages sont insuffisants pour effacer l'*irrégularité* d'une naissance.

Je n'insiste pas sur ce point, me retranchant derrière l'autorité d'un grand ami de l'*Acacia*, le fr. : Gould, qui, dans son *Histoire de la Franc-Maçonnerie* a prouvé que le *Grand-Orient* n'est qu'un corps *irrégulier* et l'a traité d'association bâtarde ne méritant que le dédain des maçons du monde entier.

Vous voyez donc bien, mon cher ami, qu'il y a lieu de s'esclaffer beaucoup quand l'*Acacia* s'amuse à se poser en champion de la *régularité*. Rire de la *régularité problématique papale* et vouloir nous imposer comme un dogme la *régularité maçonnique française* qu'on ne peut prouver, c'est un peu dépasser la mesure permise. Se moquer de l'absolutisme romain et prendre des airs de papes en nous parlant, c'est trop nous mesurer à l'aune du Grand-Orient. Qu'on sache donc à l'*Acacia* que si nous rejetons le cléricalisme romain, nous rejetons aussi tous les cléricatismes, à commencer par le cléricalisme à rebroussepoil des positivistes de la rue Beaunier.

Un dernier mot. J'ai un jour relevé les ridicules erreurs contenues dans la préface énorme d'un petit opuscule de von Baader. Cela suffit à l'*Acacia* pour insinuer que nous nous sommes entendus à ce sujet : « Avoir la mémoire si longue d'une attaque dirigée contre autrui, s'exclame cette bonne Revue, c'est là le fait d'un ami extraordinaire... Je ne puis que féliciter les deux collaborateurs »...

Je m'imagine l'*Acacia* vivant du temps du fr. : colonel Charras et lui disant : — « Frère, vous vous êtes permis, après je ne sais combien d'années, dans votre *Campagne de 1815*, de relever toutes les fautes

de Napoléon durant les Cent jours. Il est donc certain pour moi, mon frère, que vous et le fr. . Wellington êtes les deux anses d'un même panier. Avoir la mémoire si longue des attaques de l'Empereur contre son adversaire, c'est là le fait d'un ami extraordinaire. Sûrement, vous êtes vendu aux Anglais, si vous n'êtes pas Wellington lui-même. »

Voilà comment on raisonne à l'*Acacia*, revue maçonnique très savante, quand ceux qui y tiennent le burin veulent faire de l'esprit et montrer que leur intelligence est aussi supérieure que celle de l'illustre Calino.

Je termine cette lettre, mon cher Directeur, en vous serrant fraternellement la main.

T E D E R.

P. S. — Pour paraître prochainement : *Petit dictionnaire des erreurs et balourdises de l'Acacia, à l'usage des maçons pas gobeurs.*



Notes sur quelques Sépultures d'Enfants de l'Époque préhistorique jusqu'au Moyen Age.

(Suite.)

Ce sarcophage contenait les restes d'un jeune enfant de 12 à 15 mois au plus. Près de lui avait été déposée une sorte d'*Ampulla* ou *guttus en verre* fort bien irisée; cet ustensile était le biberon du jeune Gallo-Romain, déposé auprès de lui par la sollicitude bien touchante de la mère.

Notre petit habitant de Lutèce avait la tête en partie couverte par une couche de mortier assez épaisse, qui avait dû se détacher, lors du scellement du couvercle de pierre qui couvrait le sarcophage. Après avoir enlevé ce mortier, dans lequel était encore soudé le frontal de l'enfant, nous l'enlevâmes avec le plus grand soin, et quelle ne fut pas notre surprise en constatant qu'il avait pris l'empreinte de la figure du petit Lutécien.

Une seule opération de moulage a suffi pour reproduire le gracieux visage du petit mort.

Nous avons pu constater que le *guttus* trouvé auprès de l'enfant était assez semblable à plusieurs autres

découverts par nous, et qu'il possédait une espèce de tétine ou mamelon devant remplir la fonction du sein. L'étranglement de tous ces vases semble fait pour éviter la déperdition du lait pendant la succion (figure 5).

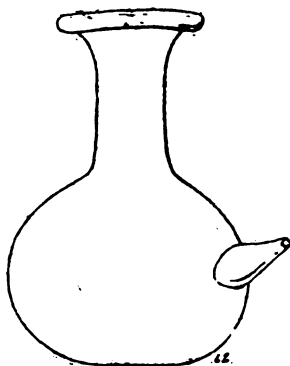


FIG. 5. — Biberon en verre, époque païenne, trouvé à Paris. Collection E. TOULOUZE.

On peut remarquer que l'anse des biberons antiques est placée de telle façon qu'étant pris de la main droite, le mamelon se tourne vers la bouche. Sa contenance en général est de 15 à 18 centilitres, environ. (*Archives E. Toulouze*).

Le choix des mets mortuaires, chez les Gallo-Romains de Lutèce, était le même qu'en Italie. Ils variaient suivant l'âge du mort et, probablement, suivant l'état de santé, pendant la vie. Les jeunes enfants étaient accompagnés dans la tombe par le biberon en terre cuite ou en verre (figures 6 et 7), ainsi

que par les jouets préférés du petit mort ; aux adultes, les grosses cuisines : le sanglier (1), le porc, le lièvre, fricassée de chat (2), etc. ; aux vieillards, des mets légers et digestifs, tels que des conserves de fruits, volailles rôties et cuites en daube et fricassée de poulet (3).

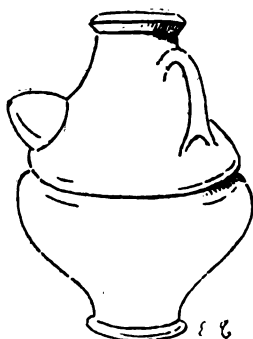


FIG. 6. — Biberon en terre sigillée, trouvé boulevard du Port-Royal, près du marché Nicolle à Paris. Collection TOULOUZE.

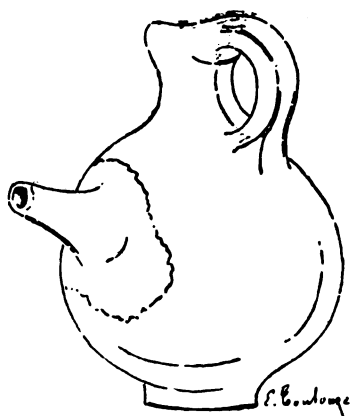


FIG. 7. — Biberon en terre micacée époque païenne. Collection E. TOULOUZE.

Bien que les Romains et les Gallo-romains con-

(1) Ossements de sangliers, tête et pieds dans des sépultures païennes explorées près de la rue Nicole, rue Cassini. Ces aliments reposaient auprès de squelettes d'individus décédés entre 30 à 40 ans, paraissant posséder une force musculaire remarquable.

(2) Découverte rue Racine dans une *cortina*, contenant une fricassée de jeunes chats. (*Archives E. Toulouse*).

(3) Découverte à Saint-Marcel d'une fricassée de poulet, contenu dans un *calinum* appartenant à l'époque chrétienne quatrième et cinquième siècles.

nussent certains inconvénients attachés à la consommation de la charcuterie, ils n'en faisaient pas moins entrer le porc dans presque toutes leurs préparations culinaires. Bien qu'ils connussent l'indigestibilité des saucisses et des boudins, dont les soldats avaient pris la recette chez les Lucaniens, ils en faisaient une grande consommation. Enfin, toute la charcuterie que nous connaissons était consommée sur les tables des gens riches et des pauvres ; aussi, Hippocrate disait-il : *Elle est bonne aux gens de peine, et à ceux qui se livrent aux exercices athlétiques, comme leur donnant embonpoint et vigueur, mais, pour les malades et les gens du monde, elle est très forte que tout ce qui n'est pas athlète s'en défie.*

Dans la sépulture d'un enfant de sept à huit ans, inhumé au champ de sépulture de la rue Saint-Jacques, à l'angle formé par la rue Cassini et l'avenue de l'Observatoire, nous avons la bonne fortune de recueillir, près du petit mort, un bracelet en fil de bronze de 0 m. 002 de diamètre. Une des extrémités de notre petit objet de parure, offre une dizaine d'ondulations de bronze, sur une longueur de 0 m. 067, devant donner plus d'élasticité, plus de souplesse au bijou, lequel se termine par une sorte de courbure qui forme crochet et s'accroche sur le cercle ; il résulte de ce système qui se serrait ou desserrait à volonté, selon que l'on désirait le porter à l'avant-bras, ou le fixer autour du biceps qu'il comprimait. Ce bracelet *spincter* des Latins, que portaient les dames romaines, les enfants et les Gallo-Romaines de Lutèce, avaient cela de particulier, c'est qu'ils étaient ouverts, très élastiques, qu'ils

exerçaient une pression sur les chairs et les fixaient en place; c'est de cette pression circulaire que lui vient son nom, faisant allusion au *sphincter*, muscle constricteur (*Archives E. Toulouse*).

En compagnie du bracelet se rencontre une bille composée de deux petits hémisphères appliqués l'un sur l'autre, formant ainsi une petite boule en argile plastique de fabrication lutécienne de 2 centimètres de diamètre, couleur saumon (*archives E. Toulouse*).

A cette époque, voici comment les enfants, aussi bien à Rome qu'à Lutèce, jouaient aux billes, ou pour être plus exact à la *tabula* : on déposait à terre et à une certaine distance du but (1 ou 2 mètres, suivant les conventions des joueurs) l'enjeu, qui était composé d'un certain nombre de billes. Au but se trouvait une planchette inclinée, sur le haut de laquelle le joueur posait une bille projectile qui, abandonnée à elle-même par la main du joueur, roulait sur le plan diagonal, descendait très rapidement à terre, heurtant celles qui avaient été groupées sur un point, le but. Chacune de celles touchées et chassées du but appartenait au joueur qui venait de lancer la bille. De nos jours, ce jeu, moins la planchette est nommé par nos enfants, *la tapette*, mot qui fait allusion au choc des billes entre elles, ou contre la muraille.

Nous rencontrâmes encore comme jeu ayant appartenu au petit mort, deux osselets de mouton.

Le jeu des osselets grecs, qui se perd dans la nuit des temps historiques, était joué par les deux sexes de la manière suivante : *les astragalizontes*,

nom donné aux joueurs de l'antiquité grecque, jetaient les osselets en l'air et devaient les recevoir sur le dos de la main. Il y avait encore un autre genre d'osselet (*tali*) qui était marqué de chiffres, faisant ainsi l'office de *tessera lusoria* dont les points étaient marqués sur les quatre côtés. Le meilleur coup, appelé *coup de Vénus*, était quand les faces donnaient un nombre différent : 1, 3, 4, 6 ; le plus mauvais coup, appelé *canis*, était d'amener les quatre mêmes nombres.

Le plus simple osselet était un os de mouton, mais il y en avait en ivoire sculpté. Une peinture découverte à *Resina*, nous offre deux *astragalizontes* accroupies à terre jouant aux osselets, une des joueuses vient de recevoir trois osselets qui reposent sur les doigts et sur le métacarpe, les autres tombent à terre, l'adversaire fixe avec la plus grande attention la main de la joueuse. La série du jeu se compose sur cette peinture de dix osselets.

Ce petit mobilier funéraire, bien modeste, vient témoigner de la sollicitude d'une mère éplorée, ne voulant pas séparer son cher enfant de ses jouets, compagnons chéris de ses récréations, si indispensables, suivant elle, au moment de reparaître dans un autre monde.

Dans ce même champ de sépultures, nous recueillons dans le sol, seule, isolée, une urne cinéraire, peut-être la plus petite qui soit connue, contenant les restes d'un très jeune enfant âgé de quelques semaines. Les restes incinérés qu'elle contient, sont en très

petits fragments et en si petite quantité qu'ils tiendraient facilement dans la main.

Au milieu de ces restes indéterminables, nous croyons reconnaître quelques parcelles d'un iliaque et une tête sphéroïdale de fémur ou d'humérus très fruste; l'incinération de ce très jeune enfant a été complète.

L'urne cinéraire ne possède qu'une capacité de 15 à 18 centilitres, ne mesure que 0 m. 08 de hauteur et un diamètre de 0 m. 07; on voit, par ses proportions minuscules, qu'elle doit être une des plus petites que l'on connaisse soit dans nos musées soit dans les collections particulières (1).

Cette délicieuse poterie est en terre d'un blanc grisâtre fort habilement tournée et couverte d'un vernis noir, mais qui s'en est détaché par suite de son long séjour dans un sol humide; elle offre comme décoration trois groupes de points saillants de 1 millimètre de diamètre d'épaisseur. Ces points de 1 millimètre de diamètre sont disposés en lignes parallèles et dans la diagonale, sur la périphérie du vase.

Ce petit monument appartient au commencement de notre ère et conséquemment au début de l'occupation romaine à Lutèce; il est d'une fabrication remarquable, et fait le plus grand honneur à l'officine où il a été façonné (*Archives Toulouse*).

Disons pour finir, que la partie la plus productive

(1) On voit que c'est à tort, que M. l'abbé Cochet affirme dans son archéologie céramique et sépulcrale *qu'on ne brûlait pas les petits enfants, qu'ils emportaient avec eux leurs tétines, leurs poupées ou leurs joujoux en terre ou en verre.*

de ce champ de sépulture reste encore à explorer ; cette partie nous la connaissons, et nous pouvons dire qu'elle fournira certainement des richesses archéologiques précieuses pour les musées de la ville ou les chercheurs avides de posséder des documents sur l'industrie gallo-romaine.

Rue Rolin, vers la fin de 1885, nous exhumons les restes d'un enfant de 15 à 18 mois, reposant sur ce point depuis la fin de l'époque païenne ; il était accompagné d'un petit mobilier funéraire en rapport parfait avec l'âge de l'enfant.

Un bracelet ouvert, formé d'un fil de bronze de 0 m.002 de diamètre, l'ouverture permettant d'écarter les deux extrémités qui se faisaient face lorsqu'il s'agissait de le passer au poignet (*Archives Toulouse*).

Un cercle en verre teinté en violet bien irisé se trouvait au flanc droit du petit mort, près du radius et du cubitus. Ce cercle mesure un diamètre total de 0 m.004 et 0 m.005 d'épaisseur, il est arrondi à sa partie intérieure (*Archives Toulouse*).

Il y a presque certitude qu'il devait remplir l'office de nos hochets modernes que les tout jeunes enfants portent si volontiers à leur bouche. Cette sorte d'ustensile était connu chez les Latins sous le nom de *crepitaculum* ; lorsqu'on l'agitait, il produisait un bruit vif à chaque mouvement et, par cela, fixait l'attention de l'enfant. Les Grecs et les Romains suspendaient au cou de leurs enfants nombre de petits objets comme l'anneau que nous publions aujourd'hui.

Enfin, pour clore la série des objets recueillis dans cette sépulture, nous constatons que la mère a mis la

dépouille de son cher enfant sous la protection d'un fétiche, encore en honneur de nos jours chez de certaines personnes, nous voulons parler du vulgaire sou percé conservé en poche comme porte-bonheur. Ce sou antique n'est autre qu'une pièce romaine d'assez bonne conservation, à l'effigie de CONSTANTIVSNOBCAER tête laurée. (*Archives Toulouze*).

Au revers : une figure allégorique de femme, tenant une balance de la main droite et de la gauche la *cornu copiae*, symbole du bonheur, de la concorde et de la fortune, remplie de fécule et de grains, qui indiquent les deux espèces d'aliments essentiels à l'humanité.

Cette monnaie est un moyen bronze, percé au point où se trouve l'oreille de l'empereur Constance. Le trou percé est de 4 millimètres de diamètre ; la patine qui recouvre le métal indique d'une façon manifeste que cette ouverture circulaire a été pratiquée à l'époque où elle fut déposée près du petit mort.

Cette coutume de mettre les enfants sous la protection de fétiches était presque générale ; ainsi nous voyons, sur l'épaule droite et passant sous le bras droit d'une statue d'enfant du musée Pio-Clémentin, une série d'amulettes composées d'un croissant, demi-lune *lunula*, sur le haut de l'épaule droite, puis une hache à deux tranchants, un seau, une sorte de fleur que nous ne déterminons pas, une petite épée, une petite main, un dauphin ; Plaute en énumère plusieurs.

Les enfants de familles riches portaient au cou la *bullæ aurea*, ornement en or, dont parle Pline. Cette

bulle se composait de deux plaques d'or concaves assemblées par un lien élastique de même métal et formant ainsi un globe complet qui contenait un porte-bonheur ou amulette (*macrob. Lat. 1*).

Une bulle originale fut trouvée à *Roma Vecchia*, elle mesurait de 8 à 9 centimètres de diamètre.

Les enfants pauvres, suivant Juvénal, en portaient faites de cuir suspendues au cou par une courroie de même matière ; cette dernière était câblée, tordue en spirale.

Ce fétiche était porté par les enfants romains, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de puberté, à ce moment, ils les consacraient aux divinités tutélaires de leur maison.

Dans une sépulture d'enfant, explorée, en 1858 aux environs de Rome, par le R. P. Maffré, carme déchaussé, cet antiquaire fit la découverte, près du petit mort d'une *laterna* en terre cuite de forme carrée et à toit conique, avec trou de suspension formant bélière. Il y a tout lieu de croire que cette petite lanterne de faible dimension pourrait n'être que le jouet du petit mort. Elle nous offre, sans doute, une des formes de cet ustensile employé aux besoins de la vie domestique à Rome chez les adultes.

Le petit monument que nous avons sous les yeux nous a été offert, en 1860, par M. Maffré, à son retour de la campagne d'Italie, où il appartenait au 37^e régiment français d'infanterie de ligne, caserné en 1860 au poste des fortifications de la porte de Romainville à Paris.

A Rome et dans toute l'Italie et, bien avant, chez les

Grecs, lorsque les convives, quittant le *triclinium*, retournaient chez eux au milieu de la nuit, ils se faisaient précéder d'un esclave portant une *laterna*. L'usage de cet instrument, si précieux encore de nos jours dans les campagnes, était connu des Carthaginois, qui excellaient dans l'art de sa fabrication. C'est pourquoi, *Plaute* dit dans la description d'un agneau maigre « *qu'il est transparent comme une lanterne punique* ». Hippocrate fait également mention de cet instrument (*De Intern. Affect.*) Enfin la *laterna* était d'un usage presque général ; comme de nos jours, on l'employait pour éclairer les caves. C'est avec elle que le *promuscondus* se rendait à la *cellæ vinaria* à l'*olearium*, à l'*horreum*, etc.

La poupe de certains navires en avait une. La sentinelle s'éclairait avec elle. Dans les marches de nuit, les troupes Romaines étaient précédées de lanternarius, ainsi que dans les attaques de nuit.

Il y avait des lanternes de bronze, d'argile, de bois, ces dernières étaient celles des pauvres, peut-être y en avait-il en argent et même en or, ainsi que semble l'indiquer *Martial* : *Lanterne d'or, je guide sur la route où l'on porte mes flammes emprisonnées*. Il y avait des lanternes rondes et carrées. Dans les cadres des lanternes était encastrée une lame de matière transparente ; on employait principalement à cet usage de la corne qu'on savait fort bien travailler déjà et rendre très mince ; la corne employée était celle de l'*Urus* ou Auroch (*Pline*). On se servait encore de vessies (*Martial*) ou bien de tissus imprégnés d'huile, et plus tard de verre (*Plaut. Amph. Prolo* 149). Nous

pouvons assurer qu'au temps de Pline on employait déjà le verre à vitre en Italie.

En 1760, dans les fouilles d'une rue d'Herculanum, on fit la découverte d'une lanterne de bronze d'une construction réellement remarquable, qui en fait un des monuments le plus précieux du musée de Naples; car, sur le couvercle, on lit : *Tiburtinus cati servus* « Tirbutinus esclave de Catus ou de Catius ». Une lame en verre fermait cette lanterne. Un châssis de verre fut découvert dans une salle de bains à Pompéi; il vient affirmé d'une façon concluante que le verre à vitre était connu des Romains. La largeur de ces vitres antiques est de 0 m. 54 environ sur 0 m. 72 de haut et leur épaisseur est de 5 à 6 millimètres.

On voit que les lanternes des gens riches pouvaient être vitrées, bien que le verre fut d'un prix fort élevé. A Rome, Néron paya 6.000 sesterces (1.200 francs) deux petites coupes de verre.

Après la prise d'Alexandrie, Aurélien se fit payer le tribut en objets en verre. C'est au temps de Pline que les premières verreries s'établirent dans les Gaules.

Les marionnettes, qui font les délices de nos enfants, étaient connues des Grecs, qui les manœuvraient au moyen de fils de fer ou de bronze presque imperceptible (*Hor. Sat. II*); ainsi que chez nous, ces marionnettes ou pantins paraissaient dans leurs fêtes. La marionnette *Neurospaston* dont parle *Aristote* et *Apulée* remuait ses membres, sa tête et ses mains d'une façon fort naturelle.

Ces pantins, très communs chez les Grecs qui en donnaient des séances dans leurs réunions et leurs

fêtes, ont été portés chez eux à une très grande perfection.

Dans une sépulture d'enfant, découverte par nous rue Galande et près de la place Maubert, à Paris, nous trouvâmes un petit bateau en terre cuite, dont l'un des bordages offrait l'image en relief d'un aviron; ce bateau, sorte de *plate*, nous offre très probablement le type des bateaux des nautoniers parisiens à l'époque gallo-romaine.

Enfin nous pouvons dire qu'un nombre relativement considérable de petites poteries minuscules, parodies de la vaisselle des Gallo-Romains, ont été recueillies dans les fouilles de Paris : *Olla*, *Amphora*, *guttus*, *calix*, *patera*, *patina*, etc., que nos enfants nomment *petits ménages*. Ces petits ménages faisaient la joie et le bonheur des petits Lutécien, comme ils font encore le bonheur de nos enfants du XX^e siècle.

Tout comme nos enfants qui jouent au soldat et qui sont armés du fusil, du sabre et de la cuirasse, les petits Gallo-Romains se couvraient de la cuirasse, s'armaient du glaive, de la hache, lançaient le javelot, le pilum. La fronde, tout comme celle des frondeurs des îles Baléares, lançait des pierres. L'arc, qui était encore un des jouets préférés des enfants et des jeunes gens de l'environ de Paris, au siècle dernier, était un jeu fort goûté des enfants de l'antiquité.

Le jeu du cerceau, *trochus*, chez les anciens, était fait de fer ou de bronze, que l'on faisait rouler à l'aide d'un bâton de métal tordu en clé, *clavis*. Chez nous le *trochus* et la *clavis* sont de bois, voilà la seule différence avec les anciens.

Bien des personnes, les dames surtout, doivent se rappeler les petites poupées en bois articulées qui faisaient le bonheur des petites filles, manœuvrant les jambes et les bras, et qui ne se vendaient que dix centimes, et bien ces petits jouets étaient connus des Ro-

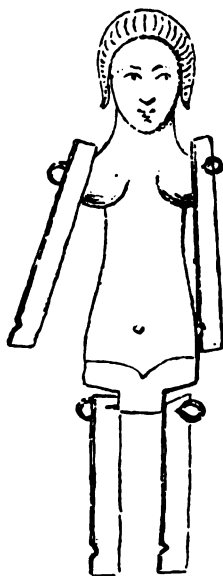


FIG. 8. — Pupa romaine, découverte près de Rome.

ains ; ils l'appelaient *pupa*, elle était faite de bois, d'ivoire ou de terre cuite. Un spécimen de cette *pupa* fut découvert dans la sépulture d'un enfant, près de la ville de Rome ; elle était en ivoire, et dans un très bel état de conservation (fig. 8).

Une autre, confectionnée en terre cuite, fut décou-

verte en Sicile ; elle était d'un dessin plus gracieux, mieux étudiée et mieux finie.

A Corneto, un hypogée a fourni plusieurs poupées en terre cuite.

Un nombre considérable de ces jouets a été trouvé dans des sépultures romaines des IV^e et V^e siècles (époque chrétienne). Dans des sépultures égyptiennes on a trouvé des poupées en ivoire et en bois peint. Dans un tombeau de l'Attique, une poupée articulée ainsi que celles de nos enfants fut découverte par le voyageur anglais Dodwell. Cette dernière était en terre cuite.

Ces poupées étaient confectionnées en terre cuite et en ivoire, les jambes et les bras détachés s'ajustaient au moyen d'un fil de laiton qui permettait le fonctionnement des articulations des membres. Nous savons que les Grecs en eurent en os, en ivoire, en argile, en cire et même en bois, ces dernières assez semblables à celles qui faisaient, il y a quelques années encore, le bonheur et la joie de nos jeunes enfants.

Il y a quelques années, dans des travaux de terrassements exécutés pour des fouilles de constructions d'immeubles, nous remarquâmes, dans le profil d'une tranchée, les pointes saillantes de deux tibias d'enfant. Pensant que cette sépulture pouvait renfermer un mobilier funéraire intéressant et fragile, nous dégagâmes avec mille précautions les tibias et les péronés, soudés dans un sol argilo-siliceux fort compact. Arrivé au bassin, nous redoublâmes de précaution, remontant toujours vers la tête, où nous

ne tardâmes pas à découvrir les vertèbres dorsales au milieu desquelles nous recueillîmes une amulette en verre, sorte de *bulla*.

Notre petit monument païen reposait sur la poitrine du petit mort, au moment de l'inhumation.

Cette amulette en verre de teinte verte jaunâtre est de forme circulaire, à bords très arrondis, d'un diamètre de 17 millimètres, sorte de grosse perle aplatie, de 4 millimètres d'épaisseur, percée au centre d'un trou de forme irrégulière, qui n'est autre qu'une ouverture formant bélière, dans laquelle passait un cordon, qui permettait à l'amulette d'être pendante sur le sternum de l'enfant.

L'amulette protectrice du mort, précieuse à cette époque où les objets en verre atteignaient une grande valeur, avait été déposée par la mère sur la poitrine de l'enfant chéri, afin qu'il retrouvât son fétiche protecteur, au moment de la résurrection, dans l'autre monde.

Notre petit mort semblait âgé de trois à quatre ans (*Archives Toulouse*).

Au commencement de l'époque Mérovingienne, le dépôt d'un mobilier funéraire près des morts devient plus rare, pour disparaître complètement, au huitième siècle.

Aux treizième et quatorzième siècles les sépultures parisiennes et de l'environ de Paris ne contiennent plus d'aliments ni le vase à libations ; la monnaie de naulage ne repose plus près des restes humains, mais la coutume religieuse du moment est de déposer auprès du cadavre, dans la fosse, des poteries, transfor-

mées en fourneaux, dans lesquelles on brûle l'encens.

Du 25 janvier au 10 février 1882, nous avons été à même de faire des recherches dans l'ancien cimetière de Saint-Martin, situé au cloître de la collégiale de Saint-Marcel, à Paris. Sur ce point et en bordure de la rue de la Collégiale, nous découvrîmes plusieurs sépultures d'adultes contenant quelques poteries dis-



FIG. 9. — Poterie funéraire du XIII^e siècle, découverte à Saint-Marcel à Paris. Collection TOULOUSE.



FIG. 10. — Poterie domestique à flammules des XIII^e et XIV^e siècles, découverte à Paris. Collection TOULOUSE.

posées près de la tête, aux pieds et aux flancs des squelettes.

Ces poteries sans couverte ni vernis portaient à leur périphérie des flammules en rouge ferrugineux peintes de haut en bas, par groupe de trois à cinq raies.

Ces petites poteries, chargées de remplir les fonctions de fourneaux, avaient été percées de petites ouvertures, destinées à activer la combustion du charbon, du bois et de l'encens qui brûlaient près du mort, pendant les prières et les derniers chants funèbres des prêtres (fig. 9 et 10).

Le cercueil aspergé par les dernières gouttes d'eau bénite, les dernières pelletées de terre jetées dans la fosse, la cérémonie funèbre terminée, le fossoyeur remblayait la fosse, ensevelissant les petites poteries, devenues sacrées, que nous retrouvons aujourd'hui avec leur contenu.

Ce genre de poterie de terre grise, ou jaunâtre plus rarement, avec ou sans anse (fig. 11 et 12) était fait



FIG. 11. — Poterie domestique des XIII^e et XIV^e siècles découverte à Paris. Collection E. TOULOUZE.



FIG. 12. — Pichet à flammules rouges des XIII^e et XIV^e siècles, découvert à Paris. TOULOUZE.

d'argile et peu de silice, mal corroyée, cuite à une faible température ; on l'employait aux besoins de la vie domestique. Il y en avait en forme de pichet à bord tréflé assez semblable à l'œnochoé grecque (voir les figures ci-dessus) ; sa contenance variait de 0 l. 75 à 7 ou 8 litres. Elle était employée à contenir de l'eau, du lait, du vin, à faire la cuisine. Il y avait aussi des salières, décorées de flammules rouges ; mais ce genre d'ustensile est fort rare (*Arch. Toulouse*). Les marmites de grandes dimensions (7 à 8 litres), étaient

invariablement décorées de traits rouges ferrugineux, mais sans couverte ni vernis.

Mais revenons aux sépultures du quartier Saint-Marcel. Au long de la muraille de Saint-Martin, nous découvrîmes une sépulture contenant les restes d'un enfant de 9 à 10 ans, qui avait été inhumé dans un cercueil en bois de chêne, dont les planches complètement détruites ne mesuraient pas moins de 12 à 14 centimètres d'épaisseur, mais dont nous recueillîmes les clous qui assemblaient les planches du cercueil.

La tête du petit mort, écrasée par le poids des terres, était accompagnée de deux poteries sans anses placées devant chaque oreille. Elles contenaient encore le charbon et l'encens brûlés pendant la cérémonie funèbre, célébrée il y a cinq cents ans.

On voit que les honneurs funèbres rendus aux adultes étaient accordés encore aux enfants en bas âge.

E. TOULOUZE.



La Confession du Fou

(Suite.)

Alors, saisi d'une rage aveugle, je frappais sur le cercueil essayant d'éventrer le coffre à l'aide du ciseau et du marteau.

Une mortelle heure s'écoula.

Le coffre de chêne résistait sous sa triple armature de fer.

Une sueur abondante et glacée ruisselait sur mes membres. Parfois la pensée de renoncer à cette besogne macabre me hantait désespérément. Mais la vision de ma femme mourante, de ma fillette, souriant, toute endormie, dans son berceau et vouée à une mort certaine, inéluctable, décuplait aussitôt mes forces, et, avec fureur, en de farouches anhélements, sourd au bruit formidable des coups résonnant sous la crypte, je frappais, en désespéré, sur le cercueil qui gémissait lugubrement à chaque coup de marteau, l'esprit trop troublé, d'ailleurs, dans le vent de folie qui emportait ma raison, pour songer que le bruit de ma besogne pouvait me trahir, donner l'éveil.

Mais qui pouvait-il éveiller dans cette nuit profonde, dans ce lieu funèbre, désert, où âme vivante n'osait s'aventurer ?...

Bientôt le couvercle de chêne céda en partie et le corps de mon père m'apparut, rigide, entre les planches brisées du cercueil.

Détail curieux et que je n'analysais que plus tard, aucune odeur putride ne se dégageait de la bière, à peine un relent fade, écœurant..., que je ne perçus qu'après coup.

Un voile blanc, déposé par ma mère sur le visage du défunt, avant qu'on eût fermé le cercueil, cachait son visage...

Enfin, un dernier coup de marteau, formidable, forcené, fit voler en éclat les planches à demi-brisées et, d'un geste rapide, en fermant les yeux, j'arrachais le voile de la face du cadavre...

Quelles furent les impressions que je ressentis alors ? Je ne saurai m'en souvenir... Le terreur, la répulsion, toutes les sensations effrayantes déjà éprouvées étaient annihilées en moi par un vertige effroyable.

Une pensée unique, intense, martellante, persistait seule dans l'effondrement inconcevable de tout mon être : arracher le cœur du cadavre, trancher la tête du corps, puis m'enfuir, m'enfuir !...

Je rouvris cependant les yeux, non pour considérer ce visage que je supposais déjà en putréfaction et dont la seule idée de vision m'épouvantait, mais pour chercher le couteau qui devait se trouver sur le sol, près de la bière.

Ma main tâtonnante le chercha longuement dans l'ombre vacillante de la crypte, cependant qu'il me semblait sentir le regard éteint du mort, comme un frisson glacé, en une emprise lourde, persistante, pénible, suivre mes investigations dans l'ombre, peser de tout son poids sur mes épaules, courir le long de mes vertèbres. La chair molle et froide du cadavre semblait céder sous mon toucher...

Etsoudain(sans transition appréciable dans la corrélation de mes idées formidablement agitées par un vent de folie), un désir fou, hallucinant s'empara de moi.

Je voulus voir... voir mon père, le vampire !. . J'essayais d'abord de lutter contre cette délirante hantise, mais bientôt ma volonté désemparée, vaincue, soumise, sombra...

Et j'ouvris les yeux.

O terreur !

Ce cadavre semblait respirer, paraissait ricaner... d'un rire atroce, continu, sans fin !

Et, fasciné, sans force pour pouvoir maintenant détourner mon regard du cerceuil, je considérais ce mort effroyable, ce mort vivant !

Les cheveux et la barbe depuis six mois avaient démesurément poussés et encadraient de leur coulée grise sale la face pâle mais intacte. Les yeux étaient clos mais les ailes du nez fermes et charnues paraissaient se soulever comme pour respirer encore...

Un rictus macabre découvrait enfin les dents d'ivoire jaunies du cadavre à peine visibles sous la moustache terreuse et tombante.

Les mains croisées sur la poitrine étaient entou-

rées par les grains de buis d'un chapelet noir et retenaient un crucifix d'ébène..., mais les ongles avaient démesurément poussé et déjà ils se repliaient livides, crochus, telle la serre d'un vautour.

Le vampire semblait dormir, blême, rigide... Et cependant, je n'en doutais plus, ce cadavre vivait !

Comment ? De quelle façon ?

Par quel horrible pouvoir parvenait-il, sans quitter ce cercueil, à se transformer en agent de malheur, de deuil, de mort ?

Qui le chassait du royaume des ombres, de l'Au-delà ?

Peu importe ! D'autres que moi l'expliqueront... sans doute...

Mon rôle se borne avant de mourir à dire aux hommes qui m'ont méconnu, accusé, condamné, torturé. « Défendez-vous ! Agissez et veillez ! »

Mais hélas quelle oreille humaine m'entendra, voudra m'entendre ?

La voix du Crucifié n'est-elle pas demeurée sans écho depuis vingt siècles ! ?

Aures habent et non audiunt.

Je ne m'attardais pas à contempler ce visage plus longtemps, ce visage que j'avais si souvent jadis, au temps heureux de mon enfance, couvert de baisers, ce visage qui respirait autrefois la bonté et qui aujourd'hui me causait une insurmontable horreur...

Projetée par une volonté infrangible, ma main, malgré la répulsion instinctive de tout mon être char-

nel, plongea dans la toison épaisse et blanchâtre qui retombait sur le front du cadavre et, tandis que je levais le couteau prêt à frapper, à en finir, j'attirais à moi cette tête de fauve, cette tête effroyable.

A ce moment un bruit sourd fit vibrer le plafond de la crypte et quelque chose, un poids formidable ou qui me parut l'être, courba soudain mes épaules, m'inclina sur le cadavre.

Je sentis une main brutale, osseuse, me saisir, et mon couteau me fut arraché...

Les pensées qui m'assaillirent alors toutes à la fois en quelques secondes sont inexprimables, furent inouïes !

Comment ne suis-je pas réellement devenu fou, fou de terreur ?...

Je crus d'abord qu'un spectre vengeur, un génie fantôme veillant sur les morts et prêt à me punir m'étreignait, allait m'écraser...

Je laissai échapper un cri guttural, étranglé, un cri de bête égorgée, appel terrifiant, fou, lancé à quelque aide humaine improbable, et je levais malgré moi la tête pour considérer cet être infernal..., hideux...

Mes regards égarés s'arrêtèrent sur un homme !

Un homme que je reconnus, à sa casquette galonnée d'argent, pour être le gardien du cimetière.

Et cet homme, impassible, mon couteau au poing, les bras croisés, me considérait.

« Que faites-vous là ? interrogea-t-il d'un ton dogue.

« Vous êtes fou, ma parole ! »

A ces mots, mille pensées m'assaillirent, la colère, le dédain s'éveillèrent brusquement en moi.

Des mots d'injures se pressèrent en foule sur mes lèvres pour répondre, expliquer, mais je ne pus que bégayer dans ma fureur.

« Mon couteau ! Mon couteau ! Il faut que je coupe la tête de mon père ! »

Le garde à ces paroles me considéra un instant en silence, hocha la tête comme s'il avait trouvé une explication à ses interrogations secrètes et ricana :

— Plus souvent ! Allons ! Allons ! Sortez-moi de là ! Vivement !

— Mais c'est un vampire ! protestais-je. H...

Le garde, fronçant les sourcils, m'interrompt :

— Vampire, ce mort ?... C'est vous, le vampire ! Suivez-moi !

— Mon couteau, vous dis-je ! Ma femme se meurt ! Ma fillette mourra ! Il faut que je les sauve !

— Vampire..., femme..., fillette ?... Connu ! Je vous dis de sortir ! Des messieurs vous attendent là haut ! » Puis, voyant que je demeurai sur place, inerte, hébété, tétu, il changea de ton.

: « Sortez n... d... D..., sortez ! Ou je vous fais attacher. »

Et formant de ses deux mains réunies une sorte de porte-voix, il lança à la voûte : Hé ! là haut, les cordes !

— Voilà ! Voilà ! répondit une voix. Faut-il t'aider ?

Et un rouleau de corde tomba à mes pieds, par l'ouverture du caveau.

— Pas la peine ! Le paroissien a l'air assez calme !

fit le garde ramassant les liens ; puis, s'avançant vers moi :

— Tu vois ! Faut pas faire le malin ! Ça ne prend pas ! Allons, oust ! Sors ou je te sicèle, mon vieux !

Stupéfait de ce que je t'entendais, révolté de pareils procédés à mon égard, je m'écriais, indigné :

— Soyez poli, je vous prie ! Je suis M. X..., propriétaire à Z. Je suis ici chez moi. Ce caveau m'appartient et...

Le garde éclata de rire.

— Oui, mon vieux, t'es chez toi ! On le sait... Aussi faut pas te gêner... t'es chez toi !

— Je me plaindrai à vos chefs. Je vous ferai révoquer, insolent ! Rendez-moi mon couteau. Il faut absolument...

— Entendu ! Que tu coupes la tête à ton papa ! Tu viens de le dire ! Ben oui ! Sois tranquille, on la lui coupera !

L'on z'y va lui couper la tête ! Entrez ! On ne paie qu'en sortant !

— Vous êtes fou !

— A qui le dis-tu ? Tu parles ! Nous sommes tous fous !... puis brusquement changeant de ton :

— Sur ce, assez causé ! Monte-moi là-haut, ou je me fâche.

Comprenant enfin que cet homme me prenait pour un dément, je protestai d'un ton calme sur le jugement qu'il formait sur moi ; je l'assurais posément de l'intégrité totale de ma raison et lui contais brièvement mon malheur, le suppliant de me laisser termi-

ner la besogne qu'il m'avait empêchée d'accomplir.

Mais ce récit ne fit qu'affermir davantage en lui l'idée que j'étais fou. Je le voyais s'intéresser à ma peine, à mes souffrances, prendre en pitié ma vie douloureuse, écouter avec attention le récit de la mort de mes enfants, de mon père, mais rester de glace dès que je lui parlais de trancher la tête du vampire, arguant pour expliquer son refus que j'avais rêvé tout éveillé. Désespéré, je le suppliais au nom de sa femme, de ses enfants de me laisser faire, je m'humiliais, pleurais, me traînais à ses pieds, parlais de lui faire don de ma fortune, mais il demeurait impassible, murmurant seulement d'une voix attristée : « Mon pauvre vieux ! mon pauvre vieux ! »

Mais, là-haut, les aides s'impatientsaient.

« Eh là-bas ! criaient-ils. Avez-vous fini de blaguer !... La suite à demain, nom d'un chien ! Le lit se refroidit ! En voilà une idée de faire des phrases dans un caveau ! Ces messieurs voudraient-ils un crachoir ! Vous embêtez les morts ! Nous vous lâchons ! » Et d'autres insanités encore, d'une vulgarité révoltante, à se demander quel était le plus fou de nous tous.

Convaincu que mes supplications demeuraient inutiles, je voulus m'emparer par la force du couteau que le garde tenait toujours, mais il me repoussa violemment en m'ordonnant sur un ton grossier de sortir.

Furieux, je m'élançais alors sur lui et, ma volonté désespérée, décuplant mes forces, je renversais mon adversaire à mes pieds ; mais entraîné par son poids,

je tombais avec lui et nous roulâmes sur le cercueil, sur le cadavre.

Le garde se mit alors à crier, à appeler à l'aide. Aussitôt deux hommes se précipitèrent dans le caveau plutôt qu'ils n'y descendirent et se jetèrent sur moi.

Malgré mes efforts, malgré mes soubresauts terribles, mes vociférations éperdues, je fus lié en quelques secondes, mis dans l'incapacité de remuer.

Je gisais maintenant sur le sol humide du caveau, les vêtements en désordre, déchirés. Le garde s'était relevé, moulu, furieux aussi de sa défaite.

Un de ceux qui m'avaient attaché, goguenard, lui lança alors : « Ça t'apprendra à écouter les histoires des fous ! Si nous n'avions pas été là tu y passais... »

Et l'autre conclut philosophiquement :

« Comme un bon bougre !... Ça vaut bien une tournée ! »

Ce fut le signal du départ. A l'aide des cordes on me hissa dehors et je fus conduit à la demeure du garde. « Touchez rien, avait dit celui-ci à ses hommes qui voulaient fermer le caveau. Le parquet viendra demain pour constater. Quel potin, mes amis, quel potin ! »

Et les trois hommes, sourds à mes prières, allèrent avertir le poste de police voisin.

.
On sait le reste. La Presse française et même celle d'au delà les monts, pendant plus d'une semaine conta aux lecteurs avides de scandale « les exploits

d'un vampire ». Et le vampire, oh ! dérision, c'était moi !

Ma malheureuse femme fut la première frappée par cette terrible révélation. L'inique accusation qui pesait sur moi, l'acte condamnable de la violation d'un cadavre s'il n'eût été justifié par des considérations plus hautes, acte que je ne pouvais nier et dont le flagrant délit avait été dûment constaté, enfin l'emprie dévorante du vampire, toutes ces souffrances, tous ces malheurs hâtèrent plus rapidement encore sa douloureuse fin.

Et ce fut la veille d'être jugé par les tribunaux comme un immonde profanateur de tombeaux, ce fut en prison que l'on vint m'annoncer cyniquement sa mort.

Ainsi cette femme que j'avais assez aimée pour commettre une action détestable ; cette femme, en qui j'avais mis toute ma joie, placé tous mes espoirs, alla rejoindre ses enfants dans ce caveau où le vampire dut frémir, sans doute alors à ses côtés, frémir d'une horrible ivresse à ce nouveau deuil ; cette femme adorée quitta cette misérable terre sans qu'on eût daigné m'autoriser, malgré mes prières, mes supplications, mes larmes, à l'accompagner à son ultime demeure, que dis-je à la revoir une dernière, une suprême fois ! Qu'a-t-elle dit pendant les quelques heures qui terminèrent sa vie brisée dans sa fleur ? Quels regrets amers étaient montés à ses lèvres, sur son lit de mort ?

M'a-t-elle maudit ? M'a-t-elle compris ?

Dans une heure, dans moins de temps, peut-être, je le saurai !...

Ma comparution devant la cour d'assises attira une foule énorme au temple de la Thémis moderne.

Ah ! les hommes ne valent guère plus que les bêtes... et la plupart de ceux-ci, comme elles, n'ont pas d'âme !

Par milliers, des hyènes vêtues d'oripeaux de soie et surchargées de bijoux, des vautours à face humaine vinrent assister, pendant de mortelles heures, à l'agonie d'un cadavre, ouïr les râles de ma chair torturée, s'abreuver de mes larmes, se repaître de mes souffrances.

Un verdict négatif sur le fait de ma culpabilité consciente m'acquitta ; mais la justice des hommes ne brisa les liens qui me retenaient au seuil d'infamie que pour ouvrir devant moi les portes d'une prison mille fois plus sombre, plus terrible, plus affreuse encore : l'hôpital des fous !

Une commission de très graves docteurs, ânes chargés des reliques de l'Instruction publique et de l'Académie, sourds à ma confession, comme l'avaient été le garde du cimetière et mes juges, avait estimé qu'il était prudent pour la société de m'enfermer dans un asile d'aliénés, et je sus quelques mois après qu'échafaudant sur mon martyre un volume fort curieux sur *les Deux Psychimes* un des doctes fils d'Esculape réussit à glaner quelques lauriers, arrosés de mes larmes, baignés de mes pleurs.

Six mois, six mois d'horrible torture dans cet enfer des déchéances et des misères de l'esprit humain, dans cette Èrèbe des espoirs brisés, des passions

animales déchaînées, en continuel contact avec des inconscients, des fous, véritables loques vivantes, cadavres ambulants, n'ayant d'humain que l'aspect, six mois s'écoulèrent...

Parfois de furieuses révoltes contre les hommes, contre le destin m'étreignaient, se faisaient jour à travers mon inertie physique et morale, ma résignation.

La colère, la rage aveugle, courte folie s'emparaient de moi, me jetaient dément dans des accès terribles, et je me débattais désespérément dans l'étau formidable de la discipline des asiles des aliénés qui m'étouffait et que chacun des efforts violents que je faisais pour m'y dérober resserrait davantage encore.

Je songeais alors à m'évader.

Pour atteindre ce but, je sus me maîtriser, feindre une douceur apparente, renoncer pour un temps à « mon histoire de vampire, à mes « vesames » et peu à peu je sentis la surveillance, qui pesait sur moi, qui m'enserrait, se relâcher, cesser presque.

Cette nuit, enfin, pendant le sommeil des gardiens confiants en mon calme simulé, je suis parvenu à m'enfuir... et me voici.

Que faire maintenant !

Retourner au cimetière accomplir les dernières recommandations de mon père ?...

Le pourrai-je ? Une surveillance très étroite, depuis « l'attentat du vampire », y est établie !

Des molosses énormes errent dans ses murs, la nuit, en liberté !

Et d'ailleurs je n'ai pas les clefs du caveau de la chapelle.

Enfoncer la porte ? En aurai-je le temps ?

Fuir ? Fuir avec ma fille, où ? Comment ?... Et pourquoi vivre ?

Hors de l'atteinte des hommes, ma fillette échappera-t-elle moins à celle du vampire ?

La misérable larve continuera son œuvre et ma fillette succombera.

Je resterai alors seul au monde, seul sur les ruines de mon existence brisée et avec le souvenir de mon bonheur détruit.

Non ! La Mort ! La Mort !

Bienfaitrice, bénie, la sombre faucheuse va mettre fin à mon martyre, à celui de mon enfant !

Je vais donc mourir.

.

J'exige que mon corps et celui de mon père soient incinérés.

Réduits en cendre, sans doute, le charme des ténèbres sera anéanti.

J'exige encore que les restes de mes fils inhumés, et ceux de ma fillette soient également brûlés.

Quant à mes ancêtres..., qu'ils reposent en paix dans leur cercueil, le cœur arraché et le corps sans tête.

Et maintenant, je demande pardon à ma malheureuse mère du double deuil qui va encore la frapper.

Il le fallait !

Que les hommes étudient ma vie, réfléchissent sur ma confession et m'obéissent. Le corps détruit, détruit

tout désir de survie charnelle, détruit avec lui le vampirisme et ses funestes effets.

Le repos des âmes dans l'Au-delà et des hommes sur terre est dans l'incinération.

Que l'incinération devienne obligatoire. Il le faut !

Sur le seuil de la tombe, prêt de paraître devant l'Être suprême, je jure sur ma conscience que je dis la vérité.

Avant de mourir — de leurs mains — je pardonne aux hommes mes souffrances et ma mort.

Je souhaite à ceux qui lisent ces lignes tout le bonheur que j'aurai pu goûter ici-bas si la Science avait su rejeter depuis longtemps les langes de son enfance — qui l'étreignent, l'étouffent, la déforment, la changent en avorton — pour marcher, d'un pas hésitant encore mais s'affermissant d'âge en âge, avec l'essor de l'esprit humain, vers des sphères d'intellectualité divine, à la conquête de la vérité éternelle, de l'Absolu.

.
.

Ici s'arrête la *Confession du fou*.

Le surlendemain, les quotidiens publièrent sous la rubrique *Suicide d'un fou* ce laconique fait-divers :

M. X., le vampire de Z... dont on se rappelle les macabres exploits, profitant d'un instant d'inattention des gardiens de l'asile des aliénés où il avait été interné d'urgence est parvenu à s'échapper avant-hier dans la nuit.

Poussé par sa folie persécutrice, X. est rentré chez lui et s'est suicidé en se pendant à son lit.

Avant de mourir, il a tué son dernier enfant une gentille fillette de deux ans.

X. a laissé une sorte de récit fantastique de sa vie, précieux document, affirme-t-on pour les aliénistes, où les plus étranges et les plus superstitieuses révélations s'allient à une pessimisme notoire, mitigé par un semblant de religion et d'humanité.

La relation manuscrite du pauvre fou a été brûlée, comme il l'exigeait, et il a été enterré avec sa fillette dans le caveau de sa famille.

COMBES LÉON.



Maçonnerie Égyptienne

(Suite.)

CHUTE DE L'HOMME

La seconde est possédée par l'homme qui, après avoir prêté une obligation à son maître, a obtenu la grâce de se connaître soi-même et la souveraine puissance de Dieu ; mais le pouvoir de cet homme est toujours limité : il ne peut agir qu'au nom de son Maître et par son pouvoir dont il ignore le principe.

Cette portion de puissance exige toujours la nécessité de se purifier avant que d'opérer, en tenant les attributs à la main droite.

Ce n'est qu'avec une peine et une réserve extrême que je vous ferai mention de la troisième, mon cœur se déchire en se voyant contraint à vous démasquer la scélératesse de l'homme qui après avoir dégradé son être, cherche à satisfaire son orgueil et sa vanité, en faisant usage d'un pouvoir sacrilège, horrible et pros- crit.

D. — Faites-moi la grâce de m'expliquer plus clai-

rement ce que vous entendez par la purification de l'homme, et quels sont les moyens pour pouvoir y parvenir ?

R. — Il faut d'abord commencer par connaître les caractères spirituels, les invocations à Dieu, la manière de s'habiller, et la méthode dont il faut former et préparer les instruments de ~~Part~~ ~~selon~~ les influences planétaires, car dorénavant au lieu de vous parler des sept anges supérieurs, je me servirai du nom des planètes afin que nous nous comprenions mieux.

Le premier instrument est cette même truelle que vous voyez toujours dans les mains des francs-maçons, le compas, le couteau, l'épée, et tous les autres outils nécessaires ; il faut savoir quels sont les jours du mois et les heures les plus propices à l'influence de la planète convenable ; il faut être également instruit du jour, du mois et de l'heure les plus favorables pour la bénédiction du drap sérique ; il faut connaître la formule des prières qu'il est nécessaire d'adresser à Dieu, celle des invocations aux anges, et le moyen de prendre assez d'empire sur soi pour repousser et anéantir tous les scrupules, au sujet de distractions qui pourraient vous détourner ou souiller votre physique et votre moral ; en vous conduisant exactement d'après ces procédés, vous parviendrez à vous dépouiller totalement de la partie physique : vous serez parfaitement purifié selon la méthode des élus de Dieu, et avec les attributs à la main droite, et les secours du Maître que Dieu nous aura accordés vous obtiendrez sans doute la grâce de pénétrer dans le sanctuaire de la vérité.

D. — Indiquez-moi, je vous supplie, la manière de fournir ces instruments.

R. — Pour fabriquer chaque instrument, il faut attendre le jour et l'heure déterminés par l'influence de la régulatrice : il faut de plus qu'après que l'instrument sort du feu, il soit trempé dans le sang de l'animal convenable, en observant bien que chaque heure des vingt-quatre, exige un animal différent. Ressouvenez-vous également que les jours et les nuits selon notre philosophie sont entièrement distincts de ceux des profanes ; car nous divisons chaque jour et chaque nuit en douze parties égales, mais en nous réglant sur le levé et le couché du soleil, dans quelle saison que ce soit, notre première heure du jour commence avec l'apparition du soleil, et celle de la nuit avec son coucher. Les minutes varient de même. Vous voyez que par ce calcul, les heures de nos jours sont beaucoup plus longues en été qu'en hiver, et qu'elles sont composées par cette raison de plus ou moins de minutes. Rappelez-vous en outre que la première heure du jour est dominée et dirigée par le *Soleil*, la seconde par la *Lune*, la troisième par *Mars*, la quatrième par *Jupiter*, la cinquième par *Vénus*, la sixième par *Mercure*, la septième par *Saturne*, la huitième par le *Soleil*, et ainsi des autres.

Il faut aussi connaître et se conformer à la configuration des cercles aériens qui doivent toujours se faire selon la disposition des quatre parties du monde et par les nombres de trois ou trois fois trois.

Ces nombres mystérieux, cabalistiques et parfaits sont de même indispensables pour la quantité

de lumières que l'on place dans le sanctuaire.

D. — Pourquoi les maçons agissent-ils sans cesse par le nombre de trois ou trois fois trois, et pour quel motif me recommandez-vous continuellement de me conformer à ces mêmes nombres tant pour les centres que pour les bougies du sanctuaire ?

R. — C'est en mémoire de la plus grande vérité et qui est une des plus importantes connaissances que je puisse vous procurer : c'est pour vous apprendre que l'homme a été formé en trois temps et qu'il est composé de trois parties distinctes, *morales, physiques et pouvoir*. C'est enfin pour vous faire comprendre que pour ne pas errer dans les opérations philosophiques, et pour les perfectionner, ce que vous faites une fois, il faut le recommencer de nouveau toujours par trois ou trois fois trois.

D. — Mais, en me conformant strictement à tout ce que vous venez de m'enseigner, cela me suffira-t-il pour pouvoir travailler par moi-même, et réussir ?

R. — Non, parce qu'il serait encore nécessaire qu'un conducteur éclairé, ou un maître dans l'art primitif, vous instruisît complètement et parfaitement de toutes les choses que je n'ai fait que vous indiquer.

D. — A quels indices reconnaîtrais-je un véritable maître dans l'art primitif ?

R. — A sa candeur, à la réalité de ses faits, et à sa patience.

A sa candeur pour sa conduite passée et présente.

A la réalité de ses faits par son succès, et sa manière d'opérer qui ne doit être que celle d'implorer le Grand Dieu, et de commander aux sept anges primi-

tifs sans jamais recourir à une voix superstitieuse ou idolâtre.

A sa patience parce que jamais aucun mortel ne parviendra à tout ce qu'il veut apprendre et connaître que par la patience.

D. — Donnez-moi à présent, je vous en conjure, quelques lumières sur la partie acquise ou communiquée ?

R. — Sachez que tout homme élu de Dieu a le pouvoir de vous accorder la puissance que procure la véritable cabale, lorsqu'il vous aura expliqué et confié le pentagone qu'il aura formé sur le papier de l'art.

D. — Que signifie ce papier de l'art.

R. — C'est celui dont se servent les élus pour toutes leurs opérations, invocations, etc.

Il y en a de trois sortes, que les philosophes appellent papier vierge :

L'un est la peau d'un agneau non né, après qu'elle a été purifiée par les cérémonies complètes avec le drap sérique, au jour et à l'heure du soleil.

Le second est la membrane ou arrière-fait d'un enfant mâle provenant d'une femme juive et également purifiée avec le drap sérique et les cérémonies complètes.

Le dernier est du papier ordinaire, mais bénit selon l'intention du Maître au jour et à l'heure du soleil, toujours en tenant les attributs maçonniques, à la main droite.

Ayant obtenu de ces élus de Dieu, le pentagone merveilleux, il faudra accomplir tout ce que prescrit le rit divin, et finir par l'obligation que vous devez

prêter à Dieu, en présence de votre respectable maître.

D. — Pourrais-je prendre cet engagement sans scrupule ?

R. — Assurément, puisque ce serment ne consiste que dans la promesse d'adorer Dieu, de respecter votre souverain, et d'aimer votre prochain. Vous serez obligé, de plus, de promettre personnellement à votre Maître de lui obéir aveuglément, de ne jamais passer les bornes qu'il vous aura prescrites de ne jamais avoir l'indiscrétion de demander la connaissance des choses purement curieuses, enfin de vous soumettre à ne jamais travailler que pour la gloire de Dieu et pour l'avantage de votre prochain.

En suivant tous ces principes, au moyen de l'invocation au jour et à l'heure déterminés, et avec le pouvoir que vous aura concédé votre Maître, vous parviendrez au comble de vos désirs, mais n'oubliez pas que quoi que vous ayez déjà obtenu la satisfaction que vous souhaitiez, si vous suivez toujours, toujours les obligations et les devoirs que vous vous êtes imposés, non seulement vous perdrez ni faiblement toute votre puissance, mais qu'au lieu de vous élever à un degré plus supérieur et plus parfait vous toucherez dans l'infériorité, l'imperfection et le malheur.

D. — Je pourrais donc espérer encore un plus grand pouvoir ?

R. — Oui, vous pourrez même parvenir à devenir l'égal de votre Maître.

D. — Comment ?

R. — Avec la volonté, la sagesse, la meilleure conduite et en remplissant fidèlement vos engagements.

D. — Achevez par m'apprendre en quoi vous faites consister la partie superstitieuse?

R. — Mon enfant, tout homme qui n'a que de mauvais principes et qui a son avidité pour acquérir des connaissances surnaturelles, il perdra la protection de Dieu et la connaissance de la vérité, il se précipitera dans l'abîme, il se dégradera, et finira par s'avilir au point de signer de son propre sang une convention criminelle qu'il contractera avec les esprits ou intermédiaires inférieurs et qui le perdra pour jouir.

D. — N'y aurait-il point d'indiscrétion à vous demander le détail de la première opération que vous avez vu faire au grand Maître fondateur ?

R. — Voici tout ce que je puis vous faire connaître sur ce qui s'est passé en ma présence :

J'ai vu préparer et purifier en différentes reprises des mortels, en commençant par l'invocation à Dieu, en faisant disposer le sanctuaire maçonniquement, et enfin en décorant le sujet d'un vêtement talare. Prenant alors les attributs à la main droite, il est parvenu à couronner l'ouvrage en faisant comparaître les personnes dont j'ai parlé ci-devant. Je ne puis vous ajouter autre chose que de vous souhaiter autant de satisfactions que j'en ai éprouvé moi-même, ainsi que des frères témoins comme moi de ces prodiges. Je vous jure sur le nom du grand Dieu que tout ce que je viens de vous communiquer dans ce présent catéchisme est dans la plus grande vérité.

(*A suivre*).

X.



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

Théorie de la Matérialisation

L'intensité et la valeur des phénomènes obtenus avec un médium dépendent de sa faculté d'extériorisation. Cette faculté dépend elle-même, d'abord de l'état physique, puis, surtout de l'état psychique du médium.

Un médium qui sent autour de lui l'hostilité au lieu de la neutralité bienveillante des assistants, qui se voit, de plus, comprimé dans des liens qui le gênent, ne produira pas l'extériorisation qu'il est susceptible normalement de réaliser.

Est-il donc possible de réaliser la liberté physique et morale du sujet en même temps que le contrôle absolu des phénomènes ?

A notre avis, cela est possible et voici comment :

1° Dans tout laboratoire sérieux, le médium doit quitter tous ses vêtements et se rhabiller avec des habits amples fournis par le laboratoire ;

2° Les assistants doivent également changer de vêtements si l'on étudie les phénomènes d'apports

pour éviter tout compérage, ou pour détruire cette objection dans la discussion des phénomènes.

3° Il est possible de remplacer le contrôle qui résulte de la manière d'attacher ou de tenir le médium par des moyens purement mécaniques dont les principaux sont :

A. Placer le médium sur un fauteuil reposant lui-même sur une bascule du genre des bascules à peser les bagages. Le poids est enregistré soit automatiquement, soit par vision dans la salle d'expériences.

B. Placer devant le siège du médium, entre ce siège et les assistants, de la sciure de bois, de la farine ou toute autre substance susceptible de prendre l'empreinte des pas du médium s'il se déplaçait.

C. Enfin munir l'habit du médium de boutons de bois lumineux dans l'obscurité.

Grâce à ces diverses précautions le médium échappe à la contrainte morale ; il reste libre de ses mouvements et le rendement des expériences est bien plus élevé.

La matérialisation est constituée par trois éléments :

1° Une substance plus ou moins lumineuse par elle-même et figurant un vêtement ;

2° Une forme sur laquelle se moule cette substance, forme qui peut rappeler une figure humaine ;

3° Des manifestations spéciales comme les gestes intelligents, la parole, la réponse par signes ou par la voix à des questions posées.

Chacun de ces éléments demande une étude particulière.

1° La substance.

La substance des matérialisations est généralement produite par l'extériorisation de la force psychique du médium.

Cette extériorisation est progressive et commence le plus souvent au niveau de la rate. La substance nerveuse du médium s'extériorise par poussées, pendant la transe, et chaque sortie de force est indiquée par un nuage lumineux qui se réunit au nuage précédemment formé en tourbillonnant d'une manière caractéristique.

C'est pendant la production de ces nuages lumineux que des attouchements se produisent, qu'on sent des mains et même qu'on peut obtenir des empreintes sur de la stéarine ou de la cire.

Les empreintes obtenues à ce moment sont la reproduction des formes du médium (empreinte du visage d'Eusapia par Rochas).

Ces faits ont été observés soigneusement par nous dans des séances de matérialisations sans cabinet d'isolement pour le médium qui était placé au milieu des assistants en petit nombre et contrôlé par eux.

Lorsque le médium utilise le cabinet d'isolement, on ne perçoit en général que le résultat final et la matérialisation se montre entière. Cette seconde méthode permet du reste au médium de produire bien plus rapidement les phénomènes.

C'est pendant cette partie des expériences que le contrôle du poids du médium est capital.

Il peut en effet y avoir diminution sensible du poids

physique du médium et quelquefois dématérialisation partielle du corps dudit médium. (Cas de Mme d'Espérance.)

La substance ainsi émise par le médium peut représenter des vêtements divers, soit un tissu blanc, soit des habits modernes (cas plus rare), soit des ornements particuliers.

La théorie de la constitution de cette substance peut être rattachée aux expériences électriques de Tesla et surtout de M. Gustave le Bon.

2° *La forme de la matérialisation.*

La forme de la matérialisation dépend de l'idée dominante du médium ou d'un assistant, dans certains cas. Elle dépend de l'action d'un être astral dans d'autres cas, enfin elle peut être mixte et dépendre des deux origines alternativement.

Toute idée humaine est un être d'un genre spécial qui puise son origine dans le désir. Un cerveau entraîné à la génération des pensées vivantes peut agir puissamment sur la substance émise par le médium et donner à cette substance la forme de sa pensée (cas Mac Nab, cas Blavatsky, médium).

Par contre, une mère qui a un désir intense de revoir son enfant disparu peut aussi agir sur la substance émise par le médium.

Enfin un être vivant dans le plan invisible et voulant se matérialiser peut utiliser lui-même la substance du médium pour parvenir à son but.

C'est là l'expérience classique des écoles spirites,

mais ce cas est beaucoup plus rare qu'on ne l'imagine.

Les distinctions entre ces divers cas sont très difficiles à réaliser et nous ne pouvons, d'après nos expériences personnelles, qu'établir à ce sujet des rudiments de théorie que les expériences ultérieures permettront seules de préciser.

3° *Faits annexes.*

Ce sont les faits accompagnant la matérialisation qui permettent d'en rechercher avec le plus de sûreté l'origine.

Toute matérialisation fugace peu formée et se maintenant peu de temps si elle ne fait aucun geste et ne parle pas est presque toujours une pensée simplement matérialisée, ou l'évocation d'une image astrale.

Par contre, la matérialisation bien lumineuse, faisant des gestes et parlant distinctement, quand il n'y a pas grossière supercherie du médium, est presque sûrement due à une entité du plan invisible.

Shakespeare différencie parfaitement ces deux genres d'apparitions dans *Macbeth* où il s'agit d'une simple image astrale. L'apparition n'est vue que par le Roi qui a commandé le crime et elle ne parle pas.

Dans *Hamlet*, au contraire, le fantôme est vu par tous les assistants, il parle et il agit.

Les expériences de Crookes avec Katie King, celles de Richet avec Bien Boah semblent concluantes comme manifestations du second cas.

PAPUS.

LA KABBALE PRATIQUE

(*Suite.*)

7

Dans la septième nuit le génie tutélaire m'expliqua le nombre 27 et 9 en 9.

8

Dans la huitième nuit, je rêvais qu'une voix secrète m'expliquait les secrets de 3, 5, 7 et 9 et l'ange me souffla un saint mot dans les oreilles, que les hommes avaient perdu et que Moïse reçut près de l'arbuste épineux brûlant. Alors une voix me cria : « tu es âgé de 9 ans » et à ce cri je m'éveillai.

9

Dans la neuvième nuit, je vis la montagne Moria et un édifice sur la montagne du Libanon et il me paraissait que je voyais des ouvriers qui travaillaient au sanctuaire du Seigneur. Quelques-uns portaient des pierres, d'autres faisaient un mélange de lait, huile, vin et farine, et en couvraient les pierres et lorsque je demandai au génie tutélaire, qui me guidait, ce que cela voulait dire, il me répondit : « Le lait signifie la

condescendance et la douceur, le vin, la force, et la farine, la bonté. » Et en disant cela, il dirigea ses yeux vers le centre et adora Dieu.

10

La dixième nuit, il me paraissait que je voyais un grand édifice ; il renfermait un autre édifice et celui-ci un troisième ou intérieur, auquel les ouvriers travaillaient encore. Je demandai à mon génie tutélaire ce que cela voulait dire, et il me répondit : « Tu es maintenant âgé de 27 ans, et je veux te dire que le dernier jour, la dernière heure, le dernier moment du travail arrivera ; alors il me montra une image sur laquelle deux cœurs, deux corps, deux mains se trouvaient. Ceci sont 6 objets, mais l'amour, la sagesse et la vérité en font un ; et lorsqu'il le dit, je m'éveillai.

11

La onzième nuit, il me paraissait que je voyais un endroit où David et Salomon sacrifiaient à la Divinité. Je vis la sainte arche, les 7 candélabres, les ustensiles du temple et un agneau sur un livre qui était scellé de 7 sceaux. Je voyais l'arche de bois de Sétim bordé d'or et les tableaux de la loi et la verge d'Aaron. Je voyais encore plusieurs objets après un voyage de 3×27 tours ; alors je vins dans une vallée profonde, on la nommait la vallée de la paix, de la vertu et de la réunion, et cette vallée était entourée de 3 grandes montagnes, Moria, Sinaï et Héréthon. Alors l'ange me dit : « Sais-tu maintenant combien de temps tu as voyagé pour voir tout cela ? » Et lorsque je répondis : « J'ai fait 3×27 tours, » il me répondit : « Calcule le

temps, d'après tes années, tu en as maintenant 3, 5, 9, 21, 27 et 81, » et je m'éveillai lorsqu'il dit cela.

La douzième nuit, je rêvais de nouveau et il me paraissait que je voyais une grande pyramide, qui se perdait de la base jusqu'au point. A côté, une croix avec une inscription de quatre lettres se trouvait, et un pélican était sur un autel, qui sacrifiait son sang pour ses petits, et lorsque je vis tout cela, l'ange ouvrit un livre et le nomma le livre des secrets. Des hommes saints y lisaient, mais d'autres y regardaient et ne connaissaient pas les lettres, avec lesquelles le livre était écrit, et lorsque je demandai qui étaient ces hommes qui savaient lire dans le livre, le génie tutélaire me répondit que c'étaient les sages, qui avaient suivi la sagesse de l'agneau.

Avant de voir tout cela dans des rêves, d'après la série des douze rêves, j'en avais encore 5 autres, que je donne ici.

1

Il me paraissait que je me trouvais dans une grande construction en voûte sous le seuil ; au milieu de cette construction il y avait une grande ouverture ronde dans la terre et elle était entourée de marbre. Une pareille ouverture se trouvait au haut de la voûte ; de l'ouverture inférieure, du feu montait en haut, et de la supérieure, de la lumière descendait sur le feu de manière que le feu et la lumière se confondaient et formaient deux pyramides. Aux côtés de la voûte une gelée dure se trouvait et le fruit des pins montait en pyramide. Peu à peu, un fruit après l'autre se rendit

dans l'ouverture du feu et s'éleva en toute pureté vers la lumière. Et je m'éveillai, après avoir vu tout cela.

2

Il me paraissait encore que j'étais dans un magnifique jardin ; là, je marchai par une longue allée, couverte des deux côtés de raisins bleus, lorsque je passai par cette allée, tous les raisins se courbèrent sur moi et paraissaient m'abaisser à terre ; mais lorsque je fus au bout de l'allée, les raisins se relevèrent d'eux-mêmes, et un ami me passa une terrine et y mit une baie sans queue et j'allai sur une colline et regardai la splendeur du jardin, que n'égalait aucun.

3

Je rêvais que j'allais par un chemin étroit, entouré de rochers ; un compagnon inconnu me suivait, il me guida par ses roches jusqu'au rocher du milieu, où se trouvait un autel, sur lequel une petite flamme flamboyait. Il m'encouragea à grimper sur ce rocher et lorsque nous avions grimpé sur ce rocher, l'image de la divinité se trouvait sur un rocher plus haut. De l'autel, le chemin conduisait sans monter à un pré vaste et beau. Là, un ange habillé de bleu nous attendait, nous tendit les mains et — je m'éveillai du rêve.

4

Dans le quatrième rêve, il me paraissait que je voyais un grand livre ouvert près d'une cascade ; l'eau bouillonnait, mais pure comme le cristal sur le livre

de manière qu'on pouvait lire à travers le cristal de l'eau ; le regard du soleil se reflétait dans cette eau qui, en bouillonnant descendait sur le livre, et chaque lettre était feu et lumière.

5

Je vis encore une fois sept grands livres et mon génie tutélaire me dit, que ces livres ne contenaient qu'un seul nom ; mais les enseignants ne montrent ce nom qu'à celui qui est digne de le lire ; et au-dessus de ces sept livres le suivant était écrit :

Latin, pages 386 et 387.

Il n'y a qu'un seul chemin à la sagesse, qu'un seul chemin à la vérité et à la connaissance des choses, qui sont créées.

La vérité éternelle nous a montré elle-même ce chemin — Jésus-Christ, le Dieu incarné, le médiateur entre la vie et la mort.

Marcher ce chemin c'est s'approcher de la vérité, y persévérer c'est être sage.

Qui apprend à connaître Dieu, connaît tout ; mais Dieu ne connaît que celui, à qui Dieu se communique, et il ne se communique qu'à celui qui observe ses commandements.

Qui cherche la vérité hors de Dieu, ne la trouve pas ; car ce n'est que lui, qui est le chemin, la vérité et la vie

Toute la sagesse est dans la loi ; c'est pourquoi la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. La sagesse est pleine de clarté et ne flétrit jamais ;

elle est facilement vue de ses amateurs et est trouvée par ceux qui la cherchent.

Le commencement de la sagesse est un vrai désir d'enseignement.

Mais le désir d'enseignement est l'amour ; l'amour par contre, observe la loi, et l'observation de la loi apporte l'immortalité, l'immortalité conduit l'homme près de Dieu.

La foule des sages est le salut du monde, et un roi sage est un ferme soutien de son peuple.

J'ai eu un désir d'avoir de l'intelligence, et elle m'a été donnée ; j'ai appelé, et l'esprit de la vérité est venu en moi.

La sagesse est une vapeur de la force de Dieu et une pure émanation de la clarté du tout-puissant Dieu, et c'est pourquoi rien qui est sali ne vient à elle.

Elle est un reflet de la lumière éternelle, un miroir immaculé de la Majesté de Dieu et une image de sa bonté.

Quelle splendeur, mon ami, ont ces passages du livre de la sagesse ! Dans ces passages, le fond de la vraie, unique et divine magie ou sagesse y est.

Mais, mon ami ! si votre volonté n'est pas pure vous ne comprendrez pas ces paroles, pleines de force et de vigueur.

Car tous les hommes sont vaniteux, tous, dans lesquels la connaissance de Dieu n'est pas et qui, des biens visibles ne connaissent pas celui qui est, ni de la considération des œuvres celui qui les a créées.

Par cette raison, mon ami, il y en a peu qui sont

susceptibles de la vraie sagesse. Ils ne connaissent pas la sainteté et la grandeur de la religion, ils ne cherchent pas la sagesse, mais seulement la science, et c'est pourquoi ils ne trouvent pas de vérité, mais seulement des opinions d'hommes.

Qui cherche la vérité chez les hommes, celui qui demande la santé à un malade, la vie à un mort, et le secours à un impuissant ; il prie celui qui ne peut pas marcher, d'être son compagnon de voyage, et il veut du gain et de l'assistance de celui qui ne peut rien dans tout cela.

La sagesse n'est qu'en Dieu, le connaître, l'aimer, c'est posséder tout ce que l'homme puisse posséder.

Sa force agit par le juste ; car seulement le juste est le receptacle de cette lumière divine ; car la sagesse se rend parmi les peuples dans les saintes âmes, et non pas dans les ennemis de Dieu et des prophètes.

Ce que je vous dis là, ce ne sont pas mes paroles, mais les paroles de la vraie vérité ; vous trouvez tout cela dans la sainte Écriture.

Mais pensez à ce que le Christ dit dans l'Évangile : Je leur parle par des paraboles, parce qu'ils voient et ne voient pourtant pas, entendent et n'entendent pourtant pas, ni comprennent.

La prédiction d'Isaïe sera accomplie à eux : Avec les oreilles vous l'entendrez et ne le comprendrez pas, et avec les yeux vous verrez et vous ne verrez pourtant pas ; car il n'est pas donné à tous de comprendre les paraboles du ciel.

Un homme bon produit du bien des trésors de bon, et un homme méchant produit du mal des trésors de

mauvais. Ainsi il en est aujourd'hui de ceux qui comprennent si avidement tout le miraculeux et qui voudraient savoir et qui s'éloignent de la lumière au lieu de s'approcher de lui.

Ils cherchent tout chez les hommes et ne pensent pas, que l'homme ne peut rien donner dans le surnaturel, mais seulement celui, qui est le maître de la nature.

Ils viennent et sont aveugles et ils ont des guides misérables; mais si un aveugle conduit l'autre, tous les deux tombent dans le fossé.

C'est pourquoi, mon ami, il y en a tant qui méprisent le plus saint et parce qu'ils ne le comprennent pas, s'en moquent et qui devient à la fin ceux qui se vouent aux vrais chemins de la sagesse, comme des trompeurs et des rêveurs; le Dieu incarné leur a prédit déjà longtemps ce sort, à ceux qui suivent la vérité.

Regardez, dit-il, je vous envoie comme des brebis parmi les loups.

Mais c'est assez pour un disciple d'être comme son professeur, et pour un valet d'être comme son maître. S'ils ont nommé le maître de la maison Beelzebub, avec plus de raison ils nommeront ainsi ceux qui habitent avec lui la maison. Mais ne les craignez pas; car rien n'est caché, qui ne sera pas révélé, et rien n'est si clandestin, qu'on ne saura pas.

Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière, et ce que je vous dis dans l'oreille, prêchez-le sur les toits.

Mais ne jetez pas le saint aux chiens et les bijoux aux cochons, qui fouillent dans la boue.

Qui veut posséder la vérité, que celui-ci purifie son cœur, qu'il fasse pénitence, et qu'il observe la loi, et les yeux de son âme seront ouverts et il verra des secrets, pour lesquels l'homme du monde n'a pas de sens.

Mais sois économe du temps et sois bienfaisant envers tous les hommes, comme l'est celui dans le ciel. Use de la livre que Dieu te donna ; sois vigilant, car tu ne sais jamais si le Seigneur vient, et que la parole de Dieu ne recule jamais de ta bouche.

Suis de bonne volonté le bien et ne renvoie pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui. Sois constant et dans tes actions et dans tes paroles ; fuis les choses temporelles et recherche les éternelles, lève tes yeux vers Dieu, et espère le secours d'en haut, car là, où tout secours humain manque, le secours vient d'en haut.

Aime Dieu de toutes tes forces, mais ton prochain comme toi-même, et Dieu te protégera, comme son oculaire, et te délivrera de tout mal ; il te couvrira de tout le bien, et ton âme ne désirera rien, qu'elle n'aura pas pour son salut temporel et éternel.

Tout ce que tu apprendras, approprie-le à ton âme. et répète-le souvent, mais pense-y qu'il est nécessaire que tu sois régénéré en Dieu et que ton âme soit renouvelée par l'esprit de la grâce, car ce n'est que par la régénération que l'homme s'approche de la nature divine, et participe à ses forces (1), car l'homme qui

(1) Coll, 2, 11, r. Pet. 1. 4.

est régénéré dans son intérieur marchera aussi dans l'extérieur les chemins de sa nouvelle vie.

Regardez, quel amour le père nous a donné, que nous sommes nommés les enfants de Dieu et que nous le sommes. C'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne connaît pas Dieu.

Oui, mon ami ! une grande partie des hommes ne connaît pas le royaume de Dieu. Chez quelques-uns la semence du semeur tomba sur la pierre dure, chez quelques-uns sur la terre mauvaise, et chez quelques-uns sous des épines, où le fruit, germant à peine, est étouffé ; et pourtant la sagesse, la majesté et la grandeur ne se trouvent que là, où est Dieu.

Vous voulez être enseigné dans la plus haute de toutes les sciences, eh bien ! Je vous montre les chemins à la lumière. Là dans l'Écriture et dans le Saint Évangile les plus grandes de toutes les vérités reposent ; seulement l'esprit de la sagesse doit ouvrir vos yeux, et il faut que vous vous rendiez digne de cette grâce par l'humilité de votre cœur et la pureté de votre âme, sans cela vous êtes de ceux qui ont des yeux et ne voient pas, qui ont des oreilles et n'entendent pas.

L'homme, l'image de Dieu, quelle grandeur a-t-il ! — Créé pour le salut éternel des forces, qui entraînent le mortel à l'étonnement et l'ange à l'adoration, reposent en lui.

Nous sommes des enfants de Dieu, dit l'Écriture. Certainement il ne s'est pas encore montré, ce que nous serons ; mais nous savons, que nous lui deviendrons égal, s'il se révèle à nous.

L'homme sera toujours l'objet de l'amour de la Divinité, car celui seulement sait ce que c'est que Dieu, qui sait ce que c'est que l'amour. — C'était toujours son intention de nous faire prendre part à tout ce qui est grand et heureux ; tout y vise ; — et nous nous fermons à nous-mêmes les chemins à la béatitude.

Celui qui s'approche de la Divinité, prend part à ses forces. La porte de l'approchement nous était fermée par le péché ; mais l'homme incarné l'ouvrit et nous enseigna le grand secret de la régénération de l'esprit et de la sanctification.

Ce grand secret est dans le centre de la religion, là, toutes les forces se réunissent, là, est la sanctification.

Apprenez, mon ami, à connaître Dieu, l'amour infini.

Il créa par amour.

Il sauva par amour.

Il sanctifia par amour.

Et nous prépare une éternité, où notre être n'aura plus de mort.

Notre connaissance pas d'erreur.

Notre amour pas de souffrance.

Là où nous sommes libres de toute misère, pour voir ;

Où nous venons, pour aimer ;

Et aimerons pour louer.

Où notre mémoire retiendra Dieu, sans l'oublier.

Notre science connaîtra Dieu sans erreur, et notre amour aimera Dieu à l'exclusion de tout le reste.

(A suivre.)

ECKARSHAUSEN.

UN SECRET PAR MOIS

Pour imiter les diverses pierres précieuses, mettez dans une vessie de porc ou de mouton, une douzaine de blancs d'œufs battus en neige (ou davantage), agitez un certain temps et placez la vessie dans de l'eau bouillante pendant une heure. Mettez sécher et regardez de temps en temps pour voir si la matière est bien sèche et a la consistance du verre. Coupez alors dans cette pâte vitrifiée les formes voulues et jetez-les dans de l'eau différemment colorée par du safran ou des raclures de Brésil, etc. Retirez les pierres quand elles auront belle couleur.

MIZAULD.

Ordre martiniste.

ESPAGNE

Par décret du suprême Conseil de l'Ordre, Don Villarina del Villar a été nommé souverain délégué général de l'Ordre pour l'Espagne et membre du suprême Conseil.

ÉGYPTE

Le docteur Versata ayant été injustement pris à partie par les Maçons égyptiens a parfaitement remis les choses au point par la lettre suivante que le suprême Conseil publie à titre d'encouragement pour son délégué en Égypte.



RÉPONSE A M. J. SAKAKINI

A Monsieur le Directeur du journal la Réforme.

MONSIEUR,

« Ma qualité de délégué général en Égypte de l'Ordre Vénérable Martiniste m'impose de répondre aux attaques portées contre notre Ordre vénérable, et espère que vous voudriez bien publier ces quelques lignes qui sont d'un *intérêt général* et d'*utilité publique*, pour faire connaître l'Ordre des illuminés *si méconnu* et *si ignoré* en Égypte.

« Nous avons été étonnés de voir M. Sakakini tomber dans une telle erreur qu'un enfant n'aurait pas commise.

« D'un côté il a confondu les Illuminés avec la franc-maçonnerie, en nous prenant pour des maçons et dit de lui demander l'autorisation comme si nous dépendions de sa personne, quand, à plusieurs reprises, nous lui avons dit et écrit le contraire, c'est-à-dire qu'il faut bien considérer qu'il n'y a rien de commun entre la franc-maçonnerie et le Martinisme, quoique quelques rites maçonniques aspirent à l'Illuminisme.

« De l'autre côté, il dit que nous n'avons pas le droit d'exister dans *son territoire*. Voilà une chose bien singulière et bien égoïste ; il paraît que *l'Égypte* ne dépend pas de *Son Altesse le Khédive*, mais de M. J. Sakakini qui parle en maître.

« De plus encore, il paraît que c'est lui qui a le droit de monopoliser la *science* et le *savoir* puisqu'il défend l'existence d'un *centre scientifique*, quand il n'y a *aucune loi* qui soit *naturelle, humaine* ou *divine*, qui puisse empêcher l'instruction et le progrès de l'homme, la liberté de l'enseignement et la vulgarisation de la science. Voilà des choses qui font sourire et qui excite la pitié des plus sceptiques.

« Nous lui dirons pour la dernière fois que nous ne sommes pas des francs-maçons, que notre Ordre existait en Égypte (sous différents noms) six mille avant Jésus-Christ, avant même l'existence de la franc-maçonnerie ;

que notre Ordre est tout à fait indépendant de tout autre rite, ordre ou association et distinct de toute autre société quel que soit son but, sa forme et sa dénomination ; que nous n'avons rien à faire avec eux, que nous ne dépendons que du suprême Conseil de notre Ordre siégeant à Paris ; que nous sommes indépendants de tout centre quel qu'il soit, que nous n'avons aucune obligation, ni aucune formalité à faire ni auprès de lui, ni auprès de qui que ce soit.

« Enfin qu'en un mot un abîme infranchissable nous sépare sous tous les rapports tant *physiques, moraux et intellectuels*.

« Je crois qu'à présent que je me suis expliqué, il finira par comprendre que nous n'avons aucun rapport et nous le prions de nous laisser tranquilles et de ne pas s'occuper des affaires qui ne le regardent pas, n'ayant aucune autorité auprès de nous.

« Nous avons envoyé une lettre à titre de politesse annonçant la fondation d'une loge de l'Ordre Vénérable Martiniste qui a conservé intactes les constitutions des Hautes Fraternités Initiatiques qui ont procédé la Révolution maçonnique de 1773 à Alexandrie, Égypte, sous le nom « Hermès » et le n° 161. La présidence du Conseil de cette loge a été confiée au fr. prince de Mizraün.

« Par décision du suprême Conseil de l'Ordre siégeant à Paris, la délégation générale en Égypte a été confiée au docteur D. Verzato.

« Après cela, nous voyons toute discussion inutile et la politique close.

« Veuillez agréer, monsieur le Directeur, tous nos remerciements anticipés pour l'hospitalité que vous nous accordez dans votre journal. »

Le président,
Prince DE MIZRAÛN.

Le délégué général,
Docteur D. VERZATO.

∴

BIBLIOTHÈQUES DES LOGES

Plusieurs loges martinistes nous ayant demandé la possibilité de constituer un fonds de livres d'étude, nous

avons établi une liste qui sera communiquée aux délégués que cette question intéresse.

Les prix varient de 12 francs à 100 francs suivant l'importance des ouvrages et leur rareté. Mais ils sont établis pour une étude progressive de l'hermétisme et de ses annexes.

S'adresser à la Direction de l'*Initiation*, 5, rue de Savoie, Paris.

Un Miroir magique

Dans l'antiquité ainsi que de nos jours, l'homme s'est toujours senti attiré vers le merveilleux et s'est appliqué à rechercher les lois qui régissent l'Invisible.

De même il a essayé de pénétrer dans l'astral afin d'y lire sa destinée.

Parmi les nombreux procédés employés depuis des siècles le miroir magique est l'appareil qui a permis d'obtenir les meilleurs résultats.

Le type le plus employé actuellement est le miroir concave, qui tout en étant très puissant est loin d'être parfait, il en existe bien, disent ceux qui ont traité de cette question, qui donnent des résultats certains ; mais les initiés seuls en ont le secret.

Un frère avec qui je travaille depuis plusieurs années cette question a bien voulu me donner certains renseignements qui m'ont permis de reconstruire un miroir à peu près semblable à ceux qui étaient employés dans le temple de Mithra.

Cet appareil est composé de trois miroirs distincts, de couleurs différentes, qui réunissent en eux tous les symboles isotériques, et qui correspondent chacun à l'un des trois plans.

Le luminaire par un dispositif spécial fait réfracter la vision dans le miroir central qui devient ainsi le réceptacle des deux autres.

J'appelle ce miroir le « Visionomos » qui lui m'a

donné un nouveau procédé de divination que je nomme la « Visionomie ». Visio, en latin signifie action de voir.

Yviopn du grec (Indice).

Le mot *visio* exprime l'exercice du sens de la vue, la vision directe, réfléchie, réfractée.

Le mot *indice* veut dire : signe apparent et probable qu'une chose est.

Dans un prochain article je décrirai l'application rationnelle de mon procédé la « Visionomie » qui permet d'obtenir le contrôle certain des visions qui se présentent et de lire ainsi d'une façon certaine dans l'avenir sa propre destinée.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'auteur, M. Paul Marchand, 23, rue Pierret, à Neuilly-sur-Seine.

NOTRE CONGRÈS

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs et amis qu'un grand congrès de l'occultisme aura lieu dans les premiers mois de l'année 1907.

Notre directeur, docteur Papus, et notre collaborateur M. Bellot, en sont les secrétaires généraux, et M. Marchand en est le secrétaire. Nous prions nos amis de vouloir bien donner leur adhésion à ce congrès dont nous parlerons dans un de nos prochains numéros. S'adresser pour tous renseignements au secrétaire général, 11, quai Saint-Michel.

∴

Les cours de l'École magnétique ont repris le 5 novembre devant une nombreuse assistance. Les cours de physiologie, d'anatomie et massage sont commencés.

Ils sont faits respectivement par les docteurs Encausse, Ridet et Durville.

Les personnes qui veulent étudier le massage peuvent s'inscrire tous les jours à l'École du magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris.

LIVRES NOUVEAUX

Un miracle contemporain, par ALFRED DESCHAMPS, édité par l'œuvre des tracts des catholiques, 50, rue Antoine-Dansaert, Bruxelles.

Un miracle contemporain est l'histoire d'un paysan, Pierre de Rudder, qui, à l'âge de quarante-quatre ans, fut victime d'un cruel accident où il eut la jambe gauche broyée.

Après de nombreux et inutiles soins, les médecins conclurent à l'amputation du membre, mais le malade se refusa énergiquement à cette opération.

Pendant huit ans aucune amélioration ne se produisit. C'est alors qu'il vint à l'idée du malade de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes vénérée à Ostacher, près de Gand.

Après de nombreuses difficultés il atteignit en compagnie de sa femme le but de son voyage, et sous l'effet d'une ardente prière, il eut la stupéfaction et la grande joie de se trouver à genoux devant la grotte, lui qui, depuis huit ans, n'avait pu prendre cette position. Ce fut en proie à un immense bonheur et d'une très vive reconnaissance qu'il se mit à gambader autour du Sanctuaire à l'étonnement général des assistants.

Les médecins purent constater que les deux bouts de la fracture étaient parfaitement soudés, qu'il n'y avait plus de suppuration et que la guérison était complète et miraculeuse sans aucun doute possible.

La Pensée ésotérique de Léonard de Vinci.

Par PAUL VULLIAAUD.

Très jolie œuvrette parlant spécialement des œuvres d'art symboliques du maestro et en particulier de l'explication ésotérique de ses deux principaux chefs-d'œuvre. Les lecteurs de cette brochure pourront constater combien le symbole joue un rôle dans l'art, et ceci explique comment les Égyptiens le considéraient. Qu'il

nous suffise de rappeler le mystérieux sphinx et les imposantes pyramides.

La Gennia, roman spirite hétérodoxe, par JOHN-ANTOINE NAU, éditeur, Léon Vannier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

Self-Synthesis, A. MEANS, To Perpetual Life by CORNWELL ROUND, éditeurs, Simpkin-Marshall Hanulton et C^o Limited, London, 1906.

.,
Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs habitant Paris un excellent chiromancien, M. Desbarolles, le fils du célèbre Desbarolles. Il demeure 99, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris.

REVUE DES REVUES

La Paix Universelle, numéro d'octobre, Kadochem étudie la puissance du signe dans les trois plans. Pour obtenir une puissance effective, il est nécessaire que tout signe soit compris dans son symbolisme, puisque l'occultiste s'identifie à l'idée-principe et surtout ait la foi. Enfin si ce signe a été employé un grand nombre de fois, il aura encore plus de force. C'est de la tradition pure ; mais je pense que si un ignorant plein de confiance en Dieu fait le signe de la croix sur un malade, la guérison sera due non au signe, mais à la confiance et à la foi de cet ignorant. Je ferai remarquer aussi qu'on ne peut jamais dire ou écrire qu'une guérison sera *sûrement* obtenue ; c'est le secret du Père et parfois les plus grands Maîtres ont vu tous leurs pouvoirs inutiles. Ils ont certainement connu les causes de l'insuccès, mais enfin le malade n'a pas guéri.

Ceci du reste n'empêche pas que l'article de Kadochem

ne soit vraiment initiatique et traditionnel. Tous les occultistes devraient méditer ces lignes : « Le pouvoir de guérir les malades ne s'acquiert que par le sacrifice et la charité. » A. Bouvier démontre, dans un intéressant article que, en magnétisme il n'y a qu'à aimer et vouloir pour pouvoir. C'est en effet la clef de toute action occulte et c'est pourquoi, il faut travailler quinze ou vingt ans sur soi-même avant d'obtenir la moindre chose intéressante et *durable*, c'est-à-dire avant d'AIMER.

Dans l'*Étincelle* d'octobre, lire la fin d'une étude sur le matérialisme et le spiritualisme, par Elenthère. C'est un travail trop important pour que j'en fasse un véritable compte rendu ; mais l'idée qui s'en dégage, c'est qu'il n'y a pas en réalité de système particulier qui puisse résister à la lumière synthétique, qu'il n'y a ni spiritualisme ni matérialisme, mais une seule doctrine, une seule vérité. C'est très juste.

On pourra lire encore avec fruit un article sur la « Respiration » écrit avec science et bon sens, par un médecin, le docteur Arnulphy. Enfin de M. G. Bourgeat, une interprétation historique des vingt-deux premiers nombres, d'après le Tarot et la Philosophie occulte, intéressera le lecteur.

La *Revue du spiritualisme moderne* annonce la création et donne le plan d'étude d'une union nouvelle, spiritualiste, portant le nom d'*Union éclectique universaliste* qui a été fondée le 15 novembre 1905. Elle n'est pas basée sur l'argent puisqu'aucune cotisation n'est demandée, c'est là un point de contact avec notre martinisme et nous en sommes fiers.

La *Revue* publie ensuite presque intégralement l'importante conférence de M. Léon Denis sur le spiritisme et la question sociale. Je n'analyse pas ce long discours qui ne présente aucune idée nouvelle pour nos lecteurs, bien qu'il soit admirablement adapté à un public profane.

La *Revue du spiritisme* de G. Delanne rend compte des séances de Miller auxquelles il a assisté. Il les discute avec sa compétence habituelle. Malgré quelques circonstances regrettables : contrôle et lumière insuffisants, etc., M. Delanne est d'avis que la fraude a été impossible

dans un grand nombre de cas et très peu probable dans les autres.

M. A. Becker, sous le titre : *Nos Origines*, passe en revue un certain nombre de théories sur ce sujet et conclut que, bien que se perdant dans la nuit du passé, l'origine de la vie peut cependant être imaginée. Nous verrons comment dans le numéro suivant.

A lire encore la si remarquable étude de M. Maxwell sur les séances de la villa Carmen. D'une très grande logique et d'un admirable bon sens, la discussion serrée permet de rejeter sans hésitation ni regret la plupart des assertions des sceptiques. Après avoir lu le travail, on sera fixé.

On trouvera encore dans cette excellente revue de très importants extraits du livre de Miss Marryat. Il n'y a pas de mort.

La Revue spirite d'octobre, M. Grimard continue son histoire de l'évolution religieuse. Il flétrit avec raison les épouvantables abus qui régnèrent après la mort de l'empereur Julien, dont le règne avait été comme un glorieux intermède dans le drame qui se jouait alors en pleine église orthodoxe. Il examine ce qui se passa en Occident avec Clovis et étudie les diverses hérésies condamnées. Il fait, entre autres, cette remarque intéressante que les Ariens firent beaucoup pour l'organisation générale des choses ecclésiastiques. Il arrive enfin à la réforme et constate qu'elle fut en partie déchaînée par la mise en vente des indulgences sous Léon X.

Un spirite envoie à la Revue une très belle page de V. Hugo sur l'idée d'immortalité. C'est de toute beauté. Ce grand génie *n'a pas tourné le dos au monde inconnu*, mais il en a reçu de bien vives lumières. C'était un grand initié, sans le savoir, peut-être. Le professeur C. Moutonmier donne une analyse très complète et très bien faite du livre du docteur Lapponi, médecin du Pape, sur le spiritisme, et dont la conclusion est que le spiritisme est toujours dangereux, nuisible, immoral, responsable. Il doit être condamné et interdit. C'est un peu sévère, certes, et on peut dire seulement que le spiritisme ne devrait devenir pratique qu'après de longues études théoriques. Beaucoup de ses dangers seraient

ainsi évités. D'autre part le livre du docteur Lapponi fourmille d'erreurs vraiment trop apparentes et qui témoignent qu'il n'a pas assez étudié son sujet. La *Vie nouvelle*, dans ses numéros d'octobre, publie un article scientifique du docteur F. de Courmelles sur le Congrès d'assainissement de l'habitation tenu à Genève, une très curieuse étude de graphologie comparée. Il s'agit de spécimens d'écriture obtenus à l'état de trance, que M. de Rochetal compare avec l'écriture du sujet à l'état de veille. A signaler encore et surtout aux malades un article du docteur Alcide Treille, qui établit l'inefficacité de la quinine lorsqu'elle n'est pas nuisible. Cela fait plaisir aux occultistes qui doivent être tous naturellement partisans de l'homéopathie, laquelle a, sans quinine, de merveilleux médicaments contre la fièvre.

Le *Progrès spirite* donne de M. L. de Faget une étude sur le spiritisme devant la conscience. Quelques minutes de Rêves tel est le titre de ce chapitre : « Rêver pour l'âme qui a vécu, ce n'est pas perdre son temps en songe stérile. C'est donner à la réflexion de plus larges ailes pour fouiller plus profondément l'infini de la pensée. C'est communier davantage avec Dieu. » Bravo ! Voilà de belles et hautes pensées !

A. La Beaucie a publié un livre intitulé *les Grands Horizons de la vie*, le *Progrès spirite*, en détache quelques conseils aux médiums que tous devraient méditer. Seul, y manque le conseil de rechercher surtout des communications conscientes avec l'invisible, et l'acquisition d'une faculté, non d'une médiumnité. Il n'est malheureusement pas très goûté des spirites en général.

Je signalerai dans ce numéro le récit fait par une correspondante du *Progrès spirite*, de divers faits intéressants et qui semblent indiquer de bonnes preuves de la survie.

Dans l'*Écho du merveilleux* du 15 octobre on trouvera le récit fait par G. Méry des séances de Miller auxquelles il a assisté. Il ne donnera son opinion définitive que dans le prochain numéro. M. G. Malet raconte une curieuse histoire, celle d'une voyante qui a réussi à surprendre M. Fallières à sa campagne et lui a fait un certain nombre de prédictions pas très gaies. M. G.

Méry rend aussi compte d'une visite rendue à une chiromancienne, Mme Cleophas, et constate sa bonne foi et son originalité.

Dans le numéro du 1^{er} octobre, M. G. Méry analyse un travail de M. Binet qui déduit d'un certain nombre d'expériences la faillite de la graphologie. M. G. Méry, pense avec raison, que malgré les attaques, la graphologie ne se portera pas plus mal. J'approuve surtout l'idée qu'il ne faut pas chercher à obtenir le sexe et l'âge, par la graphologie seule.

Par ces temps de vols étranges, il était intéressant de rechercher des récits authentiques sur le même sujet. C'est ce qu'a fait M. G. Malet, qui nous raconte, de façon savoureuse, une belle histoire où l'on voit un diamant volé par un jeune homme somnambule et retrouvé par lui quelque temps après dans un nouvel accès.

Au sujet d'un de ses derniers reportages, sur la guérison d'une dent malade, en la touchant avec un clou qu'on enfonce ensuite dans une porte, M. G. Malet reçoit une intéressante lettre sur des pratiques analogues qui ont comme origine, pense l'auteur, la croyance que les esprits se blessent comme les hommes avec le fer. Je pense qu'on en doit surtout chercher l'origine dans la médecine du transfert très connue parmi nos paysans vendéens. Le mal passe dans le fer dont les propriétés comme absorption de la force nerveuse sont bien sues parmi les occultistes. Si au lieu d'enfoncer le clou dans une porte, on l'enfonçait dans un arbre, la guérison serait plus sûre, l'arbre étant parcouru par un courant vital intense.

Nous avons reçu un grand nombre de revues spiritualistes étrangères, pour lesquelles nous remercions vivement. Signalons parmi les meilleures :

Le *Light*, *El Pensamiento*, Revue théosophiste. *Neue metaphysische Rundschau*, la *nueva Era El Siglo Espirita* (Mexico), qui toutes combattent le bon combat pour le triomphe du spiritualisme.

G. PHANEG.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 80 centimes

ALBERT (d'Angers). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2^e Edition.*

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.*

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux, avec 13 Figures.*

— *Le Magnétisme des animaux. Zoothérapie. Polarité.*

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE pour Tous. — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOURoux. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme. Mon Procès.*

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le Syndicat de la Presse spiritualiste de France.

A 20 centimes

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine, par un LETTRÉ CHINOIS.* — III. *Extrait de la Correspondance (Congrès du libre exercice de la médecine).* — IV. *Articles de journaux sur le même sujet.*

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique, d'après l'œuvre de M. Simonin, avec 1 Fig.*

JOURNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine, Pratique médicale chez les Anciens.*

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. Catalogue des ouvrages de langue française.

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, le Zouave, JACOB, LUYS, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — Divers Portraits rares.

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOS-
TRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LEON DENIS,
DURAND (de GROS), DURVILLE en 1901, DURVILLE en 1872, 1887, 1901, 1903, ELIPHAS
LEVI, G. FABIUS, DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, l'abbé JULIO,
LAFONTAINE, LAVATER, LIEBEAULT, LUYS, MESMER, MOURoux, D^r MOUTIN, PAPUS, PARA-
CEUSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSEGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER
BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500 exemplaires, assortis ou non, 50 0/0 de remise:			
100	—	—	40 0/0 —
50	—	—	33 0/0 —
25	—	—	25 0/0 —
10	—	—	10 0/0 —

H. DURVILLE. — Physique magnétique, avec Portrait, Signature autographe de l'Auteur, Têtes de chapitres, Vignettes spéciales et 55 Figures dans le texte. 2 Volumes reliés. 6 fr.
— Théories et Procédés, avec 8 Portraits, Têtes de chapitres, Vignettes et 55 Figures. 2 Volumes reliés. 6 fr.

Ecole pratique de Massage et de Magnétisme, fondée en 1893, autorisée en 1895.
 Directeurs : H. DURVILLE et les docteurs ENCAUSSE (PAPUS), MOUTIN et RIDET, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e.

L'Ecole forme des masseurs et des magnétiseurs expérimentés dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins et met la pratique du Massage et du Magnétisme à la portée des gens du monde. Les cours ont lieu du 25 octobre au 1^{er} juillet de chaque année.

Pour favoriser son développement, l'Ecole est devenue un Etablissement de la Société magnétique de France, fondée par M. H. Durville, en 1887. (Demander les statuts qui sont envoyés contre 1 franc.)

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e. Bibliothèque roulante, prêt à domicile.

Cette Bibliothèque se compose d'environ 7.000 volumes sur le Magnétisme et l'Hypnotisme, l'Occultisme, le Spiritisme et les diverses branches du savoir humain qui s'y rattachent. Demander le catalogue qui est envoyé contre 0 fr. 20

Le Journal du Magnétisme, du Massage et de la Psychologie, fondé par le baron du Potet en 1815, paraît tous les trois mois en un fascicule de 64 pages grand in-8^e, imprimé sur deux colonnes, sous la direction de H. DURVILLE, 23, rue Saint-Merri. Ab. 4 francs par an pour toute l'Union Postale.

Le service est fait à titre de Prime à tous les abonnés de l'Initiation qui en font la demande, à la condition de s'abonner directement à la Librairie initiatique.

La Revue graphologique paraît tous les mois sous la direction de A. DE ROCHETAL.
 Ab. : France, 6 francs par an ; étranger, 8 francs ; le numéro, 0 fr. 50, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Vin blanc et rouge de Touraine, 60 à 80 francs la pièce de 225 litres. LUCIEN DENIS, 64, rue George-Sand, Tours.

Mme Berthe, Somnambule lucide, 23, rue Saint-Merri, Paris. Reçoit le jeudi et le dimanche de 10 heures à midi ; les autres jours, de 1 à 4 heures.

VIENT DE PARAÎTRE :

Magnétisme Personnel ou Psychique

ÉDUCATION DE LA PENSÉE

DÉVELOPPEMENT DE LA VOLONTÉ

Pour être Heureux, Fort, Bien portant et Réussir en Tout.

*Avec Têtes de chapitres, Vignettes spéciales, Portraits
 et 32 Figures explicatives.*

Un Volume, reliure souple, Deuxième Édition,

par **H. DURVILLE**

Prix : 10 francs, à la Librairie initiatique, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e.

**Les annonces sont reçues à l'administration de l'Initiation,
 23, rue Saint-Merri, au prix de 1 franc la ligne.**

L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

73^m. VOLUME. — 21^m. ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o **3** (Décembre 1906)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Crystal-Gazing (p. 193 à 195). G. Phaneg.

PARTIE PHILOSOPHIQUE

Les Forces inconnues (p. 196 à 222) Camille Flammarion.

L'écran de « l'Acacia » (p. 223 à 239) Téder.

Histoire de brigands (p. 240 à 246) L. G.

Le Sphinx a parlé (p. 247 à 260). Joseph Heibling.

Le Paradis (p. 261 à 263). Ramseger.

PARTIE INITIATIQUE

La Fraude et les Médiums (p. 264 et 266) Papus.

Essai sur le Cantique des Cantiques (p. 267 à 272), Sédir.

Un Secret par mois. — Nos Forces. — Notre Congrès. — La Vérité en marche. — Cours d'antiquités américaines. — Livres nouveaux. — Bibliographie

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VI^e. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

CRYSTAL-GAZING

(Suite.)

Certaines visions dans le cristal peuvent parfaitement être dues à la suggestion ou à l'auto-suggestion.

Nous allons en dire un mot aujourd'hui.

Il est incontestable que si l'on prend une personne sensitive et très passive au médium, même à l'état de veille, il sera possible de lui faire voir un objet, un animal, une scène quelconque.

Le fait a été prouvé par de nombreuses expériences. Le sensitif verra alors très facilement dans un miroir une projection, un reflet de l'objet créé en astral par la parole, ou même la pensée forte d'un magnétiseur.

Voici un cas de vision, produite par la suggestion, la création inconsciente en astral d'une scène complète dans ses moindres détails. Il est raconté par miss X. dans le *Borderland*:

« Une personne inconnue me demanda un jour si je pourrais lui rappeler en regardant dans le cristal une circonstance qui la préoccupait beaucoup à ce mo-

ment. Ne sachant rien, je priai cette personne de fixer fortement sa pensée sur le fait particulier qu'elle désirait connaître. Je vis dans le cristal cette personne elle-même assise sur une chaise en forme de prie-dieu recouverte de drap vert, près d'une petite table noire couverte de journaux et de livres, parmi lesquels la nouvelle revue. Tous ces détails étaient exacts et furent dus incontestablement à la transmission de pensée. »

Dans l'auto-suggestion, nous pouvons classer toutes les observations inconscientes que notre mémoire enregistre journellement. Nous pourrions parfois affirmer avec une entière bonne foi notre ignorance absolue d'un fait qu'un mot dit par hasard, une association d'idées quelconque rappellent ensuite à notre souvenir. En voici un exemple curieux raconté par miss X. :

« Un matin, ne pouvant dormir, je pris le cristal pour me désennuyer. J'y vis rapidement, comme en une colonne découpée de *Times*, l'annonce de la mort d'une dame que j'aurais certainement regardée comme une nouvelle d'importance considérable de n'importe quelle façon qu'elle fût venue à ma connaissance. La vision donnait tous les détails de lieu, de nom et de date et m'informait en plus que la mort s'était produite après une longue période de souffrance. Je n'avais pas entendu parler de cette dame depuis de nombreux mois et je ne fus pas loin d'attribuer cette vision à une clairvoyance prophétique. Hélas ! je fus bientôt détrompée : un regard jeté sur le journal de la veille me fit voir l'annonce telle que je l'avais vue imprimée

dans le cristal, et bien qu'au premier abord je fusse disposée à jurer que je n'avais jamais vu le journal, je me souvins ensuite de m'en être servi comme écran pour me protéger du feu tout en causant avec quelques amis. »

Il est certain que, dans ce cas, l'inconscient avait lu les quelques lignes en question qui furent ensuite objectivées sur ce miroir. On voit donc combien il est nécessaire de bien étudier un cas avant de l'attribuer à la clairvoyance.

On peut aussi classer dans les visions de cristal, dues à l'auto-suggestion volontaire, certains cas curieux qui ont prouvé la possibilité de revoir dans le miroir une date, un nom oubliés.

Je m'occuperai, dans mon prochain article, des visions dues à l'action de ce qui a été appelé un point de repère.

(*A suivre.*)

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Les forces naturelles Inconnues ⁽¹⁾

Il s'agit de savoir ce qu'il y a de vrai dans les phénomènes des tables tournantes, mouvantes et parlantes, dans les communications qu'on en reçoit, dans les soulèvements en opposition avec les lois de la pesanteur, dans les déplacements d'objets sans contact, dans les bruits inexpliqués, dans ce que l'on raconte des maisons hantées, le tout considéré au point de vue mécanique et physique. Il y a là des faits matériels produits par des causes encore inconnues à la science, et c'est de ces phénomènes physiques que nous nous occuperons spécialement ici, car le premier point est de constater définitivement, d'après des observations suffisantes, leur existence réelle.

Les hypothèses, les théories, les doctrines viendront après.

Dans le pays de Rabelais, de Montaigne, de Voltaire, nous sommes portés à rire de tout ce qui touche aux légendes du merveilleux, aux contes de sorcellerie, aux bizarreries de l'occultisme, aux mystères de la magie. C'est d'une raisonnable prudence. Mais ce

(1) *La Revue* de Jean Finot publie sous ce titre une série d'études dont nous détachons cet extrait.

n'est pas suffisant. Nier de parti pris un phénomène n'a jamais rien prouvé. On a à peu près tout nié de ce qui constitue aujourd'hui les sciences les plus positives. Ce que nous devons faire, c'est de ne rien admettre sans vérification suffisante : c'est d'appliquer à tous les sujets d'étude, quels qu'ils soient, la méthode expérimentale sans aucune sorte d'idée préconçue, pour ou contre.

Il s'agit ici d'un grand problème, qui touche à celui de la survivance. Nous pouvons l'étudier, malgré les sourires.

Lorsque nous nous consacrons à une idée utile, noble, élevée, n'hésitons jamais à lui sacrifier les questions de personnes, surtout la nôtre, notre intérêt, notre amour-propre, notre vanité humaine. Ce sacrifice est un critérium auquel j'ai jugé bien des caractères, que de femmes mettent leur pauvre petite personnalité au-dessus de tout !

Si les forces dont il s'agit sont réelles, elles ne peuvent être que des forces naturelles. Nous devons admettre, en principe absolu, que tout est dans la nature, Dieu lui-même, comme je l'ai exposé dans un autre ouvrage. Le premier point, avant tout essai de théorie, est d'établir d'abord scientifiquement l'existence réelle de ces forces.

Les expériences faites avec les médiums pourraient former — et formeront sans doute bientôt — un chapitre de la physique. Seulement, c'est une sorte de physique transcendante, qui touche à la vie et à la pensée, et les forces en action sont surtout des forces animées, des forces *psychiques*.

Je rapporterai au chapitre suivant les expériences que j'ai faites de 1861 à 1865, antérieurement à la protestation qui précède. Mais comme elles se résument à certains égards dans celles que je viens de faire en 1906, je signalerai d'abord celles-ci dans ce premier article.

Je viens de les renouveler, en effet, ces expériences, avec un célèbre médium, Mme Eusapia Paladino, de Naples, qui est venue plusieurs fois à Paris, en 1898, en 1905, et, tout récemment, en 1906. Les faits dont je vais parler se sont passés dans le salon de mon appartement de Paris, les derniers en pleine lumière, et sans aucun préparatif, tout simplement, en causant, pour ainsi dire, après dîner.

Ajoutons que ce médium est venu à Paris, dans les premiers mois de cette année 1906, appelée par l'Institut psychologique, ou plusieurs savants ont continué des recherches commencées déjà depuis longtemps. Parmi ces savants, je citerai le regretté Pierre Curie, l'éminent chimiste, avec lequel j'avais eu une conversation quelques jours avant sa mort si malheureuse et si horrible. Ces expériences étaient pour lui un nouveau chapitre du grand livre de la nature, et il était convaincu, lui aussi, qu'il y a là des forces cachées à l'investigation desquelles il n'est pas antiscientifique de se consacrer. Son génie subtil et pénétrant aurait peut-être rapidement déterminé le caractère de ces forces.

Les personnes qui se sont quelque peu occupées de ces études connaissent les facultés de Mme Paladino. Les ouvrages du comte de Rochas, du professeur Ri-

chet, du docteur Dariex, de M. G. de Fontenay, et notamment les *Annales des sciences psychiques*, les ont signalées et décrites avec tant de détails qu'il serait superflu d'y revenir en ce moment. Nous aurons lieu de les discuter plus loin.

Dans toutes ces observations, une idée dominante court sous les textes : c'est l'obligation impérieuse dans laquelle les expérimentateurs sont constamment tenus de se méfier des tricheries de ce médium. Il en est de même, d'ailleurs, avec tous les médiums, hommes ou femmes. Je crois les avoir reçus à peu près tous chez moi, depuis plus de quarante ans, issus des divers points du monde. On peut poser en principe que les médiums de profession trichent tous. Mais ils ne trichent pas toujours et possèdent des facultés réelles absolument certaines.

Il en est à peu près comme chez les hystériques en observation à la Salpêtrière ou ailleurs. J'ai vu celles-ci attraper consciencieusement le docteur Charcot, le docteur Luys surtout, et tous les médecins qui les étudiaient. Mais de ce que les hystériques mentent et simulent, ce serait une erreur grossière de conclure que l'hystérie n'existe pas. De ce que les médiums jouent souvent de la plus effrontée supercherie, il serait non moins absurde de conclure que la médiumnité n'existe pas. Les somnambules forains n'empêchent pas le magnétisme, l'hypnotisme et le somnambulisme d'exister.

Cette obligation de nous tenir constamment sur nos gardes a découragé plus d'un expérimentateur, comme me l'écrivait notamment l'illustre astronome

Schiaparelli, directeur de l'Observatoire de Milan.

Cependant il faut nous y soumettre.

Les mots *supercherie* ou *tricherie* ont même ici un sens un peu différent de leur sens habituel. Quelquefois, les médiums trichent consciemment, le sachant fort bien, et s'en amusent. Mais, le plus souvent, ils trichent inconsciemment, poussés par le désir de voir se produire les phénomènes que l'on attend.

Ils aident au succès quand il se fait attendre.

Les « médiums à effets physiques » sont doués de la faculté de faire mouvoir des objets à distance, de soulever des tables, etc. ; mais cette faculté paraît, en général, s'exercer au bout de leurs doigts, et les objets à mouvoir doivent être à portée de leurs mains ou de leurs pieds, ce qui est assurément déplorable et ce qui fournit beau jeu aux incrédules de parti pris. Souvent, ils agissent à la façon du joueur de billard qui continue le geste de la main tenant la queue dirigée vers la bille qui roule, et se penche en avant comme s'il voulait pousser la bille au carambolage : le joueur sait très bien qu'il ne continue pas d'agir sur sa bille, lancée par son coup exclusif ; mais il la conduit par la pensée et du geste.

Il n'est pas sans utilité de prévenir le lecteur que le mot *médium* est employé ici sans aucune idée préconçue, et non dans le sens étymologique qui l'a créé lors des premières théories spirites, dans lesquelles on affirmait que l'homme ou la femme doué de ces facultés est un intermédiaire entre les esprits et les expérimentateurs. L'être qui a la faculté de faire re-

inuer des objets contrairement aux lois de la pesanteur, ou même sans les toucher, de faire entendre des bruits produits à distance et sans intervention musculaire, de faire voir des apparitions diverses, n'est pas nécessairement en relation pour cela avec des esprits ou des âmes désincarnées. Nous lui conservons toutefois le nom de médium, depuis longtemps adopté. Nous ne nous occupons ici que des faits ; nous voulons convaincre le lecteur que ces faits existent réellement et ne sont ni des illusions, ni des farces, ni des exercices de prestidigitation. Notre but est de prouver leur réalité avec une certitude absolue, comme nous l'avons fait pour la télépathie, les manifestations de mourants, les rêves prémonitoires et la vue à distance, dans notre ouvrage *l'Inconnu et les Problèmes psychiques*.

Je commencerai, dis-je, par les expériences que je viens de renouveler récemment, en 1906 (quatre séances, les 29 mars, 5 avril, 30 mai et 7 juin).

I. — Voici un guéridon. J'avais vu si souvent une table assez lourde soulevée entièrement des quatre pieds, 30 ou 40 centimètres de hauteur, et j'en avais pris des photographies si incontestables ; j'avais si souvent éprouvé que la suspension de ce meuble avec les mains de quatre ou cinq personnes posées *au-dessus*, produisait l'effet d'une suspension au-dessus d'un baquet plein d'eau ou d'un fluide élastique, que pour moi la lévitation des objets n'est pas plus douteuse que celle d'une paire de ciseaux soulevée à l'aide d'un aimant. Mais, désireux d'examiner à loisir comment la chose s'opérait, un soir que je me

trouvais à peu près seul avec Eusapia (29 mars 1906, nous étions quatre personnes en tout), je la priai de poser ses mains avec moi sur le guéridon, les deux autres personnes se tenant à distance. Le meuble fut, assez vite soulevé, à 30 ou 40 centimètres, tandis que nous étions debout tous les deux. Au moment de la production du phénomène, le médium posa l'une de ses mains sur l'une des miennes qu'elle serra avec énergie, nos deux autres restant voisines, et il y avait de sa part, comme de la mienne, un acte de volonté exprimé, d'ailleurs, par des paroles, des commandements à « l'esprit »... Allons ! Levez la table ! Du courage ! Voyons ! Un effort ! etc...

Nous constatons tout de suite qu'il y a deux éléments en présence. D'une part, les expérimentateurs s'adressent à une entité invisible. D'autre part, il y a chez le médium une fatigue nerveuse et musculaire, et son poids augmente en proportion de celui de l'objet soulevé (mais non en proportion exacte).

Nous devons agir comme s'il y avait vraiment là un être qui entende. Cet être paraît prendre naissance, puis s'anéantir aussitôt l'expérience faite. Il semble créé par le médium. Est-ce une auto-suggestion de lui-même ou de l'ensemble dynamique des expérimentateurs qui crée une force spéciale ? Est-ce un dédoublement de sa personnalité ? Est-ce une condensation d'un milieu psychique au sein duquel nous vivrions ? Si nous cherchons à obtenir des preuves d'individualité réelle et durable, et surtout d'identité d'une âme évoquée par notre souvenir, nous n'obtenons presque jamais rien de satisfaisant. Là gît le mystère.

Force inconnue d'ordre psychique et où l'on sent la vie. Vie d'un instant.

Ne serait-il pas possible qu'en s'excitant, on donne naissance à un dégagement de forces qui agiraient extérieurement à nos corps ? Mais ce n'est pas, en ces premières pages, le lieu de commencer à imaginer des hypothèses.

L'expérience dont je viens de parler a été répétée ce jour-là trois fois de suite, *en pleine lumière* d'un lustre au gaz, et dans les mêmes conditions d'évidence absolue. Un guéridon, pesant environ 6 kilogrammes, est soulevé par cette force inconnue. Pour une table de 10, 20 kilogrammes, ou davantage, un grand nombre de personnes sont nécessaires. Mais ces personnes n'obtiendront rien, si l'une au moins d'entre elles n'est douée de la faculté médiumnique.

Et il y a, disons-nous, d'autre part, une si grande dépense de force nerveuse et musculaire, qu'un médium extraordinaire tel qu'Eusapia ne peut presque rien obtenir, six heures, douze heures, vingt-quatre heures même après une séance dans laquelle elle s'est fortement dépensée.

J'ajouterai que, bien souvent, la lévitation du meuble se continue si les expérimentateurs cessent de toucher la table. Il y a là *mouvement sans contact*.

Ce phénomène de lévitation est, pour moi, absolument prouvé, quoiqu'il nous soit impossible de l'expliquer. Il ressemble à ce qui se produirait si l'on avait des mains gantées d'aimant posées sur une table de fer et la soulevant. Mais ce n'est pas une action

aussi simple ; il y a une activité psychique extérieure à nous, momentanément formée.

Comment ces lévitations et ces mouvements sont-ils produits ?

Comment un bâton de cire à cacheter ou un verre de lampe frotté attirent-ils des parcelles de papier ou de sureau ?

Comment un morceau de fer adhère-t-il si violemment à l'aimant dont on l'approche ?

Comment l'électricité s'accumule-t-elle dans de la vapeur d'eau, dans les molécules d'un nuage, jusqu'à donner naissance à la foudre, à l'éclair, au tonnerre et à leurs formidables effets ?

Et même, tout simplement, sans sortir de l'état normal et vulgaire, comment levons-nous le bras ?

II. — Voici, maintenant, un second genre de faits observés :

Le médium pose sa main sur celle d'une personne, et, de l'autre main, frappe, *dans l'air*, un, deux, trois ou quatre coups. Ces coups sont entendus *dans* la table, et on en sent les vibrations en même temps qu'on les entend, coups secs qui font penser à des chocs électriques. Il va sans dire que les pieds du médium ne touchent pas ceux de la table, et en sont maintenus éloignés.

Le médium pose, en même temps que nous, ses mains sur la table. Des coups se font entendre dans le meuble, plus fortement que dans le cas précédent.

Ces coups frappés dans la table, cette « typtologie » bien connue des spirites, a été souvent attribuée à

des trucs quelconques, muscles craqueurs, agissements divers du médium. Après les études comparées que j'en ai faites, je me crois en droit d'affirmer que ce second fait n'est pas moins certain que le premier. On obtient ainsi, comme on le sait, des percussions frappées sur tous les rythmes, et des réponses à toutes les questions par des conventions simples, décidant, par exemple, que trois coups signifient oui, que deux coups signifient non, et qu'en lisant les lettres d'un alphabet, des mots pourront être dictés par des coups au moment où l'on nomme la lettre.

III. — Pendant nos expériences, tandis que nous sommes assis quatre autour d'une table, demandant une communication qui n'aboutit pas, un fauteuil, situé à environ 60 centimètres du pied du médium (sur lequel j'ai posé mon pied pour être sûr qu'il ne peut s'en servir), un fauteuil, dis-je, se déplace et arrive en glissant jusqu'à nous. Je le repousse, il revient. Ce fauteuil est un pouf très lourd, mais pouvant facilement glisser sur le parquet. Ce fait s'est produit, le 29 mars dernier, et, de nouveau, le 5 avril. On l'obtiendrait en tirant avec une ficelle ou en allongeant suffisamment le pied. Mais il s'est produit et reproduit, cinq ou six fois, de lui-même, à un degré d'agitation assez intense pour faire sauter le fauteuil, qui finit par bousculer et se renverser, sans que personne eût pu le toucher.

IV. — Voici un quatrième fait, réobservé cette année, après les nombreuses constatations que j'en avais déjà faites, notamment en 1898 :

Des rideaux dont le médium est voisin, mais avec

lesquels il ne peut être en contact, ni avec la main ni avec le pied, se gonflent dans toute leur longueur, comme soufflés par un vent de tempête. Je les ai vus, plusieurs fois, lancés sur la tête des spectateurs, et encapuchonner ces têtes.

V. — Voici un cinquième fait, déjà constaté par moi plusieurs fois également :

Tandis que je tiens une main d'Eusapia dans la mienne, et qu'un astronome de mes amis tient son autre main, nous sommes touchés l'un et l'autre, sur le côté et sur les épaules, comme par une main invisible.

Le médium cherche généralement à rapprocher l'une de l'autre ses deux mains tenues séparément par chacun de nous, et, par une substitution habile, à nous faire croire que nous tenons les deux quand elle est parvenue à en dégager une. Cette fraude étant bien connue, nous agissons en témoins avertis, et sommes certains d'avoir continué à tenir chacun l'une de ses mains séparée de l'autre. Ces attouchements paraissent provenir d'une entité invisible et sont plutôt désagréables.

C'est ici le lieu de remarquer que, malheureusement, les phénomènes sont d'autant plus extraordinaires qu'il y a moins de lumière, et nous sommes constamment invités par le médium à baisser le gaz, presque jusqu'à extinction. « Meno luce ! meno luce ! » Ce qui est encore assurément un avantage pour toutes les tentatives de fraude. Mais cette condition n'est pas non plus comminatoire.

On peut obtenir un grand nombre de faits médium-

niques par un éclairage assez intense pour distinguer avec certitude. Mais il est certain que la lumière nuit à la production de phénomènes.

C'est fâcheux. Cependant, nous n'avons pas le droit d'imposer le contraire, nous n'avons pas le droit d'exiger de la nature les conditions qui nous conviennent. Essayez donc d'obtenir une image photographique sans chambre noire ou de tirer de l'électricité d'une machine rotative au sein d'une atmosphère saturée d'humidité. La lumière est un agent naturel qui peut produire certains effets et s'opposer à la production de certains autres.

Cet aphorisme me rappelle une anecdote de la vie de Daguerre.

Un soir, cet illustre physicien rencontre une élégante femme du monde aux environs de l'Opéra, dont il était décorateur. Enthousiasmé de ses progrès en physique, il arrive à l'entretenir de ses études photogéniques. Il lui parle d'une merveilleuse découverte qui fixe les traits du visage sur une plaque d'argent. La dame, qui était une femme de bon sens, lui rit gracieusement au nez. Le savant continue sans se déconcerter ; il ajoute même que le phénomène pourra se produire instantanément lorsque les procédés seront perfectionnés. Mais il perd son latin. Sa charmante compagne n'est pas assez crédule pour accepter une pareille extravagance. Peindre sans couleurs et sans pinceau ! dessiner sans plume et sans crayon ! Comme si un portrait pouvait se fabriquer tout seul !...

L'inventeur ne se décourage pas, et pour la con-

vaincre, lui offre de faire son portrait par ce procédé. La dame ne veut pas être prise pour dupe et refuse. Mais l'habile artiste plaide si bien sa cause qu'il obtient son triomphe et la dame consent à poser devant l'objectif. Mais elle y met une condition, une seule :

Elle est en pleine beauté le soir, mais se sent parfois un peu fanée dans la lumière crue du grand jour.

— Si vous voulez me faire le soir...

— Mais, madame, c'est impossible !...

— Et pourquoi ? Vous affirmez que votre invention reproduit trait pour trait : je préfère mes traits du soir à ceux du matin.

— Madame, c'est la lumière elle-même qui dessine, et sans elle je ne puis rien.

— Nous allumerons un lustre, des lampes, tout ce qu'il vous plaira.

— Non, madame : c'est la lumière du jour qu'il me faut.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que la lumière du soleil est douée d'une intensité active qui décompose l'iodure d'argent. Jusqu'à présent, je n'ai pu faire de photographie qu'en plein jour.

L'un et l'autre s'obstinèrent ! La dame prétendant que ce qui pouvait se faire à dix heures du matin pouvait aussi bien se faire à dix heures du soir ; l'inventeur affirmant le contraire.

Défendez donc à la lumière de noircir l'iode, ou ordonnez-lui de noircir la chaux et condamnez le

photographe à développer son cliché en plein jour ! Demandez donc à l'électricité pourquoi elle passe, instantanément, d'une extrémité à l'autre d'un fil de fer de mille kilomètres, et pourquoi elle refuse de traverser un fil de verre d'un mètre ! Priez les fleurs de nuit de s'épanouir le jour, ou celles qui ne s'ouvrent qu'à la lumière de ne point se fermer à l'obscurité ! Donnez-moi la raison de la respiration diurne et nocturne des végétaux, et de la production de la chlorophylle et de la coloration verte à la lumière ; pourquoi les plantes respirent de l'oxygène et exhalent de l'acide carbonique pendant la nuit, tandis qu'elles font l'opposé sous le soleil ! Changez donc les équivalents des corps simples en chimie, et ordonnez que les combinaisons se produisent ! Défendez à l'acide azoteux de bouillir à la température de la glace, et commandez à l'eau de bouillir à zéro : la nature vous obéira, messieurs, comptez-y.

Un grand nombre de faits naturels ne s'accomplissent que dans l'obscurité. Les germes végétaux, animaux, humains, ne forment un nouvel être que dans l'obscurité.

Voici, dans un flacon, un mélange, à volume égal, d'hydrogène et de chlore. Si vous voulez que le mélange se conserve, il faut (que cela vous plaise ou non), il vous faut laisser le flacon dans l'obscurité. Telle est la loi. Tant qu'il restera dans l'ombre il se conservera. Mais si, inspiré par une fantaisie d'écolier, vous exposez ce mélange à l'action de la lumière, soudain une violente explosion se fait entendre, l'hydrogène et le chlore disparaissent, et vous retrouvez

dans le flacon une nouvelle substance : de l'acide chlorhydrique.

Vous aurez beau épiloguer, l'obscurité respecte les deux corps, tandis que la lumière les brise.

Si nous entendions dire par un élégant sceptique d'un club quelconque : « Je ne croirai aux feux follets que quand je les aurai vus pendant le jour », que penserions-nous de sa mentalité ? A peu près ce que nous en penserions s'il ajoutait que les étoiles ne sont pas bien sûres, parce qu'elles ne se montrent que la nuit.

Il y a, dans toutes les observations et expériences de physique, des conditions à accepter. Dans celles dont nous parlons ici, une trop vive lumière s'est toujours montrée contraire à la production des phénomènes. Mais il va sans dire que les précautions de garantie contre la supercherie doivent s'accroître en raison directe de la diminution de la visibilité et des autres moyens de contrôle.

Revenons à nos expériences.

VI. — Des coups se font entendre dans la table, ou bien elle se meut, se soulève, retombe, frappe du pied. Il se produit dans le bois une espèce de travail intérieur parfois assez violent pour la briser. Le guéridon dont je me suis servi ici, entre autres, a été disloqué et réparé plus d'une fois, et ce n'est nullement la pression des mains posées dessus qui aurait pu produire ces dislocations. Mais il y a quelque chose de plus que cette force physique ; il y a, dans les agissements du meuble, l'intervention mentale dont nous avons déjà parlé.

On interroge la table, par les signes de convention résumés tout à l'heure, et elle répond. Des phrases sont frappées, généralement banales et sans aucune valeur littéraire, scientifique ou philosophique. Mais enfin, des mots sont frappés, des phrases sont dictées. Ces phrases ne se font pas toutes seules, et ce n'est pas non plus le médium qui les frappe... consciemment, soit avec son pied, soit avec sa main, soit à l'aide d'un muscle craqueur, car nous les obtenons dans les séances faites sans médiums professionnels et en des réunions scientifiques où toute tricherie serait de la dernière absurdité. L'esprit du médium et celui des expérimentateurs n'y sont sûrement pas étrangers : les réponses obtenues correspondent généralement avec cet état intellectuel, comme si les facultés mentales des personnes présentes s'extériorisaient de leurs cerveaux et agissaient dans la table, en une complète inconscience des expérimentateurs. Comment ce fait peut-il se produire ? Comment pouvons-nous construire et dicter des phrases sans le savoir ? Parfois les idées émises semblent venir d'une personnalité étrangère, et l'hypothèse des esprits se présente tout naturellement. Un mot est commencé. On croit en deviner la fin. On l'écrit pour perdre moins de temps ; la table riposte, s'agite, s'impatiente : ce n'est pas cela. C'est un autre mot qui est dicté. Il y a donc là un élément psychique que nous sommes obligés de reconnaître, quelle que soit, d'ailleurs, sa nature.

La réussite des expériences ne dépend pas toujours de la volonté du médium. Assurément, il y a la plus

grande part ; mais certaines conditions indépendantes de lui sont nécessaires. Le milieu ambiant créé par les personnes présentes a une action non négligeable. L'état de santé du médium n'est pas non plus sans influence. Avec la meilleure volonté du monde, s'il est fatigué, la valeur des résultats s'en ressentira. J'ai eu une nouvelle preuve de ce fait, tant de fois observé, le 30 mai 1906, chez moi, avec Eusapia Paladino. Elle souffrait depuis plus d'un mois d'une maladie d'yeux assez douloureuse et, de plus, avait les jambes enflées. Nous étions sept, dont deux observateurs assez incrédules. Les résultats ont été à peu près nuls : un soulèvement, de deux secondes à peine, d'un guéridon pesant environ six kilogrammes ; celui d'un seul côté d'une table de quatre pieds, de quelques coups frappés. Cependant le médium paraissait animé d'un réel désir d'obtenir quelque chose. Il m'a avoué, toutefois, que ce qui avait le plus paralysé ses facultés c'était l'esprit sceptique et narquois de l'un des deux incrédules, dont je connaissais le scepticisme absolu, qui ne s'était manifesté d'aucune façon, mais qu'Eusapia avait deviné immédiatement.

L'état d'esprit des assistants, sympathique ou antipathique, agit sur la production des phénomènes. C'est là un fait d'observation incontestable. Et il ne s'agit pas seulement ici d'un médium truqueur mis dans l'impossibilité d'agir par suite d'une inspection critique attentive, mais encore d'une force contraire qui peut neutraliser plus ou moins les facultés les plus sincères. N'en est-il pas de même, d'ailleurs, dans les assemblées, nombreuses ou restreintes, dans les

conférences, dans les salons, etc. ? Ne voyons-nous pas des êtres à funeste influence arrêter net dans leur essor les meilleures intentions ?

Voici une autre soirée du même médium, quelques jours après :

Le 5 juin 1906, j'avais été averti par mon ami le docteur Ostwalt, l'habile oculiste qui donnait alors ses soins à Eusapia, qu'elle devait venir ce soir-là chez lui, et que peut-être je pourrais faire une nouvelle expérience. J'acceptai avec d'autant plus d'empressement que la belle-mère du docteur, Mme Werner, à laquelle une amitié de plus de trente ans m'avait attaché, était morte depuis un an et m'avait maintes fois promis, avec l'intention la plus formelle, de venir, après sa mort, compléter mes recherches psychiques par une manifestation, si la chose était possible. Nous avions si souvent traité ces questions ensemble, et elle s'y était si fortement intéressée, que sa promesse avait été renouvelée avec insistance peu de jours avant son décès. Et, en même temps, elle avait fait la même promesse à sa fille et à son gendre.

D'autre part, reconnaissante des soins qu'elle avait reçus du docteur, et de la guérison de son œil, Eusapia désirait en tout lui être agréable.

Les conditions étaient de tous points excellentes.

Dès lors, je convins avec le docteur que nous étions en face de quatre hypothèses possibles, et que nous devions chercher à déterminer la plus probable :

1° Ce qui se produisait pouvait être dû à la fraude, consciente ou inconsciente ;

2° Les phénomènes pouvaient être produits par une force physique émanant du médium ;

3° Ou par une ou plusieurs entités invisibles se servant de cette force ;

4° Ou par Mme Werner elle-même.

Nous eûmes, ce soir-là, des mouvements de la table, et un soulèvement complet des quatre pieds, à environ 20 centimètres. Nous étions six à la table : Eusapia, M. et Mme Ostwalt, leur fils Pierre, âgé de quatorze ans, ma femme et moi. Nos mains, posées sur la table, la touchaient à peine, et en étaient presque toutes détachées au moment du soulèvement. Aucune fraude. Pleine lumière.

La séance se continue ensuite dans l'obscurité.

Deux portières garnissant une grande porte à deux battants, contre lesquelles le médium était assis en leur tournant le dos, se sont, pendant près d'une heure, gonflées quelquefois assez violemment pour aller encapuchonner la tête du docteur et celle de sa femme.

Cette grande porte a été, à plusieurs reprises, secouée très violemment, et d'énormes coups ont été frappés sur elle.

Nous avons essayé d'obtenir des mots par l'alphabet, sans réussir. Remarquons, à ce sujet, qu'Eusapia ne sait ni lire ni écrire.

Pierre Ostwalt put écrire un mot au crayon, comme si une force invisible conduisait la main. Ce mot était le prénom de Mme Werner, *bien connu de lui*.

Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu obtenir

une seule preuve d'identité. Il eût été cependant très facile à Mme Werner d'en trouver une, comme elle nous l'avait si formellement promis.

Malgré l'annonce, par les coups, d'une apparition nous permettant de la reconnaître, nous n'avons pu apercevoir qu'une forme blanchâtre, sans contours précis, même en faisant l'obscurité presque complète.

De cette soirée nouvelle résultent les conclusions suivantes :

1° La fraude ne peut pas les expliquer, notamment en ce qui concerne la lévitation de la table, les coups violents frappés dans la porte secouée, et la projection du rideau au loin ;

2° Ces phénomènes sont certainement produits par une force émanant du médium, car ils se passent tous dans son voisinage immédiat ;

3° Cette force est intelligente. Mais il est possible que cette intelligence, qui obéit à nos demandes, ne soit pas autre que celle du médium ;

4° Rien ne prouve que l'esprit évoqué ait eu là aucune action.

Toutes ces propositions seront, du reste, examinées et développées dans les pages qui vont suivre.

L'ensemble des expériences rapportées dans ce premier chapitre nous montre en jeu des forces inconnues. Il en sera de même dans les chapitres suivants.

Ces phénomènes sont si inexpliqués, si inexplicables, si fantastiques, si peu croyables, que le plus simple est de les nier, de les attribuer tous à la fraude ou

à l'hallucination, et de penser que tous les expérimentateurs ont la berlue.

Malheureusement pour les négateurs, cette hypothèse est inadmissible.

Remarquons ici qu'il y a très peu d'hommes, — et surtout de femmes, — dont l'esprit soit complètement *libre*, en état d'accepter, sans aucune idée préconçue, des faits nouveaux ou inexpliqués. En général, on est disposé à n'admettre que les faits ou les choses auxquels on est préparé par les idées qu'on a reçues, cultivées et entretenues. Il n'y a peut-être pas un être humain sur cent qui soit capable d'enregistrer simplement, librement, exactement, comme un appareil de photographie, une impression nouvelle. L'indépendance absolue est très rare dans l'espèce humaine.

Un seul fait bien observé, lors même qu'il contredirait toute la science, a plus de poids que toutes les hypothèses.

Je connais des hommes de valeur, fort instruits, membres de l'Académie des sciences, professeurs de l'Université, maîtres en nos grandes écoles, qui raisonnent de la manière suivante : « Tels phénomènes sont impossibles, parce qu'ils sont en contradiction avec l'état actuel de la science ; nous ne devons admettre que ce que nous pouvons expliquer. »

Ils appellent cela un raisonnement scientifique !

Exemples : Fraunhofer découvre que le spectre solaire est traversé de lignes noires. Ces lignes noires sont inexplicables de son temps. Donc, on n'aurait pas dû les admettre.

Newton découvre que les astres se meuvent *comme si* une force attractive les régissait. Cette attraction n'est pas expliquée de son temps. Elle ne l'est, d'ailleurs, pas davantage aujourd'hui. Newton a soin lui-même de déclarer qu'il ne veut pas faire d'hypothèse : *Hypotheses non fingo*. Donc, dans le raisonnement précédent, nous ne devrions pas admettre la gravitation universelle.

De l'oxygène réuni à de l'hydrogène fabriquent de l'eau. Comment ? Nous l'ignorons. Donc, nous ne devrions pas admettre le fait.

Des pierres tombent quelquefois du ciel. L'Académie des sciences, au dix-huitième siècle, ne pouvant deviner d'où elles venaient, niait ce fait observé depuis des milliers d'années. Elle niait également que des poissons et des crapauds pussent tomber des nuages, parce qu'on n'avait pas observé alors que des trombes peuvent les aspirer et les transporter. Un médium pose sa main sur une table et l'anime. C'est inexplicable. Donc c'est faux.

Voilà pourtant le raisonnement dominant d'un grand nombre de « savants ». Ils ne veulent admettre que ce qui est connu et expliqué. Ils ont déclaré que les locomotives ne pourraient pas marcher, ou que si elles marchaient, cela ne changerait rien aux relations sociales ; que le télégraphe transatlantique ne pourrait jamais transmettre une dépêche ; que la vaccine n'avait aucune influence, et, autrefois — il y a longtemps — que la Terre ne tourne pas. Il paraît même qu'on a condamné Galilée. Tout a été nié.

A propos de faits inexplicables assez voisins de ceux

que nous étudions ici, à propos des stigmates de Louise Lateau, un savant allemand très célèbre, le professeur Virchow, a conclu son rapport à l'Académie de Berlin par ce dilemme : *Supercherie ou miracle*. Ce jugement a été adopté et répété par un grand nombre de médecins. C'était là une erreur, car on sait maintenant que, dans ces stigmates, il n'y a ni supercherie ni miracle.

Une autre objection assez fréquente est présentée par certains esprits d'apparence scientifique. Confondant l'expérience et l'observation, ils s'imaginent que pour être réel, un phénomène physique doit pouvoir être reproduit à volonté, comme dans un laboratoire. D'après cette manière de voir, une éclipse de soleil ne serait pas réelle, ni un coup de tonnerre qui incendie une maison, ni un aérolithe qui tombe du ciel. Un tremblement de terre, une éruption volcanique sont des phénomènes d'observation et non d'expérience. Ils n'en existent pas moins, souvent au grand dommage de l'espèce humaine. Or, dans l'ordre des faits que nous étudions ici, nous ne pouvons presque jamais expérimenter, mais seulement observer, ce qui réduit considérablement le champ d'études. Et quand nous faisons des expériences, les phénomènes ne se produisent pas à volonté; des éléments divers, dont plusieurs restent encore insaisissables, viennent les traverser, les modifier, les contrarier, et, la plupart du temps, nous devons nous borner au rôle d'observateurs. C'est une différence analogue à celle qui distingue la chimie de l'astronomie. En chimie, on expérimente; en astronomie, on observe; ce qui

n'empêche pas l'astronomie d'être la plus exacte des sciences.

Les faits d'observation produits par les médiums, notamment ceux qui sont rapportés plus haut, sont pour moi absolument certains et incontestables, et suffisent amplement pour prouver que des forces naturelles inconnues existent en dehors du cadre de la physique classique. Ces forces nécessitent la présence de certains organismes spéciaux.

Je pourrais leur en ajouter d'autres, par exemple les suivants :

VII. — Pendant les expériences, on voit parfois des fantômes apparaître, des mains, des bras, une tête, un buste, un être humain entier. J'ai été témoin de ce fait, notamment le 27 juillet 1897, à Montfort-l'Amaury. M. de Fontenay ayant déclaré qu'il apercevait une ombre au-dessus de la table, entre lui et moi (nous nous faisons face, contrôlant Eusapia, et lui tenant chacun une main), et moi, ne voyant rien du tout, je lui demandai de changer de place avec lui. Et alors j'aperçus aussi cette ombre, une tête d'homme barbu assez vaguement esquissée, qui passait comme une silhouette avançant et reculant devant une lanterne rouge posée sur un meuble. Je n'avais pu la voir de ma première place, parce que la lanterne était alors derrière moi, et que ce fantôme était formé entre M. de Fontenay et moi. Comme cette silhouette noire restait assez vague, je demandai si je ne pourrais pas toucher cette barbe. Le médium répondit : Étendez la main. Alors, je sentis sur le dos de la main le frôlement d'une barbe fort douce.

Cette observation n'a pas, pour moi, la même *certitude absolue* que les précédentes. Il y a des degrés dans la sécurité des observations. En astronomie même, il y a des étoiles à la limite de la visibilité.

Et pourtant, un truc n'est pas probable, de l'avis de tous les expérimentateurs. De plus, une autre fois, chez moi, j'ai aperçu une autre figure, celle d'une jeune fille, comme on le verra plus loin.

VIII. — Le même jour, à Montfort, on avait rappelé dans la conversation que « les esprits » ont parfois imprimé dans de la paraffine ou du mastic l'empreinte de leur tête ou de leurs mains — ce qui semble, d'ailleurs, de la dernière absurdité. — Nous avons acheté du mastic chez un vitrier et formé dans une caisse de bois un gâteau parfaitement lisse. A la fin de la séance, il y eut l'empreinte d'une tête, d'une figure, dans ce mastic. Je ne suis pas non plus *absolument certain* qu'il n'y ait eu là aucune supercherie possible. Nous en reparlerons.

On trouvera d'autres manifestations dans le cours de mon travail. Pour le moment, au point de vue spécial de l'existence démontrée de forces inconnues, je m'arrêterai aux six précédentes, comme incontestables pour tout homme de bonne foi et pour tout observateur. Si j'ai commencé par là, c'est pour répondre aux lecteurs de mes ouvrages qui me réclament depuis longtemps mes observations *personnelles*.

La plus simple de ces manifestations, celle des coups frappés, par exemple, n'est pas une valeur négligeable. Il est certain que c'est l'un ou l'autre des

expérimentateurs, ou leur résultante dynamique, qui frappe, sans savoir comment, des coups dans la table. Lors même que ce serait une entité psychique étrangère aux médiums, elle se sert d'eux, de leurs propriétés physiologiques. Un tel fait n'est pas sans intérêt scientifique. Les négations du scepticisme ne prouvent rien, sinon que les négateurs n'ont pas observé eux-mêmes les phénomènes.

*
**

Ce premier article n'a pas d'autre but que d'exposer une première représentation sommaire des faits observés.

Je ne veux émettre, dans ces pages préliminaires, aucune hypothèse explicative. Les lecteurs apprécieront eux-mêmes par les relations qui vont suivre, et mon dernier chapitre sera consacré aux théories. Je crois toutefois utile de faire remarquer tout de suite que la « matière » n'est pas, en réalité, ce qu'elle paraît être à nos sens vulgaires, à notre toucher, à nos yeux, mais qu'elle ne fait qu'un avec l'énergie, et n'est qu'une manifestation du mouvement d'éléments invisibles et impondérables. L'univers est un dynamisme. La matière n'est qu'une apparence.

Il est utile d'avoir cette vérité présente à l'esprit pour comprendre les études dont nous allons nous occuper.

Les forces mystérieuses que nous étudions ici sont elles-mêmes des manifestations du dynamisme universel, avec lequel nos cinq sens ne nous mettent en relation que très imparfaitement.

Ces faits sont d'ordre psychique autant que physique. Ils prouvent que nous vivons au sein d'un monde inexploré, dans lequel les forces physiques jouent un rôle encore très incomplètement observé.

Nous sommes ici dans une position analogue à celle dans laquelle se trouvait Christophe Colomb la veille du jour où il aperçut les premières terres du nouveau monde: nous voguons en plein inconnu.

CAMILLE FLAMMARION.



L'Ecrin de l'« Acacia »

Quelques-unes de ses perles maçonniques

En attendant la publication de mon petit *Dictionnaire d'erreurs et de balourdises*, annoncé le mois dernier dans ma lettre au docteur Papus, je vais, pour l'enseignement de ceux de nos frères qui osent encore douter de la haute valeur tintamarresque de l'*Acacia*, entr'ouvrir les écailles de son écrin et montrer, à l'aide de quelques-unes des perles qu'il renferme, combien cette revue maçonnique très savante mérite d'être lue, le soir après souper, quand le mauvais temps nous oblige à ne nous amuser qu'à la maison.

Prenons, si vous le voulez bien, le n° 46 du mois d'octobre dernier, et piquons ici et là au hasard de la fourchette.

..

Page 217, voici un article de jurisprudence :

Un... Français n'étant membre ni de l'une ni de l'autre obédiences régulières françaises, n'est pas, en France, maçon régulier.

Évidemment un Français qui se permettrait de devenir bossu en pays étranger ne saurait être autorisé à se croire bossu régulier en France.

Dès lors, quoi de plus naturel — comme dirait le plus régulier bossu des anciens sénateurs malheureux — que la maçonnerie française s'inspire de l'exemple à elle donné par la corporation des bossus réguliers français ?

Cependant Jacques Bonhomme, qui, en sa qualité de maçon initié dans une loge parfaite mais étrangère, se dit citoyen du monde, trouve que la jurisprudence de l'*Acacia* est un peu trop « clocher de village », et il rappelle sournoisement que cette revue, à la page 406 de son n° 42 de juin, demandait *une définition maçonnique universelle, afin que l'on sût en quoi consiste cette fameuse régularité que tout le monde invoque et dont personne ne peut dire ce que c'est.*

Cette définition ne lui étant pas plus connue qu'elle ne l'est encore au 44 de la rue Beaunier, Jacques Bonhomme, très grincheux quand on le taquine, est décidé à ne jamais se laisser tuiler par qui que ce soit en France, avant que l'*Acacia* ne lui ait fourni la preuve formelle de la propre régularité de la maçonnerie française elle-même.

Entre nous, j'avoue que l'exigence de ce frère dont le gros bon sens est assez connu, me rend perplexe : car, en vérité, est-il possible que l'*Acacia* puisse jamais arriver à satisfaire Jacques Bonhomme autrement qu'en saisissant la lune avec les dents ?

∴

Page 218, autre article de jurisprudence :

On peut naître MAÇONNIQUEMENT sans que ce soit avec régularité.

Je m'imagine que tout Français, né maçonniquement à l'étranger de parents maçons, est maçon régulier, puisque, suivant le n° 46 de l'*Acacia*, p. 225, la Franc-maçonnerie, qui est « la république de la Fraternité », ne « connaît pas de frontières ».

Oui, mais — insinue-t-on — ces parents maçons peuvent être rebelles, hérétiques, hétérodoxes, schismatiques, et en ce cas, leur loge n'étant plus parfaite, leurs enfants sont irréguliers.

Eh bien, voilà précisément ce que le fr. ∴ Gould, le « *dear Brother* » de l'*Acacia*, se tue à dire de la maçonnerie française actuelle, issue de parents rebelles à la Constitution et continuellement innovatrice au mépris de la loi fondamentale de la Franc-Maçonnerie moderne universelle.

En vérité, a-t-il écrit, la Franc-Maçonnerie française n'existe plus. Ce qui en reste est faux, irrégulier et illégitime (1).

Naturellement, pour défendre la maçonnerie française, l'*Acacia* peut encore recourir à ce grand argument qu'on peut lire à la page 403 de son n° 42 de juin dernier :

Un maçon irrégulier doit être tout de même un maçon.

(1) *History of Freemasonry*, GOULD, vol. III, p. 192.

Cet argument est d'autant plus décisif, que c'est celui-là même que les garçons-coiffeurs emploient quand ils affirment avec conviction aux personnes chauves que les faux chignons et les perruques sont tout de même des cheveux.

*
*
*

Page 221, la jurisprudence continue :

A l'heure actuelle sont régulières les obédiences qui se reconnaissent les unes et les autres comme telles, et les loges dépendantes d'elles.

Ceci rappelle beaucoup l'article premier des statuts de la *Société d'admiration mutuelle* fondée par MM. Jocrisse et Calino : « *Sont éminents, disent-ils, les pontifes qui, comme nous, se reconnaissent les uns les autres comme tels, et les messieurs à qui nous faisons l'honneur de les prendre sous notre aile tutélaire.* »

Cette jurisprudence spéciale autant que commode fut d'ailleurs suivie avec succès par feu Napoléon III et le Grand-Orient : le Grand-Orient reconnut avec un profond respect la régularité de l'Empire, et Sa Majesté Impériale, à la grande colère de l'ill. fr. Viennet, reconnut généreusement la régularité et la prépondérance du Grand-Orient.

On voit qu'à l'*Acacia* les enfants terribles ne le sont pas à demi.

*
*
*

Page 211, on devient lyrique :

Cet incident nous fait désirer vivement que la ré-

conciliation ait lieu entre les Grandes Loges allemandes et le Grand-Orient de France... Toute la difficulté est de trouver le modus operandi...

Comment, l'*Acacia* voit là une difficulté? Pas possible !

Le *modus operandi* est pourtant bien simple : la maçonnerie éminemment spiritualiste d'Allemagne n'a qu'à se croire composée d'aveurs de couleuvres, qu'à reconnaître la supériorité intellectuelle des génies du Grand-Orient, qu'à se mettre au niveau de leur antispiritualisme, et tout alors ira pour le mieux.

J'ai peine à comprendre que l'*Acacia* n'ait pas encore buriné sur ce thème; mais ça viendra : la queue de notre chat est bien venue.

..

Une circulaire relativement récente, émanée de la Grande Loge d'Angleterre, a été envoyée à toutes les obédiences anglaises pour rappeler les stipulations de la décision de février 1878.

Cette circulaire a le don d'horripiler l'*Acacia* qui, ingénûment, se demande pour quel motif elle aurait été mise en circulation ; et la bonne Revue ajoute, p. 222 :

L'accueil chaleureux fait, en toute occasion, par les maçons anglais aux maçons français, montre quel est le sentiment réel...

Pourtant, p. 219, l'*Acacia* disait :

« Ce dispositif (celui de la décision anglaise de 1878)

exige que les maçons admis comme visiteurs aient prouvé qu'ils appartiennent à une loge où on les a initiés d'après les anciens usages, ou qu'ils signent une déclaration portant qu'ils considèrent la croyance au glorieux Grand Architecte de l'Univers comme une des bases de la Maçonnerie. Moyennant quoi les visiteurs, même s'ils sont Français, sont admis dans les loges anglaises.

Si donc, en toute occasion, les maçons anglais font un accueil chaleureux aux maçons français, c'est que ces derniers se sont préalablement soumis aux prescriptions de la décision de février 1878, c'est-à-dire qu'ils ont déposé leur antispiritualisme au vestiaire et ont signé des deux mains une déclaration spiritualiste bien gentille.

Une seule contravention ayant eu lieu a pu suffire pour motiver et justifier l'envoi d'une nouvelle circulaire aux loges.

L'*Acacia* aura beau ergoter, le fait est certain et la Grande Loge d'Angleterre, seule mise en cause, ne le démentira pas.

••

Page 222 :

Le fr. Thompson m'a demandé un article qui a paru dans sa Revue, à titre de défenseur du Grand-Orient ...

Je demande à mon tour à cet effrayant paladin de coiffer une fois de plus sa mitre positiviste et de défendre le Grand-Orient au sujet du mensonge historique étalé dans ses calendriers annuels, à la page relative à ses Grands-Maîtres.

On ose prétendre que les maçons français sont bafoués depuis plus d'un siècle par ceux-là mêmes qui

se chargent de les instruire : il faut en finir avec cette mauvaise plaisanterie.

Si j'étais à la place du champion du Grand-Orient, savez-vous comment je m'y prendrais pour avoir tout de suite raison des mauvais plaisants ? Je dirais tout uniment que c'est l'affreux M. Bidegain qui, longtemps après que les gendarmes de l'Empire eurent refusé de faire un service de basse police politique, a fait disparaître la patente délivrée à Derwentwater par la Grande Loge d'Angleterre, les titres authentiques du fameux Harnouester, et l'acte de naissance notarié de la Maçonnerie française (1).

Après tout, l'*Acacia* a peut-être un moyen plus sûr que celui que j'indique, pour arriver à prouver que des vessies sont des lanternes et à transformer en vérités indéniables les mensonges historiques du Grand-Orient.

* *

Encore du lyrisme à la page 222 :

La réconciliation (avec la maçonnerie britannique) se ferait promptement, n'était l'oligarchie nobiliaire et cléricale qui s'est emparée du gouvernement de l'Ordre dans le Royaume-Uni ...

Ici, c'est encore comme avec l'Allemagne : Voyons, frères d'Angleterre, reconnaissez donc une bonne fois que vous êtes tous des pleutres et que nous seuls, au Grand-Orient de France, nous pensons sainement ;

(1) A propos de la gendarmerie du Second Empire, il faut lire dans le fascicule n° 3 des *Papiers secrets*, 1871, la correspondance adressée au fr. Napoléon III par le capitaine de Bouyn, refusant, au nom de l'honneur, de faire le métier d'espion politique.

lâchez votre spiritualisme suranné, imitez notre anti-spiritualisme et notre philosophie du ventre — et vous verrez comme nous nous entendrons bien après cela !

Je parie deux sous que si les ténors et les barytons de l'*Acacia* allaient ainsi jouer de la guitare à la porte d'une loge anglaise et y roucouler : *Une mystification colossale — la Bible*, chansonnette comique parue dans les numéros de mai et de juin, ils y recevraient un accueil des plus chaleureux, agrémenté de roulements de maillets et de *black-eyes*, de la part des maçons appartenant à toutes les classes et qui n'en forment qu'une en loge.

..

Page 224, on nous donne la déclaration du Convent du Grand-Orient de 1906 :

Nous lutterons donc de toutes nos forces pour le triomphe des idées émises dans la Déclaration des Droits.

Les lutteurs n'oublient qu'une chose : c'est de nous dire à quelle *Déclaration des Droits* ils font allusion.

J'en connais une, du 26 août 1789, pour laquelle le peuple n'a pas encore été consulté. J'en sais une autre, du 24 juin 1793, qui fut ratifiée par 1.801.918 suffrages. Il y en a une troisième, du 5 fructidor An III (22 août 1795), qui obtint 914.853 voix.

S'il s'agit de la *Déclaration des Droits* de 1789, je ferai observer qu'elle était précédée d'un *Préambule* monarchique et fut suivie de la Constitution portant à l'article 5 du titre II la formule suivante du serment

civique : *Je jure d'être fidèle à la nation, à la loi et au Roi, et de maintenir de tout mon pouvoir la Constitution du Royaume* (1).

A l'article 2 de la première section du chapitre II de la même Constitution, on lit : « *La personne du Roi est inviolable et sacrée.* »

N'insistons pas et ne nous étonnons de rien, sur tout quand on peut encore lire, à la page 29 de l'*Instruction* de 1866 pour le grade symbolique d'apprenti au Rite moderne, ce remarquable toast porté par le Vénérable après une « mastication » fraternelle quelconque :

Mes frères, la santé que j'ai la faveur de vous proposer est celle du chef de l'Etat ; nous y comprendrons le Prince Impérial, l'Impératrice, la Famille Impériale...

PREMIER FEU : — *A la santé de Sa Majesté l'Empereur !*

DEUXIÈME FEU : — *A la santé du Prince Impérial, de l'Impératrice et de la Famille Impériale !*

Aujourd'hui, c'est encore un peu la même chose : — Vivent ceux qui nous distribuent sinécures et décorations, et après nous la fin du monde !

Je ne crois pas trop m'avancer en disant que cette jolie politique du Grand-Orient, lequel s'est intitulé lui-même « agence de renseignements » (2), n'a rien de commun avec la grande pensée humanitaire de la Franc-Maçonnerie universelle, au ban de laquelle il se trouve encore.

..

Toujours page 224 :

Nous nous opposerons de toutes nos forces à ce que

(1) Cette constatation fut décrétée en 1789, 1790 et 1791.

(2) *Bulletin du Grand-Orient*, 1894, p. 409.

la liberté de la pensée humaine puisse recevoir une atteinte.

En ce qui regarde la pensée *canine* ou *bovine*, ceci est autre chose.

J'applaudis à ce langage énergique, et je m'attends à voir bientôt le Grand-Orient s'opposer de toutes ses forces à ce que le fr.°. Delpech, sénateur, ne traite plus du haut en bas ou de bas en haut les « imbéciles » qui sont libres de croire au « Galiléen » et au « Dieu trompeur ».

Espérons aussi que le Grand-Orient s'opposera de toutes ses forces à ce que les papes à rebrousse-poil de l'*Acacia* ne portent plus atteinte à la pensée des maçons anglais en s'attaquant à leurs croyances religieuses ou à leur gouvernement monarchique et aristocratique, gouvernement auquel Louise Michel a osé rendre un hommage éclatant, dans un temps où, sous la démocratie du fr.°. Constans, on étranguait la pensée de cette femme célèbre.

Si le Grand-Orient a besoin d'arguments pour épater l'*Acacia*, je lui rappellerai le fr.°. Voltaire bénissant, sous les yeux du fr.°. Lalande, le fils du fr.°. Franklin et disant : *Dieu et Liberté*. Je lui rappellerai de même ces mots du *Dictionnaire philosophique* : *La morale vient de Dieu comme la lumière, et si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer*. Je lui rappellerai également ces mots du fr.°. Eugène Pelletan, le père de l'incrédule Camille : *L'idée de l'existence de Dieu se trouvant dans les anciens règlements, l'effacer dans les nouveaux serait en quelque sorte faire une déclaration d'ATHÉISME... Je crois fermement*

en Dieu... J'ai cherché à me faire une conception de la divinité et je n'ai jamais compris que le monde pût exister sans elle ; plus je creusais cette question, plus je croyais à Dieu, et alors je me sentais meilleur (1).

Je lui rappellerai en outre cet article de la Constitution de 1723, la seule qui doive être respectée de de tout vrai maçon moderne se souvenant du traité de 1813 :

Le maçon doit obéir à la loi morale, et, s'il entend bien l'art, il ne sera ni un athée stupide, ni un libertin sans religion.

Je lui rappellerai enfin ces paroles du fr. . Cauchois : *Ce qui fait la force, la gloire, et la supériorité de la Franc-Maçonnerie, c'est la fixité et la généralité de ces deux dogmes fondamentaux, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme... Le lien qui unit toutes les religions étant brisé, il n'y a plus de maçonnerie (2).*

Et j'ajouterai ceci : la Franc-Maçonnerie 'universelle n'étant que le trait d'union entre toutes les religions du monde, le jour où l'on se déclare, comme à la *Clémentine-Amitié*, ennemi de toutes les religions ; le jour où, comme M. de Lanessan, on s'écrie que *l'infâme c'est Dieu* ; le jour où, comme à l'*Acacia*, on tourne en ridicule tous ceux que beaucoup de science a ramenés à Dieu ou tous ceux qui ne veulent pas le renier ; on ne fait plus acte de véritable Maçonnerie, on fait acte de sectaire, de rebelle, et qui pis est, on

(1) *Bulletin du Grand-Orient*, juin-juillet-août 1867, p. 208-209.

(2) *Bulletin du Grand-Orient*, septembre 1866, p. 472-73.

fait, consciemment ou inconsciemment, le jeu des jésuites qui ne rêvent que la désagrégation de la Maçonnerie universelle.

∴

Page 216, l'*Acacia* fait de l'histoire :

Il ne me semble pas que Claude de Saint-Martin... ait jamais rien fondé, pas même une simple loge.

On sent tout de suite ici que l'*Acacia* puise aux sources du chevalier de la Rose-Croissante dont j'ai relevé, il n'y a pas longtemps, les erreurs et les pataquès si amusants et si nombreux — ce qui m'a valu, d'ailleurs, non pas des rectifications, mais... un éreintement que Papus, qui a large dos et solide estomac, a seul reçu.

Eh bien, contrôlons ce que dit aujourd'hui l'élève et le camarade de Mr le Chevalier :

1^o Les ouvrages des fr. : Robison et Barruel parlent, dès 1796 et 1797, du mouvement martiniste et des loges d'où il partit avant la période révolutionnaire (1).

2^o En 1815, le fr. : Thory, dans ses *Acta Latomorum*, vol. I, p. 94, s'exprime de la manière suivante :

« 1768. — Martinez Paschalis apporte à Paris le Rite des Elus Coëns et fait une assez grande quantité de prosélytes; néanmoins, ce régime ne fut organisé dans quelques loges qu'en 1775. Il fixa l'attention des maçons, qui don-

(1) D'aucuns ont prétendu que l'abbé Barruel, qualifié jésuite par le fr. : Louis Blanc, n'était pas franc-maçon. Le fr. : Barruel, au contraire, a raconté lui-même l'histoire de son initiation.

nèrent aux loges du Rite de Martinez le nom de loges martinistes. Martinez Paschalis fut le maître de Saint-Martin. »

Et plus loin, p. 223 :

« Saint-Martin a laissé sur la Franche-Maçonnerie un manuscrit en deux volumes intitulé : *L'Écossisme réformé*. Ce fut lui qui introduisit dans les loges, en France, la doctrine du martinisme. »

D'autre part, dans la liste des frères convoqués, par la *Loge des Amis Réunis*, pour les convents qui eurent lieu à Paris en 1785 et 1787, on voit bien les noms de Saint-Martin et de quelques autres martinistes, et ceci montre assez qu'ils n'étaient pas quantité négligeable.

3° En 1829, un officier du Grand-Orient, le fr. : Bésuchet, rapporte ce qui suit au tome II, p. 256, de son *Précis historique de la Franc-Maçonnerie* :

« Disciple de Martinez-Paschalis, Saint-Martin est le chef d'une maçonnerie mystique introduite dans la Franc-Maçonnerie... Il divise la Maçonnerie en 10 grades et les distribue en deux temples. Le premier temple renferme l'explication de 7 grades... Dans le second temple ou grades supérieurs, il développe le système du martinisme. »

4° En 1844, le fr. : Clavel écrit à son tour dans son *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, p. 170 :

« Au nombre de ses disciples les plus fervents, Paschalis compta particulièrement le baron d'Holbach, auteur du *Système de la Nature*; Duchanteau, à qui l'on doit des tableaux mystiques fort recherchés,... et enfin le marquis de Saint-Martin... qui fut son continuateur... »

« Saint-Martin s'attacha à réformer le système de son maître ; et, à cet effet, il institua un nouveau Rite, devenu

fameux sous le nom de martinisme... Le martinisme avait son centre à Lyon, dans la *loge des Chevaliers Bienfaisants*. Il se propagea dans les principales villes de France, en Allemagne et jusqu'en Russie... »

5° En 1851, à la page 149 de son *Histoire générale de la Franc-Maçonnerie*, le fr.·. Rebold, auteur de l'*Histoire des Trois Grandes Loges* qu'on peut consulter aussi, appelle le système martiniste *rite écossais réformé par Martinez Paschalis en 1775* et, à la page 240, Saint-Martin est présenté au lecteur comme un *philosophe français (mystique) fondateur de Rite*.

6° En 1853, dans son *Orthodoxie maçonnique suivie de la Maçonnerie occulte et de l'Initiation hermétique*, p. 167, le fr.·. J. M. Ragon raconte ceci :

« Nourri des systèmes de Paschalis et de Swedenborg, Saint-Martin en composa une philosophie particulière, toute de spiritualisme pur, qui rapporte tout à Dieu, et la prêcha avec succès à Paris... Dans ce Rite qui porte son nom, il modifia les doctrines de son maître, Martinez-Paschalis... On appelle loges martinistes celles qui professaient le Rite de Martinez-Paschalis ou celui de Saint-Martin. Ce dernier Rite était primitivement composé de 10 grades divisés en deux temples, dont le premier comprend 7 degrés et le second 3... Ce Rite a été réduit à 7 grades dans le régime ayant pour titre: *Eccossisme réformé de Saint Martin* »...

7° En 1855, le fr.·. A. G. Mackey, M. D., secrétaire général du suprême Conseil 33° degré pour la juridiction du sud des Etats-Unis, écrit ce qui suit à la page 293 de son *Lexicon of Freemasonry* :

« Martinisme : un Rite ou modification de maçonnerie, institué à Lyon, en France, vers la fin du siècle der-

nier, par le marquis de Saint-Martin. Saint-Martin fut un disciple de Paschalis dont il réforma le Rite, établi en 1775. »

8° L'*Acacia* de mai 1906, n° 41, page 377, proclamait le fr. . Findel (membre d'honneur de 6 grandes loges et de 38 loges symboliques) « digne du Panthéon de la Franc-Maçonnerie », et affirmait, p. 368, que « ses œuvres font autorité dans le monde entier ».

Le témoignage d'un pareil écrivain maçonnique a donc de la valeur et mérite d'être noté. Ouvrons son *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, p. 234 et 235 de l'édition anglaise de 1871, et lisons :

« Saint-Martin transféra quelques-unes de ses idées à la Maçonnerie formant un nouveau système de 10 degrés en 2 temples... Ce système fut ensuite réduit à 7 degrés et prit le nom d'*Eccossisme réformé de Saint-Martin*. En 1778, au Convent de Lyon, il s'unit à celui de la branche française de la Stricte Observance.

« Tous ces chapitres et loges furent indépendants du Grand-Orient ; ils refusèrent toute relation avec lui et rendirent inutile chaque tentative qui fut faite pour les comprendre sous sa juridiction.

« Toutes ces difficultés rendirent le Grand-Orient moins présomptueux... »

9° En 1887, le fr. . Gould, après avoir, vol. III p. 120 de son *History of Freemasonry*, parlé des systèmes martiniste et swedenborgien existant parmi les Philalèthes de 1775, dit encore, à la page 158 :

« En 1768, les Martinistes, confinés jusqu'alors dans Bordeaux, Lyon et Marseille, firent un établissement à Paris. »



Je pourrais citer d'autres historiens classiques de la maçonnerie, tels que le fr. : docteur Kloss, le fr. : A. G. Jouaust, etc., etc. ; mais un volume ne suffirait pas pour contenir les attestations relatives à la fondation d'un Rite par Saint-Martin et à l'existence de loges dans lesquelles ce Rite — qui ne mourut pas — a été suivi.

Cependant, pour l'*Acacia*, il ne semble pas *que Saint-Martin ait jamais rien fondé, pas même une simple loge.*

Ce qui revient à dire que, pour les aigles du 44 de la rue Beaunier, tous les historiens classiques cités plus haut *et au moyen desquels on instruit encore les maçons*, ne sont que des pains de sucre ou des farceurs.

Je confesse humblement que tous ces auteurs, trompés par le fr. : Lalande, nous ont donné comme histoire authentique la fable Derwentwater et la mystification Harnouester.

Mais si j'ai prouvé qu'Harnouester n'a jamais existé et que Derwentwater, partisan des Stuarts, ne peut être pris pour le fr. : duc de Richmond, partisan de la nouvelle dynastie anglaise *et du traité du 4 janvier 1717 signé par le Gouvernement français*, c'est à l'*Acacia*, si positif dans ses assertions, à nous prouver maintenant, à propos du martinisme qui existe encore, l'imbécillité ou la mauvaise foi de la ribambelle d'auteurs classiques que je viens de lui signaler.



En voilà assez pour aujourd'hui.

Pourtant, en refermant les écailles de l'écrin de l'*Acacia*, je tiens à dire qu'un jeune artiste de mes amis obtient à présent un succès fou dans les salons, rien qu'en récitant les principaux articles des pontifes de la rue Beaunier, sur le ton inspiré que met Bruand à débiter ses monologues.

Au point de vue de la propagande, il y aura peut-être là, pour nos chers confrères, un grand profit à tirer.

TEDER.

Madrid, 24 novembre 1906.



Histoire de brigands.... ou de sorciers

Y a-t-il de ceux-ci ?

Quelque chose d'analogue à l'affaire du presbytère de Cideville, rapportée jadis par M. de Mirville, et à celle de Valence-en-Brie, où opérèrent Papus et l'abbé Schnebelin (cas de maisons hantées, du fait des pratiques de deux sorciers qui furent blessés l'un et l'autre corporellement et à distance par les coups d'épées trappés dans l'air, — coups ayant atteint leur être psychique sorti astralement en vue de faire le mal et de persécuter les gens).

M. Gaston Bourgeat écrit dans *le Voile d'Isis* pour raconter certains faits s'étant passés en Guyane :

Un Africain du nom de Chimbo a essuyé plus de cinquante coups de feu sans avoir reçu la moindre égratignure ; puis, solidement lié avec des chaînes, il les a rompues sans effort et a pu s'échapper.

Un nommé Radical, traqué par la police et cerné dans sa maison, s'est rendu subitement invisible.

Des naturels se changent en animaux et se rendent, ainsi transformés, dans les maisons et les étables, où ils jettent des maléfices. Il n'est pas rare de rencontrer, la nuit, des formes étranges impossibles à saisir.

M. Hippolyte C..., sortant de Sinnamari, se ren-

dait à sa demeure. Comme il traversait un bois, un cheval lui apparut tout à coup, laissant deviner des intentions hostiles. M. C... le frappa d'un violent coup de bâton : aussitôt l'animal prit la fuite en criant : « Hippolyte, tu m'as blessé ! »

Deux jours après, on trouva à Sinnamari, gisant sur son lit et les reins brisés, une femme réputée sorcière.

Si extraordinaires que puissent paraître ces faits, ils rentrent néanmoins dans le domaine du possible et s'expliquent facilement par la théorie du corps astral.

Les sorciers, par certains procédés qu'ils se transmettent de père en fils, réussissent à produire le dégagement de leur astral, *et les formes que cet astral emprunte alors correspondent à celles qu'il a occupées lors de précédentes incarnations* (ça, c'est une idée nouvelle émise, — à noter) ; c'est la descente vers l'animalité, l'œuvre exécrationnable par excellence...

.

Les sorties en astral pratiquées par les sorciers ne leur sont possibles qu'avec l'aide des forces intelligentes mauvaises (?)... — Que ces forces portent le nom d'élémentaires ou de démons, peu importe. Leur rôle consiste à préserver l'être malfaisant qui tente cette expérience dans un but infâme ; elles servent de mentor à l'astral, au moment de sa sortie du corps matériel, et elles le guident...

La protection de ces forces est plus visible, dans certains cas, que dans d'autres ; par exemple, dans le premier que je cite : un malfaiteur reçoit plus de cin-

quante coups de feu et pas un seul projectile ne parvient à l'atteindre.

Autrefois, on envoyait les sorciers au bûcher et c'était justice (?). — Aujourd'hui, ils ont réussi à se faire nier, et précisément par ceux qui, souvent, sont leurs premières victimes.

GASTON BOURGEAT.

M. Gaston Bourgeat est sans doute un catholique ou un occultiste et peut-être même les deux à la fois. N'importe; il appelle l'attention sur la question des sorciers ou des cas dits de sorcellerie, considérés actuellement comme inexistantes par tous ceux qui se piquent de quelque instruction, — question qu'il faudrait pourtant bien tirer au clair un jour ou l'autre.

N'y a-t-il rien de plus démontant que les procès, avec toutes pièces à l'appui, qui se sont déroulés il n'y a pas bien des siècles, procès relatant maints faits analogues à ceux rapportés par M. Bourgeat ? — Qui y comprend, en réalité, quelque chose ? — La justice du temps concluait à l'intervention diabolique; et les savants (?) d'aujourd'hui vous parlent d'hystérie et d'hallucination, de grande névrose, de folie contagieuse, d'auto-suggestions malades, etc. (qu'est-ce, au fond, que tout ce charabia ?) — En tout cas, il y avait certainement là des médiums... qu'on torturait et brûlait.

Si gens et choses de sorcellerie existent, *ce ne sont pas les dénégations dédaigneuses qui les empêchent d'exister.*

De même qu'on ne veut pas entendre prononcer le

mot spiritisme, qu'on raye aussi le mot sorcier, si on veut ; mais qu'on étudie d'abord sérieusement si cela est et comment cela est.

J'interrogeais un jour un vieux berger guérisseur à ce sujet (il opérait par l'eau magnétisée). « Mais, me répondit-il fort judicieusement, s'il en est qui, comme moi, sont doués d'une bonne influence, — sans savoir pourquoi, — par contre, d'autres existent qui jouissent d'un pouvoir opposé. C'est une conséquence forcée : le bien a le mal pour contre-partie. »

« Comme ces choses ont grand besoin d'être étudiées ! » me disait de son côté l'archevêque de T..., que certains de ses prêtres (*les pauvres*, — terme de Corse) regardent comme bien crédule parce qu'il rapporte avoir été témoin d'un fait d'obsession ou de possession bien caractérisé. (Vrai, la foi s'en va et le virus du siècle atteint jusqu'aux gens d'église, arrivant à douter... de l'extra-naturel.)

Malgré tout, la croyance populaire demeure ou perdure. En particulier, il n'y a pas très longtemps encore (il fallait entendre cela aux premières années du règne de Louis-Philippe, époque de grand déchaînement contre le clergé), dans les campagnes, nombre de prêtres passaient sourdement pour sorciers et, à cause des *Monitoires* de leurs devanciers (avant la Révolution), étaient réputés avoir le pouvoir de changer les hommes en bêtes, de leur faire courir le garou, de faire des *tours* (sous-entendu de sorcellerie) à ceux qui leur déplaisaient, etc. Dans la haine intense qui poursuit actuellement les hommes noirs, il y a

bien, certes, quelque chose provenant de cette vieille tradition.

D'autant que, il faut bien le reconnaître, plus les énonciations sont bêtes, plus elles ont chance d'être crues (voyez notamment en politique)... N'ai-je pas, dans mon enfance, entendu dire que si la Loire avait inondé en 1856, c'est que *les curés avaient jeté du sel béni à sa source* ! Et les fameuses *voitures en caoutchouc* au moyen desquelles nobles et prêtres communiquaient de nuit avec les Prussiens en 1870 !

Puisque la mode est au *folklore*, on ferait bien d'y comprendre les récits d'envoûtement (par le cœur de bœuf piqué d'épingles notamment), de *sorcelage* (comme on dit), de bêtes frappées de stérilité, de fermières rendues impuissantes à faire leur beurre ou leur fromage, de gens auxquels subito vient la gale ou des poux, etc.; et, d'autre part, en vue des guérisons, les consultations du devin (contre-sorcier), les *mals (sic)* de saints, à la statue desquels, dans certaines églises, on fait ou fait faire des *voyâges (resic)* et dire des évangiles, les enfants voués au blanc ou au bleu ou prénommés Silvain ou Silvine, pour qu'ils soient d'une bonne croissance et bien portants, sans compter, en outre, les tireuses de cartes, les voyantes au marc de café, les bonnes femmes qui, faisant dégoutter du cierge dans de l'eau bénite (voire aussi du plomb fondu dans un seau d'eau), vous disent l'affection que vous avez (un mal de saint généralement); ceux ou celles qui arrêtent, après morsure, le venin des serpents, etc.

Ah ! si on parvenait à faire causer les gens, quelle

jolie collection folklorique on recueillerait ! — Car tout cela subsiste, et même vigoureusement, malgré l'instruction (?) obligatoire... (Au fond, il y a peut-être quelque chose à la base, nonobstant les cris d'orfraie des esprits forts (?))... Je n'aurais jamais cru, pour mon compte, si les faits spirites n'avaient attiré mon attention sur ce point, qu'il existait, à la barbe des policiers et des médecins persécuteurs, autant de guérisseurs et de guérisseuses, d'augures et de nécromants ! Et ce, en particulier, dans notre bonne ville de T...

En terminant, je ferai, de nouveau, appel à mes souvenirs de jeunesse.

A S..., où je suis né, pour un rien on était réputé avoir le mal de saint Jean, de saint Christophe ou de sainte Rose, etc.; et, dans les grandes occasions, c'est-à-dire en cas de maladie grave ou persistante, on se rendait ou on envoyait quelqu'un à Aigrive (lisez Aygues-Vives), ancienne abbaye où subsiste encore une chapelle dédiée à saint Gilles ou à la *Maîtresse Place* (ce qui est tout un). On y va presque toujours autant et, ma foi, en présence de tant de gens (même de personnes me touchant de près), qui soutiennent avoir été soulagés, eux ou d'autres, par suite de ces pèlerinages, je n'ose plus alléguer qu'ils sont tous fous ou insensés, et je me demande si, derrière toutes ces formes puériles ou ridicules, il ne saurait exister, comme à Lourdes, quelque influence occulte bienfaisante qui intervient en faveur des simples (bienheureux les pauvres en esprit), quand même ils ne paraîtraient guère, à nos yeux, justifier son intervention.

Ainsi, au temps dont je vous parle, lorsqu'on avait quelqu'un de malade et qu'on ne pouvait faire soi-même le *voyage*, on allait chercher le père Ch... qui, lui, s'en chargeait et se rendait à jeun à Aygues-Vives (10 à 15 lieues à faire en grande partie à pied).

Ce père Ch..., monopoleur attitré des voyages d'autrui, était brave homme, mais singulier type. Il ne chôma jamais, que les fêtes supprimées par le Concordat, comme s'il eût fait partie de ce qu'on appelait jadis la Petite Église. En fait d'âme, il vous avançait que son soufflet en avait une... Puis, que le bon Dieu, c'était le Soleil et la Lune la bonne Vierge...

Avec des croyances pareilles, comment ses voyages n'auraient-ils pas fait guérir ses commettants !

Mais, comme contraste, ce qu'il y avait encore de curieux dans cet homme pour ainsi dire placé en marge du culte, c'est qu'au pays sa famille passait pour renfermer des sorciers ou plutôt des sorcières : sa tante, sa belle-sœur, sa nièce, etc. (ce qui n'était pas sans leur causer du tort). Entre autres choses censées diaboliques, chacune de ces femmes faisait parfois danser ses sabots devant elle, — ou, peut-être mieux, c'étaient les sabots qui dansaient d'eux-mêmes (et pourquoi pas, en présence des faits de maisons hantées et des dires précédents de M. Gaston Bourgeat, ainsi que des antidiableries ou plutôt *occulleries* de Papus et consorts ?).

J'ai, depuis, demandé à la dernière, qui fut ma camarade d'école, si le fait de la danse des sabots était vraie. Elle ne m'a pas dit non ; mais je n'ai pu la faire causer...

L. G.

Le Sphinx a parlé

Une découverte sensationnelle vient d'être faite, dans un document d'origine égyptienne, par un homme qui, depuis vingt ans, vit exclusivement dans l'étude et la pratique des sciences positives.

Devant ce grand mouvement de découverte, qui va toujours s'accélération, depuis trois ou quatre générations, transformant tout à chaque pas en avant, on peut être amené à se demander s'il ne se manifeste pas une sorte de changement dans la race humaine sur la terre, l'homme moderne semblant avoir tout fait dans le domaine des sciences, et son ancêtre paraissant n'avoir brillé que dans le domaine plus primitif de l'art. La question, bien remaniée, pouvait prendre cette forme : *L'Antiquité avait-elle des sciences ?*

∴

Rome et la Grèce nous sont bien connues toutes deux ; aucune ne nous a légué de documentation scientifique véritablement originale.

C'est à une époque antérieure, à la mystérieuse époque du Sphinx égyptien que pareille question pouvait être posée.

Tous les documents qui remontent authentiquement à la période égyptienne, sont invariablement écrits en hiéroglyphes ; qu'il s'agisse d'inscriptions sur monuments, ou de papyrus, de sculptures sur pierres ou d'empreintes sur briques d'argile, la règle est générale. Cependant, chose singulière, un document très étendu, d'origine authentiquement égyptienne semble faire complètement exception à cette règle ; je veux parler du texte hébreu de l'Ancien Testament, et en particulier des cinq livres fondamentaux du Pentateuque attribué à Moïse.

Qui ne connaît cette grande figure, immortalisée par le ciseau de Michel Ange ; Moïse, sauvé des eaux, et élevé à la cour d'un Pharaon ?...

∴

Une langue hiéroglyphique est naturellement une langue artificielle, créée, un jour, de toutes pièces, dans un but donné ; nous en avons un exemple partiel dans le langage et la notion chimiques.

Une fois composée, puis entrée dans la pratique, une pareille langue peut perdre, sans inconvénient apparent, l'ensemble des règles qui ont présidé à la formation de ses mots ; la notion claire de ceux-ci suffisant à tous les usages.

Il restait donc place pour une hypothèse : *la langue*

hébraïque (1) ne serait-elle pas une langue hiéroglyphique dont la clef a été perdue ?

En admettant un instant le fait, dans quelles parties de ces écrits pourrait-il y avoir place pour une documentation scientifique quelconque ?

Placé à ce double point de vue, il suffit de jeter un coup d'œil sommaire, sur les principaux chapitres, pour se rendre compte que la traduction que nous en possédons est totalement insuffisante et pleine d'obscurités.

Voyons cela, un peu au hasard.

Voici le chapitre X de la Genèse qui renferme 94 noms propres.

Logiquement nous ne devons pas perdre de vue que ces 94 mots ont été écrits à une époque, où chaque verset de 10-12 mots exigeait l'emploi d'une brique de glaise, lourde, encombrante, et par suite ennemie de toute prolixité ou superfluité.

Or, sur les 94 mots cités, quatre seulement jouent un rôle dans l'ouvrage ; — deux en tête ; Noé, pour le déluge, et Cham, pour avoir manqué de respect à son frère ; — deux à la fin : Abraham comme patriarche et Nacor pour une aventure.

Que font là les 90 autres mots, si coûteux, encadrés entre cette avant-garde et cette arrière-garde ?

Le chapitre XIV relate une guerre incompréhensible de cinq rois contre quatre, ce qui lui permet de citer 48 noms propres, dont trois ou quatre à peine ont un rôle dans l'ouvrage.

Le chapitre XV décrit le sacrifice fantastique d'une génisse de trois ans, d'une chèvre de trois ans, d'un

bélier de trois ans, d'une colombe et d'une tourterelle ; le tout suivi d'épaisses ténèbres au milieu desquelles apparaît un four de flammes, et un brandon, qui passent à travers les animaux partagés, chacun, en deux moitiés. Ici les trois derniers versets renferment une énumération de douze noms propres qui n'ont aucun rapport apparent avec ce sacrifice.

Au chapitre XXII Abraham, devant sacrifier son fils, Isaac, le remplace par un bélier. Les six derniers versets renferment une énumération de dix-huit noms propres qui n'ont aucun autre rôle à remplir ailleurs.

Partout des aventures singulières, bizarres, souvent incompréhensibles ou inexplicables. L'Ancien Testament renferme ainsi près de deux mille noms propres sur lesquels plus de dix-neuf cents n'ont aucun emploi apparent.

En réalité il y a là 1900 mots non traduits : il en faudrait infiniment moins pour enlever tout sens aux narrations les plus claires.

Les apparences jusqu'ici semblent donc entièrement favorables à cette idée que l'ouvrage pourrait bien celer autre chose qu'un ensemble de légendes plus ou moins claires.



Restait à savoir si le texte était réellement hiéroglyphique et à trouver une piste sérieuse pour en entreprendre l'étude.

La preuve du caractère hiéroglyphique a été relati-

vement facile à établir. En effet, les grammairiens nous enseignent tous : 1° Que tous les mots hébreux dérivent du verbe ; 2° que *tous les verbes hébreux ont trois syllabes*.

Comment tous les verbes hébreux — et par suite tous le mots, sauf adjonction de préfixes ou de suffixes, — peuvent-ils avoir invariablement trois syllabes, si le fait n'est pas d'ordre essentiellement arbitraire et voulu.

Dans toutes les langues connues, le nombre des syllabes dans les mots, est capricieusement variable, et aucune académie ne saurait en limiter le nombre.

Rien, au contraire, ne serait plus facile que de fixer arbitrairement à trois le nombre des syllabes à faire intervenir pour la formation des mots, dans une langue artificielle, nouvellement créée de toutes pièces.

L'argumentation nous paraît plus que suffisante.

Quant à la piste qui a permis de retrouver le sens des hiéroglyphes, le point de vue qui a servi à leur création, leur rôle et les règles de lecture auxquelles ils sont soumis pour permettre la genèse des mots, ainsi que la description des objets et des idées, elle appartient à un domaine de discussion trop ardu pour pouvoir être abordée utilement dans une simple notice.

Qu'il nous suffise de dire que le travail de recherches, qui a duré trois longues années de pénibles analyses, s'est effectué en deux phases différentes. Dans la première, l'auteur est arrivé, par de patientes observations, à se faire une idée suffisam-

ment nette de la valeur de chaque signe, en fonction de la place occupée dans le mot, pour pouvoir tenter enfin le déchiffrement de ces fameuses énumérations de noms propres si fécondes en promesses. Dans la deuxième phase, il a pu retrouver, dans le Pentateuque lui-même, la description de tout le système de notation hiéroglyphique, c'est-à-dire le sens exact, indépendant de la forme littérale, qu'il faut attribuer à chaque consonne, les règles de lecture étant indiquées par la notation musicale que constituent les voyelles (1).

Du coup la victoire était assurée.

Toute l'obscurité, toute l'imprécision des premières heures disparurent et l'œuvre entière prit, subitement pour ainsi dire, son véritable caractère.

Et maintenant qui est le Pentateuque (2) ?



Sous sa forme apparente religieuse, forme voulue dans un but de réalisation pratique, le Pentateuque est, en réalité, un traité complet d'une science

(1) Chaque mot hiéroglyphique est une phrase complète définissant exactement le sens que le mot doit avoir. Elle se compose invariablement d'un terme directeur, d'un terme intermédiaire et d'un terme relatif.

(2) La comparaison minutieuse des trois textes hébreux-chaldéen et samaritain, fait ressortir la supériorité incomparable du texte hiéroglyphique hébreu qui nous est parvenu dans un état de conservation vraiment surprenant. Les documents assyriens, en écriture cunéiforme, se rattachent également à l'initiation hébraïque, quoique leur clef soit entièrement différente.

sublime, capable d'élever l'homme à la hauteur des Elohim.

Voici une idée très nette de cette science.

Les sciences contemporaines ont reconnu jusqu'ici deux domaines très distincts dans la nature : 1° le domaine de la *Matière brute*, où prennent place les phénomènes chimiques ou ceux purement mécaniques ; 2° le domaine de l'*Éther* (des physiciens) où se placent les phénomènes d'ordre électrique, les radiations lumineuses, les champs magnétiques, etc.

Ajoutons, et le détail a son importance à l'heure actuelle, que de nos jours la science, grâce aux découvertes du docteur Gustave Le Bon, a même établi le phénomène de l'évanouissement de la matière, c'est-à-dire le passage graduel de l'état de *Matière* à l'état d'*Éther*.

A côté de ces deux domaines les anciens en connaissaient un troisième : celui de l'*Esprit*, ou des forces soupçonnées aujourd'hui sous la désignation de *forces psychiques*.

Les anciens semblent avoir su manier cet *Esprit*, c'est-à-dire la matière première de ce troisième domaine, avec autant d'aisance que nous savons, nous, modernes, manier aujourd'hui l'électricité ou les champs magnétiques.

Cet *Esprit*, d'après eux, semble être comme un troisième état dans la nature, une force naturelle, souverainement puissante, commandant à l'*Éther* et par son intermédiaire, à la *Matière*.

Les multiples phénomènes actuellement observés sous les formes diverses de magnétisme, d'hypno-

tisme, de télépathie, de somnambulisme lucide, de matérialisation de fantômes, etc., etc., ne sont que les pâles reflets de cette *Lumière* antique, l'*Indra* manié par les initiés de l'Inde, l'*Esprit* manié par Jésus et certains de ses apôtres.

*
* .

C'est ici le lieu de rappeler que, de nos jours encore, l'Inde possède une vieille initiation dont les échos parfois arrivent jusqu'à nous.

L'Angleterre a envoyé aux Indes plusieurs missions scientifiques chargées d'observer et d'étudier les divers phénomènes prêtés à la puissance des fakirs.

Certaines observations faites par ces commissions peuvent être résumées en quelques mots ; elles mènent à des conclusions très intéressantes ; les voici :

Les phénomènes bien observés sont de deux sortes :

Un fakir s'élève au-dessus du sol, en plein air, et sans moyens apparents.

Un autre plante une graine et fait pousser un arbre en une heure ou deux.

Dans le premier cas le sujet observé voulut bien s'installer dans une bascule équilibrée à son poids, puis, lentement, il s'éleva à une vingtaine de centimètres au-dessus du plateau de la bascule.

1° Celle-ci n'en marqua pas moins le poids de l'individu.

2° Les clichés photographiques, pris à ce moment, indiquent le sujet comme placé normalement sur la

bascule, et non point à 20 centimètres au-dessus.

Il s'agit donc d'une illusion produite par voie de suggestion sur tous les témoins. Ni la bascule, ni le cliché photographique ne pouvaient se prêter à cette suggestion !

Dans le deuxième cas, trois ou quatre cents spectateurs formaient cercle et voyaient pousser l'arbre. Lorsque celui-ci eut atteint un développement suffisant, le phénomène donna lieu aux observations suivantes :

1° L'arbre, quoiqu'en plein soleil, n'avait pas d'ombre ;

2° Quelques membres de la Commission anglaise, arrivés vers la fin de l'opération, ne voyaient pas l'arbre, vu cependant par tous les autres spectateurs ;

3° Les clichés pris indiquent bien la présence du fakir, mais nulle trace de l'arbre poussé devant lui.

Ici encore il ne s'agissait que d'une illusion par voie de suggestion !

Le phénomène n'en est que plus intéressant, quand on songe qu'un homme est capable d'exercer une pareille puissance sur plus de quatre cents personnes à la fois.

Rangez dans cette catégorie le bâton de Moïse changé en serpent ; rangez-y quantité de manifestations singulières, et une foule de phénomènes niés jusqu'ici, deviennent admissibles.

Notre intérêt est de savoir. C'est un faux amour-propre que celui qui nous fait reculer devant l'étude de certaines croyances sous prétexte qu'elles sont l'apanage des simples.

Supposez pareille faculté de suggestion acquise à un orateur ; où n'arriverait-il pas de nos jours ?

N'est-ce point là le cas de ce jeune Anglais, Brown, qui, l'an dernier, agita tout le pays de Galles, convertissant et ramenant au bien jusqu'aux alcooliques les plus invétérés ?

Ses discours étaient aussi simples que modestes, et son charme semble s'être évanoui depuis.

Accidentellement ou physiologiquement, Brown remplissait sans doute les conditions voulues au moment de sa puissance.

Quelles sont donc les conditions de ces phénomènes ?



Où les anciens puisaient-ils cette force vivante qu'est l'Esprit ?

S'est-on jamais demandé sérieusement, de nos jours, à quoi servaient les sacrifices d'animaux, chez les anciens, et pourquoi ils apportaient de si minutieuses précautions au choix des victimes ?

Vous pouvez entrevoir à présent la raison d'être de ces sacrifices.

Les mêmes faits vous expliqueront la puissance et le caractère sacré du prêtre à l'origine de toutes les sociétés.

Ici encore le Pentateuque décrit, par le menu, le détail de toutes les opérations.

Quoi qu'il en soit, la mise en action de cette force, par la science moderne, porterait d'un seul coup, à

son apogée, la science médicale tout d'abord.

Le sage de l'antiquité, dans l'application de ces méthodes, ne cherchait pas à guérir, c'est-à-dire à faire disparaître, à détruire une maladie, lorsqu'il s'agissait d'un cas grave. A l'insu du patient, il effectuait simplement le transfert de la maladie sur un animal robuste et sain ; inversement, il transférait sur le patient humain toute la puissance vitale de l'animal sacrifié.

Dans les cas les plus bénins, la propre puissance de l'initié suffisait.

Voilà donc le miracle des guérisons d'hier qui sera bientôt *le miracle des guérisons de demain*.

Qui ne connaît cependant les singularités des effets physiologiques que peut produire un magnétiseur ou un hypnotiseur sur son sujet endormi ? La même goutte d'eau peut, à songré, jouer le rôle d'acide qui brûle l'épiderme, de vomitif, de purgatif, d'alcool qui grise, ou de fine chartreuse dont se pâment les sujets féminins.

Pourquoi les phénomènes, dits d'*Envoûtement*, étudiés par A. de Rochas, n'auraient-ils que des effets néfastes ?

Or il ne s'agit ici, répétons-le, que de pâles tentatives à côté du savoir réel et positif des anciens.

A un autre point de vue, ces mêmes sages de l'antiquité qui ne connaissaient rien de notre télégraphie électrique, avaient à les entendre, infiniment mieux que nous. Ils communiquaient à volonté, soit entre initiés, soit avec des individualités invisibles, et pouvaient savoir à un moment

donné ce qui se passait sur n'importe quel point du globe.

Sous ce rapport, l'histoire, relativement récente, de la conquête de l'Algérie est pleine d'une documentation très riche sur les débris d'une vieille initiation dans le haut monde musulman.

Il en est de même pour les méthodes qu'ils pratiquaient en vue de l'évocation et de la matérialisation d'individualités invisibles ; ces méthodes sont enseignées, par le menu, dans le texte hiéroglyphique, quoique soigneusement interdites aux profanes dans le sens apparent.

Inutile d'insister sur des phénomènes plus simples, tels que ceux qui servent à maintenir chez l'initié un état de santé florissant et, indirectement, à assurer sa longévité.

On ne peut insister d'autre part sur une foule d'applications pratiques tout aussi rationnelles.

Et maintenons concluons.

La possibilité de ces phénomènes est parfaitement invraisemblable, aussi invraisemblable que la photographie à travers une plaque d'acier, que la traction mécanique par des fils qui ne bougent pas, que l'éclairage et la télégraphie par les mêmes fils immobiles, et la télégraphie, à grande distance, sans fil aucun.

Quelle immense étape fournie par la science entre ce cadavre de grenouille s'agitant sous les yeux de Galvani et l'électricité moderne domptée et asservie par l'homme !

Et qu'est-ce donc que cette électricité ?

Est-il anatomie plus singulière que celle d'une machine dynamo ?

Un paquet de fils métalliques tournant d'un mouvement giratoire entre deux blocs de fer, eux-mêmes bobinés de fils semblables; c'est tout. Et quels effets merveilleux!

De l'hypnotiseur moderne au sage de l'antiquité il y a la même distance.

L'in vraisemblable de la veille ne devient-il pas chaque jour la vérité du lendemain !

Le fait le plus saillant, peut-être, est encore le peu de crédit que nous avons fait à la sagesse de nos aïeux.

Quelles singulières destinées que celles de ce livre,
aux origines si lointaines !

Il y a 4.000 ans le contenu du Pentateuque formait la pierre angulaire sur laquelle s'édifiaient les civilisations de l'Égypte et de l'Asie Mineure. Quant à son origine première, cette origine est indéniablement asiatique; l'initiation hébraïque dérive directement de l'initiation indoue; nous la devons à l'émigration aryenne qui s'est répandue à l'ouest de l'Asie, avant de s'infiltrer en Europe.

Réouvert par Jésus, il y a dix-neuf siècles, le même livre a conquis, depuis, l'Europe et les deux Amériques.

Aujourd'hui à l'aube du vingtième siècle, ce livre va s'ouvrir à nouveau ; il fournira sans doute une

assise nouvelle à la colossale civilisation qui s'organise, et autour de lui bientôt se grouperont toutes les nations de la terre,

Plus que jamais l'Humanité a besoin d'un point d'appui et d'une base solide pour asseoir sa morale hésitante

L'ère des déchiffrements est close.

Il reste à commencer dès ce printemps les vérifications expérimentales et pratiques.

Pour ce faire, des moyens matériels relativement modestes sont indispensables. Il faut des locaux, une sorte de ferme; il faut du bétail et un laboratoire; le tout dans une campagne solitaire et propice aux observations.

Déjà, sous la grande impulsion donnée par Pasteur, nous voyons partout, en France, en Allemagne, en Italie, nos plus célèbres médecins se lancer dans cette voie et poursuivre l'étude des plus graves problèmes en opérant sur des animaux.

L'illustre Behring, à Marbourg, n'a-t-il pas établi son laboratoire dans une ferme, en pleins pâturages, au milieu de nombreux troupeaux lui appartenant?

Et ce n'est là qu'un début; il n'y a là qu'une maigre piste!

L'antiquité possédait un secret formidable qui demain sera le nôtre.

Dès à présent l'humanité souffrante peut fonder sur ces travaux les plus hautes espérances.

JOSEPH HEIBLING.

(*Journal du Magnétisme*).

LE PARADIS ⁽¹⁾

Ce soir, je rentrais furieux d'avoir été trompé par P... Je ne comprends pas qu'un voyant trompe un martyr.

J'étais dans une colère indescriptible et jamais je ne m'étais senti ainsi.

Je me déshabillai et me mis au lit. Je quittai mon corps ; je le regardai bien, il ressemblait à un cadavre. Je m'élevais aussitôt dans les airs très vite, car Paris était assez loin. De là, je vis P. et compris à quel degré peut atteindre l'erreur. A ce moment, j'étais accompagné de deux personnages qui avaient chacun une épée flamboyante et nous laissions derrière nous une grande lueur. Par devant nous, il ne se trouvait absolument rien qui pût me faire soupçonner où j'allais ni ce que j'allais voir. Un de mes conducteurs frappa à une porte invisible. Instantanément cette porte s'entr'ouvrit.

Un très grand personnage aux yeux bleus, aux longs cheveux bouclés qui lui retombaient sur les épaules ; ils étaient du plus beau blond doré qu'on pût voir. La partie de son corps qui était de mon côté, était noire, et la partie qui était dans l'invisible était brillante. Il faut d'abord dire que la journée avait été terrible. Il me dit : « J'ai passé et nous t'avons suivi. Viens, je

(1) Ces notes d'un voyant sont publiées à seul titre documentaire de communication psychique.

vais te dégager, car il ne peut rien entrer ici des soucis terrestres. Il me souffla sur le front pour me dégager. « Cela va-t-il mieux ? » Oui, répondis-je. « Entre », me dit-il, et la porte s'ouvrit. Je ne dormais point et j'étais dans mon plein esprit. J'ai vu un grand palais merveilleux qui n'avait d'autres lumières que les personnages qui s'y trouvaient et qui étaient tous très radieux. Ils avaient de longues robes et nous avons causé de la bataille perdue.

Vous dire que je voyais comme sur terre, je vous mentirais. A quoi faut-il l'attribuer ? Est-ce au trouble de voir des choses si nouvelles pour moi ! Je vous dirai le pourquoi plus loin.

Quand je me suis retrouvé dehors, il m'eût été impossible de retrouver la porte et de la heurter afin que l'on m'ouvre. Les deux guides me ramenèrent. Paris était devant moi. Au loin, une route lumineuse se déroulait à l'infini. D'être dégagé, je sentais mes forces se décupler pour recommencer la lutte pour aider l'Humanité à se relever, à s'idéaliser.

Nous arrivons et je me retrouve devant mon corps, dont je reprends possession et je m'endormis du sommeil du juste, satisfait de la journée accomplie.

Le dimanche suivant, le Christ vint me rendre la visite que je lui avais faite.

Je demandais au Christ pourquoi il était Juif ? Je ne suis pas Juif, mais Égyptien, me répondit-il et je suis parti des Pyramides pour accomplir ma mission. Je devais mourir à Paris, mais les Juifs qui sont devenus les parias de la terre, m'ont crucifié à Jérusalem. Ils ont empêché, par cet acte, pendant vingt

siècles, l'Humanité d'avancer, et c'est toujours le culte du Veau d'or qui a prévalu chez ces gens-là.

Voyez-moi et ma nation du Dieu de l'Univers ; j'ai été crucifié dans le premier pays que j'ai visité en quittant l'Égypte. Voyez que Dieu ne fait pas ce qu'il veut, mais il est arrivé une chose imprévue. Je devais reposer dans la cathédrale de Paris, le Diable a brouillé les cartes pour que je ne remplisse pas ma mission. Mais, ni lui, ni mon père, n'ont pensé à la Vierge et c'est elle qui a son sanctuaire dans la cathédrale de Paris. Voyez que le mot *Liberté* a du bon. Dieu y a toujours trouvé son compte et le Diable pas toujours. Il dut s'absenter un moment. Le corps du médium fut pris par quelqu'un d'autre.

A son retour, il se mit sur la figure du médium, me prit la main, me la dirigea de haut en bas, la ramena sur l'épaule droite et sur l'épaule gauche et retourna dans le bas du corps, de manière à former une épée. Puis il me dit, je vous donne un secret terrible pour le Diable, car c'est lui que j'ai chassé dans la partie du corps qui lui appartient, car c'est lui qui avait pris ma place. C'est un secret que je ne vous aurais dit si le Diable ne s'était trouvé sur mon chemin. Voyez, protestants, ceci est capital. Le signe de croix dont vous riez est divin, et peu de catholiques savent bien le faire.

Essayez, entrez dans une église ou n'importe quel temple pour prier.

Que votre signe soit très allongé et bien vivement de l'épaule gauche à l'épaule droite et vous aurez formé une épée dans l'invisible. RAMSEYER.



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

La reproduction des articles inédits publiés par l'Initiation est formellement interdite, à moins d'autorisation spéciale.

La fraude et les médiums

Beaucoup de sceptiques s'étonnent de la nécessité d'opérer dans l'obscurité pour l'obtention des faits de matérialisations.

La force astrale ou nerveuse, comme on voudra l'appeler, dégagée par le médium, est d'une extrême sensibilité aux rayons photogéniques du spectre solaire. C'est une constatation expérimentale.

William Crookes a pu s'éclairer avec une lampe de phosphore. Beaucoup d'autres expérimentateurs, et, entre autres, Ch. Richet, ont utilisé la lampe à lumière rouge des photographes. On peut donc s'éclairer en choisissant les rayons convenables. De plus, un éclat de lumière brusque peut être gênante sans autre effet pour le médium. C'est ce qui permet l'emploi du magnésium pour fixer les preuves des apparitions.

Dans un laboratoire bien monté, il est indispen-

sable d'avoir une même commande électrique pour l'obturateur et pour l'étincelle d'inflammation de la poudre éclairante. Un tel dispositif se trouve dans le commerce.

Il sera aussi très utile de voir si l'on peut expérimenter à la lumière verte, qui est peu photogénique et permet un meilleur contrôle que la lumière rouge.

La production de phénomènes véritables est, pour le médium, une cause de très grande fatigue physiologique.

Aussi, arrive-t-il souvent que des médiums susceptibles de produire des faits authentiques, sont surpris en flagrant délit de fraude.

La fraude des médiums revêt les aspects les plus multiples et le grand danger c'est que le médium qui, une fois, y a eu recours, a une tendance irrésistible à recommencer et ses facultés sont vite perdues.

Les précautions purement physiques contre la fraude, les ligatures plus ou moins bien faites trouvent presque toujours des intelligences assez souples pour tourner la difficulté.

Dans les séances sans cabinet d'isolement le plus simple est de tenir et de contrôler chaque membre du sujet, mais dans les séances de matérialisations, il est indispensable de faire appel au contrôle mécanique.

Outre la bascule qui contrôle le séjour du médium sur son fauteuil ou sur sa chaise, des contacts électriques peuvent aussi contrôler les bras et les pieds.

En effet, un procédé de fraude fréquent consiste pour le médium à se déchausser sans bruit et à faire avec son pied une série d'attouchements ou de mouvements qui peuvent, dans l'obscurité, être pris pour de vrais phénomènes. Le contrôle lumineux au moyen des boutons de bois enduits de vernis phosphorescent et, dans les grandes expériences, le contrôle par contacts électriques, mettent à jour ce genre de fraudes.

PAPUS.



Essai sur le Cantique des Cantiques

Cette étude est extraite d'un ouvrage de Sédir tiré à petit nombre et vendu (2 francs minimum) au profit d'un étudiant pauvre, chez l'auteur, 14, rue Girardon, Paris.

Tous les êtres, tous les phénomènes de la nature et tous les produits de l'art sont, en leur centre, des réalités, et dans leurs formes des symboles. Les livres sacrés, nommément, offrent à l'étude autant de significations qu'ils peuvent avoir de lecteurs ; mais la réalité, dont ils sont les tuniques, ne peut être connue que de ceux qui vivent dans le Vrai. Les idées donc, que je vais exposer, ne représentent qu'une opinion personnelle, et ne doivent pas être regardées comme initiatiques : ceci dit pour excuser, si possible, aux yeux des maîtres de la science occulte, une tentative qui pourrait facilement passer pour une profanation.

Parmi les interprétations multiples de l'Ancien Testament, il en est une qui s'applique à l'étude de l'homme ; sous cet aspect, Abraham représente la période purement minérale de notre vie ; Isaac (le

rire), celle où notre organisme s'épanouit en joie et en beauté comme un végétal ; Jacob (le supplanteur), la formation du moi instinctif, sa lutte contre le spirituel ; Moïse (le sauvé), l'action de la grâce divine ; David (le bien-aimé), la pénitence, les rechutes, le repentir ; Salomon (le pacifique), la victoire de l'harmonie et le Messie, l'unification future du salut éternel. Parmi les livres de Salomon, les Proverbes indiquent les travaux de la purification ; l'Ecclésiaste enseigne ceux de la purification spirituelle ; après, vient la récolte joyeuse extérieure de ce qui a été semé dans la sueur et dans les larmes.

Le *Cantique* expose donc les mystères de l'union des deux pôles complémentaires sur tous les plans. Je le répète, le nombre d'interprétations dont il est susceptible est indéfini ; mais, pour fixer les idées, j'en nommerai sept principales.

Selon la première, c'est une bucolique comme le pensent la plupart des hébraïsants ; d'après la seconde, il se réfère à l'amour conjugal physique, sentimental, intellectuel et spirituel ; le mariage véritable, dont nous pourrions, si nous le voulions, faire descendre la plénitude sur cette terre, est, en effet, une figure de la béatitude qui attend dans le Ciel le genre humain tout entier ; nous sommes loin encore de ce havre, puisque à peine les meilleurs d'entre nous peuvent-ils ne pas trop se faire souffrir mutuellement, et que pour pouvoir paraître devant Dieu, il faut être capable de rendre heureux tous les êtres. Le *Cantique* commence son enseignement au point où l'homme et la femme ont déjà vaincu toutes les aspérités de leurs

caractères, il décrit nos organes magnétiques et animiques et les plans invisibles où croît la fleur de l'Union. Or, comme le développement moral doit précéder le développement intellectuel, le peu de conscience que nous avons de nos énergies internes indique qu'il faut attendre encore avant de pouvoir étudier avec fruit cet aspect du *Cantique*.

Le troisième sens en est alchimique : il décrit les travaux de l'œuvre minéral à partir de la mise en présence des deux ferments mâle et femelle.

Le quatrième est magique, en prenant ce mot dans son acception étymologique : il dévoile les rapports d'un adepte de l'occultisme et du Dieu qu'il s'est choisi ; la magie, en effet, n'opère pas nécessairement par l'entremise des forces de ténèbres ; elle met en action les dieux de la Nature, des forêts, des eaux, des montagnes, des éléments ainsi qu'on peut le voir dans ce qui nous reste des Chaldéens, et dans les Atharvan, Krishna et Sukla Yadjour Védas. Depuis la descente du Verbe, cette science s'évanouit peu à peu sur l'horizon spirituel de la planète, mais au temps où Salomon écrivait, elle était une des plus hautes formes du génie humain : je n'en dirai rien de plus pour ne favoriser aucune opinion.

Le cinquième sens a trait aux entretiens du Verbe avec le moi humain : c'est de celui-là que je veux particulièrement parler.

Le sixième décrit l'organisation de l'Église vraie, l'union de J.-C. et de l'assemblée de ses fidèles : Denys le Chartreux en parle expressément ; Eckartshausen et Lopoukhine avec plus de ménagement.

Quant au septième sens, il est inexplicable et inconcevable pour nous ; c'est le mystère de l'union des trois personnes divines.

Il est écrit : « Lorsque vous serez deux ou trois réunis en mon nom, je serai au milieu de vous » : le Verbe est présent dans chacun de ces aspects du Cantique. Comme pastorale, Il est dans l'harmonie du chant et de la musique.

Il est dans l'amour complet des deux époux, selon la mesure où ils Lui consacrent leur vie.

Il est dans l'athanor de l'alchimiste sicelui-ci a entrepris l'œuvre avec un cœur absolument pur : sans cupidité, sans curiosité, sans orgueil, sans nocuité.

Il est dans les parfums de l'autel, même pour le magicien ou le prêtre qui croyant adorer le Père selon l'esprit, n'en adore qu'un des lieutenants selon certaines formes.

Il naît dans le cœur de l'homme, lorsque Jean-Baptiste le pénitent y a passé, lorsque nous sommes devenus une vierge pure.

Il est perpétuellement vivant au milieu des amis, de ses disciples parfaits.

Enfin, il est avant tout dans le royaume de son Père, ou plutôt Il est ce royaume lui-même.

Il faut donc prendre garde aux doctrines qui n'acceptent Sa présence que dans un département du monde, à l'exclusion des autres. Le philosophe a tort qui ne voit le Fils de Dieu que dans les idées l'occultiste matérialiste est aveugle de ne Le chercher que dans la terre ; le poète est fou de mettre à Sa place ce qu'il appelle l'amour ; le fanatique devrait

comprendre que le Verbe Jésus-Christ anime non seulement son Dieu, mais tous les Dieux ; Il ne naît pas seulement dans le cœur, comme l'enseignent les Orientaux, mais Il est né aussi matériellement ; et il continue à vivre dans le milieu du Temple spirituel où se réunit son Église triomphante, ainsi que le savent les mystiques, et aussi dans les temples et les hiérarchies visibles, comme le croit la masse des fidèles.

C'est au cinquième de ces points de vue que je veux m'attacher, parce qu'il a trait à la purification du cœur, base de tout édifice ; Jean Tauler, et Jean Ruysbræck ont donné là-dessus des idées générales, le premier dans son sermon SUR LA PAUVRE VIE DU CHRIST, le second dans son *Ornement des noces spirituelles*. L'âme capable de vivre le *Cantique* est très élevée. Elle a fait pénitence, le Christ est né en elle, elle a reçu un baptême puissant, mais qui n'a pas été encore celui de l'Esprit ; elle sait prier, ses demandes sont exaucées tant pour les maladies que pour les malheurs : la matière lui obéit, la mort peut-être même ; elle en est au dix-huitième des vingt et un chapitres du récit du Jean : il lui est permis de sentir le cœur du Verbe qui bat pour elle et pour l'Univers, de la joie du Sacrifice imminent : les paroles du Roi-mage sont l'esquisse de ce colloque muet.

Pour les comprendre, il faut avoir connu l'exquise fraîcheur de l'amour vrai ; ce que l'homme appelle de ce nom est une boisson chaude et spiritueuse, qui laisse après soi l'écoeurement et la fièvre ; mais une

seule goutte de la fontaine des eaux vives suffit à réconforter pour toute une vie : et un seul regard du ciel qui nous semble avoir été comme un éclair, donne de la lumière et de la foi à jamais.

Le nombre des chapitres du *Cantique* (8) indiquerait, d'après le système du Phil... Inc..., que la séparation du mal, la rédemption, les effluves illuminateurs de l'Esprit sont les objets qu'il traite : mais je ne connais pas la science théosophique des nombres, et je me bornerai par suite à dégager le symbole du sens littéral, sans chercher dans le texte hébreu aucun moyen des calculs kabbalistiques.

Si l'émotion est forte dans la joie ou la douleur, la parole expire sur nos lèvres, le cri nous échappe et se transforme ; l'ange de l'harmonie descend en nous ; le chant naît. Notre organisme animique peut connaître une exaltation telle que la douleur.

SEDIR.



UN SECRET PAR MOIS

Voici deux façons de faire soi-même à bon marché de l'encre de couleur.

Encre verte — Broyez ensemble du vert de gris, du safran, du jus de rue : délayez dans de l'eau gommée, filtrez.

Encre rouge — Prenez céruse, alun de roche, pilez bien en un mortier, versez de l'urine dessus. Laissez ensemble pendant deux ou trois jours ; filtrez dans un linge. Mettez dans un mortier de pierre, laissez sécher au soleil et dissolvez dans de l'eau de gomme.

ALEXIS.

VOS FORCES ⁽¹⁾

Prentice Mulford est un rénovateur des anciennes théories de Paracelse et Agrippa, — ces géants intellectuels, — et un précurseur du mouvement de néo-psychologie qui s'affirme depuis quelques années aux États-Unis. Il a su exprimer en langage moderne et au moyen

(1) La troisième des traductions de Prentice Mulford : *Vos forces*, va paraître incessamment : nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs la préface que notre ami Sédir a écrite pour cet intéressant opuscule (Chacornac, éditeur) (N. D. L. D)

d'idées modernes quelques-unes des vieilles théories de l'Occultisme ; surtout il a su les rajeunir et les faire cadrer avec la tournure mentale contemporaine : c'est une justice à lui rendre aujourd'hui, car aucun des nombreux clubs et cercles de « culture mentale », de « pensée nouvelle », aucun des nombreux auteurs qui enseignent aux autres comment devenir heureux, bien portants ou riches, — bien qu'ils restent eux-mêmes envieux, malades, ou aux prises avec la gêne, — aucun de ces maîtres de la « concentration mentale » ne prononce le nom de Mulford. Ils lui ont pris cependant le principe et les rudiments des méthodes au moyen de quoi ils essaient de battre monnaie ; mais c'est là le sort commun des inventeurs ; je dirai plus : échapper à la banalité de la gloire mondaine, est le signe d'une âme plus haute que l'idéal vulgaire ; quand les hommes oublient les dieux se souviennent.

Mais toute l'estime que peuvent inspirer la personne et l'enseignement de Prentice Mulford n'empêchent pas de découvrir quelque partialité dans ses points de vue, quelques lacunes dans ses développements. Sa vie elle-même nous montre, conformément à sa théorie, qu'il n'avait pas découvert le moyen infailible du bonheur, puisqu'il a vécu dans l'épreuve et que la mort l'a enlevé presque prématurément. Il importe peu d'ailleurs. Un homme, comme il l'explique lui-même peut découvrir des formes sublimes de science et de beauté, et ne pas trouver le tour de main qui les fait passer dans le domaine de la vie pratique. Mais nous ne sommes, tous, que des instruments, quoi qu'on dise : et, par suite, nous devons ne chercher les uns chez les autres que ce que nous pouvons nous donner mutuellement, soit des idées d'un tour nouveau, soit ces points de vue inédits ; car personne n'a encore offert au monde la clé de l'Absolu, — et de longtemps encore, personne ne la lui offrira.

Cette clé cependant, on nous a montré le gardien qui la porte à sa ceinture ; ce gardien est au-dedans de nous-mêmes ; et ce sont les livres sacrés, à quelque religion qu'ils appartiennent, qui nous font apercevoir de la présence muette de ce veilleur. Aux yeux d'un observateur qui ne serait ni athée, ni fanatique, l'importance et la

réalité de la religion se prouvent par le simple fait des batailles auxquelles elle a donné lieu. Si, par impossible, il n'y avait pas de Dieu, nous-mêmes nous nous ferions dieux, ne comptant que sur nos propres forces pour vivre et dominer les autres. S'il y a un Dieu, il est évident qu'il a eu de notre nourriture animique un aussi grand souci que de notre nourriture corporelle : chaque révélation religieuse contient donc, de nécessité absolue, tout ce dont notre moi psychique peut avoir besoin, et cela pour tous les hommes qui sont nés et qui naîtront jamais sous son égide : croire qu'il n'en est pas ainsi, c'est supposer que Dieu permet l'injustice.

Cette place centrale que tient la religion dans l'assemblée de nos connaissances intellectuelles et de nos facultés réalisatrices est implicitement reconnue par ce fait qu'aucun penseur ne peut dire quelque chose de notre vie ou de la vie du monde sans toucher à cette colonne de lumière invisible qui soutient pendant des siècles l'édifice social d'une race tout entière. Et plus le sujet de l'étude est profond ou sublime, plus les rapports qu'on lui découvre avec la révélation — universelle ou particulière, — sont intimes. Voilà pourquoi l'œuvre de Prentice Mulford sous-entend à chaque ligne les croyances religieuses ; elle est comme un bourgeon de l'arbre biblique, bourgeon plus ou moins sain, plus ou moins vigoureux, mais vivifié par la sève même du tronc ; c'est cette filiation qu'il faut avoir présente à la mémoire si on veut comprendre le sens réel de ses travaux, comme il faut se rappeler les Védas quand on regarde Bouddha ; comme il faut se rappeler Bouddha quand on étudie les Djains et ainsi de suite.

Donc, c'est la Bible et surtout le Nouveau Testament qui nous éclairera Mulford dans le centre même de sa pensée. Or, que nous apprend une lecture rapide de ses opuscules : le succès, la fortune, la réputation, le bonheur domestique, la force physique et morale, le renouvellement des idées, tels sont les buts, vers lesquels il dirige son disciple. Par quelle méthode ? Par un emploi judicieux des capacités natives, par une distribution harmonique des forces, par le recours à ce grand Inconnu, trésor de tout Pouvoir et de toute Science, qu'il appelle

la Puissance suprême. En quoi cela peut-il se résumer ? Aide-toi, le ciel t'aidera ; fais tout ton possible, ardemment, sagement ; le ciel, Dieu, fera l'impossible. Qui nous dit cela ? l'Évangile. Quelle est la force par laquelle l'Impossible devient possible ? L'Évangile nous le dit aussi : c'est la Foi.

Mulford nous apparaît donc, je ne dirai pas comme un révélateur, mais comme un vulgarisateur de la Foi. Il n'a pas de grande barbe, ni un verbe magnifique, ni d'amples vêtements, car les contemporains se désintéressent de la forme extérieure. Il est comme un de ces milliardaires, ses compatriotes dont il dissèque le squelette mental : un monsieur en veston, qui vous coudoie dans la rue, et qui porte dans sa tête la ruine ou la fortune de millions de personnes. Mais les Mulford sont plus terribles que les Rockefeller ; car le bonheur ou le malheur qu'ils peuvent dispenser ne s'arrêtent pas à la seule race des hommes de chair et d'os ; ils sont invisibles et portent des fruits pendant beaucoup de générations.

C'est ici que nous pouvons découvrir la lacune de l'œuvre de Mulford, ou du moins la seconde table de la Loi qu'il édicte. À côté de la Foi, l'Évangile nous montre la Charité. Les hommes ont placé afin de compléter le ternaire, l'Espérance qui emprunte à la Foi pour soutenir la Charité et à la Charité pour dynamiser la Foi. Cette dernière est à nos yeux comme une force infinie d'évolution ; toute créature, par le fait même qu'elle possède de la vie, a en elle-même le désir de s'accroître, de se parfaire, de prendre une large place au soleil ; mais cette force-là est naturelle, c'est-à-dire qu'ayant un commencement elle a une limite ; et dans le plan de la Nature, l'évolution est limitée : un athlète, quelle que soit la constance qu'il apporte à ses entraînements ne pourra jamais développer indéfiniment sa force musculaire. Mais qu'une circonstance grave excite les énergies secrètes de son cœur, il trouvera dans une crise de passion ou d'enthousiasme, le moyen de décupler sa force physique, pour un certain temps.

Tel est le mécanisme de la Foi : quand, dans un être la Nature a donné tout son effort, quand notre courage est épuisé, quand notre intelligence ne trouve plus de

solution, quand nous nous heurtons à l'impossible, la Foi va chercher par un procédé mystérieux, dans le trésor du Ciel, dans le royaume du Père, une énergie inconnue au monde, l'en fait descendre, brise l'obstacle et produit ce que le vulgaire appelle un miracle.

C'est ainsi que l'on peut comprendre la perfectibilité infinie de l'homme. Le domaine de l'utopie, du rêve, de l'idéal, peut devenir réel, grâce à la Foi. C'est cette possibilité occulte de l'âme dont Mulford nous explique le *modus operandi* et c'est dans ce sens qu'il faut étudier ses enseignements et les mettre en pratique.

Mais, à mon humble avis, la Foi, ainsi conçue, ne va pas sans le risque d'exalter le moi, l'Egoïsme ; il faut comprendre alors qu'elle n'est pas le réel instrument du salut, ou du bonheur véritable. A proprement parler, ce n'est pas, seulement pour évoluer la matière, pour développer nos intelligences, pour parfaire la « civilisation » que nous avons été placés sur cette terre. Ce sont là des buts secondaires. La vie nous a été donnée surtout pour apprendre à obéir. Et c'est la Charité qui nous enseigne cette leçon-là. Les Révoltés, ceux que l'Eglise appelle des démons, ont la foi, et cependant ils font œuvre de désorganisation. L'Amour, lui, est le seul guide infailible : c'est cela que Mulford n'a pu ou n'a pas voulu montrer à ses trop pratiques compatriotes. Peut-être que la leçon aurait été un peu ardue.

En tout cas, sachons reconnaître la sincérité, la droiture, la santé morale que respirent toutes les pages de ses livres ; sachons mettre ces bonnes choses à profit, et quand les recettes qu'il nous donne auront été dûment utilisées, quelque autre sera envoyé, pour nous découvrir de nouveaux et plus sublimes horizons.

SÉDIR.

1 novembre, 1900.

NOTRE CONGRÈS

Ainsi qu'on a pu le lire dans l'*Initiation* et le *Voile d'Isis* nous préparons les assises d'un grand *Congrès international de l'occultisme* dont la première session aura lieu en mai 1907.

Pour donner à ce congrès un caractère d'ampleur et d'universalité ; nous faisons un pressant appel aux occultistes des deux mondes, afin de lui imprimer le cachet qui lui est dû de haute culture intellectuelle.

Nous enverrons prochainement une circulaire explicative à ceux de nos amis qui voudront bien nous apporter leurs concours.

Le principe de l'adhésion est entièrement gratuit, mais nous accepterons de la généreuse sympathie de nos adhérents, les souscriptions facultatives qu'ils voudront bien nous adresser pour couvrir les frais nombreux du Congrès.

Les noms des souscripteurs et le montant des sommes versées seront publiées dans le *Voile d'Isis*.

En conséquence, nous prions tous nos amis de nous envoyer sans retard leur adhésion. s'ils veulent comme nous, donner à ce Congrès le retentissement qu'il comporte.

Adresser les adhésions et les demandes de renseignements au Secrétaire général, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Pour le Bureau provisoire :

M. le docteur Papus, président.

M. Etienne Bellot, secrétaire général.

M. Paul Marchand, secrétaire trésorier.

LA VÉRITÉ EN MARCHÉ

Nous apprenons avec plaisir la création, à Avignon, d'un groupe indépendant d'Etudes Psychiques qui réunit déjà un assez grand nombre d'adhérents désireux de s'affranchir des préjugés routiniers de la Science officielle et d'étudier les phénomènes d'ordre psychique desquels, au reste, cette même science officielle, se rapproche à grand pas.

Beaucoup d'étudiants isolés de la région vauclusienne seront certainement très heureux de trouver là un moyen d'unir leur travaux et de progresser par la force même de cette union.

Le programme du « Groupe d'Avignon » embrasse toutes les branches de la science universelle, dite occulte, mais ce n'est, naturellement, que par une progression lente et d'autant plus sûre, que les adhérents passeront de l'étude de l'hypnotisme moderne, du magnétisme et du spiritisme à celle des phénomènes d'ordre plus élevé qui exigent de bons guides, aussi bien que des étudiants déjà familiarisés à ces sciences.

Toutes les demandes d'adhésion et de renseignements doivent être adressées à M. L. Gastin, président du « Groupe d'Etudes Psychiques », 1, rue du Gal, Avignon.

COLLÈGE DE FRANCE

Cours d'Antiquités Américaines.

(Fondation du Duc de LOUBAT).

M. L. Lejeal reprendra son cours, le samedi 8 décembre 1906, à 5 heures, salle n° 3, et le continuera, les mercredis et samedis suivants, à la même heure.

Cette année, le professeur exposera les *Eléments de la grammaire mexicaine, avec explications de textes historiques et religieux* (cours du mercredi); il étudiera la *Magie, la Sorcellerie et l'Astrologie dans l'ancienne Amérique, spécialement au Mexique et au Pérou* (cours du samedi).

Projections. — Visites de Musées.

LIVRES NOUVEAUX

Nous signalerons à l'attention particulière de nos lecteurs le nouveau catalogue de la Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris, qui contient une liste très complète des meilleurs livres de sciences occultes, suivie de conseils très pratiques pour l'étude progressive desdits ouvrages. C'est là une très heureuse innovation, dont nous complimentons très sincèrement son auteur. Si, à ces avantages, nous ajoutons que le nouveau catalogue de la Bibliothèque Chacornac est illustré de nombreuses et très originales images et qu'il contient, en outre, le portrait des principaux maîtres en occultisme, celui entre autres et ressemblant de *notre cher directeur*, nos Lecteurs nous saurons gré de leur avoir signalé le très artistique catalogue de la Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel qui leur sera envoyé sur simple demande.

Viennent de paraître à la *Librairie des Sciences psychiques*, 42, rue Saint-Jacques, Paris :

L'Être suprême. Œuvre médianimique du baron de Potet. Prix, 0 fr. 60 *franco*.

La Fraternité dans l'Humanité, par Jean Olcar. Prix, 2 fr. 50.

La Religion du Vrai. Credo philosophique, par F. Barmold. Prix, 3 francs.

De l'Intervention des invisibles dans l'histoire moderne,
par Cléments. Prix, 0 fr. 75 *franco*.

Le Spiritisme avant le nom, par Rouxel. Prix, 0 fr. 50.

Mes Pensées. Petits poèmes en prose, par Mme M.-P. Néva.
Prix 3 fr. 50.

Almanach Hachette. Petite Encyclopédie populaire de la
vie pratique.

Cours abrégé de Spiritisme dicté par un invisible à
Jeanne Panau. Prix, 0 fr. 25. Editeur Oliver, à Mus-
tapha, Alger.

Les Pionniers du Spiritisme en France. — Documents
*pour la formation d'un livre d'or des sciences psychi-
ques*, recueillis par J. Malgras, un fort volume in-8
de 600 pages (gravures comprises), orné de 62 portraits
hors texte. Prix, 8 francs. (Paul Leymarie, éditeur,
Paris, 42, rue Saint-Jacques.)

Cet ouvrage comprend deux parties :

1° *La page des Aînés*, suivant l'expression de Camille
Chaigneau, où sont représentés, par des extraits de leurs
œuvres relatives au spiritisme ou inspirées par lui, tous
les grands hommes de la seconde moitié du dix-neuvième
siècle, tels que Honoré de Balzac, Mme de Girardin,
Jean Reynaud, Boucher de Perthes, Allan Kardec,
Alexandre Dumas père, Th. Gauthier, Jacques Babinet,
J. Michelet, George Sand, Victor Hugo, J.-B. André Go-
din, Villiers de l'Isle-Adam, Louis Figuier, Ch. Fauvety,
Eug. Nus, Aug. Vacquerie, Ch. Lomon, Sadi Carnot, etc.

2° *Les Contemporains* (et c'est la partie la plus im-
portante de l'ouvrage) qui ont bien voulu exposer dans
des études, pour la plupart inédites, leur opinion sur le
spiritisme et la science psychique.

Parmi ceux-là viennent se ranger, outre les Victorien
Sardou, Flammarion, professeur Richet, colonel de Ro-
chas, Emmanuel Vauchez et autres, nombre de person-
nalités marquantes appartenant toutes au monde des
intellectuels : des membres de la Presse littéraire ou de
la Presse spirite, des écrivains connus, des poètes, des

conférenciers, des artistes, des savants, des médecins, de hauts fonctionnaires et professeurs de l'Université, des officiers supérieurs de l'armée, d'anciens parlementaires, des gens du monde, etc.

Animisme et spiritisme, par Aksakof, conseiller d'État de S. M. l'empereur de Russie. 1 vol. 700 pages. Prix : 20 francs.

Nous savons tous qu'elle profonde estime il convient de professer à l'égard de la phalange des Pionniers du Spiritualisme moderne. Parmi ces maîtres vénérés, l'une des premières places appartient au célèbre Aksakof, conseiller d'État de S. M. l'Empereur de Russie. Son ouvrage, *Animisme et Spiritisme*, est un des piliers solides sur lesquels fut édifiée l'œuvre nouvelle.

La dénomination que porte la vaste compilation d'Aksakof est une des plus heureuses. L'animisme comprend tous les phénomènes dont la source principale réside dans l'influence personnelle du médium, sans intervention des invisibles, et le Spiritisme proprement dit traite des relations évidentes entre le monde invisible et le monde occulte, partie essentielle au point de vue de la certitude de ses relations, basée sur un ensemble de faits rigoureux.

Les quatre premières éditions, quoique tirées à plusieurs milliers d'exemplaires, étant complètement épuisées, la Librairie des Sciences psychiques vient d'en faire paraître une cinquième. Les trésors scientifiques qui sont contenus dans cet excellent ouvrage en font presque une relique pour ceux qui le possèdent. Son utilité est incontestable au moment précis où la science officielle, qui a fait si longtemps la sourde oreille, s'intéresse enfin au Spiritisme.

Essai sur le Cantique des Cantiques, par Sédir (500 exemplaires numérotés non mis dans le commerce).

Le long des pages où le style superbe soutient l'inspiration la mieux venue, Sédir se plait avec cette délicatesse patiente qui est tout lui à nous peindre les travaux de l'homme captif de ce bas monde, les inquiétudes où le jette la présence de l'abîme qu'il voit partout à ses

côtés, mais aussi ses joies délirantes quand sur la nacelle qui porte la fortune de son cœur il aborde enfin aux pieds du Maître. Cela console ineffablement de s'entendre dire qu'on a Dieu pour père, que malgré nos chutes et le rire dont on nous bafoue, malgré la grandeur insolente de la Nature autour de nous et sur nous, nous sommes plus grands qu'elle et qu'après tout nous avons le droit, à l'exemple du Christ, de lui répondre : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Quelle noble joie de nous sentir les trancés de la Gloire ! et qu'un jour ou l'autre, demain peut-être nous briserons, triomphants, nos chaînes, que nous connaissons sur notre passage le prosternement indéfini de la Création ! Comment ne pas sourire à nos accabllements quotidiens, à nos fautes, à nos misères si irritantes et si minuscules ? Est-ce qu'au berceau de chacun de nous quelqu'un, qui est bien plus qu'une fée, ne lui a pas dit « tu seras roi ! » : Est-ce que Cendrillon n'épouse pas toujours le prince Charmant ? L'ogre ne mangera jamais Petit Poucet, même s'il l'enferme dans sa huche, même quand il aiguïsera son grand couteau. Nous sommes le chevalier errant qui s'est perdu dans la forêt ; s'il fait le charité à la mendicante qui cueille du bois mort, celle-ci deviendra soudain une très grande dame qui le fera monter avec elle dans un carrosse de diamant traîné par des abeilles et l'emportera vers la liberté. Quoi qu'on fasse, le conte finit toujours bien. Il est donc impie de se désespérer ; l'âme la plus mélancolique avec le livre de Sédir, trouvera réconfort et gâté, la gâté qui n'est pas la dissipation mais prolonge le recueillement et décourage l'ennemi. Et puis ce livre est une occasion de faire du bien. Sédir ne laisse jamais passer ces occasions, au besoin il les crée. Vous qui vibrez à tout ce qui est beau et vrai, achetez l'*Essai sur le Cantique* dont le prix laissé au bon cœur de chacun est destiné à venir en aide à un père de famille pauvre et souffrant. Il était du destin de cet ouvrage de n'être pas mis dans le commerce, d'aller à ceux-là que la charité rend déjà dignes de le lire. Si vraiment ces petits joujoux, qu'on appelle des livres, sont autre chose qu'un vain assemblage de mots, qu'un assemblage plus vain d'idées, s'ils ont une âme « vivante, intelligente et libre »

l'âme de l'Essai doit être bien haute, bien pure, bien bénéfique, puisqu'elle a pour moyen une langue et une pensée toujours admirables et la charité pour but.

RAOUL GAUBERT.

..

S'il est dans les brumes de l'histoire de notre pays une question passionnante c'est bien celle de Louis Charles duc de Normandie, l'infortuné Dauphin à qui la fatalité arracha le titre de Louis XVII, roi de France.

L'accumulation de faits historiques précis écarte tous les doutes au sujet de la survivance; Naundorff et Louis XVII sont même personnage.

Dans l'ouvrage que nous venons de lire, M. Phaneg, avec le style clair, la précision et le charme qui caractérisent tous ses écrits, écarte une fois de plus le voile du doute.

Aux convaincus il montre la supériorité du thème astrologique, aux incrédules l'inanité de leurs réfutations.

Seul, le récit de la façon dont M. Phaneg fut poussé à rechercher dans l'onomantie la réalité de l'évasion de Louis XVII donnerait une haute valeur à son ouvrage. Et, bien qu'il s'en défende énergiquement, M. Phaneg apporte à la question Louis XVII un précieux appui.

E. A.

Rédemption (Roman satanique) par Raymond Maygrier.

Editeur Ficker, 4, rue de Savoie, Paris.

Ouvrage très bien écrit et très impressionnant que nous recommandons à l'attention particulière de nos lecteurs et dont nous donnerons un compte rendu détaillé.

FORMULAIRE DE LA MAGIE DES CAMPAGNES (1)

Pour arrêter le feu des brûlures

Souffler 3 fois (souffle froid, en traçant une croix avec le souffle sur la partie brûlée et réciter mentalement la

(1) Voir l'ancienne collection du *Voile d'Isis*.

prière suivante : *Feu de Dieu retire ta chaleur comme Judas a perdu ses couleurs en trahissant Notre-Seigneur Jésus-Christ au jardin des Olives.*

Répéter les 3 souffles du commencement.

Ensuite on prendra un morceau de lard que l'on fera brûler dans un papier et du résidu on badigeonnera la brûlure qui sera complètement guérie au bout de 3 jours (très usité dans le Bas-Languedoc).

A suivre.

C. BOURGEAT.

BIBLIOGRAPHIE

H. DURVILLE. — **Pour combattre la constipation avec 1 figure.** In-18 de 48 pages. Prix : 1 franc, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e.

Lorsque les fonctions de l'intestin se font normalement, l'organisme est généralement bien équilibré; dans tous les cas, la *constipation* est la cause directe ou indirecte du plus grand nombre des maladies. L'éviter et la faire disparaître lorsqu'elle s'est installée par surprise ou par négligence de notre part, c'est ce que l'auteur cherche à faire comprendre. Après avoir décrit sommairement comment se fait la digestion, il expose les principales causes de la constipation et indique les remèdes à opposer à chacune de ces causes. Ces *remèdes* sont le *Magnétisme* qui peut toujours être pratiqué par un parent ou un ami dévoué, le massage, l'auto-magnétisme, l'auto-suggestion et les moyens tirés de l'hygiène et de l'alimentation. Après avoir clairement indiqué ce que l'on doit faire et ce que l'on doit éviter, l'auteur publie des exemples de guérison qui pourront servir de modèles aux différents traitements.

∴

FRANCIS ANDRÉE. — **La Pucelle et les Sociétés secrètes**

de son temps. La vérité sur Jeanne d'Arc. Ses ennemis, ses auxiliaires, sa mission. In-18 de 396 pages, avec 2 figures, prix : 3 francs, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e.

On a beaucoup écrit sur Jeanne d'Arc, et il reste encore bien des choses à dire au sujet de cette héroïne qui compte à juste titre parmi les gloires les plus pures de la France. M. F. Andrée, qui a puisé aux sources les plus autorisées, nous la présente sous un jour nouveau en expliquant sa *Mission* d'après les données de l'occultisme. Il nous a fait une histoire qui est certainement sinon toute la *vérité*, du moins une vérité relative.

La Pucelle est non seulement un beau mais un bon livre dont on ne saurait trop conseiller la lecture.

∴

H. DURVILLE. — Pour la Liberté de la Médecine. *Deuxième Congrès.* Compte rendu. Arguments en faveur de cette Liberté. In-18 de 108 pages. Prix : 1 franc, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Pour faire comprendre l'importance de la question, un historique très complet de la Ligue pour le libre exercice de la médecine, du *Premier Congrès* et de la campagne qui a été menée depuis, précède le compte rendu du *Deuxième Congrès*. L'ouvrage se termine par des *Arguments* d'une importance capitale.

Cet ouvrage s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la santé publique. Il expose clairement l'état de la question ; et l'on voit que, non seulement le plus grand nombre des savants et des penseurs, mais aussi beaucoup de médecins distingués sont partisans de la Liberté de la médecine avec Responsabilité.

A titre de propagande, la *Librairie du Magnétisme* l'envoie franco aux médecins, aux magnétiseurs, aux masseurs, aux guérisseurs divers et à tous ceux qui s'intéressent à la guérison des malades, aux conditions suivantes : 500 ex., 100 fr. ; 100 ex., 30 fr. ; 50 ex., 18 fr. ; 25 ex., 10 fr. ; 10 ex., 5 fr. ; 5 ex., 3 fr.

..

ALBERT D'ANGERS. — **La Nièce au 35 millions.** Conte vrai. Thèse d'hystérisme. In-16 de 120 pages. Prix 1 fr. 50, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Observation psychologique présentée sous la forme d'une histoire amusante dans laquelle l'auteur relate tous les faits et gestes d'une de ces malheureuses névrosées qui arrive à faire croire à toute sa famille qu'une dame lui lègue sa fortune s'élevant à 35 millions.

— Lettres anonymes, tentatives d'enlèvement, maison hantée, sont ce qui peut ourdir une hystérique pour arriver à ses fins — cet ouvrage se termine par deux chapitres sur la *Simulation hystérique* et sur la *crédulité* dans lesquels l'auteur faisant allusion à l'affaire Humbert démontre que si l'Élite de la société parisienne a cru dans une fortune de 100 millions dont personne n'avait jamais vu la moindre trace, il n'est pas étonnant, que des gens de modestes conditions aient ajouté foi dans l'existence d'une fortune imaginaire.

..

H. DURVILLE. — **Enseignement du magnétisme.** *Société magnétique de France.* Rapport du secrétaire général. Statuts. *Ecole pratique de massage et de magnétisme.* Historique, but, enseignement, organisation, programme des cours et renseignements divers. Prix 60 centimes à la *Librairie du Magnétisme (Librairie initiatique)*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Contient tous les renseignements sur la société magnétique de France et sur l'Ecole pratique de massage et de magnétisme.

..

La Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes.

23, rue Saint-Merri. Paris-IV°.

A la suite d'agrandissements vient de faire de nouvelles acquisitions. Elle possède presque tous les vo-

lumes publiés sur les questions si vastes d'occultisme, de magnétisme, de spiritisme et autres sciences qui s'y rattachent. Tous les volumes sont prêtés et expédiés en France et même à l'Etranger à des conditions très avantageuses. Un *nouveau catalogue* considérablement augmenté vient de paraître ; il est envoyé contre 0 fr. 20.

Pour augmenter ses collections et remplacer les ouvrages qui pourraient être gardés par les lecteurs, la Direction de la *Bibliothèque* achète ou échange tous les ouvrages traitant des diverses questions qui l'intéressent. — *Faire les offres à M. Durville, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e.*

On répond à toutes les lettres contenant un timbre pour la réponse.

..

Nous sommes heureux d'annoncer l'ouverture à Montpellier d'un nouveau groupe de l'Ordre Martiniste sous la présidence de notre brillant collaborateur, Léon Combes.

Pour l'inauguration de ce groupe, M. Léon Combes donnera au grand théâtre de Montpellier une conférence spiritualiste sur le sujet suivant : *Considérations philosophiques générales sur les Sciences Psychiques*. C'est là une thèse sur laquelle l'éloquent conférencier ne manquera pas de beaucoup intéresser son auditoire qui s'annonce déjà comme devant être très nombreux. Tous nos compliments, M. L. Combes, de votre belle initiative, un beau succès sera votre juste récompense.



Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (d'Angers). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBROISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2^e Edition.*

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.*

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux, avec 13 Figures.*

— *Le Magnétisme des animaux. Zoothérapie. Polarité.*

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE pour Tous. — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme. Mon Procès.*

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le Syndicat de la Presse spiritualiste de France.

A 20 centimes

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine, par un LETTRÉ CHINOIS.* — III. *Extrait de la Correspondance (Congrès du libre exercice de la médecine).* — IV. *Articles de journaux sur le même sujet.*

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique, d'après l'œuvre de M. Simonin, avec 1 Fig.*

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine, Pratique médicale chez les Anciens.*

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. Catalogue des ouvrages de langue française.

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, le Zouave, JACOB, LUY, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUE, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LÉON DENIS, DURAND (de Gros), DURVILLE en 1901, DURVILLE en 1872, 1887, 1901, 1903, ELIPHAS LEVI, G. FABIUS, de CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, l'abbé JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIEBEAULT, LUY, MESMER, MOUROUX, D^r MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSIGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les Ouvrages de propagande, ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500 exemplaires, assortis ou non,	50 0/0 de remise:
100	— — — 40 0/0 —
50	— — — 33 0/0 —
25	— — — 25 0/0 —
10	— — — 10 0/0 —

H. DURVILLE. — *Physique magnétique*, avec Portrait, Signature autographe de l'Auteur, Têtes de chapitres, Vignettes spéciales et 55 Figures dans le texte. 2 Volumes reliés. 6 fr.

— *Théories et Procédés*, avec 8 Portraits, Têtes de chapitres, Vignettes et 55 Figures. 2 Volumes reliés. 6 fr.

École pratique de Massage et de Magnétisme, fondée en 1893, autorisée en 1895.

Directeurs : H. DURVILLE et les docteurs ENCAUSSE (PAPUS), MOUTIN et RIDET, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e.

L'École forme des masseurs et des magnétiseurs expérimentés dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins et met la pratique du Massage et du Magnétisme à la portée des gens du monde. Les cours ont lieu du 25 octobre au 1^{er} juillet de chaque année.

Pour favoriser son développement, l'École est devenue un Etablissement de la Société magnétique de France, fondée par M. H. Durville, en 1887. (Demander les statuts qui sont envoyés contre 1 franc.)

Bibliothèque du Magnétisme et des Sciences occultes, 23, rue Saint-Merri, Paris, IV^e. Bibliothèque roulante, prêt à domicile.

Cette Bibliothèque se compose d'environ 7.000 volumes sur le Magnétisme et l'Hypnotisme, l'Occultisme, le Spiritisme et les diverses branches du savoir humain qui s'y rattachent. Demander le catalogue qui est envoyé contre 0 fr. 20

Le Journal du Magnétisme, du Massage et de la Psychologie, fondé par le baron du Potet en 1815, paraît tous les trois mois en un fascicule de 64 pages grand in-8°, imprimé sur deux colonnes, sous la direction de H. DURVILLE, 23, rue Saint-Merri. Ab. 4 francs par an pour toute l'Union Postale.

Le service est fait à titre de Prime à tous les abonnés de l'Initiation qui en font la demande, à la condition de s'abonner directement à la Librairie initiatique.

La Revue graphologique paraît tous les mois sous la direction de A. DE ROCHETAL-

Ab. : France, 6 francs par an ; étranger, 8 francs ; le numéro, 0 fr. 50, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Vin blanc et rouge de Touraine, 60 à 80 francs la pièce de 225 litres. LUCIEN DENIS, 64, rue George-Sand, Tours.

Mme Berthe, Somnambule lucide, 23, rue Saint-Merri, Paris. Reçoit le jeudi et le dimanche de 10 heures à midi ; les autres jours, de 1 à 4 heures.

VIENT DE PARAÎTRE :

Magnétisme Personnel ou Psychique

ÉDUCATION DE LA PENSÉE DÉVELOPPEMENT DE LA VOLONTÉ

Pour être Heureux, Fort, Bien portant et Réussir en Tout.

Avec Têtes de chapitres, Vignettes spéciales, Portraits
et 32 Figures explicatives.

Un Volume, reliure souple, Deuxième Edition,

par **H. DURVILLE**

Prix : 10 francs, à la Librairie initiatique, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e.

Les annonces sont reçues à l'administration de l'Initiation,
23, rue Saint-Merri, au prix de 1 franc la ligne.

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.

